



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

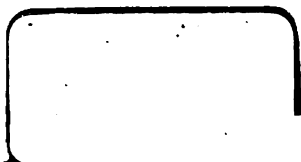
About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>





600070865U



RAYONS ET REFLETS.

RAYONS ET REFLETS.

Le prix pour les souscripteurs qui désireraient acquérir des copies supplémentaires reste fixé à 10/6; seulement Messieurs les Souscripteurs devront dans ce cas s'adresser directement à l'Auteur.

Le prix pour les non souscripteurs est de 12/.

RAYONS ET REFLETS:

PAR

LE CHEVALIER DE CHATELAIN.

"C'est rendre service à sa patrie que de faire passer dans sa langue les beautés d'une langue étrangère."—*Voltaire*.



LONDRES:

ROLANDI, No 20, BERNERS STREET. W.
1863.

280. i. 167/22.
a. 22.

LONDRES :
IMPRIMERIE DE J. DAVY ET FILS, 137, LONG ACRE.



LISTE DES SOUSCRIPTEURS.

	Nombre de Copies.
AUVRAY (Monsieur Etienne), Tournay	1
BARNES (Rev. William), Dorchester	1
BARTHOLOMEW (Valentine, Esq.) Peintre de Fleurs de S. M. la Reine d'Angleterre	1
BERVILLE (Monsieur A. de), Paris.....	1
BRANSCOMBE (Graham, Esq.) Trinidad, West Indies	1
COUPER (James, Esq.) Swansea	1
DAVILLIERS (Monsieur Ernest), Paris	1
DESMOULINS (Monsieur C. B.) Moulins.....	1
FELLOWS (Mrs. F. P.) Wolverhampton	1
GANNON (Nicolas J.) Lara-Kilcok, Co. Kildare	1
GALLICO (Signor Alessandro).....	2
GARCIN DE TASSY (Monsieur), de l'Institut de France	1
GIBSON (Miss), Hants	1
GIDLEY (Rev. L.) Branscombe, Sidmouth	1
GODFRAY (Rev. F.) Beau Séjour, St. Helier, Jersey	2
GORDON (Mrs. Amelia A.)	2
GRAZEBROOK (Henry, Esq.) Liverpool	1
GRIMES (Herr Anastasius), Aix la Chapelle.....	1
ISAMBERT (Monsieur E.) Paris	1
JAQUINOT (Monsieur H.) Meaux	1
JOUVENCE (Monsieur Adolphe de), Bordeaux	1

	Nombre de Copies.
KILCREA (The Author of the Monks of)	1
KILDARE (The most Noble Marquis of)	1
LANGFORD (J. A. Esq.) Birmingham.....	1
LE CHASTELLIER DE NOIRETERRE (Monsieur), Lyon	1
LEEKEY (John, Esq.) Oakland, Sidmouth.....	1
LEGRAND (Monsieur Athanaze), Rouen.....	1
LENO (J. B. Esq.)	1
LOISEAU (Monsieur J. V.) Marseilles	1
LONGMAN (J. Esq.) Australia.....	1
LOTTIN (Monsieur Isidore), Toulouse	1
LUTNES (Monsieur le Duc de)	1
MCCARTHY (D. F. Esq.) Dalkey, Dublin	2
MACKAY (FRANCIS A.) Edinburgh.....	1
MAUNSELL (Rev. G. E.) Thorpe Melsow Rectory, Kettering	1
MERAY (Monsieur A. de), Pau	1
MIEVILLE (Monsieur de), Caen	2
MITCHELL (Mrs. F. J.) Llandrechva Grange, Newport.....	1
MONTMORENCY (Monsieur le Duc de).....	4
MORSE (Rev. Edward), Castle Dermot, Kildare	1
NEWBIGGING (Thomas, Esq.) Bacup, near Manchester	1
NOLLEVAL (Monsieur Jules), Paris	1
NORMANDIE (Monsieur Paul), Yvetot	1
PHILLIPSON (Mrs. C. G.) Lyndhurst, Hants.....	2
POPE (Rev. W. Langley), Brownston, Kings-wear, Dart- mouth	1
QUINET (Monsieur E.) Paris	1
RAVENSWORTH (Lord).	1
REMILLY (Monsieur Gustave de), Paris.....	1
RICHARDSON (Paul, Esq.) Burton-on-Trent.....	1
SABRAN (Monsieur le Marquis de)	2
SAINT GEORGE (Acheson, Esq.) Wood Park, Tynan ..	1
SAINTE CROIX (Monsieur le Marquis de).....	1
SCOTT (Patrick, Esq.)	1

LISTE DES SOUSCRIPTEURS.

vii

Nombre de
Copies.

SELMA (Robert, Esq.)	1
SHEPHERD (Richard H. Esq.).....	1
SWAIN (Charles, Esq.) Manchester	1
TRUMAN (Joseph, Esq.) Nottingham.....	1
TUPPER (Martin F. Esq.) Albury Vale	1
VARVOTTE (Monsieur Louis de), Moscou	1
VEGGER (Monsieur J.) Nantes	2
WELFORD (Miss), Betton le Strange.....	1
WESTWOOD (Thomas, Esq.) Bruxelles	1
WILSON (William, Esq.).....	2



MON AMI EMILE DESCHAMPS.

(¹) Voir ce joli poème, page 390.

(¹) Voir ce joli poème, page 390.

X

A MON AMI EMILE DESCHAMPS.

De ta charmante Muse enfin le doux ramage,
Je me dirai : " Sur moi, ne peut plus rien l'orage,
Et tranquille sous ton laurier,
Et sous son magnifique ombrage,
J'abrite à jamais mon cimier.

Poète ami . . . je n'en dis davantage,
Mais te suis dévoué—de cela sois certain !

LE CHEVALIER DE CHATELAIN."

*Castelmou Lodge,
Juin, 1863.*

RAYONS ET REFLETS.

PRÉFACE.

LECTEUR,

J'AI bien envie de vous brûler cette fois la politesse et de ne pas faire de préface à ce livre.

—“ Mais vous n'y pensez pas, mon cher Maître,” me dit une Petite Voix à laquelle je donne l'hospitalité depuis mon enfance, et qui se tient cachée sous les replis les plus secrets de mon for intérieur, “ vous n'y pensez pas, un livre sans préface, c'est comme eut été une Maison Romaine sans le *Cave canem* ou le *Salve* ! Une préface est chose indispensable, c'est le jour qui doit éclairer le monument, si monument il y a.”

—“ Peut-être avez vous raison Petite Voix. Allons ! va pour la préface. Donc je vais dire pourquoi j'ai fait ce livre, pourquoi j'ai mis tel poème, pourquoi j'ai omis tel autre ; tant pis pour le lecteur, si mes confidences l'amusement *prou*, au moins, lui aurai-je coulé en douceur mon “ *sic volo, sic jubeo* ! ”

—“ Mais prenez garde, Maître,” interrompt la Petite Voix, “ prenez garde, en écrivant votre préface de ne faire qu'un *Moi* delayé :

“ Le *Moi* dans une bouche a plus d'une syllabe !
C'est un écueil qu'il faut éviter à tout prix.”

—“ Parbleu, Petite Voix, vous avez raison, je pense entièrement comme vous sur l'inconvenance du *Moi*—
Ecoutez plutôt ces quelques vers de ma façon sur ce

monosyllabe, qui de tous temps a grisé tant de monde et est destiné à en griser encore tant, *per omnia sæcula sæculorum* :

MOI.

RIEN n'est beau que le "Moi," Le "Moi" seul est aimable !
 C'est un mot ravissant, c'est un mot adorable !
 En trois lettres il dit plus que tout l'alphabet,
 Le "Tu," le "Vous," le "Leur," il les occit tout net.
 Lorsque nous disons "Moi !" s'agrandit notre bouche,
 Tant le beau du sujet, et nous charme et nous touche :
 "Moi ! . . . des mots c'est le Roi ! car ma pensée à Moi,
 C'est mon bien, mon joujou, mon bijou, mon émoi.
 Pour ce qui m'intéresse, oh ! je suis bon apôtre,
 Mais je me ris pas mal ou du "Leur" ou du "Vôtre !"
 Je suis Moi ! rien que Moi !—Moi vaut bien mieux que Toi !
 Aussi m'accoquiné-je à "Moi," toujours à "Moi !"
 Peut-être direz-vous que c'est de l'Egoïsme ;
 Ne pense comme Vous, pour Moi, c'est Héroïsme ;
 Donc du qu'en dira-t-on me moque, et je dis Moi :
 'Vive Moi ! vive Moi ! vive Moi ! vive Moi !'
 "Moi" ça vaut, voyez-vous, tous les "Vous" de ce monde :
 C'est mon idée à "Moi"—honni soit qui la fronde !

Après cette profession de foi, crânement faite, me croirez-vous encore, Petite Voix, apte à écrire une préface honnête, et pas trop personnelle ? "

—" Dame ! avisez-y."

—" Oh ! par ma foi, non ! Il ne faut pas tenter le diable ; j'aime mieux, en guise de préface, narrer au lecteur un petit conte que je trouve se promenant dans les œuvres de mon féal et aimé collaborateur, Madame de Chatelain. Je traduis donc *Tony the Sleepless*, m'engageant à dire au lecteur le pourquoi de ce narré . . . au bout du conte."

* * * * *

IL y avait une fois un chasseur qui vivait dans une belle et antique forêt, asile impénétrable de gibier de toute espèce, si bien qu'en vendant la peau des bêtes qui tombaient sous ses coups, et en se nourrissant de leur chair

il s'était fait une existence aisée, où l'utile et l'agréable se trouvaient réunis. En effet, le jour se passait à errer à l'ombre d'arbres séculaires, et quand venait la nuit, il avait pour s'abriter et se délasser de ses fatigues une petite chaumière toute gentille et toute propre, entourée d'un charmant petit jardin qu'il cultivait avec amour pendant ses heures de loisir.

Tony vivait déjà de cette douce vie depuis plusieurs années, et était très connu dans tous les environs comme le chasseur le plus intrépide et le meilleur compagnon qu'on pût trouver à bien des milles à la ronde, quand un soir, comme il revenait chez lui par un beau clair de lune, il trouva le sentier qu'il parcourait, intercepté par un étrange personnage, qui avait plutôt l'air d'un spectre lunaire que d'une créature en chair et en os, comme vous et moi, tant son être paraissait diaphane, tant ses yeux surtout étaient d'un brillant inaccoutumé. Heureusement notre rencontré portait sur le dos une sorte de ballot-havresac, ce qui faisait naître la pensée qu'il appartenait à la classe essentiellement ambulante des colporteurs. Toutefois, une âme moins fortement trempée que celle de Tony eut bien pu être quelque peu émue à la vue de ce quasi-fantôme. Cependant d'une voix, qui n'avait rien que de naturel, le voyageur pria Tony de lui indiquer la route la plus directe et la plus courte pour sortir de la forêt.

— Oh ! rien n'est plus facile, répondit Tony, mais je vous en préviens, le plus prochain village est à une distance assez considérable, et il n'y a aucune auberge sur la route avant d'y arriver, ainsi donc vous ferez mieux de venir dormir sous mon toit, et de remettre à demain matin la continuation de votre voyage.

Tony fit cette offre à l'étranger, porté en partie par ce bon naturel qui faisait la base de son caractère, et en partie, l'avouerons-nous, pour se forcer lui-même à s'assurer qu'il n'y avait rien de surhumain dans l'homme-apparition qu'il rencontrait ainsi.

— Dormir ! répéta l'étranger dont les yeux semblèrent se dilater outre mesure, tandis qu'un rire singulièrement strident faisait vibrer les feuilles paisibles des plus vieux arbres de la forêt ; je ne pense pas que je puisse dormir, à moins que vous n'ayez du sommeil à me vendre. Malgré ce, j'accepte volontiers une nuit de logement chez vous, et je vous remercie sincèrement de votre offre.

Tony conclut de cette singulière réponse qu'il avait à faire à un homme bizarre, au cerveau quelque feu fêlé ; et sans chercher autrement à approfondir qui il pouvait être, il se mit en devoir de lui montrer le chemin de sa chaumière, se promettant, à part soi, de tirer amusement des excentricités du bon homme. Arrivés à leur destination, l'étranger se débarassa du fardeau qui paraissait fatiguer ses épaules, quant à Tony il s'empressa de couvrir la table de mets substantiels dûment accompagnés d'un large cruchon de bière. Cela fait, il invita avec cordialité son diaphane compagnon à prendre place à table et à faire fête à ce repas improvisé.

— Ils venaient de s'asseoir, quand Tony s'adressant à son hôte :

— Dites-moi, l'ami, quelles sortes de choses avez-vous ainsi dans la boutique que vous portez sur le dos ?

— Toutes sortes d'étranges choses, répondit le colporteur, fixant ses yeux perçants sur son interrogateur. Mon ballot ne ressemble pas mal à un jeu de cartes, qui renferme dans les combinaisons inédites de ses feuilles légères ce qui constitue la bonne et la mauvaise fortune.

Tony se mit à rire de cette réponse évasive, et, sans permettre à sa curiosité de chercher autrement à pénétrer les secrets de son convive, il le laissa causer sur tout autre sujet, se tenant, quant à lui, si peu sur la défensive, qu'avant la fin du souper, après une conversation à bâtons rompus, il avait, sans y faire attention, mis sa biographie complète sous les yeux de son nouvel ami, sans que, par contre, il eut reçu de son interlocuteur, en échange de cette confiance sans bornes, la moindre confidence. C'est

que, à vrai dire, l'étranger avait un tel laisser-aller de conversation, il racontait si bien des choses si merveilleuses et si intéressantes qui n'avaient jamais auparavant frappé les oreilles de Tony, que ce dernier eut été bien fâché, ma foi ! d'interrompre le récit de son hôte par des questions oiseuses.

A la fin cependant, il se fit tard, et étant accoutumé à se coucher de bonne heure, Tony ne put pas plus longtemps résister à l'envie de dormir qui s'emparait de lui ; aussi offrit-il son lit à l'étranger, et il se disposait à s'étendre sur quelques peaux de bêtes placées dans un des coins de sa cabane, lorsque celui-ci l'assura que l'heure de son coucher n'était pas encore venue, et qu'il préférerait, du reste, passer la nuit sur une chaise. Tony le laissa donc faire à sa guise, et s'étant jeté sur son lit, il s'endormit bien vite de ce sommeil profond que la fatigue et une bonne constitution assurent toujours à l'homme actif et travailleur.

Un tiers de la nuit n'était pas écoulé, quand Tony fut soudain éveillé par la voix de l'étranger qui lui disait :

Holà maître, il est temps de se lever ; voilà le point du jour.

Tony ouvrit avec peine ses paupières rebelles.

—Baste ! vous vous trompez brave homme, repartit-il, et vous prenez pour le point du jour le clair de lune. Pour Dieu ne pourriez-vous me laisser dormir en repos ?

Et se prenant au mot lui-même, il se retourna sur sa couche, et incontinent recommença à ronfler de plus belle et à cœur joie.

L'étranger se remit sur la chaise, puis la quitta, puis marcha deçà delà dans la chambre, puis se remit sur sa chaise, et puis patienta quelques moments ; mais avant que les deux tiers de la nuit ne fussent achevés, de nouveau il interpella Tony pour lui dire qu'il faisait jour.

De nouveau, et bien malgré lui, Tony se hasarda à ouvrir les yeux, de nouveau il s'aperçut sans peine qu'il n'y avait aucun signe qui annonçât le point du jour : et

jugeant d'après le bon appétit de sommeil qui lui restait à satisfaire, que l'heure où il avait coutume de se lever était encore loin, il répondit de mauvaise humeur à cette seconde interruption d'une occupation favorite :

—Allez vous promener, si vous en avez l'envie, mais en vérité mon cher, laissez les autres dormir.

—Dormir ! murmura l'étranger, ne dirait-on pas que ce soit ce qu'il y a de plus désirable dans le monde entier ?

Mais la remarque mourut sans écho ; comme pour prouver qu'effectivement dormir était pour lui le souverain bien, notre Tony était déjà rentré en possession de son sommeil, ou plutôt de son trésor, un instant égaré, et de nouveau ronflait fort bien, et bien fort.

L'étranger fut donc encore une fois forcé de prendre patience, jusqu'à ce qu'enfin, à son grand contentement, l'aurore aux doigts de rose, comme disent les poètes, ouvrit les portes de l'orient, et vint épandre ses feux sur la nature rajeunie.

A ce moment il commença à ouvrir la porte, à remuer sa chaise, à reculer la table, à faire en un mot toute espèce de bruit qui put suppléer aux paroles, afin de n'avoir pas à avertir de nouveau son voisin le dormeur qu'il était temps de se lever. Tony, toutefois, ne fut pas longtemps sourd au bruyant appel de l'inconnu :

—Maintenant, je suis votre homme, lui dit-il en se jetant hors du lit, et suis prêt à parcourir toute la forêt avec vous, si tel est votre bon plaisir, après, bien entendu, que nous aurons déjeûné.

S'apercevant ensuite que l'inconnu ne paraissait ni fatigué, ni reposé de la nuit qu'il avait passé, et que ses yeux, au contraire, étaient tout aussi profondément brillants que jamais, il ne put s'empêcher de dire :

—Vous êtes un singulier homme d'être ainsi éveillé, êtes-vous donc si pressé de partir ?

L'étranger fit un signe de tête négatif.

—Si vous passez ainsi des nuits blanches, poursuivit Tony, vous laisserez vos forces à ce jeu. Asseyez-vous

maintenant, et reconfortez-vous en faisant honneur au déjeuner.

—Oh ! répliqua l'étranger, en prenant place à table, tout cela est affaire d'habitude. J'ai passé ces dix-huit derniers mois de la même manière, et je ne m'en porte pas plus mal.

Le couteau de Tony s'échappa de sa main à cette singulière assertion, et regardant l'étranger avec une indicible stupéfaction :

—Comment ? Sans avoir fermé l'œil une seule fois ? . . .

—Ainsi que vous le dites, répéta l'étranger.

—Alors vous êtes le diable en personne, s'écria Tony, se levant tout à coup avec un sentiment d'horreur qu'il éprouvait pour la première fois de sa vie.

—Donnez-vous donc, je vous prie, la peine de vous rasseoir, mon brave, reprit le colporteur, riant de la frayeur qu'il venait d'exciter ; pour vous rassurer, demeurez convaincu que chaque fois que je puis me procurer un an ou deux de bon sommeil en échange de ma marchandise, je n'en néglige pas l'occasion. Mais assez causé là-dessus. Maintenant répondez-moi à cette seule question : Qui vous rend si friand de sommeil ?

—Mais, reprit Tony, ne sachant trop comment répondre à une question qui l'embarrassait par sa simplicité même ; mais quand on a chassé tout le jour durant, m'est avis qu'on a besoin de sommeil, n'est-il pas vrai ?

—Peut-être ; mais si vous étiez riche, si vous ne chassiez que pour votre plaisir, si vous aviez un beau palais avec nombre de vassaux et de vassales, et que jour et nuit vous pussiez dépenser votre vie au milieu de plaisirs sans nombre, alors ne pourriez-vous pas vous passer de sommeil ?

—Je pense que lorsque viendrait la nuit, je sentirais encore le besoin de dormir, reprit Tony.

—Mais si ce besoin de dormir, on vous empêchait de le ressentir ? continua l'étranger.

—Oh ! alors, ce serait tout profit et fort agréable, par ma foi, de vivre ainsi doublement, et de s'amuser sans interruption !

—C'est, en effet, un marché de roi, et ce sera le vôtre, s'il vous convient, reprit l'étranger. Voulez-vous vivre dans un beau palais et devenir prince? . . . Vendez-moi sept années de sommeil.

—Mais comment cela peut-il se faire? reprit Tony au comble de l'étonnement.

—C'est mon affaire, laissez m'en le soin, répondit l'étranger; consentez-vous?

—J'y consens, reprit Tony émerveillé de la splendide perspective qui s'ouvrait devant lui.

L'étranger retira alors de son havresac une sonnette d'argent de petite dimension et d'un riche travail d'orfèvrerie, et la présentant à Tony :

—Vous pourrez sonner, lui dit-il, pour tout ce qu'il vous plaira, et de suite vos désirs seront accomplis. A la fin de la septième année, si vous sonnez pour que je vienne, nous pourrons renouveler bail pour sept, quatorze et vingt et une nouvelles années à votre choix.

—Mais, reprit prudemment Tony, supposons que je sois fatigué de ne jamais dormir avant l'accomplissement de ces sept années?

—Vous pourrez sonner pour dormir le dernier jour de chaque année; mais prenez garde que votre palais ne s'écroule pour ne jamais se relever de ses ruines.

Ces derniers mots furent articulés d'une voix à moitié endormie par l'étranger, qui, retombant sur sa chaise, prit immédiatement possession de cette bienheureuse nuit de sommeil si longtemps espérée en vain, de cette nuit qui devait avoir pour lui, pour le moins, la durée d'un an.

—Un palais! un palais! à moi vite un palais! cria soudain Tony agitant sa sonnette comme un possédé.

En moins d'un clin d'œil, les simples habits de Tony firent place à la riche tenue d'un grand seigneur, la cabane disparut, et en son lieu s'éleva instantanément un superbe portique aux nombreuses colonnes du plus beau marbre annonçant majestueusement l'entrée d'une demeure princière. Le tout petit jardin s'allongea, s'allongea encore,

s'allongea toujours, jusqu'à ce qu'enfin il fut devenu digne de rivaliser pour la grandeur et la beauté, avec les belles Iles Borromées elles-mêmes; la forêt servit tout naturellement de confins à ce vaste et magnifique domaine si merveilleusement créé. Le palais se trouvait occupé par une foule de gentilshommes de la chambre; un nombreux domestique en faisait le service, tout, en un mot, était d'un luxe royal. Tony cherchait des yeux le colporteur pour lui faire son compliment, et lui exprimer son admiration, mais le colporteur était devenu invisible à l'œil nu. Le nouveau seigneur s'en fut donc parcourir le palais, il en examina les peintures et les curiosités, demeurant en extase devant tout ce qu'il voyait, surtout quand il se prenait à penser que toutes ces belles choses lui appartenaient; puis quand il eut assez admiré, il sonna pour le dîner. Aussitôt le dîner fut servi, un dîner splendide. Les gentilshommes de la chambre prirent place avec lui à table, chacun d'eux s'efforçant, par son esprit et sa gaîté, de lui complaire, de l'amuser, et s'empressant d'aller au devant des désirs qu'il pouvait former. Tony qui de sa vie ne s'était trouvé à pareille fête, fit largement honneur au festin; mais bien qu'il eut mangé de tous les mets et bu de tous les vins, il ne se sentit pas la moindre envie de faire sa méridienne, selon son habitude, aussi consulta-t-il ses convives sur ce qu'il avait de mieux à faire pour passer la soirée. Ils lui conseillèrent de jouer à différents jeux que chacun d'eux, à l'envi l'un de l'autre, s'offrait d'enseigner à son Altesse; c'était de ce titre qu'ils le saluaient. On apporta des cartes, et Tony se mit en devoir d'apprendre ceux des jeux les plus aisés.

Toutefois, après s'être livré pendant assez longtemps à cet exercice nouveau qui lui parut une fatigue plutôt qu'un délassement, Tony se rappelant quel joyeux dîner il avait fait, ordonna qu'on servît le souper. Les gentilshommes de la chambre se rendirent au vœu de son Altesse, et l'on passa dans la salle du banquet où l'on soupa largement, le repas étant interrompu souvent soit par des intermèdes de

chant, soit par des anecdotes gaîment et spirituellement racontées. Cependant après un certain laps de temps, en dépit de leurs efforts pour se tenir éveillés, les convives commencèrent à devenir moins causeurs, puis bientôt ils devinrent à peu près silencieux, et quoique stimulés de temps à autre par Tony qui les apostrophait gaîment de propos semblables à ceux-ci : Allons, joyeux camarades, amusez-moi, vous connaissez le proverbe : " Pas de chanson, pas de souper ! " la nature eut le dessus, et graduellement, chacun des joyeux camarades tomba de sommeil sur l'épaule de son voisin.

Quand son Altesse se vit ainsi seule, aussi éveillée que jamais, elle commença à penser qu'un tel état de choses était fort ennuyeux ; et après avoir tenté, mais vainement, de rappeler ses gens au sentiment de politesse, que, selon lui, ils n'eussent pas dû oublier, en leur jetant à la figure des boulettes de mie de pain que, par passe-temps, il s'amusait à pétrir dans ses doigts ; il commanda à un domestique de le conduire à sa chambre à coucher, pensant que, si, selon son habitude, il allait se mettre au lit, il ne tarderait pas à s'endormir. Toutefois, il n'en fut pas ainsi, car après s'être tourné et retourné de côté et d'autre pendant deux heures à la recherche d'un sommeil impossible, Tony ne trouva rien de mieux à faire que de se lever et de s'habiller, et s'en fut-il bravement promener son insomnie dans la forêt, ne sachant comment tuer le temps. Or il arriva que cette nuit là était pluvieuse, si bien que Tony dans ses habits d'or et de soie, fut mouillé de part en part, et rentra dans son palais en compagnie d'un rhume violent, et d'un torticolis qui l'obligea à garder le lit trois jours durant, chose qui ne lui était jamais arrivée dans sa vie, et chose doublement fâcheuse, puisque ces trois jours durant, il ne put un instant fermer l'œil, et jouir des bienfaits d'un sommeil réparateur.

Sitôt qu'il fut rétabli, Tony pensa que la meilleure manière de s'amuser était de retourner à ses anciennes et favorites occupations, à la chasse pour laquelle il avait

toujours eu un goût très prononcé ; mais cette fois à la chasse sur une plus grande échelle. Il sonna donc pour une meute de chiens et une troupe de chasseurs, et incontinent il se mit en campagne avec toute sa suite. Il chassa tout le jour, si bien qu'à la fin du jour ses compagnons se trouvèrent tellement fatigués, que plutôt que de coutume, cette fois, ils tombèrent de sommeil, en sorte que, plutôt aussi, Tony se trouva livré à ses propres et seules ressources. Alors la pensée lui vint de prendre le plaisir d'une chasse aux flambeaux, mais lorsqu'il fut question de réunir son monde, il apprit que tous les chasseurs étaient allés se mettre au lit, et que les chiens eux-mêmes étaient assoupis dans leur chenil.

—Du diable ! s'écria Tony, qui les rend donc si avides de sommeil ? Ne pourraient-ils donc pas se tenir éveillés comme moi ?

Il oubliait que le colporteur avait fait devant lui semblable exclamation !

Tony très agité, sonna de nouveau pour une nouvelle meute, et une nouvelle troupe de chasseurs, et toute la nuit, il s'en fut courir sus aux bêtes fauves de la forêt, et il ne rentra à son palais qu'au jour levé. Ainsi fit-il chaque jour et chaque nuit, plusieurs jours durant, à la fin cependant, malgré une santé de fer, cet incessant exercice finit par le fatiguer tellement que force lui fut de rester sans sortir pendant plusieurs nuits. Il sonna alors pour une nouvelle compagnie de gentilshommes de la chambre et de courtisans, afin qu'il y eût la nuit comme le jour autour de lui des gens disposés à l'amuser ; mais même avec cette compagnie de rechange, il se trouva souvent peu amusé, les plus spirituels et les plus gais perdant de leur esprit et de leur gaité après plusieurs heures consécutives de verve et d'entrain.

—Que ferai-je pour passer le temps ? pensa Tony un matin. Je puis faire ce que je veux, les vingt-quatre heures durant, je n'ai qu'à désirer pour obtenir, et . . . je ne sais quoi demander ! . . .

Sur cette réflexion, il donna ordre à ses valets de faire venir devant lui tous les gentilshommes de sa cour, tant ceux chargés du service de jour, que ceux chargés du service de nuit, ce qu'il appelait plus facétieusement que correctement, passer en revue sa garde-robe, et il avertit tous et chacun, qu'il ferait la fortune de celui d'entr'eux qui lui indiquerait quelque chose de nouveau capable de l'amuser.

Un des gentilshommes s'avança alors, et s'inclinant devant lui :

—J'ai, dit-il, cinq filles toutes jeunes et toutes belles, si Votre Altesse veut me permettre de les lui présenter, j'ose croire que par leur esprit, elles dissiperont ses augustes ennuis.

—Bien pensé ! s'écria Tony. Parbleu ! j'ai toujours eu un goût très vif pour les jolies filles. J'en épouserai une, et nous aurons un bal. Allez donc, mon brave, allez vite et revenez plus vite encore, avec vos cinq filles, je veux les voir toutes, entendez-vous ?

Tandis que le gentilhomme s'empressait d'accomplir l'ordre de son seigneur et maître, Tony envoya tous ceux qui l'entouraient quérir ceux-ci leurs filles, ceux-là leurs femmes, leurs sœurs, leurs cousines, ou parentes de quelque degré qu'elles fussent, pourvu qu'elles ne fussent ni trop vieilles, ni trop laides, après quoi, il sonna pour avoir tout ce qu'il fallait pour un grand bal ; et en même temps, pour que cette fête, toute improvisée qu'elle fût, n'eut pas l'air bourgeois d'une fête de famille, il commanda cent jeunes damoiselles et cent jeunes cavaliers vêtus les unes et les autres de vêtements assez somptueux pour lui faire honneur.

Aussi jamais la lune n'éclaira une soirée plus délicieuse, un bal plus splendidement magnifique que ne fut cette nuit là le bal donné par Tony. Cependant à l'arrivée du vieux gentilhomme et de ses cinq filles, toutes les beautés furent éclipsées, même celles *servies* par la sonnette magique ;

aussi Tony enchanté, dansa t-il, avec chacune d'elles, et finit par choisir pour fiancée la plus jeune des cinq sœurs.

—Et maintenant, dit Tony, voilà la vie dont je veux vivre; je chasserai le jour, et toute la nuit j'aurai bal; ce sera joyeuse manière de dépenser le temps jusqu'au jour de mes noces; car lorsque je serai marié le temps volera à tire d'ailes.

Dire et faire pour Tony, c'était tout un, par suite le bal fut régulièrement l'ordre . . . *de la nuit*; et on dansa tant et tant de nuits consécutives, que danseurs et danseuses étaient sur les dents, voire Tony lui-même, bien que son immense fatigue ne put lui faire trouver l'heure si bonne et si désirée du sommeil.

Vint enfin le jour des noces. Tony sonna pour de riches présents pour la mariée, pour ses sœurs, pour ses gentils-hommes, pour tous les gens de sa cour, leurs familles comprises; et il y eut une nouvelle série de fêtes, bals, concerts, parties de chasse, parties de pêche, et la mariée fut admirée de tous ceux qui eurent occasion de la voir, et sa beauté alla d'écho en écho semer à cent lieues à la ronde l'inappréciable bonheur de Tony.

Quand il eut joui de cette existence de plaisirs continus pendant un laps de temps assez long, Tony voyant la fatigue se peindre sur le visage de chacun, et le besoin de repos se faire sentir, bien que lui comme l'homme *monumental* de Balzac, fut *irreposable*, il congédia ses hôtes *supplémentaires*, et commença à vivre plus tranquillement et plus en famille. Mais si déjà il avait trouvé bien difficile de remplir les longues heures de son *extra*-existence au milieu du tourbillon de la dissipation et des plaisirs de toute sorte, ce fut bien autre chose quand il se renferma dans les habitudes plus modestes du cercle de la famille, et les heures lui pèsèrent longues et silencieuses au milieu du calme monotone qui vint succéder au désordre bruyant des fêtes passées; pour combler la mesure, des dissentiments se firent jour entre sa femme et lui.

Tony ne pouvait souffrir patiemment que Madame Tony s'assoupît, et souvent s'endormît lorsqu'il causait avec elle au coin du feu ; et Madame Tony, de son côté, déclarait qu'un mari qui ne dormait jamais était un être insupportable, et que si papa ne lui eut caché cette particularité, jamais elle n'eut donné son consentement à épouser un homme perpétuellement éveillé, un homme maudit. A cela Tony rétorquait que loin d'être un homme maudit, le non besoin de sommeil dont il jouissait prouvait au contraire sa supériorité sur tous les autres hommes. Ces querelles et d'autres devinrent si fréquentes que Tony finit par avertir sa belle épousée que si elles continuaient, il sonnerait pour réduire à néant le palais qu'ils habitaient.

—Sonnez pour cela, si bon vous semble, reprit sa femme, vous en êtes le maître, et je n'y mets pas d'obstacle.

Mais Tony se rappelant qu'il lui fallait attendre la fin de l'année avant de pouvoir résilier son marché, fit de nécessité vertu, et disant à haute voix qu'il ne voulait pas en venir à de telles extrémités sans lui avoir donné le temps de réfléchir sérieusement, il sortit du palais furieux, et courut dans la forêt chercher un peu de calme à ses sens agités.

Je voudrais bien rencontrer mon ami le colporteur, pensait-il, mais il n'est pas si bête que de perdre le temps à se promener ; je gage qu'il dort profondément dans quelque coin caché. En vérité cette vie sans entr'acte commence à devenir pour moi intolérable.

Cependant, après une minute de réflexion, ses yeux brillèrent, et agitant brusquement sa sonnette :

—Je désire avoir des compagnons aussi perpétuellement éveillés que moi, dit-il.

Un bruissement soudain agita le feuillage, et un instant après Tony se trouva entouré de tout un peuple de petites fées. Ces charmantes créatures pendaient par grappes aux branches des arbres, et elles couvraient le sol par myriades si innombrables qu'à peine Tony osait-il faire un

pas de peur d'en écraser des centaines, et de devenir ainsi meurtrier sans le vouloir.

—Tiens, tiens, tiens ! . . . dit Tony, en voilà vraiment des compagnons, et bon nombre . . . mais d'où diable venez-vous ? . . . Oh ! non ! ce ne serait pas poli. Dites-moi, cependant, s'adressant à une gentille fée, qui paraissait être la Reine de la troupe ; dites-moi, qui êtes-vous ? D'où venez-vous ?

—Qui je suis ? reprit la fée . . . Mon nom est *Lumière des Etoiles*. D'où je viens ? . . . je viens de bien loin, à votre requête seigneur. Maintenant dites-moi à votre tour ce que vous voulez ; seulement répondez-moi promptement, car j'ai peu de temps à perdre.

—Ah bah ! reprit Tony ; j'ai besoin de vous et de votre peuple pour me tenir compagnie, attendu que je ne puis dormir ; et si mon palais n'est pas assez vaste pour vous et les vôtres, qu'à cela ne tienne ; je le ferai élargir et le rendrai aussi grand que la place du marché de la ville voisine.

—Nous ne pouvons rester avec vous, repartit la Reine ; sans nous le monde retomberait dans l'obscurité du chaos. Nous devons veiller tandis que les autres dorment ; tout ce que je puis faire pour vous, c'est d'accorder à la personne que vous me désignerez le don de se tenir toujours éveillée.

A cette proposition Tony ne se sentit pas de joie, et pria la Reine d'accorder ce don à sa femme.

—Où est-elle ? demanda *Lumière des Etoiles*.

—Dans mon palais, répondit Tony.

Et soudain il y conduisit la Reine. La femme de Tony, par suite des fatigues éprouvées par elle à veiller tard, reposait assoupie dans son fauteuil. *Lumière des Etoiles* n'eut pas plutôt touché ses paupières de sa baguette qu'elle s'éveilla, et voyant Tony lui sourire, elle lui demanda, d'assez mauvaise humeur, pourquoi il venait la déranger ainsi de son sommeil.

—J'ai pensé, lui dit Tony, que vous aviez assez dormi . . .

—Disant ces mots, Tony se tourna pour échanger un regard d'intelligence avec la fée, mais celle-ci avait disparu.

—Oui, je crois aussi avoir assez sommeillé, reprit à son tour la femme de Tony, car je ne me sens plus aucune envie de dormir.

Dans la joie de son cœur, Tony ne put s'empêcher de raconter à sa femme ce qui venait d'arriver, ajoutant :

—Maintenant nous serons à deux de jeu ; et par suite tout à fait confortables !

Mais la femme fut attérée à la pensée d'être réduite à la même condition que son mari. Étant née belle dame, elle avait toujours trouvé que le temps était plutôt un fardeau trop lourd qu'un fardeau trop léger à porter ; et ce n'était pas sans effroi qu'elle voyait le supplément de longues heures que son mari ajoutait à sa vie déjà ennuyée. Elle se répandit donc en amers reproches contre Tony, qui commença à s'apercevoir, mais trop tard hélas ! qu'il avait agi follement pour leurs mutuels intérêts. Il arriva, en effet, que, depuis ce moment, il n'y eut plus ni paix ni trêve dans la maison, ni pour les domestiques, qui étaient sonnés à chaque heure de la nuit aussi bien qu'à chaque heure du jour, ni pour les gentilshommes de la chambre et les dames de la suite, qui eux, et elles aussi, étaient appelés à toute heure pour mettre le holà entre les deux Altesses, qui ayant double temps pour disputer, usaient et abusaient de ce fâcheux privilège au détriment de tout ce qui les entourait ; car ils avaient, bien entendu le double de querelles de chaque ménage, assez heureusement constitué, pour n'avoir que douze heures, au lieu de vingt-quatre heures à se chamailler.

A la fin, l'année—qui pour Tony avait eu la durée d'un siècle—arriva à son terme. Tony avait été saturé de grandeurs, de festins, de bals et du plaisir d'être servi ; souhait par un troupeau de valets de toutes sortes ; cependant par simple habitude, il était assis à un banquet splendide,—qui par parenthèse, n'était que son dîner de

famille,—et se voyait présenter sur de la vaiselle d'or des mets exquis qui charmaient l'odorat et le goût, et qui étaient étalés sur une table ornée de vases de fleurs et de groupes de statues d'argent admirablement ciselées, servant de porte-flambeaux.

—Tout cela est fort beau, pensait-il, mais autrefois je mangeais avec plus d'appétit.

Sa femme s'enquit de lui si le dîner n'était pas de son goût qu'il ne touchait à rien de ce qui était servi.

—Si fait ! c'est assez bon ! répondit Tony ; seulement je pensais qu'il y avait ici quelque chose qui brillait par son absence

—Quoi donc ! demanda-t-elle.

—Un bon somme à faire après dîner, répliqua Tony.

—Pourquoi Votre Altesse ne sonne-t-elle par pour cela ? dit un des courtisans, un aussi grand prince que Votre Altesse peut certainement demander, et qui plus est exiger, ce qui lui plaît ?

Règle générale : les courtisans n'ont existé de tout temps que pour conduire par leurs flatteries ou leurs conseils maladroits les meilleurs princes à leur ruine.

Le pourquoi du courtisan remit en mémoire à Tony que ce jour même était le dernier jour de l'année qu'il avait passé dans cet incroyable tohu-bohu de vie dissipée où le lendemain toutefois ressemblait si fort à la veille, où le bien-être acquis sans fatigue se dépensait sans plaisir, et saisissant sa sonnette : Par ma foi, je sonnerai, dit-il ; . . . puis, après s'être arrêté une seconde comme pour se demander à lui-même : Renouvellerai-je le bail pour toutes ces belles choses ? . . . Il sonna à coups redoublés, comme un possédé, en s'écriant : Du sommeil ! . . . Du sommeil ! . . . je veux du sommeil ! . . . mon palais pour du sommeil ! . . .

Le palais soudain s'annihila dans les airs ainsi que s'annihile une bulle de savon . . . banquet, femme, gentils-hommes de la chambre, courtisans, dames d'atour, tout

disparut ; et Tony se retrouva Tony comme devant ; sur le sol même de sa chaumière redevenue ce qu'elle était un an avant, jour pour jour.

Le colporteur se leva brusquement de la chaise sur laquelle il était tombé pour dormir en s'écriant :

— Me voilà ! me voilà présent ! . . .

Ah ! ah ! s'écria Tony, parodiant les paroles du colporteur ; qui vous rend donc si friand de sommeil ?

— Eh ! quoi donc, homme, dit le colporteur, ne pouviez-vous attendre la fin des sept années avant de culbuter ainsi votre palais ?

— Ne me parlez pas de palais, reprit Tony ; nature nous commande de manger quand nous avons faim, de boire quand nous avons soif, et de dormir quand nous avons sommeil ; et j'ai appris maintenant, à mes dépens, la valeur d'un bon somme ; ainsi donc bonsoir ami ! . . .

Sur ce, le colporteur reprit sa sonnette d'argent et s'en fut, bâillant et se tiraillant, évidemment très désappointé de n'avoir dormi qu'une année, tandis que notre Tony s'endormait à cœur joie. L'histoire ajoute que tant qu'il vécut, Tony ne regretta jamais, fut-ce une seule fois, les grandeurs jadis achetées par lui si cher au colporteur.

* * * * *

Le pourquoi du narré de ce conte, je le dois au lecteur, le voici :

C'est que, Moi qui ai l'honneur de lui parler, je me fais l'effet de ressembler terriblement au colporteur. Comme lui, il est vrai, je ne cherche pas à acheter du sommeil, Dieu merci ! je dors bien, ayant pour habitude me lever tôt, et me coucher de bonne heure, deux excellents instincts, qui conduisent l'homme tranquillement, sans fatigue aucune, car *chi va piano va sano*, dit la sagesse des nations, jusqu'au jour où la cloche solennelle l'appelle à partager à jamais ce sommeil qui ne doit plus avoir qu'un dernier réveil.

Mais, comme le colporteur je porte dans mon havresac, à défaut de sonnettes magiques, de l'admiration,—de l'admiration, et j'en possède un grand fonds, pour tout esprit qui traduit sa pensée en vers—pour moi resté le langage des Dieux . . . et cette admiration je l'éprouve principalement pour les poètes Anglais parce qu'à mon avis, ils ont beaucoup de jeunesse dans la pensée, aussi beaucoup de profondeur, et de plus une naïveté toujours charmante. Et ici je ne parle pas seulement des poètes auréolés de par nos ayeux, de ceux-là qui nous ont légué des perles, mais je parle aussi des poètes modernes, de ceux même auxquels la critique dénie souventefois le nom de poètes,—parce que dans un volume, par exemple, elle prétend devoir trouver tout—*first rate* ; tandis que, mon pauvre moi, se contente de trouver dans un volume de trois à quatre cents pages un ou deux petits chefs-d'œuvre . . . Il n'en faut pas plus pour me satisfaire.

Or, mon admiration à moi n'est pas égoïste, elle est au contraire extrêmement expansive, c'est à ce point que si je n'en fais pas part à mes compatriotes en leur disant : “ tenez, voilà du nanan,” oh ! alors :

“ I am cabin'd, cribb'd, confin'd.”

C'est donc pour cause de santé que je confie ces “ Rayons et Reflets ” *urbi et orbi*.

Et maintenant je dois au lecteur un mot sur la manière dont j'ai conçu mon travail de traducteur. Je me suis étudié, *autant que possible*, à me conformer aux excellents préceptes formulés par Voltaire.

Or Voltaire fait précéder sa traduction du Jules César de Shakespeare des lignes que voici :

“ On peut traduire un poète en exprimant seulement le fond de ses pensées ; mais pour le bien faire connaître, pour donner une idée juste de sa langue, il faut traduire non seulement ses pensées, mais tous les accessoires. Si le poète a employé une métaphore, il ne faut pas lui substituer une autre métaphore ; s'il se sert d'un mot qui

soit bas, dans sa langue, on doit le rendre par un mot qui soit bas dans la nôtre. C'est un tableau dont il faut copier l'ordonnance, les attitudes, le coloris, les défauts et les beautés, sans quoi vous donnez votre ouvrage pour le sien."

Voltaire écrivait cela, et il était *de bonne foi* en l'écrivant; mais il n'a pas toujours suivi ces préceptes *à la lettre*, et je crains bien, moi aussi, d'avoir imité parfois le sans façon de Voltaire. Pour ce péché que j'avoue, et pour nombre d'autres péchés que je n'avoue pas :

"Puisse le vent de la critique m'être léger !"

LE CHEVALIER DE CHATELAIN.

RAYONS ET REFLETS.

RAYONS ET REFLETS.

AINSWORTH (W. H.)

LES TROIS ORGIES.

I.

Près du Roi dans un grand festin
Trônait assis le fier Thyeste,
Analysant en gourmet fin
Les mets pour lui d'un goût céleste :
Thyeste mangea goulûment,
Thyeste rit éperdument ;
Mais bientôt tomba ce délire :
Sur un plat d'un air triomphant
Atrée au milieu d'un gros rire
Lui montrait son fils en pouffant ;
Le père avait mangé l'enfant !
Sus ! jusqu'au bord qu'on emplisse le verre,
En l'honneur de Thyeste et de son gai festin ;
De Syracuse il faut le meilleur vin,
Le vin rouge de sang pour boire à ce compère !

II.

Dans son palais Césarien
Pour célébrer une victoire,
Domitien au réfectoire
Mande le corps Patricien.
Les Invités flairent d'avance
Avec délice une bombance.
Chacun avec grand decorum
Est introduit dans l'Atrium
Où le banquet doit prendre place.
Mais Dieux ! quelle laide grimace !
Sur la face du visiteur,
Se peint une immense terreur ! . .
Suspendue est sa faim vorace.

C'est qu'au lieu d'un gentil boudoir
 Que son œil s'attendait à voir,
 Il voit tables de marbre noir,
 Amphores de mauvais augure
 Et viandes de couleur obscure,
 A chaque place existe un fût
 De colonne, où se lit : Il fut !
 Puis au soc le nom du convive
 Que fait briller, et que ravive
 Un peu, le lugubre fanal
 D'un pâle cierge sépulcral.
 Au même moment des esclaves
 Au teint bistré, nombreux et graves
 S'avancent armés d'un poignard
 Et d'une torche ; l'œil hagard
 Simulant Mânes ou Lémures,
 Tous porteurs d'horribles figures,
 Et paraissant bénir le sort
 Au penser de donner la mort :
 Si que le malheureux convive
 En voyant que son heure arrive
 Sent déjà du morceau d'acier
 La froide lame en son gosier.
 Mais lui Domitien de dire :
 " Amis ! la vie est un délire,
 Soyez joyeux, en avant le fou-rire !
 Sus ! asseyez-vous là, prenez place au banquet,
 Domitien fait ses ripailles !
 Valez manger ces victuailles
 Et d'un vin généreux vider le gobelet."

III.

Chez Borgia c'est grande fête,
 La Croix accueille le Coran,
 De ses Musulmans à la tête
 Djem est l'hôte du Vatican.
 A voir c'est chose singulière,
 Et d'un bien merveilleux effet,
 Les sectateurs de Mahomet
 Sous la coupole de Saint Pierre !
 Bientôt les guerriers Ottomans
 Mettent sous leurs pieds leurs serments,

Et chacun d'eux trouve une excuse
 A s'imbiber de Syracuse,
 Quand en riant dit Borgia :
 " Buvons ce vin ! ... Alleluia ! .. "
 Et sur ce, s'avancent trois pages
 Jouvenceaux des plus hauts lignages,
 Qui munis de gobelets d'or
 S'agenouillent :—Encor, encor !
 Borgia verse avec délices
 L'onde pourprée en ces calices :
 " En vérité, je vous le dis,
 Mon hôte ! c'est le Paradis
 Que ce vin dont je suis avare,
 Je le jure par ma tiare !
 Et mon serment est solennel,
 Ce vin ne le bois qu'à l'autel ! "
 Djem a bu la liqueur traîtresse :
 " C'est le nectar de la tendresse "
 Dit-il ; et chacun à son tour
 Boit ce doux elixir d'amour,
 Et Djem rit,—mais d'un rire étrange ;
 Puis tout à coup la scène change :
 Dans un silence universel
 S'éteint cet affreux rire, et paraît Azraël !
 Chez Borgia c'est grande fête,
 La Croix accueille l'Alcoran,
 De ses Musulmans à la tête
 Djem est l'hôte du Vatican !
 Sus ! jusqu'au bord qu'on emplisse le verre !
 Il est fini le grand festin de Borgia ;
 Comme il ne peut pécher, buvons donc au Saint Père ! ..
 Alleluia !

 LE CORBEAU VIVEUR DE CHAROGNE.

Le viveur de charogne est hardi fossoyeur,
 Pour en gruger les morts il farfouille la terre,
 Et comme un vieil avare il creuse avec ardeur
 Où se cache son or—le mélange adultère

Du cimetière.

" Cao ! cao ! "

B 2

Le viveur de charogne a fort bel habit noir,
 Soyeux et reluisant comme robe de prêtre ;
 Ainsi qu'un avocat, plus sale est le terroir,
 Plus il aime à fouiller, trouvant s'il s'enchevêtre
 Plus de bien-être !
 " Cao ! cao ! "

Fait-il le viveur de charogne :
 " Creusons, . . . si rude est la besogne
 Je sens, je crois, de la charogne :
 Cao ! cao ! "

Le viveur de charogne a certe un palais fin,
 Il gave son jabot de bribes succulentes ;
 Du gibier de potence oh ! le nanan divin !
 Jamais chairs trop long-temps n'ont été trop pendantes,
 Ni trop puantes :
 " Cao ! cao ! cao ! "

Fait-il le viveur de charogne :
 " Creusons en avant sans vergogne
 C'est du saucisson de Bologne !
 Cao ! cao ! cao ! "

Le viveur de charogne il a l'odorat fin
 Comme un soldat il sent et de fort loin la poudre,
 Mais pour tâter du plomb il est par trop malin,
 Il s'abat au moment où jà s'éteint la foudre
 Pour en découdre :
 " Cao ! cao ! cao ! cao ! "

Fait-il le viveur de charogne :
 " Je puis nocer et sans vergogne
 Oh ! quel divin souper d'ivrogne :
 Cao ! cao ! cao ! cao ! "

AIRD (THOMAS).

A UNE HIRONDELLE.

C'EST un gentil oiseau que la vive hirondelle,
 Qui d'au-delà des mers nous vient à tire d'aile,
 Oracle du printemps, annoncer son retour,
 Et nous charmer encore avec ses chants d'amour.

Les brebis sur les monts vont broutant la fougère,
 Les ruisseaux éveillés font jaser la clairière,
 Sois donc le bien venu gentil petit oiseau
 Qui vient nous apporter les beaux jours à nouveau.

Avec l'abeille à toi les fraîches matinées,
 De l'heure du midi les chaleurs spontanées,
 Et le soir en ton nid guidé par le soleil
 Va jusqu'au jour suivant goûter un doux sommeil.

Le fleuve, en serpentant, entend ton gai parlage,
 Et frémit au contact de ton léger plumage;
 Quand dans l'eau le nuage est sombre et devient mat,
 En mirant ta poitrine, il reprend son éclat.

Avec des lacs d'amour l'invisible puissance
 Qui te ramène aux lieux où fut ta jeune enfance
 Te liera davantage à nous, et dans l'auvent
 Tu verras tes petits au berceau bien souvent.

Oh ! ta vie est une hymne à Dieu, gente hirondelle,
 A Dieu qui fit pour toi la nature si belle,
 Te donnant seulement, telle est sa volonté
 Deux saisons pour l'amour, le printemps et l'été.



ALLINGHAM (WILLIAM).

LE CREUSET.

EST-IL donc devenu cet homme au vaste orgueil
 Dans sa triste métamorphose,
 Si peu, si peu, si peu, qu'il n'est plus qu'une chose,
 Qu'une date, qu'un nom plaqués sur un cercueil.

Ce seul homme aujourd'hui posthume,
 Tout orné de talismans d'or,
 Hier prenait son libre essor
 Dans le duvet et sur la plume.
 Il était bien servi, bien choyé ;—chaque jour
 C'était à qui cherchait à lui faire la cour ;
 Un mouvement de sa prunelle
 Arrêtait le travail, l'activait de plus belle ;

Des bras robustes par milliers
 Pour fabriquer le miel de son aisance
 Travaillaient sans relâche, incessants pionniers
 De sa fastueuse existence.
 Autour de lui, le centre du printemps,
 De force tournait tout un monde,
 Râpant à son profit, égrénant à la ronde
 Le Temps :
 Si qu' à force d'adresse, à chaque tour de roue
 De ce monde moulin cran par cran, cran par cran,
 Il retirait mouture enrichissant la proue
 De son vaisseau,—chaque jour et chaque an.

Et vous le laissez solitaire
 Sous une pierre !
 Maintenant que sur le vallon
 Sanglotte l'aquilon ;
 Quand des salons bien chauds vous sourit la pensée,
 Et que de fatigue affaissée
 Votre âme vous appelle aux grâces du logis
 Pour vous terrestre Paradis !
 Et vous le laissez solitaire
 Sous cette pierre,
 Où dénudés, le plumage en lambeaux
 S'assembleront les noirs corbeaux ;
 Où viendra fouetter sur sa tête
 La tempête !
 Où la souris des champs
 Folâtrera dans tous les sens,
 Et de façon fort deshonnête !
 Où la neige étendra le froid de son manteau
 Sur le tombeau :
 Le corbeau noir, la blanche neige
 En effet pourraient-ils savoir
 Que cette pierre est l'abri qui protège
 Le sépulcre du mort, et son dernier dortoir ?
 L'ouragan, la pluie et l'orage
 Non plus que la souris sauvage
 De leur dédain
 Ne l'épargneront pas ce tombeau, c'est certain !

Mais, dites-vous, sous cette pierre
 Près de la mer tranquille et solitaire
 Ce n'est pas *Lui* que nous laissons
 Dans ces bas fonds ;
 C'est son corps seulement Dans des voiles funèbres
 Dûment empaqueté, dûment cloué, scellé
 Où peut-il être mieux que parmi les ténèbres,
 Sous le poids d'une pierre, un mort bien emballé ?
 Pour son Ame c'est autre chose,
 Son Ame, c'était Lui ; donc sa vie étant close,
 Il est, nous dites-vous, en un tout autre lieu
 Au loin, là haut, là bas, et sans doute avec Dieu.

 Plût au ciel que Nous Tous passagers d'une vie
 Où le Créateur nous convie,
 Nous puissions retirer une moralité
 De ce fait, à nos yeux devenu vérité,
 Que nous fait voir la mort, la mort ce grand chimiste
 Qui sait de son scalpel nous extirper le chiste
 Des mauvaises humeurs, du terreux, de l'obscur,
 Des viles passions, en un mot de l'impur :
 Alors aurait passé sur terre
 Le règne de Robert Macaire,
 Et nous aurions un jour plus pur :
 Plût au ciel que Nous Tous passagers d'une vie
 Où le Créateur nous convie,
 Impartiaux, nous puissions plus souvent
 Classer l'homme de son vivant,
 Et sans attendre que la mort ce grand chimiste
 Ait su de son scalpel en extirper le chiste !

ANDERSON (REV. JOHN).

L'ESPRIT D'AMOUR.

DANS la brise du soir je me complais et j'erre,
 Je respandis dans le frais du matin,
 Le bleu du ciel d'été, c'est le bleu de ma sphère,
 De ma couronne c'est l'écrin.
 Du ruisseau le tant doux cantique,
 De la fleur la belle tunique,

La goutte d'eau,
Cristal nouveau,
Des cieux les fantasques images
Se reflétant dans les nuages,
Tout cela c'est mon Moi,
Sur tout cela je règne Roi !

Sous le plafond des nuits, sur l'homme moi je veille,
Et le Prince ou le Serf sans bruit je le surveille ;
Et laisse s'abaisser mon regard scrutateur
Sur la joie et sur la douleur.
Le plus modeste front l'entoure et l'aurole,
Aux jeunes yeux brillants je donne la parole,
Et je miroite dans le pleur
Tombant sur le cercueil d'un brave et noble cœur.

Mien fut le Verbe
Que des temps dans la nuit superbe
Pour la première fois ouït le Dieu du jour,
Lorsque des chérubins la voix toute d'amour
Chanta cette hymne du mystère
Annonçant du soleil la splendide lumière.

Mien fut le saint refrain,
Le saint refrain du saint cantique
De Bethléem, de la plaine biblique
Qui vint éveiller le matin ;
Et mienne fut l'étoile à la splendeur si fraîche
Qui servit de guide à la crèche.

Mienne encor est la voix
Qui dit dans les temps d'autrefois :
" Homme ! réjouis-toi ! . . . Que la paix soit sur terre !
Qu'aux sources de la foi l'homme se désaltère ! "

Esprit de paix, Esprit d'amour
Je plane sur la terre, et quand j'y viens c'est pour
Au cœur intimidé donner force et courage,
Et lui faire gagner le céleste héritage.

LE FAUTEUIL VIDE.

LAS ! nous voyons maint spectacle de deuil
Dans ce monde où vit la misère,
Mais pour moi le plus triste et le plus léthifère . . .
Oh ! c'est le vide d'un fauteuil.

Ce doux visage au si charmant accueil
Qui savait si bien l'art de plaire,
Sourit doucement là ; — la pensée éphémère
Remplit le vide du fauteuil.

L'être perdu, notre ami, notre orgueil,
Il va venir prendre sa place
Vain songe, hélas ! Il est au séjour de la grâce
Où n'est plus vide aucun fauteuil.

Il reste là, tel grand soit notre deuil !
Oh ! mon Dieu de combien de larmes
Des yeux se sont mouillés au milieu des alarmes
Sur le vide de ce fauteuil ?

Des pas connus ! chut ! chut ! foulent ce seuil !
Dans l'air est une voix aimée
Fatale illusion ! . . Tout s'envole en fumée
Oh ! laissez vide ce fauteuil !

Oh ! quel foyer a pu sans un seul deuil
Vivre en ce monde un peu d'années
Sans avoir vu passer de lugubres journées
Las ! sur le vide d'un fauteuil ?

Dans un foyer, aussi gai qu'un bonvreuil
C'est du nid le plus joyeux drille,
Dans l'autre c'est un père, honneur de la famille
Qui n'occupent plus le fauteuil.

Et quelquefois quand écartant le deuil
Noël vient éveiller la joie,
Un spectre bien aimé soudain se frayant voie
Remplit le vide du fauteuil.

Oh ! puissions-nous en sortant du linceuil
Atteindre à la terre promise,
A ce séjour céleste où la vie est exquise,
Oh jamais n'est vide un fauteuil !

LA PERCE-NEIGE.

SAINT emblème de pureté
Par le seul fait de ta venue,
De l'hiver a fui l'âpreté,
Ton avènement, le salue !

Dans ta touchante floraison
La Foi retrouve l'Espérance,
Le cœur chagrin une raison
De ranimer sa confiance.

Charmant petit prédicateur !
Ton sermon rempli d'éloquence,
Tout doucement s'infiltré au cœur,
Car tu n'as de rival, par chance,

Tu prêches quand tout est muet,
Quand la nature est endormie,
Quand dénudée est la forêt,
Et l'herbe à l'état de momie.

Sortant des langes du tombeau
Comme l'âme sort de la bière,
A nos yeux en quête du Beau
Tu fais éclater ta lumière,

Chuchotant au noir vent d'hiver
Qui voudrait flétrir ta poitrine,
Des fleurs le Saint *Pater Noster*
Qui met en fuite la bruine !

ANDERSON (WILLIAM).

A UNE FLEUR SAUVAGE.

DANS quel pays délicieux
Fleur à la douce odeur, dis, as-tu pris naissance ?
Tu dois être l'enfant favori d'autres cieux,
Si belle elle est ton existence !

Mon œil ravi, souventefois,
Vit près de frais ruisseaux, ou dans une clairière,
De bien charmantes fleurs aux bien charmants minois,
Éclatantes à la lumière,

Mises là par la main du goût,
Mais je n'ai vu jamais sur le mont, dans la plaine,
Parmi ces mille fleurs qu'on voit un peu partout,
Fleur belle comme toi, ma Reine !

Ta beauté m'énivre le cœur ;
Des charmes inconnus tu me les fais connaître ! . .
Ta voix c'est ton parfum, cette suave odeur
Qui vient vivifier mon être,

Soit dans le calme de la nuit,
Soit dans le brouhaha du jour plein de tourmente,
Comme le souvenir qui m'étreint, me poursuit,
D'une âme de mon âme absente !

Nous allons conférer tous deux
Comme font les amants dans un lieu solitaire,
Quand personne n'entend leurs soupirs amoureux,
Hors la lune qui les éclaire.

Je sais deviner tes propos
Bien qu'ils ne soient parlés dans un humain langage,
Tu me rappelles dà le doux chant des oiseaux,
Le vin,—un nectar avec l'âgo ;

Les arbres et les arbrisseaux,
Les brillants jours d'été si pimpants de lumière,
Le lac aux flots d'azur, la fraîcheur des ruisseaux,
Les fraises diaprant la terre.

Tes feuilles à mon souvenir
Racontent des parfums, des odeurs balsamiques,
Ainsi que l'Océan murmurant son soupir
Le redit aux conques sphériques.

Les vallons, les plaines, les bois,
Les eaux coulant sans ride au milieu des prairies,
La caverne où l'ermite à Dieu dit ses émois,
De l'esprit toutes les féeries,

Dans ton sein délicat les vois.
Ta patrie elle est là loin des choses terrestres,
Sous les ombrages frais où se plaît le chamois,
Où la Nature a ses orchestres.

Tu nous dis la beauté du ciel,
La musique du bois, l'amour et son ramage ;
La splendeur du soleil, cet œil de l'Eternel,
En toi pourtant j'en vois l'image.

N'oublierai certes pas du tout
Ce que tu m'enseignas, Fleur ! dans ma solitude,
Mes sentiments ont pris du bien un avant goût
Depuis que tu fus mon étude.

Tu sus apporter à mon cœur
La bénédiction du ciel, la paix, la grâce ;
Et par toi j'ai compris l'indicible grandeur
Du Dominateur de l'Espace !

ANONYMES.

FLEURS.

Les fleurs ! oh vers le ciel des quatre coins du monde
Jettent un doux regard tout imprégné d'azur,
Leur sourire est doué de beauté sans seconde,
C'est un sourire d'ange au front suave et pur !
Elles nous parlent bois, chemins verts et glandées,
Et ruisseaux murmurant qui font glou glou toujours,
Mais ces jolis enfants du soleil, des ondées
Ont à tenir encor de bien plus frais discours.

Ils nous parlent du jour où n'était pas né l'homme,
Quand la terre étonnée était en premier lieu
Par des anges foulée, et secouant son somme
Donnait naissance aux fleurs à la voix du bon Dieu ;
Quand des Esprits chantant dans les bois, les clairières,
De leurs hymnes le soir saluaient l'Eternel ;
Que le Seigneur touché de ces douces prières
Bénit feuilles et fleurs d'un regard paternel.

La bénédiction leur reste toute entière,
Bien que souvent l'orage ait terni leurs couleurs ;
Que des vents déchaînés le souffle délétère
Ait dispersé, broyé les malheureuses fleurs !
Quand le Pêché, la Mort, la Douleur leur suivante
Vinrent au cœur de l'homme asseoir leur trinité,
La bénédiction de Dieu toujours présente
De chaque fleur alors préserva la beauté.

Le lis est enchanteur, magnifique et splendide
Comme alors qu'il dormait sur le beau lac d'Eden ;
Le chèvrefeuille est frais et suave et candide
Comme alors qu'il rêvait au paradis d'hymen :
Elles restent ces fleurs avec nous sur la terre,
Pour prouver quel il fut le fortuné séjour
Où nos premiers parents reçurent la lumière,
Cet Eden où le juste ira l'espère, un jour !

OÙ DONC ES-TU MAMAN ?

Où donc es-tu maman ? Dis, entends-tu ma voix
T'appeler le matin, ou quand vient la nuit sombre,
Depuis ce triste jour où la dernière fois
Je te fermai les yeux, et j'embrassai ton ombre ?

Où donc es-tu maman ? Entends-tu mes sanglots
Dans la profonde nuit lorsque chacun sommeille ?
Ton esprit plane-t-il sur moi, dans mon repos
Ou quand pensant à toi dans la douleur je veille ?

Où donc es-tu maman ? Des jours, de bien longs jours
Traînent silencieux des heures de tristesse
Dans cette chambre vide où nous étions toujours,
Où toujours devant moi ton vieux fauteuil se dresse.

Où donc es-tu maman ? Le printemps est venu,
Puis il s'en est allé sans m'apporter de joie ;
Tout pour moi dans l'été parut et sombre et nu
Car dans ta tombe ils sont mes jours filés de soie.

Où donc es-tu maman ? C'est l'automne à présent,
Le vent souffle au dehors, au dedans le feu brille,
Près notre coin du feu j'entends un chant plaisant,
Mais nulle voix ne dit ta chanson si gentille.

Où donc es-tu maman ? Nul être près de moi
Ne peut sympathiser à ma douleur amère,
Nul ne peut deviner, consoler mon émoi,
Ou pour moi murmurer au ciel une prière.

Où donc es-tu maman ? N'ai plus pour me chérir
Avec ce tendre amour qui résiste à l'absence
Un seul cœur ici bas ;—et qui me voit venir,
D'un œil indifférent accueille ma présence.

Où donc es-tu maman ? De toi n'est-il donc plus
Que le triste oreiller de la funèbre couche,
Que le champ du repos où dorment tes vertus
Et que le souvenir du baiser de ta bouche ?

Chère maman je sais que notre Rédempteur
Vit, et qu'il donne aux siens une vie immortelle ;
Ta place est vide ici, mais, oh ! j'en crois ton cœur,
A Dieu je me confie, à lui serai fidèle.

Chère maman au ciel où retentit ta voix
Parmi les sacrés chœurs, ta demeure est bénie !
Oh ! puissé-je avec toi bientôt comme autrefois
Chanter du Créateur la grandeur infinie !

LA ROSE ET LE LIS.

DANS le jardin d'Eden, premier berceau du monde,
Où le chagrin un jour fut tiré du sommeil,
Reine de chaque fleur, et vraiment sans seconde,
La Rose ouvrait son sein aux baisers du soleil.

La Clochette et l'Œillet, la pâle Violette
Reconnurent sans peine et Sceptre et Royauté ;

Et tous, hormis le Lis à la superbe aigrette,
Rendirent à la Rose hommage et Loyauté.

Mais le Lis contestait ce beau titre de Reine
A l'enfant d'une épine et d'un buisson hargneux,
En elle pouvait-il voir une Souveraine
Lui qui portait d'hermine à son front somptueux !

Notre première mère, Eve, errait là par chance,
Elle entend de gros mots ;—et la Rose soudain
Lui dit : " Faites rentrer dans son obédience
Ce Lis malencontreux à l'impudent dédain."

Le Lis ne songea pas à ces mots : " Je proteste ! "
Il inclina la tête, et dit : " La question
Décidez-là, Madame ; et d'avance j'atteste
A votre jugement donner ma sanction."

" Les fleurs sont libres," dit Eve, " et leur République
D'une Reine ou d'un Roi ne peut subir l'affront ;
Mais par exception, Rose règne pudique
Sur mes couleurs ; Toi Lis, sois le Roi de mon front."

Ce sage jugement apaisa tout murmure :
Et le Lis et la Rose en furent satisfaits ;
Il fut entériné plus tard par la nature,
Et la femme y gagna ses plus charmants attraits.

LES FÉES.

VENEZ, suivez, suivez-moi
Chacun sur son palefroi
Lutins suivez votre Reine,
Sur le gazon faisons la chaîne,
Nous danserons en rond, en nous donnant la main,
(Car ce sol est féérique,) et ce jusqu'à demain.

Nous quand dorment les mortels
Qu'ils ronflent dans leurs castels
Nous entrons par l'ouverture
Du plus petit trou de serrure,
Et par dessus fauteuils, tabourets et rayons,
Gaiement nous piétinons, piétinons, piétinons.

Si par hazard nous trouvons
 Très mal propres les maisons,
 Nous montons dans les soupentes
 Et là nous trouvons les servantes,
 Et puis lors en riant, et sans plus de façons
 Nous les turlupinons, et puis nous les pinçons.

Mais alors que proprement
 Est tenu le bâtiment,
 Nous louons la chambrière
 Et puis nous laissons par derrière
 Dans l'un de ses souliers, comme cela se doit
 Tomber un beau six pence—une bague à son doigt.

Puis après sur le pignon
 Du plus frêle champignon
 Nous étendons notre nappe
 Et puis nous faisons notre agape,
 Avec le grain de seigle ou le grain de froment
 Et humons la rosée en nos coupes de gland.

Cervelles de rossignols
 Limaçons cuits dans des bols,
 Ou bien entre deux pétoncles
 Les neveux mieux que les oncles,
 Des vers entortillés de moëlle de souris,
 Forment un mets royal, un mets des Dieux,—exquis.

La cigale et le cousin
 Sont tour-à-tour le crincrin,
 Puis après avoir dit Grâces,
 Nous sautillons dans les espaces,
 Si la lune se cache, et nous fait sombre nuit,
 Pour nous le vers luisant soudain s'allume et luit.

Sur les pointes de gazon
 Nous dansons à pamoison,
 Mais si prestes, ô prodige !
 Que jamais n'en courbons la tige !
 Cependant le matin on peut encore voir
 L'endroit où nous avons pris nos ébats le soir.

L'ARBRE DU PARADIS.

“ Non seulement fameux, mais de ce bon renom
“ Sans lequel la gloire est vain nom.”

Imité de Lord Byron.

Que de soleils d'été
Ont brillé sur tes feuilles !
Combien de fois le vent n'a t-il pas agité,
La nuit, ta chevelure unie aux chèvrefeuilles ?
Car jamais n'ondoya dans l'air
Arbre plus beau, plus belles branches,
Tout noirci que tu sois par la foudre et l'éclair,
Tout couvert que tu sois de vieilles mousses blanches.

Là peut-être un beau jour
D'orgueilleuses guirlandes
De ton torse superbe ont orné le contour,
Des poètes amants sympathiques offrandes.
Là plus d'un candide amoureux
A béni le léger nuage
Qui, déroband la lune à la clarté des cieux,
Te rendit seul témoin d'un baiser de passage.

Peut-être qu'autrefois
Dans ta jeunesse antique,
Entouré de ta cour, roi des rois de nos bois,
De tous tes grands vassaux tu vis la fin tragique :
Alors qu'ils tombèrent, leur choc
Sous tes pieds entr'ouvrant l'abîme,
Tu remplis la crevasse, et lors plus fier qu'un roc,
Comme un fougueux Titan tu grandis plus sublime !

Je puis m'imaginer
Que sous ton vieil ombrage
L'écho, plus d'une fois, entendit résonner
Violon et musette et galoubet sauvage ;
Et ne suis point du tout surpris
Si coqs de village et poulettes
T'ont donné le doux nom d'arbre du Paradis :
Sous ton ombre, ils ont tous abrité leurs fleurettes.

Quel dommage, dis, vieux,
 Que ton écorce antique
 Recouvre à tout jamais, dérobe à tous les yeux
 Les chers petits caquets de la vieille chronique ;
 Pour nous consoler du présent,
 Redis-nous de jeunes folies,
 Ou bien il me faudrait à mon corps défendant,
 Demander leurs secrets à tes feuilles jolies.

“ Eh bien donc ! je naquis ”

— Écoutons le vieux sire . . . —

“ Je naquis—avant d'être arbre du Paradis,
 “ Ne sais de quels parents, ne sais sous quel empire,
 “ Tant ma mémoire maintenant,
 “ Vu mon grand âge, est morne et triste . . .
 “ Ce que je sais c'est que je vis plus d'un galant
 “ Qui sous la pierre dort —tandis que moi j'existe !

“ Les doux soupirs du cœur

“ Vinrent à mon oreille ;

“ Souventefois j'ai pris ma part d'une douleur,
 “ Souventefois aussi ma part d'une bouteille ;

“ Toujours les pieds du voyageur

“ Se reposèrent sur mon siège,

“ Et lorsque le soleil étincelle d'ardeur,

“ Ou que souffle le vent, j'abrîte, je protège !

“ Ami des doux loisirs,

“ J'ai prêté mon ombrage

“ A ces bons paysans, mes frères de plaisirs,

“ Enfants, ainsi que moi, du plus prochain village.

“ Et jamais, non, pas une fois,

“ Lorsque la bise était sévère,

“ Je n'ai su refuser l'aumône de mon bois,

“ Au pauvre grelottant de froid et de misère.

“ Belles de leur fraîcheur,

“ Dans l'air mes jeunes branches

“ Ondoyèrent jadis dans toute la splendeur

“ Des figuiers du midi, des beaux pommiers d'Avranches ;

“ Maintenant que les vents d'hiver
“ Ont détruit, ont blanchi mon torse,
“ Malgré tout, je conserve un nom superbe et fier,
“ Mieux acquis que les noms gravés sur mon écorce.
“ Mais que dirai je encor
“ A celui qui m'admire,
“ Moi pour qui la beauté fut le plus doux trésor,
“ Alors que ma beauté n'est plus rien qu'un oui-dire ?
“ Plus rien ne suis—je dépéris,
“ Mais pour payer souvenir tendre,
“ O cher admirateur, l'arbre du Paradis
“ Sur toi s'égrenera si tu dors sous sa cendre ! ”

LE CORBEAU ET L'ALOUETTE.

“ BONSOIR, Seigneur Corbeau ! le jour vite s'enfuit,
Et bientôt il fera, je crois, tout à fait nuit ;
Bonsoir, seigneur Corbeau ! ” dit la gent Alouette ;
“ Au jour qui meurt j'ai dit ma dernière ariette,
Du cloître aussi là bas m'en vais dans le préau
Me coucher dans mon nid : bonsoir, seigneur Corbeau. ”

Alors l'ami titré très fort sur l'étiquette
Saluant froidement : “ Bonsoir, ” dit-il, “ Pauvrette !
Moi je m'en vais aussi regagner mon château,
Mais non dans la prairie humide, et suant l'eau,
De ce pin élancé je m'en vais vers la branche
Rêver à mes amours près de la lune blanche !

A la pointe du jour lorsque j'ouvris les yeux,
Je vous vis vous lancer jusqu' aux portes des cieux
Papillonnant des mots impossibles à rendre,
Et que d'ici d'ailleurs nul n'eut pu certe entendre ;
En vous voyant planer si haut foi de Corbeau !
Je me dis à part moi : quelle bête d'oiseau !

Au parc moi j'ai passé tout le jour d'aventure,
J'ai rempli mon jabot d'exquise nourriture,
Comme un Roi j'ai vécu, croassant crescendo
J'ai fait dire mon chant au plus lointain écho ;
La nature en m'oyant paraissait en goguette ;
Bonsoir, petit masquin ! bonsoir, pauvre Alouette ! ”

“ Bonsoir, seigneur Corbeau ! ” dit encore une fois
 La gentille Alouette. “ A chacun notre choix !
 Vous logez votre nid au pic du pin, du chêne,
 Mais dormez-vous là haut mieux que moi dans ma plaine ?
 Vous faites plus de bruit dans le monde que moi,
 Mais de nos chants lequel est de meilleur aloi ? ”

TROP TARD.

Si pouviez seulement revenir de plus belle
 Vers moi, vers votre amour, Douglas ! oh ! mon Douglas !
 Je vous aimerais tant—je serais si fidèle ! . . .

Douglas ! Douglas ! oh ! mon Douglas !

Oh ! je vous sourierais ainsi que font les anges,
 N'aurais point de dédain pour vous Douglas ! Douglas !
 Jamais n'aurais non plus de caprices étranges,

Douglas ! Douglas ! oh ! mon Douglas !

Les jours qui ne sont plus s'ils pouvaient vivre encore,
 Oh ! je les emploierais à vous aimer, Douglas !
 N'ai su de votre amour jouir du météore,

Douglas ! Douglas ! oh ! mon Douglas !

Oh ! sais-tu maintenant dans le palais céleste
 Ce qu'il fut mon amour pour toi, Douglas ! Douglas !
 Des hommes maintenant, oh ! que me fait le reste

Sans toi, Douglas ! oh ! mon Douglas !

Laisse tomber du ciel comme fraîche rosée
 Sur mon cœur le pardon, Douglas ! oh ! mon Douglas !
 Sur ton cher souvenir repose ma pensée,

Douglas ! Douglas ! oh ! mon Douglas !

LE PETIT ENFANT EST MORT.

Dialogue entre la Mère et l'Enfant.

L'ENFANT.

LE PETIT il est mort, ma mère,
 Et ses yeux si jolis sont clos,
 Maintenant qu'il est dans sa bière
 Blanche est sa peau, blancs sont ses os.

Hélas ! où donc est cette chose
Qui sur son visage vermeil
Jetait la fraîcheur de la rose
Qui vient de s'ouvrir au soleil ?
Se peut-il que ce soit, ma mère,
Là cet enfant qui tant m'aimait,
Dont si vive était la paupière
Et qui toujours me souriait ?
C'est là, ce n'est pas son visage,
C'est lui, pourtant ce n'est pas lui :
Qui change ainsi sa chère image—
Oh ! déjà serait-ce l'oubli ?

LA MÈRE.

Oh ! c'est bien là sa chère image,
C'est lui, mon mignon, c'est bien lui,
Notre petiot, c'est son visage,
Tu n'es pas coupable d'oubli ;
Mais hélas ! elle a fui la chose
A son œil qui donnait le feu,
Depuis que sa paupière est close
Sa belle âme elle vit en Dieu.

Pense combien doit être pure
L'âme, ce chaud rayon du ciel,
Pour donner à la créature
Un éclat si surnaturel :
Pense qu'en toi luit même flamme,
Et que ton cœur en soit touché ;
Car rien ne peut ternir ton âme,
Sinon le souffle du péché.

Donc si tu veux te rendre digne
D'être un jour parmi les élus,
Cher enfant, suis la droite ligne,
Sur tes défauts prends le dessus :
Sans cesse vivre exempt de blâme,
Que ce soit ton soin en tout lieu,
Afin que pure étant ton âme
Un jour elle repose en Dieu !

L'AIR—LE FEU—L'EAU.

L'EAU.

CHERCHER-MOI dans ces lieux où jeune Orientale
 Près de vive fontaine avec grâce s'étale;
 Cherchez-moi dans les bois près de ce menestrel
 Qui du ruisseau qui coule écoute le Noël;
 Cherchez-moi le matin parmi les violettes,
 * Le jour où l'arc-en-ciel jette aux cieus ses paillettes;
 Dans le fond de la mer, du torrent, du rocher,
 Si nous étions perdus, il faut là me chercher.

LE FEU.

Cherchez-moi dans les camps, au fort d'une bataille
 Où tombe le soldat frappé par la mitraille;
 Cherchez-moi dans les flots de lave du volcan,
 Ou bien près du foyer à Noël chaque an;
 Où l'étoile scintille, où luit le météore,
 Où le phare à minuit agite son phosphore,
 Où la foudre illumine et l'arbre et le clocher,
 Si nous étions perdus, il faut là me chercher.

L'AIR.

Cherchez-moi dans ces lieux où la jeune Espagnole
 Sur son balcon le soir hume la barcarole;
 Cherchez-moi dans la nuit de ce ciel orageux
 Quand sombre le vaisseau sous les flots écumeux;
 Où la feuille tremblote au souffle de la brise,
 Du chant de Philomèle où la rose se grise,
 Où la harpe éolienne attendrit le rocher,—
 Si nous étions perdus il faut là me chercher.

LA VENUE DU PRINTEMPS.

FÉVRIER À MAI.

Vers ne portant pas de nom d'auteur, et cités par le Dr. Forster dans
 son Perennial Calendar, p. 232.

ARBRES, plantes et fleurs sont un calendrier—
 Pour moi, depuis le mois de Février.
 Tout d'abord m'apparaît la fraîche Perce-neige,
 Qui de l'hiver tout-à-coup nous allège;

Puis surgit le Glaucus très gentil messenger
Qui vient orner le tapis du verger,
Et puis soudainement sortent les Primevères
Qui jusqu'en Mai tapissent nos clairières.

C'est alors que me plais errer dans le vallon
Plus que rester dans le plus beau salon,
Sur ce gazon si vert semé de Violettes
Dont les parfums sont choses si doucettes ;
C'est que dès que s'en vient le suave Printemps
D'un pas fort lesté on voit marcher le temps ;
Flore dans un clin d'œil épanouit les feuilles
Puis se balance aux gentils Chèvrefeuilles.

Au vert de pois voyez l'Acacia mutin
Auprès du Frêne au vêtement moins fin ;
Le Mélèze et le Pin dont gigantesque est l'ombre,
Et le Sapin d'un bleu beaucoup moins sombre ;
Le Chêne au large étend ses énormes rameaux
Gentille auberge où logent les oiseaux,
Et puis l'Ormeau, le Hêtre, et le beau Sycomore,
Et le Lentisque, et puis l'Yeuse encore,

Se voyent près du Tremble aux langoureux soupirs
Que l'écho porte aux amoureux zéphirs ;
Puis vient le Marronnier aux cierges magnifiques
Jusques au ciel élançant ses cantiques ;
Puis le svelte Bouleau, le beau de la forêt,
Près du Sorbier, des arbres le muguet,
Et puis les Noisetiers étalant dans l'espace
Leurs jeunes mains et certes non sans grâce.

Tandis que vers le ciel monte le Peuplier,
Qu'ouvre sa fleur le large Tulipier,
En superbe éventail s'étale le Platane
Au doux zéphir donnant un doux organe,
Et par dessus l'étang, dans un site enchanteur,
Se tient chagrin le vert Saule-Pleureur,
Racontant ses douleurs aux eaux fraîches, limpides,
Et de l'étang aux citoyens timides.

Le verger tout fleuri, la Vigne qui prend fleur,
Ont pour mon œil un charme séducteur,

LA MOUCHE ET L'ARAIGNÉE.

ARAIGNÉE ! à ma voix répondez, s'il vous plaît,
Que filez-vous ainsi ? . . . "Ce sont de grandes voiles
Pour un vaisseau de guerre."—"Oh ! c'est trop fin crochet,
Dites-moi, là, voyons pour qui tissez vos toiles ?"

"Ma belle Mouche, eh bien ! si ne veux le trouver,
C'est pour faire, entre nous, des rideaux pour la Reine
Quand dans son lit d'honneur elle tient son lever" . . .
"Laissez ! . . . de me tromper pourquoi prendre la peine ?

C'est beaucoup trop léger !" . . . "C'est trop léger, mon cœur !
Nenni dà," repartit l'Araignée à la Mouche,
"Je tisse très serré, ma parole d'honneur !
Allons voyez ! tâtez ! ne défends qu'on y touche !"

"Connu ! Dame Araignée, il est connu le tour !
Mais ne m'y prenez pas, malgré votre malice ;
De vos affreux filets ma mère grand un jour
M'a fait voir le pourquoi, m'a montré l'artifice !"

LE TISSERAND QUI NE CHÔME MIE.

IL est un petit vieux austère
Qui toujours tisse gravement
La robe de noce légère,
Ou du tombeau le vêtement.

Toujours, toujours va sa navette,
Sans s'arrêter, sans nuls relais,
Si lui dites : "Faisons causette !"
Il vous répond : "Jamais ! jamais !"

Guettons son ouvrage mystique,
Et puisqu'il travaille pour nous,
Que notre dernière tunique
Nous préserve au moins de la toux !

C'est lui qui jette la navette
De ci, de là.—Nous le dessin
Le fournissons ; c'est une dette
Que nous impose le destin.

Et le train train de sa navette
Ne cessera ses guet-apens
Que quand sonnera la trompette ! . . .
Ce vieux Tisserand, c'est le Temps !

LE SONGE D'UNE GRANDE DAME.

DANS un beau lit la Grande Dame était,—
Couchette bien chaude et bien molle,
Mais dans ce lit, de repos point n'avait
Car son sommeil, sur ma parole !
Était troublé, si qu'elle gémissait
Et s'agitait comme une folle.

Puis en sursaut se levant à la fin,
Elle projeta dans le vide
Un œil rempli d'un effroi surhumain,
Comme si fantôme livide
En jaillissait, puis sous son traversin
Cacha sa figure timide.

Le rideau même avec force trembla
Tant fut grande son épouvante,
Et la lueur qui sur le lit fila
Fut une lueur tremblotante,
Aussi sa voix, alors qu'elle râla :
" Quelle vision effrayante !

" Ce long parcours dans l'asyle où tout dort
Au sombre enclos du cimetière,
Et ces objets hideux tout d'un accord
M'éclaboussant de leur poussière,
La mort partout, la mort rien que la mort
Me montrant sa faulx meurtrière !

" Puis entassé dans un triste atelier
Ce jeune essaim de pauvres filles,
Perdant leur teint à l'horrible métier
De jouer toujours des aiguilles,
Criant au ciel : ' Dans ce vilain guépier
Nous autres autrefois gentilles,

“ Vite courons vers un prochain cercueil
 Pour la pompe, oh ! c'est bien inique !
 Et les ébats des suppôts de l'orgueil !
 Comme des esclaves d'Afrique
 Nous travaillons—pourquoi ?—pour un linceul
 Souvent encor problématique ! ”

“ Ne vis jamais tant de tombeaux, je crois,
 Et les cercueils suivaient sans cesse,
 Mornes et lents,—tous du plus mince bois
 Spectacle écœurant de tristesse ;
 Moi qui jamais n'éprouvai durs émois
 N'imaginai, je le confesse,

“ Autant de maux brisant journellement
 Autant de cœurs par leurs alarmes,
 Tant de soucis, affligeant constamment
 Les parias voués aux larmes,
 Mais j'ai rêvé . . . je sais pertinemment
 Le prix dont se payent nos charmes ! . . .

* * * * *

“ Hélas ! hélas ! dans la vie ai marché
 Avec coupable insouciance,
 Que dis-je ? aidant à fouler,—c'est péché !
 Mes sœurs de plus humble naissance,
 Et pourtant Dieu ne fait si bon marché
 Du moineau,—de son existence !

“ Je m'habillai de drap d'or et d'argent,
 Comme les nobles de la terre,
 Avec un luxe à la fois outrageant
 Et le bon sens et la misère,
 Ne pensant mie hélas ! à l'indigent
 Mourant de froid le pauvre hère !

“ Oh ! que de maux j'eusse pu soulager,
 Oh ! que de bien j'eusse pu faire ?
 Et cependant quand j'y viens à songer,
 Mon cœur est humain, débonnaire :
 Faut de soins, mais souvent le berger
 Des loups affamés fait l'affaire ! ”

Elle joignit les mains avec ferveur,
 Et pleura des larmes amères,
 Tant le remords lui bourrelait le cœur
 En pensant à tant de misères.
 Oh ! que le ciel envoie à la Grandeur
 Des songes aussi salutaires !

L'ÉCHO ET LE SILENCE.

L'ÉCHO.

COMME la lune dort dans le brouillard intense,
 Ici dors-tu, frère Silence
 Dans ce repaire obscur où se tient le chevreuil ?
 Si calme est ton regard, si mince est ton haleine,
 Que pour un saint abbé tu passerais sans peine,
 Quand du sommeil de mort il dort dans son linceuil.

LE SILENCE.

Ce n'est pas être mort que penser et se taire ;—
 Il est plus d'un penser austère
 Qui nous brise le cœur sans en franchir le seuil ;
 Il existe un Esprit qui vit en quiétude
 Dans le désert, dans l'air et dans la solitude
 Du sauvage repaire où se tient le chevreuil.

L'ÉCHO.

Sus ! sus ! réveille-toi ; sus ! sus ! voilà la chasse
 Le cor retentit dans l'espace,
 Les chiens ont traversé le ruisseau, la forêt ;
 Entends-tu pas leurs cris par de là la vallée,
 Réveille-toi, sus ! sus ! réveille-toi d'emblée
 De ce songe enchanteur, de son magique effet.

LE SILENCE.

Loin de moi, loin de moi ce bruit qui me harasse
 Et de meute et de cor de chasse,
 Mais il est une voix que j'aime toutefois,
 Une voix qu'on entend le soir au crépuscule,
 Lorsque la lune aux cieux comme une somnambule
 Doucement paraît pour trôner sur les bois.

Oh ! lors amenez-moi deux amants, heureux couple
Que l'amour l'un à l'autre accouple
Murmurer de leur cœur les sentiments si doux ;
Et toi, mon cher Echo, de leur gente éloquence
Apporte les accents à ton frère Silence,
Point ne le blessera, car il n'est pas jaloux.

L'ÉCHO.

Frère repose alors : autour de ta couchette
Tiens, déjà la brise est muette,
Moi je vais y répandre une sainte terreur,
Afin d'en éloigner la foule curieuse,
Et Dame Médisance à la langue envieuse . . .
Frère replonge-toi dans ton rêve enchanteur !

CHANT.

Exécuté par une bande de chanteurs à la cérémonie de la résignation
de Sir Henry Lee, de l'office de Champion de la Reine Elisabeth.

Le temps a fait d'argent l'or de mes blonds cheveux,
Le temps qui toujours fuit terrible en sa vitesse ;
Et l'âge et la jeunesse en champ clos tous les deux
Se sont battus, mais l'âge a vaincu la jeunesse :
Et la beauté, la force ont tombé pauvres fleurs !
Mais la foi, le devoir ont survécu vainqueurs.

Mon casque désormais voilà pour les abeilles
Une ruche ; et mes chants tournent aux chants sacrés ;
Le fier-à-bras d'hier qui tentait des merveilles
Il lui faut aujourd'hui des soins plus modérés ;
Et de la cour ainsi vers une humble chaumine,
Et le cœur insouillé, fidèle m'achemine.

Et quand je m'asseierai tristement sous mon toit,
En guise de chanson dirai : " Ma Souveraine
Maudit qui te veut mal ! . . . Mais aussi béni soit
Le cœur qui veut du bien à mon illustre Reine !
Déesse à ce vieillard qui fut ton chevalier
Daigne accorder son droit :—Toujours pour toi prier !"

LES DEUX VILLAGES.

Bien au-dessus du fleuve, et tout au haut du mont
Calme et tranquille est un village,
Les arbres d'alentour sont d'un vert bien profond,
A peine se meut leur feuillage,
Au-dessus du village on voit souventefois
Planer le sombre oiseau de proie,
Et dans toute saison un beau gazon de choix
Pousse au milieu de chaque voie.

Bien au-dessus du fleuve, et tout au bas du mont
Se prélassa un autre village,
Où l'on voit dès la nuit se détacher du fond
Les phares de chaque ménage ;
La forge éclate alors de feux étincelants,
Les brumes s'élèvent du fleuve,
Et dans tous les chemins, tenants, aboutissants,
L'herbe . . . on ne la voit jamais neuve.

Dans ce village blanc qui couronne le mont
Onc on n'entend moulin ni forge,
Les maisons ont pour chaume, ou plutôt pour plafond
L'herbe ou la fleur qui se rengorge.
Vous n'entendez jamais le moindre carillon,
Ni s'ouvrir les portes de marbre,
Tous les villageois là gisent dans un sillon,
Ou bien encore au pied d'un arbre,
Silencieux, oisifs dans un profond sommeil ;
Sur ce sol jamais on ne sème,
Le grain n'attend pas là les ardeurs du soleil
Pour s'offrir à celui qui l'aime.

Dans ce village noir et tout au bas du mont
Lorsque la nuit est étoilée,
Et que le fleuve dort dans son linceuil sans fond
Oh ! plus d'une âme désolée
En faisant sa prière à des élan parfois
Vers le mont et son blanc village,
Et tout en soupirant, dans ses tristes émois,
Demande à hâter son voyage

Vers le tranquille lieu tout couronné de bois
 Où sont ses aimés de la terre . . .
 " Ce village là haut," lui répond une voix,
 " Il vous contiendra tous . . . Espère ! "

" SAUF QUAND LE SOLEIL LUIT,
 NE TIENS NOTE DU TEMPS."

UNE leçon sublime où le bon sens conduit,
 Une leçon à conserver sous verre,
 Est celle-ci : " Sauf quand le soleil luit,
 Ne tiens note du temps." Sur un cadran solaire
 En guise de légende, et gravée au burin
 On lisait cette parabole,
 Et jamais plus sage parole
 Ne s'appliquât au genre humain :
 Comme la vie est souvent sans nuages,
 Et quelquefois aussi que son ciel est brumeux,
 Oublions ses brouillards, oublions ses orages,
 Pour ne nous souvenir que de ses jours heureux.

Sur notre vaste terre il n'est pas de bosquet
 Si peu qu'il soit, qui n'ait, heureuse chance !
 Pour l'égayer quelque rossignolet ;
 Ainsi chante en nos cœurs la voix de l'espérance.
 Et si, sur nous, hélas ! l'aile de la douleur
 Pesante, aujourd'hui nous opprime,
 De soleil un rayon sublime
 Nous rendra demain au bonheur :
 Comme la vie est souvent sans nuages,
 Et quelquefois aussi que son ciel est brumeux,
 Oublions ses brouillards, oublions ses orages,
 Pour ne nous souvenir que de ses jours heureux !

Nos courts moments joyeux passent comme l'éclair
 Nous oublions leur éclat éphémère ;
 Pour nous la vie est un âge de fer
 Nous buvons à sa coupe, hélas ! une onde amère :
 Ne devrions-nous pas enseigner à nos cœurs
 Que ses gouttes les plus suaves

Sont celles qu'on boit sans entraves
Qu'on distille de mille fleurs :

Comme la vie est souvent sans nuages,
Et quelquefois aussi que son ciel est brumeux,
Oublions ses brouillards, oublions ses orages,
Pour ne nous souvenir que de ses jours heureux !

Les plus sombres instants de la plus sombre nuit
Sont toujours ceux qui précèdent l'aurore,
Attendons donc le jour qui vient, qui luit,
Et qui des noirs esprits dissipe le phosphore :

Joyeux navigateurs sur le fleuve du temps,
Cueillons les fleurs de son rivage,
Et sachons en faire l'hommage
Au Dieu qui créa le printemps.

Comme la vie est souvent sans nuages,
Et quelquefois aussi que son ciel est brumeux,
Il nous faut oublier ses brouillards, ses orages,
Pour ne nous souvenir que de ses jours heureux !

POUSSIÈRE.

POUSSIÈRE sommes tous, poussière nous serons,
Sur nous tout est poussière ; autour de nous poussière !
Au dehors, au dedans de nous rien que poussière !
Et disent nos prêcheurs, modernes Aarons :

“ La terre retourne à la terre,
Et la poussière à la poussière ! ”

La poussière est par nous faite sur le chemin ;
Dans la salle de bal nous humons la poussière ;
Comme un serpent chez nous se glisse la poussière,
C'est le drap mortuaire où dort le genre humain :

C'est le pain de la ménagère,
Et de la mort l'affreux suaire.

Quand la voûte des cieux brille d'azur et d'or
Enfourchant un rayon chevauche la poussière
Au galop, au galop, en avant, en arrière,
Scintillant au soleil encor, encor, encor :

Et chaque atome de poussière
De danser entre ciel et terre.

Bien avant que sur nous sévisse l'ouragan
 Un bruyant coup de vent soulève la poussière
 Qui tourne, tourne, tourne et crie, et vitupère,
 Et dit dans sa fureur des gros mots à l'autan :
 Comme l'opprimé sur la terre
 Qui des tyrans fuit la colère.

Voilà que tout couverts les cieux broient du noir,
 Puis ouvrent leurs torrents qu'ils épandent sur terre,
 Pétrissant ferme et dru la volante poussière,
 En faisant de la boue à force de pleuvoir :
 Ainsi s'en vont, de mal en pire,
 Ceux qui se vautrent dans l'Empire !

Ainsi ne sommes tous que poussière ici bas
 Par tous les vents poussés, de plaisir en misère,
 De crainte en désespoir, d'espoir en peine amère,
 Et de nos passions succombant sous l'amas :
 Nés d'un mélange de poussière
 Il nous faut rentrer en poussière !

BOUQUET POÉTIQUE DE FLEURS SAUVAGES.

MODESTE, surgissant de sa couche glacée,
 Paraît la Perce-neige en ermine chauscée,
 Et gaiement s'annonçant, du Printemps précurseur,
 Bien avant que l'Aurum n'apparaisse à la terre,
 Bien avant qu'en essaim naisse la Primevère,
 Ou que la Violette au jour montre sa fleur.

Et puis sur le plancher tout frais de la nature,
 Dans les bosquets, les bois tapissés de verdure,
 L'Anémone surgit, et surgit par milliers,
 Près de l'Oseille en fleurs, près de la Primerole
 Qui le matin reçoit dans l'or de sa corolle
 La rosée abondante et ses sucs nourriciers.

Voyez ! du mois de mai sous la jeune influence
 La fleur de l'Aubépine à s'entr'ouvrir commence ;

34 BOUQUET POÉTIQUE DE FLEURS SAUVAGES.

La petite Pervenche a rougi sur les flots,
Et le beau Buckbéan fier de sa chevelure,
La laisse caresser par la naïade pure
Alors qu'il va cacher ses fleurs dans les roseaux.

Dans les vallons ombreux, les taillis solitaires,
Se rassemble l'essaim des Clochettes légères ;
Tandis que vers le sol comme un profond penseur
En lui-même absorbé, le blanc Muguet se penche
Pour mieux considérer les traits de la Pervenche :
L'Orchis de singer l'homme a parfois l'impudeur.

Du chêne de la haie allant trouver la feuille,
S'agrippent à l'entour les mains du Chèvrefeuille,
Et la Rose sauvage y court former ses nœuds ;
C'est là que la Morelle, et le Navet du diable
Trament sournoisement leur réseau formidable
Des serpents simulant les replis tortueux.

Au souffle parfumé de l'été qui s'avance,
Toute poudrée à blanc la Clématite danse ;
Et les Bonnets de Fée avec civilité
Saluent à qui mieux mieux le Bonhomme qui passe,
Et le Petit Muguet dont les fleurs avec grâce
Déroulent par milliers leur brocart velouté.

Vêtu de cramoisi le petit Laurier-Rose
Avec le Roseau flotte, et non loin d'eux repose
Le nid de l'Alcyon, ou de la Poule d'eau,
Ou bien encor celui d'un oiseau de passage ;
Et là le Nénuphar qui ne connaît point d'âge,
Étale ses yeux d'or, se baigne et fait le beau.

Et toi que le chagrin ainsi que la souffrance
Bénissent nuit et jour ; sous ton habit garance
Qui caches l'élixir qui produit le sommeil,
Pavot mystérieux ! les beaux mois de l'automne
Près du Bluet des champs voient ta feuille mignonne
Se ployer sous la brise et sourire au soleil.

A UN ENFANT QUI S'ÉVEILLE EN SOURIANT.

TEL après une nuit de paisible sommeil,
Un lac en son miroir reflète de l'aurore
L'éclat toujours si vif à l'heure du réveil,
Et que la brise au loin fait vibrer sa mandore,
Racontant à l'écho pour lui donner l'éveil,
Le songe de la nuit qui déjà s'évapore,

Tel le brillant azur de ces deux jolis yeux
D'un beau ciel inconnu reflète la lumière ;
Enfant ! d'où te vient donc ce regard merveilleux ?
Des rayons de soleil, des feux d'une autre sphère ?
Car nouveau dans ce monde—ah ! c'est dans d'autres cieux
Que d'un bonheur passé tu rêvas la chimère !

Enfant fus-tu porté dans les bosquets chéris
Déjà connus de toi, de quelque belle étoile ?
Dis, as-tu respiré ce parfum tout exquis
Des fleurs des séraphins que le bon Dieu nous voile ?
Ou bien entendis-tu les chœurs du Paradis
Que le doux rossignol quelquefois nous dévoile ?

Tout ce qui vit, peut-être, est émanation
De l'Esprit qui réside au haut de l'Elysée,
Peut-être as-tu rêvé de cette région
D'où tu tombas, enfant, en goutte de rosée,
Devant perdre bientôt, pauvre petit scion
Le souvenir du ciel et ta douce risée.

Nous croyons ta mémoire à peine à son éveil,
Mais, dis-nous, du passé n'as-tu pas souvenance ?
Ne te souviens-tu pas d'un tout autre soleil
Qui sur les facultés de ta débile enfance
Jette un je ne sais quoi de frais et de vermeil
Trop haut et trop profond pour l'humaine existence ?

Peut-être que tandis que s'ouvre ta raison
Il t'est donné de voir par delà notre sphère,
Comme lorsque l'éclair sortant de sa prison
Découvre un aperçu du ciel même—à la terre ;
Toi, cependant tu vois cet immense horizon
Dont enfants, séraphins, savent seuls le mystère !

Emblème de candeur, type mystérieux,
 Que nul être ici bas ne saurait bien comprendre !
 Laisse-moi t'approcher frais é moulu des cieux
 Pour te donner enfant un baiser chaste et tendre,
 Plutôt que te bénir, toi si majestueux,
 Ta bénédiction j'aimerais mieux la prendre !

RENDONS GRÂCES À DIEU.

RENDONS grâces avec un sentiment de joie
 A celui qui tout nous envoie ;
 Qui d'astres a semé du ciel le bleu rideau
 Et " voit tomber le passereau."
 Bien que souventefois le chagrin, les alarmes
 Soient le lot de l'humanité,
 L'homme ne doit souvent la cause de ses larmes
 Qu'à sa propre perversité.
 Donc, tant que le soleil de sa vaste lumière
 Sur la terre épandra le feu,
 Qu'étoiles brilleront au front de l'atmosphère
 Rendons grâces à Dieu !

Dans l'essor du travail nous cultivons la terre,
 Et semons le gland éphémère
 Qui sera chêne un jour ; les champs germent de l'or,
 L'arbre s'élance encor, encor !
 Du vallon et du mont les fraîches eaux jaillissent,
 La vigne enfante un jus divin,
 Les pous ses du houblon tout en grim pant jaunissent,
 Improvisant un long jardin :
 Donc tant que les moissons ondoieront sur nos plaines
 A l'instar d'une mer de feu,
 Et tant que couleront limpides les fontaines
 Rendons grâces à Dieu !

La fleur prodigue aux vents son parfum, l'émiette,
 Et la cigale aux champs chuchète ;
 La colombe à son cou portant beau collier noir,
 Roucoule au haut de son perchoir ;

Jusqu'aux portes du ciel va chanter l'alouette ;
 L'abeille entonne un gai refrain ;
 Au rivage la vague aime à conter fleurette ;
 Les bois ont leur chant surhumain ;
 Du matin jusqu'au soir la vie a son murmure,
 Même au plus solitaire lieu :
 Et comme un jeune enfant non sévré, la nature
 Sourit sans cesse à Dieu.

Les leçons de la fleur et de l'oiseau, mes frères,
 Pour nous seront-elles chimères ?
 Tous les rayons d'amour qui nous tombent d'en haut
 Nous trouveront-ils en défaut ?
 Les cœurs seront-ils morts, les yeux privés de vue,
 A tout ce qui nous vient du ciel ?
 Et l'âme et la raison se perdant dans la nue
 Renieraient-elles l'Eternel ?
 Non ! tant que le soleil de sa vaste lumière
 Sur la terre épandra le feu,
 Qu'étoiles brilleront au front de l'atmosphère,
 Rendons grâces à Dieu !

 LA JEUNE FILLE FOLLE.

UN beau matin de bien bonne heure
 Un bien beau matin de printemps,
 Dans Bedlam, horrible demeure
 J'entendis de tristes accents.
 Jeune fille au charmant visage
 Chantait : " Moi j'aime mon amour,
 Parce que sais qu'il n'est volage,
 Et qu'il me paye de retour !

" Cruels furent ses père et mère
 Qui l'envoyèrent loin de moi
 Labourer là bas l'onde amère ;
 Cruel aussi le vaisseau quoi !
 Ses parents ne leur fais outrage,
 Pourtant ! . . . car j'aime mon amour,
 Parce que sais qu'il n'est volage
 Et qu'il me paye de retour.

“ Si le bon Dieu de par sa grâce
Voulait bien m'appeler au ciel,
Je lui demanderais la place
D'Ange-Gardien, c'est bien réel :
Et veillerais avec courage
Sur lui—car j'aime mon amour,
Parce que sais qu'il n'est volage,
Et qu'il me paye de retour !

“ Je ferai gentille guirlande
De paille pour mon cher amour,
Pour lui ce sera mon offrande
De la mer s'il revient un jour ;
Puissé-je lui donner ce gage
Bientôt ; car j'aime mon amour
Parce que sais qu'il n'est volage,
Et qu'il me paye de retour !

“ Si j'étais l'oiseau du bocage
Par mes chants pour me faire aimer,
Si j'avais le tant doux ramage
Du rossignol pour le charmer,
Je voudrais pour seul avantage
Le voir,—car j'aime mon amour
Parce que sais qu'il n'est volage,
Et qu'il me paye de retour !

“ Oh ! si jamais je pouvais être
L'aigle qui plane au haut des cieux
Je le découvrirais peut-être
L'objet de mon culte amoureux !
Mais ne le verrai plus, je gage :
Cependant j'aime mon amour
Parce que sais qu'il n'est volage ;
Et qu'il me paye de retour ! ”

LES SAISONS DE L'AMOUR.

Le Printemps de l'amour
Est saison de liesse,
Avec nous font séjour,
Les fleurs et la tendresse ;

Le ciel toujours d'azur
En sa beauté repose ;
Et pour nous le futur
Est tout couleur de rose.

De l'Eté de l'amour
Le cœur fait sa conquête,
Bosquets, bois d'alentour
Tout lui sourit, le fête ;
Le pur éclat du ciel
Miré dans deux yeux tendres
Lui semble l'arc-en-ciel
Que baisent les méandres.

L'Automne de l'amour
Est saison qui console,
C'est d'un dernier beau jour
La brillante auréole,
Qui vient quand la moisson
Dorée, est mise en grange ;
C'est après la mousson
Le doux repos de l'ange.

Vient l'Hiver de l'amour ;
Pour échauffer sa flamme,
Nous puisons d'un beau jour
Le rayon dans notre âme :
L'amour est éternel,
Notre cœur est son trône,
La vie à son autel
Fera toujours l'aumône.

FEUILLES D'AUTOMNE.

L'ENFANT.

Oh ! maman ! viens donc voir la superbe couronne
Qu'aux arbres tout là bas font les feuilles d'automne,
Cela brille comme joyaux
Nouveaux !

Ces feuilles, je les vois, au souffle de la brise
 Se revêtir de brun, de pourpre et d'or ;
 Tu me dis que l'hiver va prendre son essor,
 Que sous peu soufflera la bise,
 Mais, maman, si l'hiver sitôt doit revenir
 Aux feuilles pourquoi donc tant d'éclat . . . pour mourir !

Ces feuilles, oh ! maman, ont des couleurs si belles,
 Des tons si variés, que je crois voir les ailes
 Des papillons et des oiseaux
 Si beaux,
 Que des chauds jours d'été dans la splendeur magique,
 Je me plaisais à vouloir attraper,
 Et que je poursuivais sans pouvoir les happer.
 Maman, c'est un monde féérique
 Que tous ces arbres d'or, je n'en puis revenir,
 Seraient-ils donc si beaux seulement pour mourir !

LA MÈRE.

Oui, mon très cher enfant,—cette jaune dorure
 S'infiltré doucement, le permet la Nature,
 Pour nous dire que le trépas
 N'est pas !
 Alors que le soleil a fini sa carrière,
 Il s'arrondit dans un beau manteau d'or,
 C'est comme une auréole, ou l'éclat du Thabor
 Que les rayons de sa lumière !
 Les feuilles de l'automne ainsi que le soleil
 Ne meurent tout-à-fait . . . leur mort, c'est un sommeil !

Il y a, plus brillant que le vif météore
 Du lumineux soleil, un quelque chose encore
 Dans l'automne et dans son déclin
 Soudain.

Il y a, c'est certain, cette bonne parole,
 Du ciel venue, en ai conviction
 " La vie est dans la mort—la Résurrection
 De l'existence est l'auréole,"
 Donc ce n'est pas en vain qu'en venant à jaunir,
 Les feuilles, mon enfant, nous parlent d'avenir.

MA MAIN, MON CŒUR POUR UN TEL HOMME. 41

Quelle paix vous versez, Visions d'Espérance
Autour du lit de mort d'un saint rêvant d'avance
Du ciel, au delà de l'azur
Si pur !
Où ce visage éteint a-t-il pris ce sourire ?
Où ce regard vitreux tant de bonheur ?
Tandis qu'autour du lit sanglotte une douleur
Que les mots ne pourraient décrire ?
C'est que nos chers mourants en pressentant le ciel
S'endorment à la vie, en rêvant d'un réveil !"

MA MAIN, MON CŒUR POUR UN TEL HOMME.

C'est mon frère celui qui hait l'homme orgueilleux,
Et qui n'aime parmi la foule
Que le seul travailleur qu'un rayon lumineux
Jaillisse de sa forge, ou de sa plume coule !
Quand je trouve dans un pays
Un homme qui sert aux faibles d'égide,
A celui-là mon cœur, et ma main sont acquis,
Et j'aimerais l'avoir pour guide.

C'est mon frère celui qui ne reconnaît pas
Dogmes ou cultes égoïstes ;
Qui des jeunes esprits aime à suivre les pas,
Qui se plaît à les voir sérieux, mais non tristes ;
Celui-là c'est le plus grand Roi
Qui tant qu'il peut vient en aide à son frère,
A celui-là je dois une dette d'émoi,
Pour moi, c'est un Dieu sur la terre !

C'est mon frère celui qui n'a pas sou vaillant,
Mais dont le cœur est plein de zèle ;
Qui dans des vers brûlants sait tresser cependant
Les vigoureux pensers d'une âme forte et belle !
L'homme intelligent, de valeur,
Dont le cœur est plein de reconnaissance,
Devant lui je m'incline ; et moi, du travailleur
N'aurai jamais méconnaissance.

C'est mon frère celui qui bien que roturier
 Traite les sujets les plus graves ;
 Dont l'esprit est orné, dont l'esprit est altier,
 Dont le cœur est rempli de bonté sans entraves.
 Pour trouver un homme pareil,
 J'irais au loin le chercher,—fut-ce à Rome :
 Il serait tout pour moi ;—ce serait mon soleil ;
 Ma main, mon cœur pour un tel homme !

UN CONTRASTE.

L'AMOUR DE L'HOMME.

QUAND se ternit l'œil de la femme,
 Que pâlit son visage un jour,
 Lorsque du Beau s'éteint la flamme,
 De l'homme aussi s'éteint l'amour :
 Il ne s'assied près de sa couche,
 Sa main ne cherche plus sa main,
 A ses cheveux plus il ne touche,
 Son amour devient froid soudain.

A peine s'il entre chez elle,
 Bien qu'à le voir, d'un vif éclat
 Brille tout à coup sa prunelle,
 Que sa joue ait de l'incarnat :
 A peine aussi chez elle il reste
 Quand l'incarnat perd sa couleur,
 Bien que d'affection céleste
 Dans son œil se distille un pleur.

De sa chambre vite il s'élance
 De la vie au tohubohu,
 Même à la porte on le relance,
 On vient le chercher impromptu :
 Distracte est soudain sa pensée
 Du pauvre ange qu'il laisse, hélas !
 Il ne voit pas sa délaissée,
 Seule visager le trépas !

Quand le cœur de la pauvre femme
A cessé de battre à la fin,
Quoiqu'il la regrette en son âme,
L'ennui voilà son seul chagrin :
Bientôt et par-dessus sa tombe
S'efface aussi le souvenir,
Et la morte, à l'amour profonde,
S'oublie ainsi dans le dormir.

L'AMOUR DE LA FEMME.

Quand l'homme devient impotent,
Et que sa main maigre est sans force,
Quand son regard est tremblotant,
Et qu'il n'a plus aucune amorce,
Lors la femme fait en ce jour
Preuve de constance et d'amour !

Elle s'assied près de sa chaise,
Prend dans sa main, sa faible main,
Cherche à deviner son malaise
Pour y remédier soudain ;
Et près de lui toujours s'empresse
Epiant ses désirs sans cesse.

Et le soir quand la lune luit
Tout au-dessus de la campagne,
Et qu'il ne s'entend aucun bruit
Du vallon ni de la montagne,
Elle le conduit à l'écart
S'énivrer de ce monde à part.

Et quand il ne peut, d'aventure,
Aller vers le monde des fleurs,
Elle apporte en sa chambre obscure
Un bouquet aux mille couleurs ;
Et lui rend moins dure sa couche
Par un doux baiser de sa bouche.

Jusqu'à cet instant où la mort
Eteint le flambeau de sa vie,
Elle le veille, point ne dort,
Son dévouement à tout obvie ;
Et près de lui la nuit, le jour
L'entoure de son saint amour.

Et quand son épreuve est finie,
Que sur elle pèse un tombeau,
Une inexprimable agonie
L'étreint comme dans un réseau ;
De la tristesse de son âme
Rien ne peut éteindre la flamme.

Mais quand bien même il surgirait
Un baume à son âme blessée,
Quand bien même à son œil distrait
Viendrait sourire une pensée,
Les jours peuvent suivre les jours
Son cœur est avec lui toujours.

LE CHANT DU POMPIER.

" HOLA ! hé ! camarade, éveille-toi ! debout ! —
Cette lueur là bas qui de sang rougit tout,
Au milieu de la nuit serait-ce un météore,
Ou ne serait-ce pas le lever de l'aurore ?
Cette cloche qui tinte annonce-t-elle du jour
Matines, messe, dis ? . . . Et ce lointain tambour
Serait-ce pas par hasard la chamade
Appelant au devoir des soldats la brigade ? "

" — Non, frère, ce reflet qui de sang rougit tout,
Cette lueur là bas qui vacille et qui bout,
Au milieu de la nuit n'est pas un météore,
N'est pas non plus, sois sûr, le lever de l'aurore,
Cette cloche qui tinte est, mon cher, le tocsin,
Et le sourd roulement de ce tambour lointain
N'appelle pas des soldats la peuplade,
Mais bien appelle au feu des pompiers la brigade. "

A la hâte aussitôt s'est levé le pompier ;
L'alarme se répand de palier en palier,
Et chacun d'endosser son lourd habit de buffle
Dont la noire visière a la forme d'un muffle,
Et d'empoigner sa hâche, et certe un cœur d'acier,
Intépide, bondit sous ce buffle grossier,
Tout aussi bien cuirassé d'énergie,
Que le cœur du soldat au camp faisant vigie.

Et de dessous ce casque en pauvre cuir bouilli
Qui garantit son front, il n'a jamais jailli
Un regard moins hardi, moins noble, moins sévère
Que sous le fier cimier des héros de la guerre ;
Et vrai, souventefois, la hâche du pompier
Raboteuse, travaille et fait un dur métier
Là même où sabre, où lance, où baïonnette
Prendraient à qui mieux mieux la poudre d'escampette.

Ils s'élancent traînant leurs pompes avec eux,
Sur le pavé glissant gémissent les essieux ;
On dirait, voyez-vous, sortant des noirs royaumes
La chasse du sabbat, la chasse des fantômes ;
Des dormeurs éveillés la figure blêmit,
Quand ils passent la nuit, et chacun d'eux frémit :
" Vite en avant," ont-ils dit, " du courage
Nous avons loin avant d'atteindre à notre ouvrage !"

Toute une plaine quoi ! de visages émus,
Tous regardant en l'air, poussant des cris confus,
Toute une plaine quoi ! de fronts pâles, livides,
Laisant comme la mer papillonner leurs rides ;
Et la foule agitée ondoie, ondoie encor,
Comme au tropique on voit la vague et son flot d'or
Après l'orage, et sans-cesse et sans-cesse,
Sur son rivage aimé saupoudrer sa richesse.

C'est chose par ma foi ! qui fait plaisir à voir
Que le sommeil profond où dort ce beau manoir !
Ces lampes clignotant des yeux et des prunelles
Semblent près de la grille être des sentinelles :
Mais peste ! les attend un fameux réveillon
Tous ces braves dormeurs, alors qu'au carillon
Du lourd tocsin, se joindra le vacarme
Des cris de nos pompiers partout semant l'alarme,

Et des poutres tombant le terrible fracas,
Venant à leur réveil leur montrer le trépas ;
Car bien que tout encor dorme, . . . en chaque crévasse
Vous pourriez voir le feu qui, rouge lueur, passe

Comme fentes de lave au rebord d'un volcan,
Minant tout sourdement avant de prendre élan ;
Tandis qu'en bas reste à l'accoutumée,
Toute chose, et qu'en haut monte au ciel la fumée.

Ecoutez ! écoutez ! chut ! n'entendez-vous pas
Ce murmure qui roule et qui mugit tout bas,
Et puis ce long silence, et puis ce bruit sauvage,
Tel que le font les pins au souffle de l'orage ;
Et ce craquement sourd tel qu'en un jour de deuil
Sur le bois qu'il parcourt produit un écureuil,
Lorsqu'à minuit de peur souvent il brise,
La branche desséchée, et qu'agite la brise.

Voyez comme le feu s'en vient en rugissant
Comme ces corps d'armée en bon ordre agissant,
Certe il ne manque pas d'une crâne musique,
Pour égayer morbleu sa marche fantastique ;
Ni de porte-étendards pour régler son essor,
De servants, de hérauts vêtus de pourpre et d'or ;
Langues de feu, voilà par Notre Dame !
Quelle est pour le guider sa vaillante oriflamme !

Bien ! chaque pompe dà ! se présente de front :
De chacune écoutez le hurlement profond,
Puis voyez les jets d'eau s'élancer dans l'espace,
Puis formant une courbe au feu donner la chasse !
Le flot comprimé file, et s'élançant aux cieux
Retombe sur la flamme en flocons cotonneux ;
Dans l'océan ainsi quand la baleine
Frappée à mort s'agite,—elle épand son haleine.

Ah ! de cette fenêtre élevée, écoutez
Ce cri de désespoir qui retentit voyez
Ces fantômes dansant dans un linceuil blanchâtre,
Marmottant leur jargon à ce reflet rougeâtre !
Or, ainsi qu'au combat un vaillant chevalier
Mène ses preux, ainsi notre ardent brigadier :
"Sus !" a-t-il dit :—" Enfants à l'abordage
A la fenêtre en haut, hissez votre courage ! "

Sans crainte sont leurs cœurs, musculeux sont leurs bras,
La hache entre leurs mains fait voler en éclats
Et charpentes et bois.—“ Camarades arrière !
Ou vous aller périr, écoutez ma prière
Vite retirez-vous, voyez pencher le mur ! ”
Un éboulement suit,—dans une mer d’asur
Ils sont tombés, du feu noble hécatombe !
Un cri s’élève aux cieux,—puis muette est leur tombe !

Et puis suit un silence un silence de mort !
Comme en ce jour fameux où chacun de son bord
Au plus fort du combat vit voler en poussière
Le vaisseau l’*Orient* par delà le tonnerre :
A cette explosion nul cœur qui ne battit,
Nul œil qui ne clignât, nul sein qui ne frémit ;
Ceux-là pourtant narguant les canonnades,
De Nelson près du Nil c’étaient les camarades !

Et dès demain matin au lever du soleil
Quand la nature enfin sortira du sommeil,
Quelques parcelles d’or, une bague, une chaîne
Et quelques petits os blanchis qu’on voit à peine,
Durcis et calcinés, quelques lambeaux de chair,
Seuls nous rappelleront, ô souvenir amer !

L’enfant au bras, et la nouvelle épouse,
Tout ce qui, noble et beau, rendit la mort jalouse !

Oh ! le feu, c’est ma foi chose noble, vraiment,
Une pipe d’ivrogne ! . . il a son aliment !
Ou bien du haut des cieux sur l’aile du tonnerre
Il vient pour s’amuser incendier la terre !
Ou bien dans le désert silencieusement
Il brûle l’oasis audacieusement ;

Ou dans le sein de Stamboul il dévore
Kiosques et palais ornements du Bosphore !

Il s’est repu le feu dans la cité d’Hambourg
Bien que l’Elbe courut tout près, tout à l’entour ;
Si grande était sa soif que pour la satisfaire
Il eut pu sans façon avaler la rivière ;

48 QUELQUE CHOSE CLOCHE QUELQUE PART.

Il gava cette fois d'or et de diamants
Et de soie et de marbre en guise d'aliments
Sa panse énorme et toujours affamée,
Et sur la République installa sa fumée.

Il fit bombance un jour dans la ville du Czar
A Moscou, quand pâlit de l'aigle le regard,
Quand de Napoléon l'ambitieuse étoile
S'éclipsa sous les plis d'un sombre et triste voile :
Où Moscou s'élevait, autour du gris Kremlin,
Il passa, fit le vide . . . en ne laissant enfin
Derrière lui, qu'un mélange adultère
De sang coagulé, de neige et de misère !

Sur l'immense Cité fondant comme un vautour
Il fit ripaille à Londres, un bien funeste jour ;
Et secouant ses murs de sa rare énergie
A leur contact brûlant fit sa plus belle orgie :
Ainsi dans les vieux temps la colère de Dieu
Attira sur Sodome un déluge de feu,
De feu vengeur, souffle de son haleine
Qui rendit au néant les cités de la plaine.

QUELQUE CHOSE CLOCHE QUELQUE PART.

“ Aux petits des oiseaux Dieu donne la pâture ”
Ils s'abritent l'hiver sous la moindre mesure,
Chaque être à son chez soi bâti selon ses goûts,
Les rats ont leur chez eux aux tuyaux des égouts,
Les couleuvres aussi lorsque finit l'année,
Trouvent un sûr abri sous la feuille fanée,
Et six mois la marmotte endort dans un palais
Fait de chêne—ses maux, ses besoins, ses regrets.

Mais dans la rue et boueuse glacée
Hommes, femmes, enfants, sont jetés chaque soir
Jusqu'à l'aube du jour, troupe errante, affaissée
Sous la faim, sous le froid, et sous le désespoir !

Le ver de nos jardins sous la terre se creuse
Inaccessible au froid une vaste chartreuse,

Maître colimaçon rentre dans son giron,
 La fourmi dans son nid, dans son trou le héron,
 La limace baveuse et le vert scarabée
 Dans leur réduit obscur vont à la dérobée
 Chercher le coin du feu. Sous l'écorce du bois
 Glisse le pince-oreille et l'insecte aux abois :

Mais dans la rue et boueuse et glacée,
 Hommes, femmes, enfants, sont jetés chaque soir
 Jusqu'à l'aube du jour, troupe errante, affaissée
 Sous la faim, sous le froid, et sous le désespoir !

Créatures à pied—créatures ailées,
 Immense bataillon qui peuplez nos vallées,
 Frelons, porte-bourdon, multiples papillons
 Qui diaprez les airs de nombreux tourbillons,
 Emblème du travail, abeille industrielle,
 Qui chantez dans nos fleurs de votre voix mielleuse,
 Insectes qui rampez, insectes qui volez,
 Tous à l'abri du froid prudemment vous tenez :

Mais dans la rue et boueuse et glacée,
 Hommes, femmes, enfants, sont jetés chaque soir
 Jusqu'à l'aube du jour, troupe errante, affaissée
 Sous la faim, sous le froid, et sous le désespoir !

LA COMMUNION DU CURÉ AVEC SES PAROISSIENS.*

TANT que de mon troupeau, de ce cher héritage
 Je marcherai le preu, fais ! ô père divin !
 Que de toi je sois digne, afin que mon partage
 Dans les cœurs ne résonne en vain !

* Ce poème réimprimé, pour être distribué à la requête du chanoine mineur, est tiré d'un vieux volume curieux et unique à ce que l'on croit, aucune copie ne s'en trouvant au British Museum. L'original imprimé par les représentants de Caxton, Britannia Press, à Coventry, est en lettres gothiques, et porte le titre de "Manuel du Curé," "Ye Parsonne, hys Mannuelle." Le bas de la première page étant déchiré, la date ne peut en être exactement précisée; on suppose toutefois que le Manuel du Curé a dû être imprimé vers l'année 1540.

Oh ! j'ai des passions au moins autant que d'autres,
Mon méchant cœur le dit, c'est un fait, tous les jours,
Oh ! mon Dieu mates-les, entends mes patenôtres,
Oh ! mon Dieu viens à mon secours.

Mon doux maître Jésus a prêché l'évangile
Aux pauvres bien plutôt qu'aux riches parvenus,
Puisse-je ne jamais moi dédaigner l'asile
Des déguenillés et des nus.

Les riches—bénis-les ! . . . Mais fais que je n'aspire
D'eux tous à recevoir des éloges, bien plus
Que ne se doit jamais ;—en bien faire, en bien dire,
Les riches seuls—sont tes élus !

Et quoique notre lot soit de commettre offense
Envers toi doux seigneur, envers ta majesté,
Fais que l'ire jamais sur moi n'ait influence,
Et n'aide à ma perversité.

Que si jamais je fais par hazard de la peine
A plus petit que moi,—fais ô gentil Seigneur !
Que redresse ce tort, cette action vilaine,
Et que la paix rentre en mon cœur.

Et que si moi je fus le plastron de l'injure,
Comme tu te tournas vers Pierre ô doux Sauveur !
Fais que mon ennemi puisse sur ma figure
Lire le pardon de mon cœur.

Autrement, Rédempteur, comment donc oserai-je
M'approcher de ta table, à ta table m'asseoir,
Si contre autrui cuvais un penser sacrilège
Quand pardonner est mon devoir ?

Ne faut-il pas, oui-dà, que je prêche d'exemple,
Et pardonne,—si dois prêcher sur le pardon ?
Oh ! pour mieux enseigner la vertu dans ton temple,
De l'humilité fais-moi don.

Orgueil ! *vade retrò* ! . . . Colère arrière ! arrière !
L'amour soit le lien des brebis au berger,
Jusqu'à ce que le Christ près de son divin père
Daigne au ciel tous nous héberger !

L'ENFANT ET LES FLEURS.

JE NE puis concevoir, je ne puis concevoir,
Dit en pleurant l'enfant se baissant sur la terre
Pour ramasser soudain dans un beau désespoir,
De son buisson tombée une rose éphémère :
Je ne puis concevoir, je ne puis concevoir
Pourquoi mes fleurs ainsi tout à coup dépérissent,
Car moi j'en ai pris soin du matin jusqu'au soir ;
Sous l'ombre moi j'ai mis, pour qu'elles ne jaunissent,
Leurs naïves couleurs si gentilles à voir ;
J'ai, voyez-vous, ouvert chacun de leurs calices,
Afin que le soleil put les vivifier ;
Des boutons j'ai placé les jeunes orifices
De manière à pomper la rosée en entier.
J'ai pour les arroser pris l'eau de la fontaine,
Et malgré ce, voyez ! leur vie est incertaine.
Hélas ! c'était ainsi qu'apparaissait Henri
Alors qu'il gisait pâle et froid sur sa couchette,
Je croyais qu'il dormait ce petit tant chéri,
Et pour le réveiller, sa bouche joliette
Je la baisais, mais lui ne voulut s'éveiller,
Et je vis près du lit maman s'agenouiller
Et me dire en pleurant, retire-toi ma chère,
Il est mort ! il est mort ton pauvre petit frère ;
Et comme demandais avec lui de mourir,
On me dit que j'étais trop gentille et trop bonne
Pour mourir :—oh ! bien sûr, le sais mieux que personne,
Mon gentil petit frère avant de s'endormir
D'un sommeil aussi froid, était bien plus aimable
Que moi, maman le sait, ce n'est pas une fable,
Et moi je ne suis pas si gentille à moitié
Que ma rose flétrie, et qui me fait pitié.
Que nous étions heureux et gais alors qu'en ensemble
Assis sous un bosquet, éventés par un tremble,
Nous passions là tous deux les heures du soleil
Ou bien que nous chassions le papillon vermeil,
Ou que nous secouions la brillante rosée
Dans le sein de la fleur par l'aurore posée.

Hélas ! hélas ! n'ai plus personne maintenant
 Pour errer avec moi sous le riant ombrage,
 Les fleurs que mon Henri soignait, c'est chagrinant,
 Si belles autrefois se fanent avant l'âge.
 Oh ! je veux de maman vite aller m'enquérir
 Si las ! tout ce que j'aime ainsi devra périr ;
 Et quand lui parlerai de ce bon petit frère
 Qui lorsque l'embrassais ne voulait s'éveiller,
 Elle consentira sans trop se récrier
 A me laisser mourir comme ma fleur si chère :
 Oh ! oui je veux aller de maman m'enquérir
 Si las ! tout ce que j'aime ainsi devra périr !
 Et puis de ramasser la belle fleur flétrie . . .
 Une entre les milliers dans ce monde, vraiment,
 Qui pensent ici bas asseoir leur rêverie
 Sans avenir plus sûr, sans plus de fondement !

JE SOUPIRE APRÈS LE PRINTEMPS.

Je soupire après le Printemps
 Où chantent les oiseaux leur jeune litanie,
 Où s'entr'ouvre la fleur, et sans cérémonie
 Laisse voir à nos yeux ses charmes renaissants.
 Nous avons si longtemps attendu l'alouette
 Et le jour qui grandit si lentement le soir.
 Un froid linceuil de neige à blanche colerette
 Est venu sur nos champs jeter le désespoir.
 Le gai ruisseau par une main de glace,
 Arrêté dans son cours, n'a plus bougé de place,
 Lui qui sans cesse et sans cesse riait !
 A peine le soleil de sa faible paupière
 Laissait-il échapper un rayon de lumière,
 Dans les arbres noircis la brise gémissait,
 Et la pluie en torrents tombait, tombait, tombait,
 Quelquefois pêle-mêle
 Avec la grêle :
 Et quand se déchaînaient les vents avec fureur,
 Coite, sous ses jupons, se blottissait la fleur ;
 Car hélas ! les bijoux dont s'orne la nature,
 L'été les avait pris ; ou bien l'hiver vainqueur
 Les tenait enfermés, et sous triple serrure.

Je soupire après le Printemps
 Où chantent les oiseaux leur fraîche litanie,
 Où s'entr'ouvre la fleur, et sans cérémonie
 Laisse voir à nos yeux ses charmes renaissants.
 Nous avons si longtemps attendu l'alouette
 Et la grive qui vient charmer l'heure du soir.
 Oh ! c'est un temps si beau quand de sa chemisette
 Sort soudain le bouton curieux d'être tout voir,
 Et puis la feuille enfantine et rusée,
 Dans ses petites mains attrapant la rosée,
 Et s'élevant de ce divin nectar.
 Oh ! c'est un temps si doux alors que la nature
 Tendre mère, revêt sa robe de verdure,
 Pour un nouveau Printemps, qui vient toujours trop tard
 Pour réchauffer le cœur, rafraîchir le regard,
 Quand du midi le souffle
 Doucement souffle,
 Rendant en un instant l'existence au ruisseau,
 Qui s'en va frétilant murmurer au roseau :
 " Le beau Sire Printemps revient avec sa sève !
 Allons ! rejouissez-vous au glou-glou de mon eau,
 Le beau Sire Printemps a mis fin à mon rêve ! "

Oui, j'ai soif, j'ai faim du Printemps,
 Du Printemps embaumé qui flotte et qui volète
 Sur la nature entière, et d'un coup de baguette
 Vient lui rendre soudain l'éclat des jeunes ans.
 J'ai soif du point du jour, du lever de l'aurore,
 Quand son reflet rosé se montre à l'Orient
 Quand il s'avance aux cieux, et brillant météore,
 Fait réluire à nos yeux son regard souriant.
 Oh ! oui j'ai soif de rosée argentine,
 Et du parfum si pur de la blanche aubépine !
 Je ne saurais exprimer le bonheur
 Qui vient chaque Printemps s'infiltrer dans mon âme,
 En épurer l'essence, en raviver la flamme,
 Me faire plus encor bénir le créateur,
 Et vers lui reporter le trop plein de mon cœur,
 Lorsque son divin souffle
 Doucement souffle !

Alors pourrais me croire être fait à nouveau !
 Viens donc, ô doux Printemps, nous rendre ton flambeau,
 Qu'au ciel monte en chantant la gentille alouette,
 Que ne puis-je en son vol suivre le cher oiseau,
 Ou regarder le ciel comme fait la fleurette !

LE JOUR DE MORT DE KÖRNER.

Sus ! . . pour le jour de mort du brave jouvencel
 Un chant de triomphe et de gloire !
 La tombe d'un héros est un sublime autel
 Où l'on honore sa mémoire !

Il s'en fut de la vie avec son noble cœur
 Pur encore et sans alliage,
 Aigle majestueux pour s'éteindre vainqueur
 Descendant du haut du nuage :

Il s'en fut de la vie avec le luth divin
 Aux sons tenant de la féerie,
 Alors qu'il célébrait dans un chant surhumain
 De Dieu la gloire, et sa patrie.

Il s'en fut de la vie avec ses sentiments
 Tout jeunes de ferveur première,
 Comme un ruisseau qui n'a dans ses parcours charmants
 Rencontré que mousse légère.

Sus ! pour le jour de mort du brave jouvencel,
 Un chant de triomphe et de gloire !
 La tombe d'un héros est le sublime autel
 Où l'on honore sa mémoire !

Il a laissé des chants, la honte des fuyards,
 Des chants de fanfare guerrière,
 Un esprit pour guider nos vaillants étendards
 D'un phare comme la lumière.

Il a laissé de plus durable souvenir
 Dans la belle âme de son père,
 Un chagrin bien cuisant, mais doux ressouvenir
 Dans le cœur de sa pauvre mère.

Il a laissé de plus un nom, un nom bien grand,
Un nom qui vivra d'âge en âge,
Un nom beau dans la vie, et dans la mort géant,
Tout auréolé de courage :

Sus ! pour le jour de mort du brave jouvencel
Un chant de triomphe et de gloire !
La tombe d'un héros est le sublime autel
Où l'on honore sa mémoire !

LE DERNIER SOUHAIT.

Sous les massifs épais d'une forêt sauvage,
Sous quelque chêne vert, ou quelque sapin noir,
Ou du vieil ormel sous l'ombrage
Qu'on creuse mon dernier dortoir.

Dans le fouillis obscur d'un tel coin solitaire,
Aucun pied indiscret ne viendra m'éveiller,
Et j'entendrai sur ma poussière
Les oiseaux libres gazouiller.

Qu'on n'aille pas surtout porter mes pauvres restes
Près des sombres cercueils de ces charniers boueux,
Avec ces oripeaux funestes,
Dernier luxe des orgueilleux.

Qu'auprès de mon tombeau puisse naître la rose,
La douce violette et la naïve fleur,
Et que le tertre où je repose
Du matin reçoive le pleur.

Alors je bénirai du printemps l'arrivée,
Dans l'arbre qui m'abrite oyant le Roitelet
Elever sa jeune couvée
Aux sons de son doux galoubet.

Et j'entendrai toujours au matin l'Alouette
De ses chants saluer chaque lever du jour,
Et le soir la gentie Fauvette
Entonner son hymne d'amour.

Le Lorient doré, le Geai, le Merle épique,
 Voleront à l'entour de mon sombre bosquet,
 Poëtissant par leur cantique
 Le silence de la forêt.

Et des oiseaux venus du lointain hémisphère
 Des lieux où le Sauveur naquit, de Bethléem,
 S'attrouperont sur ma poussière
 Sur moi chantant un requiem.

LA DINETTE SUR L'HERBE.

Là dans ces lieux où Papillons, Abeilles,
 Viennent en butinant caresser des merveilles,
 Cinq tout petits enfants joyeux
 Se trouvaient assemblés entr'eux,
 Tous venant de la ville,
 De lugubres taudis,—d'un vilain domicile,
 Bien plus affreux, et d'un aspect moins beau
 Que le champ de la mort où se voit maint tombeau !

Le petit Jean, enfant tout en guenilles,
 Le petit Barnabé, se traînant sur béquilles,
 Le petit Jacques l'Eveillé,
 Qu'il devait être émerveillé !
 Et puis aussi Mathilde
 Avec ses blonds cheveux, si beaux à la Clotilde !
 Et Berthe . . . avec ses yeux étincelants,
 Amorce, mais en herbe, à capter les amants !

Ils ont ces cinq parcouru la prairie,
 Ils ont couru le bois, dans leur folâtrerie,
 Cueillant mûres, noisettes, noix,
 C'est pour eux un dessert de choix ;
 Puis, faite la cueillette,
 Les voilà tous les cinq s'asseyant sur l'herbette
 Autour d'un arbre, et sur ce banc mousseux
 Se partageant le pain et le fromage entr'eux.

Pour leur boisson buvant sous l'aubépine
 L'eau claire du ruisseau qui coulait cristalline
 Sous un sable brillant et doux,
 Faisant mille et mille glouglous ;
 Tandis que l'aubépine
 Epandait le parfum de sa fleur argentine
 Au-dessus d'eux, de ses rameux épais
 Contre les feux du jour leur formant comme un dais.

Des agnelets sous ce toit de verdure
 Sans perdre un coup de dent broutaient leur nourriture,
 Nos cinq petits enfants joyeux
 Se blottirent tout auprès d'eux.
 Cependant la Fauvette
 A plein gosier chantait sa vive chansonnette,
 Et le ruisseau toujours faisant glou-glou,
 Chantait en cheminant sa musique au caillou.

Sans être vu, témoin de cette scène,
 Je soupirai voyant quelle gaîté sereine
 Était là, posant devant moi,
 Dont ne se douterait un Roi.
 Vrai ! lorsque l'âme est pure,
 Pour l'homme le bonheur n'est que dans la nature ;
 Le Paradis n'est pas dans la grandeur,
 Dans l'or ou dans l'argent, mais dans la paix du cœur !



ANTHONY (J. P.)

SUR UNE ANCIENNE LOCOMOTIVE.

O RUINE rouillée !
 Gigantesque débris d'une ancienne grandeur,
 De poussière souillée,
 Tu ne rugiras plus comme un monstre en fureur,
 En poursuivant ta course avec si vive ardeur :
 Tu parais si tranquille,
 Qu'à peine nous pouvons croire qu'il fut un jour
 Où tu fus si fébrile ;

Toi le premier acteur dans des scènes d'amour,
 De carnage ou de bruit ; toi monstreux vautour !
 Ecrasant l'atmosphère
 Au souffle de ton aile, et plus prompt que l'éclair,
 Comme un foudre de guerre
 Epouvantant la nuit, et galopant sur l'air,
 Entraînant quelquefois tes dormeurs en enfer.

 Maintenant sur la plage
 Instrument incertain qui n'est plus dangereux,
 Tu gis là, hors d'usage,
 Comme un monstre échoué, montrant à tous les yeux
 Sa carcasse sans force en un limon vaseux.
 Et plus jamais, Ruine,
 Les bois ne rediront ton affreux sifflement,
 Ni de par la colline
 Ou la sombre caverne, on n'entendra vraiment
 Et ton éternuement, et ton ricanement.
 Pour toujours assoupie
 Est ton horrible voix, est morte ta fureur :
 La Naiade accroupie
 Auprès de sa fontaine est maintenant sans peur,
 Et le pâtre en repos peut rêver le bonheur !



ARNOLD (MISS M. E.)

CHŒUR DES ESPRITS.

GLOIRE à Toi ! gloire à Toi ! dont l'immense pouvoir
 N'eut qu'à dire un seul mot pour créer la lumière !
 Dont l'esprit remua l'eau dans son réservoir ;
 Qui sus remplir l'espace, et sus former la terre
 Au jour heureux de la Création :
 Gloire à Toi plus encor dont la dextre superbe
 A pour nous racheter laissé tomber le Verbe
 Pour nous sauver de la damnation !
 Pour ôter de nos yeux tous ces linceuls funèbres
 Que du péché sur nous engendraient les ténèbres !

Gloire à Toi ! gloire à Toi ! jusqu'au plus haut des cieux,
 Dès le commencement à Toi qui fus le Verbe !
 Qui pour nous éclairer vint flambeau radieux
 Nous montrer le chemin à l'éclat de ta gerbe,
 Et bon Pasteur veiller sur ton troupeau !
 Météore brillant ! . . par ta vive lumière
 L'homme peut se guider vers la céleste sphère,
 Et triompher des langes du tombeau :
 Toujours tu le nourris du pain sacré des anges,
 Des eaux pures du ciel, le vin de tes archanges !

Gloire à Toi ! gloire à Toi ! gloire à Toi Saint Esprit !
 Et du Père et du Fils, Toi l'égal en mérite,
 Tu planais glorieux quand la terre se fit,
 Que le vaste océan rentrait dans la limite
 Que d'un seul mot lui prescrivait son Dieu !
 Comme ces chérubins qui vinrent sur la terre
 Un jour, quittant le ciel dans un but salutaire,
 Et pour remplir un admirable vœu ;
 Ainsi tu viens au cœur parler d'une survie
 Et dans l'âme éveiller une nouvelle vie !

Gloire au plus haut des cieux, gloire à la Trinité
 Un seul Dieu, mais en Trois, une même Puissance !
 Oh ! mystère adorable ! une Triple Unité !
 De nature divine, et de divine essence,
 Planant sur nous pour notre seul bonheur !
 Au Verbe, au Saint Esprit, ainsi qu'à Dieu le père,
 Au Christ, notre Sauveur, monte notre prière !
 Rendons hommage au divin Créateur !
 Et que de tous côtés les mortels et les Anges
 Chantent du Trois en Un à jamais les louanges !



BALLANTINE (JAMES).

LES CHATEAUX EN L'AIR.

Le gentil, gentil gars dans les cendres furète,
 Sur sa figure espiègle il court une risette ;
 Que voit-il dans le feu qui miroite si clair ? . . .
 Des châteaux qu'il bâtit . . . de beaux châteaux en l'air

60 VAILLANT EFFORT N'EST JAMAIS FAIT EN VAIN.

Son visage si frais, sa tête si bouclée,
Tout ça rit, fait la nique à la flamme étoilée,
Il brunira son teint neigeux comme l'hiver,
En guettant les lutins et leurs châteaux en l'air !

En voyant des châteaux hauts autant que la lune,
Et des petits soldats du matin à la brune
Qui vont les renversant, aussi prompts que l'éclair,
Et des mondes vibrer . . . comme il sautille en l'air !

Que sait-il ce petiot tout futé qu'il vous semble ?
Il pense . . . à rien du tout ! . . . à nos grands il ressemble . . .
Souvent donne à penser un fêtu dans l'éther ! . . .
Nombre d'autres que lui font des châteaux en l'air !

Semblable nuit d'hiver peut lui donner froidure ;
Sur son menton déjà la barbe s'aventure ;
Si large est son front haut, si brillant son oeil clair . . .
Dieu garde en paix ce gars et ses châteaux en l'air

Il poursuivra du feu les vives étincelles ;
Mais la nuit engloutit les lueurs les plus belles ;
De bien plus vieux que lui sont leurrés par l'éclair . . .
Que de cœurs sont brisés par des châteaux en l'air !

BANKS (G. LINNÆUS).

VAILLANT EFFORT N'EST JAMAIS FAIT EN VAIN.

LUTTEZ tôt, luttez tard, luttez tôt, luttez tard !
Luttez ferme et longtemps, luttez ferme et sans cesse,
Quand bien même le monde, et le tiers et le quart,
Vous enverrait à *Bath* où Satan dit sa messe.
Moquez-vous du danger, moquez-vous du dédain :
Qui ne lutte ici bas ? . . . Moquez-vous des épreuves,
Surtout ne reculez, sachez faire vos preuves,
Vaillant effort n'est jamais fait en vain !

A la pâle lueur du flambeau de minuit,
Quand l'œil sur un auteur, vous lisez dans son âme,
Analysant son jour, analysant sa nuit,
De ses pensers obscurs pour mieux percer la flamme,

Cherchant la vérité :—si la trouvez soudain
Fut-ce au dernier feuillet, quand vous cherchiez encore,
N'êtes-vous donc pas fier de visager l'aurore ? . . .

Vaillant effort n'est jamais fait en vain !

Dans les grandes cités où trône le veau d'or,
Où le Dieu des écus est le Dieu qui protège,
Où la vertu sans or, est vertu sans essor,
Où le gain, le gain seul, est seul un privilège ;
Là dans ce gouffre impur, au malheureux sans pain
Faites la charité, donnez la nourriture,
Montrez en beau, montrez votre bonne nature . . .

Vaillant effort n'est jamais fait en vain ! . .

Où sévit l'ouragan fougueux des passions,
Où pleure en sa prison de nos lois la victime,
Où de l'arbre du mal les aggrégations
Gémissent sans espoir dans le borbier du crime ;
Par pitié, voyez-vous, avancez votre main
Vers ce pauvre félon qui gémit et qui pleure,
Un accueil bienveillant lui fait moins lourde l'heure ! . . .

Vaillant effort n'est jamais fait en vain !

Que si vous rencontrez folle sous sa douleur
Une fille déchue,—oh ! par miséricorde
De fades lieux communs n'accablez pas son cœur,
N'accablez pas ce cœur où le remords déborde !
Mais pour la pauvre fille ayez un mot humain :
Une bonne parole est souvent un dictame,
Vers le chemin du ciel qui peut porter une âme . . .

Vaillant effort n'est jamais fait en vain !

Luttez, luttez toujours,—luttez, luttez toujours,
Ferme d'intention, n'épargnez votre peine ;
Aux malheurs du prochain ne soyez jamais sourds,
Tout pour l'humanité, tout pour la race humaine !
Moquez-vous du danger, moquez-vous du dédain,
Qui ne lutte ici bas ? moquez-vous des épreuves,
Jamais ne reculez, le monde vit de preuves :

Vaillant effort n'est jamais fait en vain !



BARBAULD (MRS.).*

A LA VIE.

A TOI ma compagne, la Vie !
 Sans jalousie et sans envie,
 Nous avons vu pendant longtemps
 Le vilain temps et le beau temps :
 Lorsque l'on est si bien ensemble
 Il est dur de se séparer,
 A ce penser dans mon œil tremble
 Un pleur que ne saurais rentrer :
 Doucement donc, et sans bruit file,
 Prends ton temps :—Ne dis point bonsoir,
 Mais plutôt dans plus noble asile
 Dis-moi : " Bonjour ! . . Viens ! . . Au revoir ! "



BARBOUR (JOHN).*

L'INDÉPENDANCE.

L'INDÉPENDANCE est une noble chose,
 Elle rend l'homme humain, et le dispose
 A tout aimer, avec un cœur ardent :
 C'est vivre heureux que vivre indépendant.
 Un noble cœur ne peut être à son aise,
 Ni posséder quoique ce soit qui plaise,
 Si tout d'abord il n'a la liberté,
 Ce vrai flambeau de notre humanité !
 Et celui qui toujours a vécu libre
 Grâce à des lois en parfait équilibre,
 Ne peut juger du destin malheureux
 Qui de l'esclave attend les jours affreux.
 S'il connaissait cet infâme esclavage,
 Il mandirait bien vite un tel servage,
 Et plus que l'or, ô sainte Liberté,
 Il priserait ta douce égalité !

* Les noms marqués ainsi d'un astérisque indiquent les poètes qui nous ont précédé dans la vie.—*Note du Traducteur.*

BARKER (JOHN).

SOLITUDE.

SUR la terre il n'est pas vraiment de solitude,
 L'homme, ne fut créé jamais,
 Pour cacher son petit rogaçon d'aptitude
 Dans les déserts, dans les forêts :
 L'âme, le cœur auront toujours la nostalgie
 D'un autre cœur sincère et vrai :
 Le bien de l'un aura pour l'autre l'énergie
 Balayer le mal sans délai.

Le moindre cœur aimant ne saurait jamais être
 Dans la solitude—tout seul ;
 Une âme humaine aussi n'ayant pas de bien-être
 S'affaîssera comme un tilleul
 Succombant à l'ennui sans une âme jumelle :
 Large est le bois, vaste est la mer,
 Mais la mer a ses bruits, le bois a Philomèle,
 Chacun la voix qui dit d'aimer.

Que de chuchotements qui montent de la terre
 Au ciel,—que de chuchotements
 Qui descendent du ciel, tombent sur notre sphère
 Ependant des enseignements
 Tristes,—mais volontiers se changeant en sourire ?
 Nous disant que le vrai bonheur,
 Que la vie et l'amour, dans tout ce qui respire,
 C'est un cœur appelant un cœur !



BARNES (REV. WILLIAM).

L'ENFANCE.

AH ! ouiche ! en ce temps là nos jours n'étaient nombreux,
 Et nos membres menus étaient en train de croître,
 Le monde était nouveau pour nous, et merveilleux
 Les espoirs de la vie en hâte de s'accroître !

De leurs coques le temps où sortent les bourgeons,
 Aussi la fenaison qui vous brûle et vous broie,
 Ou le temps des moissons, temps si cher aux pigeons,
 Étaient toutes saisons où s'éveillait la joie.

Alors que nos maisons nous semblaient des palais,
 Que le petit ruisseau nous paraissait énorme,
 Que le temps semblait long à nos vœux satisfaits,
 Que nos quelques désirs les attendions sous l'orme :
 Que notre monde à nous avec Shaftesbury
 Ou le mont Bulbarrow avait là sa limite,
 Et que la vie était un long sentier fleuri
 Où quand filaient les jours jouer était mérite.

Lors rivières, ruisseaux, et les arbres si beaux,
 Et les monts argentés, et les vertes prairies,
 Et les vastes forêts, les vallons, les préaux,
 Tout, sans rien acheter, semblait nos seigneuries :
 Et toute maladie, et toute pauvreté,
 Semblaient avec les vieux s'esquiver de la vie,
 Et nous laisser à tout jamais, en vérité,
 Libérés de ces maux dont la vie est suivie.

Mais les jeunes enfants ils sont heureux pendant
 Qu'ils ont des grands parents l'amour qui les protège,
 L'amour des grands parents, cet amour transcendant
 Qui sait leur épargner et l'hiver et sa neige :
 Pareils aux arbrisseaux que préservent du vent
 Les arbres, leurs aînés, dont crâne est le feuillage,
 Leur servant à la fois d'éventail et d'auvent
 Contre les feux du ciel, et le feu de l'orage.

DOUCE MUSIQUE SUR LA BRISE.

QUAND la nuit commence à tomber,
 A tout plaisir bruyant j'aime à me dérober,
 Au-dessus du noyer puis où le ruisseau roule
 Ses flots d'argent, loin de la foule,
 Je me glisse sans bruit pour mieux penser à toi,
 Jenny, quand du haut du beffroi
 La cloche envoie au loin sa musique indécise
 De sons plaintifs sur l'aile de la brise.

Lors dans la prairie aux roseaux
 Moi je pense comment par des soirs aussi beaux
 Que celui-ci, de loin, je découvrais mignonne,
 Ta chère et charmante personne :
 Près de cet arbre était un sceau que vois encor,
 Quand à ta voix donnant essor
 J'entendais ta chanson, pour moi musique exquise,
 Qui me venait sur l'aile de la brise.

Et quand, dans ces temps bienheureux,
 Le Dimanche en sortant de l'Eglise, tous deux
 Nous allions nous blottir sous un toit de verdure
 Fait par les mains de la nature,
 Comme nous écoutions le singulier frisson
 Des peupliers, et leur chanson,
 Et le clapotement de l'eau, musique exquise
 Qui s'éclipsait sur l'aile de la brise.

Et quand l'air folâtre le soir
 Par un beau clair de lune, et puis laisse pleuvoir
 D'arbre en arbre des sons de harpe Eolienne,
 Ou sur l'herbe chante une antienne,
 Ou sur ma vitre encor vient frapper en passant,
 Il me semble, c'est ravissant !
 Que ta voix vient me dire en sa musique exquise :
 " Au ciel je suis ! là t'attend ta Promise ! "

BARTHOLOMEW (MRS. V.)*

MES CHATEAUX EN L'AIR.

SERIEZ-VOUS donc tombés mes beaux châteaux en l'air ?
 De vos murs si pimpants n'est-il donc plus vestige ?
 Oh ! non ! vos nobles tours ont un aspect trop fier
 Pour n'avoir point d'appui, ce serait trop prodige !
 Où sont-ils vos jardins ? Où sont ces gentes fleurs,
 Et ces roses sans dard florissant orgueilleuses,
 Que Dame Fantasia a doué de splendeurs,
 De parfums énivrants à ses heures heureuses ?
 Dites mes beaux châteaux, l'œil froid de la raison
 Vous aurait-il donc fait tomber en pâmoison ?

Cependant par-dessus vos murs tout en ruines,
 La fantaisie encor, avec nouveaux succès
 Rebâtit vos splendeurs, vos roses sans épines,
 Vos salles d'apparat sans se lasser jamais.
 Elle entoure à nouveau vos vieux porches de lierre,
 Elle change vos nuits en un jour radieux,
 Des oiseaux elle envoie au ciel bleu la prière,
 Elle rend sa chaleur au vieil hiver frileux,
 Appuyant ces travaux sur la jeune Espérance . . .
 La Raison les détruit . . . Vite elle recommence !

ROSES TRÉMIÈRES.⁽¹⁾

SALUT à vous, Reines des Fleurs d'Automne !
 Aux nobles robes d'or, et de pourpre et d'argent ;
 Sur vos fronts élevés scintille la couronne
 Qu'à l'aube du matin la Rosée en personne
 Vient arranger selon son caprice changeant !

Vous vous tenez avec vos vertes tiges
 Majestueusement dans votre orgueil Royal,
 Des autres fleurs humant les vieux hommages-liges ;
 Pour les gaïs papillons vous créez des vertiges,
 Et l'abeille en vos seins vient puiser un régal.

BARTON (BERNARD).*

AUX VENTS.

O MÉNESTRELS invisibles du ciel !
 Ne suis surpris que dans les temps antiques
 En entendant vos accords magnifiques
 On vous rendit un culte solennel :
 Car souvent de nos jours vos jeux, votre puissance,
 M'ont donné des pensers d'une divine essence !

(1) Vers écrits en 1848 en voyant le tableau de mon mari (*Hollyhocks*)
 à l'Exposition de la Société des Peintres en Aquarelles.

Il est terrible et grand votre pouvoir !
 Quand soulevant les vagues furieuses
 En pics aigus, en grottes cavernueuses,
 Vous balayez l'air de votre houssoir,
 Eveillant en sursaut le marin d'épouvante,
 Et lui montrant l'abîme à la gueule béante !

Ils sont charmants et gracieux vos jeux !
 Alors qu'autour d'un bosquet de verdure,
 Vous chatouillez la noire chevelure
 De la beauté, dont le talent heureux
 Sait des nouvelles fleurs se former des guirlandes,
 Que vous rafraîchissez de vos douces offrandes.

Mais vous pouvez donner bien autre essor
 Qu'à ces pensers, tous enfants de la terre :
 Vous venez ! . . d'où ? . . L'homme ne le sait guère ;
 Vous allez ! . . Où ? . . L'homme l'ignore encor :
 Impossible avec vous de lutter à la joûte,
 Lui qui ne peut vous voir alors qu'il vous écoute !

L'astre des cieux, il en connaît le cours,
 Pour lui la mer n'a plus aucun mystère,
 L'étoile luit, il la suit dans sa sphère,
 L'astre des nuits, il en sait le parcours ;
 Des comètes il suit le voyage excentrique,
 Mais vous, Messieurs les Vents, vous lui faites la nique !

Souffles vainqueurs, choses sans feu ni lieu !
 Vous qui narguez notre imaginative,
 Comme lutin d'essence fugitive
 Vient nous conter parfois un conte bleu,
 Quel nom peut vous donner un malheureux poète
 Qui d'un thème si haut ose être l'interprète ?

Un seul vraiment : " Les Messagers des Cieux !"
 Vous furetez par les monts, par les plaines,
 Par les vallons, les bosquets, les fontaines,
 Par les sentiers les plus silencieux :
 Et quand, comme à présent votre voix immortelle
 Je l'entends à minuit,—je me dis : " Dieu m'appelle !"



BAYLY (CHARLES).

A UN PAPILLON DE NUIT.

OH ! que de mon flambeau la trop vive lumière
N'ait pouvoir te leurrer beau Papillon de Nuit,
Car pour mon cœur, vois-tu, ce serait peine amère
Te voir ainsi périr toi dont l'aspect séduit.

Pour affaiblir soudain l'éclat de ma bougie,
Je vais mettre sur elle un vert bonnet de nuit,
Mais las ! je crains encor que ta folle énergie
Ne te pousse au trépas en ton joyeux déduit.

Bien loin de m'écouter, frétilant tu volètes,
Pendant que te prodigue ainsi de bons avis,
Tu risques, sans émoi de tes yeux les rosettes,
Et nargue du danger roussis tes beaux habits !

Tel l'enfant du Génie au séjour du tonnerre
Par la gloire ébloui s'élève dans les airs,
Sans craindre du soleil la trop vive lumière,
Ou la foudre qui gronde, ou l'éclat des éclairs.

Mais souvent, bien souvent, il retombe sur terre,
Avec le cœur froissé, roussi, brisé, fané,
Enterré de l'oubli sous le drap mortuaire,
De ses visions d'or désillusionné !



BAYLY (THOMAS HAYNES).*

LE PREMIER CHEVEU GRIS.

DEVANT son cher miroir elle se remémore . . .
Sa figure est charmante,—oh ! oui, charmante encore ;
Pourquoi donc cette larme, et pourquoi ces soucis ?
C'est qu' hélas ! elle a vu son premier cheveu gris !

Le Temps a respecté sa taille si bien prise,
Et son air plus pensif rend sa figure exquise ;
Elle pourrait encor hanter les bals joyeux
Tant elle a de fraîcheur, et tant vifs sont ses yeux.

Les soucis, les chagrins bien plus que les années,
Flétrissent la beauté, rident ses destinées ;
Plus d'une lèvre en deuil murmure la douleur
D'un amour incompris,— et l'œil trahit le cœur.

Mais elle,—fut épouse et digne et vertueuse ;
L'amant de sa jeunesse a su la rendre heureuse ;
Jamais un froid dédain n'a troublé son sommeil,
Et pourquoi donc un pleur ? . . . Une tache au soleil ?

Que lui rappelle douc sa noire chevelure ?
Sont-ce ces nuits de bal où brillait sa figure ?
Non, ce sont des pensers qui remontent au temps
Où flottaient ses cheveux au gré des éléments.

Il lui semble sentir le baiser de tendresse
Que leur donnait sa mère en les rangeant en tresse,
Elle croit voir encor son père simulant
D'en couper une boucle, elle se rebellant.

Et soudain elle voit ce *memento* de l'âge,
Un premier cheveu gris—dans son ciel un nuage !—
Un pleur est légitime alors qu'en son déclin
On voit passer beauté, jeunesse . . . Tout enfin !

Sur sa beauté qui fuit ce n'est pas une larme,
La fleur qui se flétrit regrette encor le charme
Qu'elle eut le premier jour au sortir du bouton,
Bien que fière pourtant d'avoir un rejeton.

Ecoute ton miroir, ô mère de famille,
Et remets ta guirlande aux cheveux de ta fille,
Tu revivras en elle avec ce tact exquis,
Que donne la leçon d'un premier cheveu gris !



BEASLEY (T. N.)

LE VIN.

A NOS verres buvons ! buvons à la bouteille,
 Rien de plus sain, amis, que le jus de la treille !
 Il rajeunit le corps, il réveille l'esprit,
 Par le sang du raisin on arrive au zénith.

Buvons, quand éveillés rêvons couleur de rose,
 La rasade de vin est une apothéose !
 Buvons lorsque l'hiver vient glacer nos émois,
 Par le vin reviendront nos chaleurs d'autrefois !

Buvons quand sommes d'â dans la force de l'âge,
 De l'humaine vigueur le vin est le laitage ;
 Le monde contre nous peut tonner ses aigreurs,
 Mais par Bacchus, de lui resterons les vainqueurs !

Le vrai sang de Bacchus est puissant dans sa lie—
 Et sait guérir le cœur de la mélancolie ;
 Buvons donc tous au vin,—buvons tous au froment,
 De la Nature c'est le plus beau rudiment !

BEATTIE (DR. JAMES).*

L'ERMITE.

A LA chute du jour quand se tait le hameau
 Et que chaque mortel dans l'oubli se repose,
 Quand on entend courir et jaser le ruisseau
 Et quand dans les bosquets le Rossignol compose,
 Du fond d'une caverne il s'éleva soudain
 Au bruit de doux accords, le sublime langage
 D'un ermite, naguère encore esprit mondain,
 Mais aujourd'hui pensant et parlant comme un sage :

“ Oh ! pourquoi Philomèle, à ta sombre douleur
 T'abandonner la nuit en perles cadencées ?
 Le retour du printemps, en te dotant du cœur
 D'un jeune amant, mettra du baume en tes pensées.

Mais si c'est la pitié qui cause tes soupirs,
Laisse tomber sur nous, plaintive Philomèle
Les larmes de ta voix, pleure sur nos plaisirs
Ils passent vite, vite—ainsi qu'une étincelle.

“ Maintenant se glissant sur le rebord du ciel
La lune nous fait voir son croissant qui s'efface,
Mais naguère, là haut, dans son vaste archipel
Elle dominait tout, les astres et l'espace.
Roule, bel orbe, roule et décris à nouveau
Ce cercle où tu répands l'argent de ta lumière ;
Mais la gloire de l'homme est un pâle flambeau
Qui luit à peine un jour et s'éteint dans la terre !

“ Déjà la nuit s'avance et tout s'efface obscur,
Les vallons, les bosquets, le riant paysage ;
Mais la nature en deuil dans un bien court futur
Au matin, leur rendra la fraîcheur du jeune âge :
Après un dur hiver vient un printemps plus beau,
Et le bouton vainqueur surgit de l'épiderme ;
Mais quand donc le printemps dans la nuit du tombeau
Viendra-t-il éveiller la cendre qu'il renferme !

“ C'est ainsi qu'aveuglé par le prisme menteur
D'un faux savoir, mes yeux fixés sur un ciel sombre,
Ne voyaient devant moi que le temps destructeur
Précédé du chagrin qui poursuivait mon ombre :
Alors, ô Tout Puissant, je m'écriai vers toi :
' Ah ! fais miséricorde à l'humble créature
' Qui laissant son orgueil veut vivre sous ta loi
' Le doute l'obscurcit, rends-lui ta clarté pure.'

“ Et le doute importun quitta soudain mon cœur,
La triste obscurité fit place à la lumière ;
Tel aux regards charmés d'un jeune voyageur
Le point du jour se lève en sa splendeur première.
Voyez la vérité, l'amour, la charité
En triomphe descendre et rajeunir la terre !
La mort n'est plus qu'un pas vers l'Immortalité
Qui nous rapproche enfin du Très Haut, notre Père !”



BENNETT (MARY).

LA PETITE PAUVRESSE DU DIMANCHE.

“ CHÈRE maman, cette petite fille
Ne sait donc pas que nous sommes au jour
Où les enfants se font beaux, pour
Lire et s'instruire, et prier en famille.

“ Sa joue est sale et sa robe épouvante,
Ses bas tachés montrent des trous nombreux,
Et ses cheveux roux sont affreux,
Mon Dieu, maman ! elle est donc bien méchante !

“ Dans la rigole elle joue et s'amuse
Avec garçons et filles en lambeaux,
De mes joujoux les plus nouveaux
Moi, le Dimanche, à peine si j'en use.

“ Moi le matin quand je vais à l'église
Je m'y conduis toujours bien sagement,
Et de retour, pieusement,
Des livres saints j'écoute l'analyse.

“ Je lis ma bible avec exactitude
Moi !—je gazouille ainsi qu'un oisillon,
Mais cette petite souillon
Toujours jouer voilà sa seule étude.”

—“ Ah ! chère enfant cesse d'être vantarde,
Que pourrais-tu par toi pour ton soutien ?
Mon enfant tu ne pourrais rien,
A tes parents tu dois ta sauvegarde.

“ Ce sont eux seuls qui te tiennent proprette,
Par leurs leçons, ils ont instruit ton cœur
A bénir le jour du Seigneur,
Tes qualités tu les leur dois fillette !

“ L'oiseau chétif attendant la becquée
Impatient, et son œil grand ouvert,
L'agnelet qui sur le pré vert
Bêlé à sa mère à brouter appliquée,

“ Moins que toi sont à s'aider inhabiles ;
Réprime donc ton fol orgueil, enfant !
Cette pauvre fille jouant
Est sans parents et sans leçons utiles.”

BIGG (J. STANYAN).

LA PETITE JEANNE.

DANS le salon tout pimpant de soleil
Vient la petite Jeanne à l'incarnat vermeil.
“ Eh bien ! qu'en pensez-vous papa ? ” dit la petite,
“ D' Hélène viens de voir creuser le dernier gîte,
J'ai vu son père aussi qui m'a donné soudain
D'Hélène la poupée, et malgré son chagrin,
M'a dit en répandant plus d'une larme amère,
Que moi j'étais l'amour et l'orgueil de mon père ! ”
“ Et c'est vrai ! ” fit le veuf, en lui faisant accueil :
“ Viens ici mon enfant, oui tu fais mon orgueil ! ”

Oh ! mais c'est qu'elle avait la douce enfant si blonde
De bien charmants cheveux, les plus beaux yeux du monde,
Et que ses petits pieds se mouvaient si gaiement !
“ Chère enfant, sois allègre et joue incessamment, ”
Dit le père, “ folâtre et ne prends de tristesse,
Et tu rendras encore heureuse ma vieillesse.”

Soulevant sa poupée avec un cri joyeux,
La petite quitta d'un bond impétueux
Les genoux du papa, s'élançant jusqu'à terre,
Du soleil sur le sol quand dardait la lumière.
Mais quel est donc celui qui se tient sur le seuil
De la porte, et qui guette et dont nul ne voit l'œil ?
Qui sans être invité déjà vint, et fit taire
Cette harpe qui gît dans ce coin solitaire,
D'un sombre désespoir remplissant à jamais
Un cœur lors à l'amour, maintenant aux regrets ?

Il mit sa froide main sur la tête si blonde,
Puis éteignit sans bruit les plus beaux yeux du monde,
Puis emporta la grâce où tout finit—là bas,
Dans sa caverne obscur où lui vit le Trépas !

Dans le passé se fond le présent, rien sur terre
 Ne peut durer toujours, la vie est éphémère,
 L'été fini, l'hiver est proche, et la forêt
 Pleut ses feuilles qu'emporte ainsi qu'un farfadet
 En folâtrant le vent, tandis que de la nue
 L'eau du ciel en tombant vient inonder la rue.

De ce même salon tout pimpant de soleil,
 Où naguère était Jeanne à l'incarnat vermeil,
 Les volets sont fermés ; y règne le silence,
 Que la pluie interrompt en frappant en cadence,
 De ses humides dards les carreaux tout en pleurs,
 Quand la mer en colère y crache ses fureurs.

Songeant à ce qui fut, et qui ne peut plus être,
 Devons-nous chercher là le mot du grand peut-être ?



BLACKMAN (JOHN).

LA MUSIQUE DU CŒUR.

CE n'est point de l'été des scènes ravissantes
 Qui s'offrent à nos yeux sous un beau ciel d'azur,
 Que découle pour nous, pour nos âmes aimantes,
 Le plaisir le plus vif, le plaisir le plus pur.
 Le chant des gais oiseaux, le glouglou des rigoles,
 Peuvent créer en nous quelquefois du bonheur,
 Mais plus douces encor sont de bonnes paroles :
 C'est là—la musique du cœur.

Les bruits harmonieux de la bonne nature,
 Qui peuplent le vallon, le mont, et la forêt,
 Ce doux frémissement, ce suave murmure
 Qui caresse le lis, ou le gentil muguet,
 Me seront toujours chers !—Mais ces choses d'élite
 Ne sont l'Eldorado qui conduit au bonheur :
 L'amour et ses émois, l'amour et tout son rite—
 C'est là—la musique du cœur !



BLOOMFIELD (ROBERT).*

LA VEUVE A SON SABLIER.

VIENS, compagnon de l'heure solitaire,
Viens, ami, viens, je veux te retourner encor !
Trente fois le printemps a revardi la terre

Et glissé ses beaux rayons d'or
Sur mon humble bercean, depuis qu'à la fenêtre,
Ou bien sur le bahut, dans ton cadre de bois,
Près de moi tu te tiens prêt à parler sans voix,

Lorsque l'on te commande en maître :
De chaque nouveau né, toi, tu vis le début,
Tu vis aussi quand notre homme mourut.

Mon œil guettant ton sable quand il coule,
L'a vu souventefois grossir, s'amonceler,
De l'Espérance ainsi l'échevan se déroule,

Et finit par s'annihiler.

L'Espérance, en effet, amoncelle sa joie,
Ses émois, ses plaisirs, ses rêves de bonheur,
Puis un jour, épuisée, enfante la douleur,

Et dans les pleurs bientôt se noie ;
Comme d'en haut ton sable en descendant fait creux
Pour engloutir les jours, les ans, entr'eux.

Pendant qu'ainsi tout en chantant je file,
(Mon Dieu ! parfois mon cœur s'épanouit encor),
Tu mesures du temps l'aile sans cesse agile,

Tu me dis quel est son essor :

De midi je connais par toi lorsque vient l'heure,
Car tu roules toujours, toujours, toujours, toujours,
Quoique silencieux, cahin-caha, les jours,

Rien ne t'émeut, rien ne t'effleure :
Seulement quand, l'été, je glane dans les champs,
C'est ton congé,—tu dors quand tu m'attends.

Comme le vrai talent debout te tenant ferme,
Qu'on te tourne deci, qu'on te tourne deçà,
Du bon emploi du temps tu distilles le germe
Et sans être plus fier pour ça :

La méditation en toi trouve un vrai sage,
 Et sans cloche pourtant tu frappes droit au cœur.
 Doux Mai, de nouveau viens apporter le bonheur
 A ma chaumine, à mon village,
 Et sur mon sablier glisse tes rayons d'or
 Avec plaisir, je le retourne encor !



BODE (REV. J. E.)

LES CLOCHES DU VILLAGE.

DOUCETEMENT la cloche du Dimanche
 A notre oreille infiltre son appel,
 En nous disant de sa voix franche :
 " La maison du Seigneur est la porte du ciel,
 Enfants de Dieu, venez à votre Père
 Apporter votre humble prière,
 La prière faite au saint lieu
 Est toujours agréable à Dieu ! "

Lugubrement oyez ! la cloche tinte,
 Son triste glas vient assombrir nos cœurs,
 Alors qu'une vie est éteinte,
 Et qu'un de nos amis part pour aller ailleurs !
 C'est un avis que le ciel nous envoie,
 Pour mater un trop plein de joie ;
 Et dire à notre souvenir
 Homme ! dans peu tu dois mourir !

Aussi souvent que les voix de la brise
 A notre cœur viendront parler du ciel,
 O saintes cloches de l'église
 Pussions-nous obéir à votre doux appel !
 Pour que là haut, dans sa miséricorde,
 Le Seigneur Jésus nous accorde
 Quand luira notre dernier jour,
 Tous les trésors de son amour !



BOWRING (SIR JOHN).

LE GERME DU BIEN.

IL EST un petit coin dans chaque cœur humain
Qui n'est jamais entièrement aride,
Où germe et lève le bon grain,
Où fleurit la vertu solide ;
Bien planter, bien soigner ce généreux terrain
Doit être chaque jour le devoir qui nous guide.

Avez-vous jamais vu ces parcs majestueux,
Ces beaux jardins tout pimpants de verdure,
Ou ces vallons délicieux
Qui de l'Eden ont la parure ?
Ces plaines, ces côteaux asyles ténébreux
Où de l'onde qui fuit on entend le murmure ?

Ces parcs majestueux, ces vallons, ces jardins,
Ces beaux côteaux, ces magnifiques plaines,
Où le merle a des chants divins,
Du désert c'étaient les domaines . . .
La main de la culture a semé des chemins
Où foisonnaient l'ivraie et les folles aveines.

Tel est l'homme pourtant ! un sol qui produit tout,
De belles fleurs ou de mauvaises herbes,
De beaux fruits et du plus haut goût,
Ou les poisons les plus acerbes ;
Et tout juste selon que son cœur, après tout,
Sera semé d'ivraie, ou bien d'épis superbes.

Le crime le plus noir du félon, hors la loi,
Peut bien là haut aux yeux de Notre Père
Être moindre, en dépit de toi,
Qu'une faute journalière ;
Homme ! toi qui commets le péché sans émoi,
Et dont la vie enfin n'est que fange et poussière !



BRADDON (MISS M. E.)

L'ATTENTE.

DEUX femmes se tenaient sur le sable à l'écart,
La vague sur leurs pieds ondulait de la dune,
L'une d'une main brune ombrageait son regard
Contre la chaleur importune.

Je demandai : " Pourquoi veiller près l'océan
D'un soleil si brûlant qui double encor les flammes ? "

—" Pour revivre attendons je ne sais quel élan,
Toutes deux attendons nos âmes, "

—" Vos âmes ! . . . " m'écriai-je, " elles ont leur étui
En vous. "—Un rire amer fit tressaillir la plage.

—" Mon âme, elle partit, " dit l'une, " avec celui
Qui mourut au lointain rivage.

" Et depuis ce jour là de ce qu'étais, hélas !
Je ne suis plus que l'ombre, oui que l'ombre inutile,
Les morts ne sont pas plus seuls que le suis là bas,
Là bas ! là bas ! dans la grand' ville. "

En l'oyant je pleurai : " Votre cœur est brisé, "
Lui dis-je ; " je comprends chagrins de cette sorte. "
—" Non, " dit-elle, " mon cœur n'est que pulvérisé,
Maintenant je ne suis que morte.

" Quoiqu'il y eut pourtant tout un monde entre nous,
Je le sentis mourir ; à son heure dernière
Un funèbre frisson fit trembler mes genoux,
C'était son adieu, sa prière.

" Ses amis épiant le retour du vaisseau
S'en venaient lanterner bien souvent sur la plage,
Sans crainte et sans espoir je leur disais : ' Tout beau ! '
Ne le reverrez à l'ancrage.

" Et l'on m'appela folle,—on passa son chemin ;
Moi je guettai le flot se déferler en lame,
Mais jamais ne le vis revenir mon marin
Et je perdis ainsi mon âme. "

L'autre femme ne fit pas un seul mouvement.
 —“ Et celle-là ? ” lui dis-je, “ elle vous fait escorte ? ”
 —“ Ne la connais, mais sais qu'elle pleure un amant . . .
 Elle paraît comme moi morte.”

“ L'amour,” dis-je, “ n'a pas qu'un jour,—vite éclipsé :
 Les plus noirs hivers font les plus fraîches pensées ;
 Dieu réveille la lyre aux accords du passé ” . . .
 —“ Oui—mais pas les cordes cassées ! ”

“ Ces cordes ne sauraient plus vibrer,—non jamais ! ”
 Dit-elle, “ ne pouvons avoir vos mêmes vues,
 Ne pouvons raisonner comme vous désormais,
 Nous dont les âmes sont perdues.

“ Laissez-nous, voudriez en vain nous consoler,
 Nos espoirs ont sombré là bas de par les brumes,
 Ne quêtions la pitié—pourquoi vous désoler ?
 Nous n'avons pleuré,—nous mourûmes ! ”

L'autre ne disant mot, les quittai toutes deux,
 Et sur elles ne pus en savoir davantage,
 Mais toujours ma mémoire eut un culte pieux
 Pour ces deux mortes de la plage.



BROWNE (FRANCES).

LES RUISSEAUX.

Vous autres ménestrels primitifs de la terre,
 Dont les puissantes voix
 Bien avant le tonnerre,
 Ont éveillé les échos et les bois,
 Dites pourquoi vous évoquez encore
 Songes heureux des jouvenceaux,
 Et sur nos sombres jours jetez nouvelle aurore
 Dites pourquoi, dites charmants ruisseaux ?
 Il est devenu gris, il a vieilli le monde,
 A lui malheur ! malheur !
 Mais vous ruisseaux, votre onde
 A conservé sa première candeur.

A tout jamais votre fraîche musique
A pour nous des accords nouveaux,
Du monde primitif vous chantez le cantique,
Joyeux ruisseaux, admirables ruisseaux !

Vous savez rappeler par vos gentils murmures,
Des vallons les émois ;
Toujours vos ondes pures
Savent causer et des monts et des bois :
Vous égayer le cœur de la vieillesse,
De l'exil vous calmez les maux,
De bien doux souvenirs vous réchauffez l'ivresse
Ruisseaux bénis ! ô bien-aimés ruisseaux !

Elles changent trop tôt en fontaines amères
Les sources de l'amour,
Et ses ondes légères
Un beau jour luit qui les boit sans retour ;
Mais de l'été les rayons de lumière
Seraient-ils longtemps vifs et chauds,
Ils se prélassent mieux, sur vos lits de fougère,
Gentils ruisseaux, immuables ruisseaux !

Bardes et ménestrels dans le lointain des âges
Auteurs du gai savoir,
A vos doux gazonillages
Sans doute ont pris leur magique pouvoir ?
Car il me semble en leur simple harmonie
En leurs hymnes, en leurs rondeaux
Retrouver la fraîcheur et la grâce infinie
De vos doux chants mes éternels ruisseaux !

Le sage qui foula le rivage sans larmes,
Eut raison autrefois
De trouver mêmes charmes
Au bruit des eaux qu'en la suprême voix !
Car de nos jours où le fleuve sonore
Et le torrent roulent leurs eaux,
La grande voix de Dieu, nous l'entendons encore
Dans le murmure et le bruit des ruisseaux !



BROWNING (MRS. ELIZABETH BARRETT).*

LA MÈRE QUI PLEURE SON ENFANT AVEUGLE.

PLEURES-TU, mère désolée
Pour ton enfant aveugle à présent au tombeau ?
Parce que ton âme isolée,
Ne peut plus à la sienne allumer son flambeau ?
Que tu ne peux plus, toi sa mère,
Mener le pauvre aveugle à la nuit condamné
Par les doux sentiers que naguère
Tu choisisais pour lui, — le cher prédestiné ?
Parce que tu ne peux encore
Lui prouver le soleil par sa vive chaleur,
Ni le cours du ruisseau sonore
Par le bruit de ses eaux qui chante le bonheur ?
Parce qu'il ne t'est plus possible
Lui faire deviner les bois par leur fraîcheur,
La fleur par son parfum . . . visible . . .
La nature, en un mot, par ton âme et ton cœur ?
Pleures-tu mère désolée
De ne pouvoir revoir ses deux pauvres yeux clos,
Cette porte du jour scellée
Aux beautés du soleil se mirant dans les flots !
Et sous laquelle, souriante,
La bouche de l'enfant cependant se montrait,
Comme l'homme qui dans l'attente
Près le seuil d'un ami patient fait le guet.
Pleures-tu cette douce étreinte
De sa gentille main s'enlaçant à ta main,
Et maintenant qu'elle est éteinte,
Ne se dégageant pas par instinct surhumain ?
Pleures-tu de ne plus entendre
Sa voix, sa douce voix chuchotant à ton cœur
Ces gentils mots d'amour si tendre,
Plus doux encor, parlés dans sa nuit sans lueur !
Mais puisque, mère désolée,
Tu fus pour cet enfant la lune et le soleil,

D'une sphère toute étoilée,
 Toi qui survis, vois le sortant de son sommeil ;
 Oui, sur les ailes de l'extase
 Monte avec le cher ange au céleste séjour,
 Et dans ton cœur, comme—en un vase
 Enferme son image et jusqu'au dernier jour.
 Vois comme en quittant cette terre
 Il est allé tout droit s'incliner devant Dieu,
 Et se plonger dans la lumière
 Dont les flots azurés révèlent le saint lieu ;
 Contemplant le Christ en sa gloire,
 Et pour premier spectacle ayant l'orbe des cieux,
 Le pauvre enfant dans sa nuit noire
 Arrivant de la terre où clos étaient ses yeux.
 Maintenant dans le chœur des anges
 Il essaie en tremblant sa fraîche et douce voix,
 Et dans ses souvenirs étranges
 Souhaite-t-il peut-être, ouïr comme autrefois
 Ce chant tout confiné de tendresse
 Que tu chantaïs pour lui, pour le bercer la nuit,
 Lorsque de tes baisers l'ivresse
 S'infiltrait dans son cœur à l'heure de minuit.
 Là haut vois mère désolée,
 Ton cher enfant aveugle il a les yeux ouverts,
 Des anges il voit l'assemblée,
 Il t'attend, en priant le Dieu de l'univers.
 Toi tu restes dans les ténèbres,
 Jusqu'à ce jour enfin où vous rencontrerez ;
 Toi laissant tes voiles funèbres
 A la porte du ciel où vous retrouverez ;
 Et lui te servira de guide,
 A toi qui la première a su guider ses pas,
 Il conduira ton âme avide
 Vers Dieu ton créateur . . . Patientie ici bas !

LA SAGESSE MAL APPLIQUÉE.

O PAPILLON si j'étais toi
Que j'eusse puissance de Roi
Sur l'odorante fleur qui naît ou meurt sous moi,—

N'arrêterais certes mon aile
Sur une fleur qui n'est que belle,
Mon amour serait pour la pensée immortelle.

Dame Abeille si comme toi
Pouvais creuser dans la paroi
Des roses tout l'or-miel que rends de bon aloi,

Auprès de l'homme, chose sûre,
N'irais point placer d'aventure
Les excellents produits de ma manufacture.

O fier Aigle si j'étais toi
Que pusse mettre en désarroi
Le tonnerre et l'éclair, et leur jeter l'effroi,

Ne bâtirais certes mon aire
Sur le pinacle d'un calcaire
Que l'orage une nuit peut réduire en poussière.

Noble Coursier si j'étais toi
Dont l'œil étincelant d'émoi
De l'espace infini semble dominer Roi,

Je ne serais assez candide
Pour onc me soumettre à la bride,
Et j'irais au désert y renâcler le vide.

Rouge-gorge si j'étais toi
Dont le chant lorsque tout est coi
Comme un "Où" de l'amour nous apporte l'émoi,

Ne resterais après l'automne,
Mais sur mon aile folichonne
Des chauds climats j'irais effeuiller la couronne.

Je parlais, je parlais, j'allais parler toujours,
 Quand sur mon front sentis quelque chose d'étrange,
 Et s'arrêta soudain mon orgueilleux discours.
 Et puis il me sembla que j'entendais un Ange.

L'Ange me dit : " Si j'étais toi
 De mon temps ferais mieux l'emploi,
 Qu'à critiquer de Dieu les œuvres et la loi :

" Ne gaspillerais pas mes peines
 A poursuivre des ombres vaines,
 A vouloir réformer de Dieu les phénomènes.

" Ne resterais pas à cheval
 Entre le bien, entre le mal,
 Mais porterais mon œil du ciel vers le fanal.

" L'amour, non plus ses friandises,
 D'un grand renom les gourmandises,
 Ne pourraient sur mon moi jeter leurs convoitises.

" Je ne rongerais pas mon frein
 Comme toi pour un soin mondain,
 Mais vers Dieu je prendrais un élan surhumain.

" Répudierais ce monde infâme
 Pour le ciel je ceindrais mon âme,
 Pour la vie immortelle et sa céleste flamme.

" De chanter donc fais-toi l'octroi,
 Beau chanteur ! mais apprends de moi
 Que bête, mouche, oiseau sont plus sages que toi !"



BRYANT (W. C.)

LA VISION DU CHASSEUR.

SUR un roc escarpé surplombant la montagne,
 Dominant au loin la campagne,
 Un chasseur de chamois, Peau-rouge, était assis ;
 Épuisé de fatigue il laissait d'aventure
 Au vent flotter sa chevelure,
 Charmé de reposer ses pieds endoloris.

Ternes gisaient les monts dans un lointain bleuâtre.

Là, de ce vaste amphithéâtre
Se déroulait le fleuve en replis tortueux,
Côtéant les forêts à la sombre verdure,
Tandis que montait le murmure
Bourdonnant de l'abeille, ou du ruisseau joyeux.

Tranquille il écouta ; si bien qu'il crut entendre
Une voix si douce et si tendre,
Que l'écouteur pouvait à peine concevoir
Si l'esprit percevait, si percevait l'oreille.
Jamais une mère qui veille
Son enfant au berceau n'eut plus doux chant d'espoir.

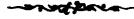
La voix lui dit : " Chasseur brisé de lassitude
A tes pieds est la quiétude ;
Vois poindre devant toi la terre du repos,
Là sont tous tes aimés, attendant ta venue
Pour t'y faire la bienvenue,
Et t'y faire oublier qu'il fut pour toi des maux ! "

Lors il leva les yeux, et vit dans l'atmosphère
Briller, juste entre ciel et terre,
Une fraîche oasis, splendide région !
Comme si du midi les vapeurs et la brume
Avaient amassé leur écume
Pour photographier ainsi l'illusion.

Des bosquets sous ses yeux étalent leur ombrage,
Et des côteaux leur fascinage ;
La fontaine jaillit sous de sombres berceaux
Où la biche à pas lents vient et se désaltère .
La feuille au vent bruit légère,
Et tout en scintillant gazouillent les ruisseaux.

Voilà des amis morts bien chers à son enfance
Qui se promènent en silence ;
Et puis UNE jadis noble orgueil du hameau ;
Ainsi qu'une colombe elle était douce et belle,
Que de pleurs il versa sur elle
Depuis le jour où froide elle est dans le tombeau :

Elle accourt folâtrant en dévorant l'espace
 Pour arriver jusqu'à sa place,
 Etend la main vers lui, l'appelle par son nom,
 Avec ce gai visage, avec ce doux sourire,
 Dont irrésistible est l'empire,
 Et le chasseur soudain se penche, et perd l'aplomb :
 Il se penche en avant, et puis de chute en chute
 Hélas ! en moins d'une minute
 Il vit abîmes, rocs, passer devant ses yeux ;
 Et puis plus rien, plus rien, plus rien que le silence ;
 Le rêve finit l'existence,
 L'existence le rêve,—et tout rit sous les cieux !



BURNS (ROBERT).*

A UNE PAQUERETTE DES CHAMPS ÉCRASÉE SOUS
LA CHARRUE (AVRIL 1786).

PETITE et gentille fleur au contour cramoisi
 Pourquoi me rencontrer en cette heure fatale ?
 Sans le vouloir, je viens ici,
 De t'écraser jusqu'au dernier pétale ;
 Et ne puis maintenant malgré mon désespoir,
 Joli bijou ! te rendre à la vie . . . à l'espoir !
 Aujourd'hui ce n'est plus comme c'était hier,
 La joyeuse alouette alors de ta corolle
 Sous sa patte, au souffle de l'air
 Faisait gaiement ployer la brillante auréole,
 Lorsque de la nature épiait le réveil
 Elle montait—montait saluer le soleil.
 Sur ton nid de verdure a soufflé dès l'abord
 De ses torrents de pluie, et de sa froide haleine
 L'âpre bise du vent du nord,
 Cependant tu naquis au milieu de la plaine
 Joyeusement, narguant la voix de l'ouragan,
 En crévassant le sol par un subit élan.

Les fleurs qui font jabot dans nos riches jardins
Sont mises à l'abri des vents et de l'orage,
Par les arbres, les murs voisins ;
Toi simple fleur des champs, tu n'as pour ton partage,
Qu'une motte de terre en guise d'oreiller,
Ou qu'un caillou poudreux que tu sais émailler.

Là, modeste et drapée en ton humble manteau,
Etalant au soleil ta poitrine de neige,
Tu fixais ton regard si beau
Sur l'astre radieux qui réchauffe et protège,
Lorsque—destin fatal ! voilà soudain mon soc
Qui t'arrache à ton lit, en écrasant ton roc.

De naïve fillette, hélas ! tel est le sort :
Modeste fleur éclore à l'ombre du village,
Elle croissait sans nul effort
L'orgueil de ses parents, aussi belle que sage,
Quand un vil séducteur sut lui ravir son cœur,
Pour la jeter bien bas, souillée et sans honneur !

Tel est souvent aussi le misérable sort
Du Barde, s'il est né sous une sombre étoile,
En vain veut-il gagner le port,
Que peut-il ? inhabile à diriger la voile ?
Jouet des vents, hélas ! forme-t-il un radeau,
Le voilà qui chavire, et lui creuse un tombeau.

Tel est encor le sort du mérite souffrant,
En lutte ouverte avec les besoins de la vie,
Il bataille persévérant
Jusqu'à ce que vaincu par l'intrigue et l'envie,
Sans soutien que le ciel, en son affreux destin
De misère en misère il succombe à la fin !

Et moi qui m'attendris sur toi, petite fleur,
Je subirai ton sort ma pauvre Paquerette,
Et bientôt le soc du malheur
Labourera mes flancs sur ma rude couchette,
Jusqu'à tant qu'écrasé sous ce sillon rongeur
Je tombe jeune encor broyé par la douleur !

JEUNE FEMME ET VIEUX MARI.

DITES, que voulez-vous que jeune ménagère
 Puisse faire d'un vieux dans le nœud conjugal ?
 Maudit soit donc l'argent qui te poussa ma mère
 A vendre ta Jenny pour du métal !

Du matin jusqu'au soir il se plaint, et sans cesse,
 Il tousse, il tousse, il tousse, et de plus est boiteux,
 Il n'en peut plus, son sang est figé de vieillesse,
 Oh ! que la nuit est triste avec un vieux !

Morose il se démène, il se ronge, il marmotte,
 Je ne saurais lui plaire, il est méticuleux,
 Brutal, grondeur, chagrin, jaloux de sa culotte,
 Maudit jour où je vis ce vilain vieux !

Au moins elle me plaint ma tante Catherine,
 Elle est de bon conseil, je veux le harceler,
 Le vexer, dans son cœur enfoncer mainte épine
 Son cuivre après pourra me consoler !

BURRINGTON (E. H.)

L'HIVER.

L'HIRONDELLE pressent le souffle d'hiver
 Lorsque l'hiver est loin encore,
 De la mort elle sait que ce souffle est le flair
 Qui suit le vent et s'évapore.
 Que faire alors ?
 L'hirondelle a deux nids, deux ou trois, plus peut-être,
 Elle élargit son aile, elle amincit son corps,
 Et d'un rapide vol, vive comme salpêtre,
 File à travers les airs vers un ciel opportun.
 L'hirondelle a deux nids, deux ou trois, plus peut-être,
 Mais le pauvre n'en a pas un !
 Le pauvre flaire aussi la rigueur de l'hiver,
 Et cela même avant l'automne ;
 Sur son foyer sans feu versant un pleur amer,
 Il voit son enfant qui frissonne.

Que faire alors ?

La pâle pauvreté qui rougit de paraître,
A comme les héros uniforme à son corps,
Un drapeau qui pendille annonce son mal-être,
Lorsque sous sa cloison se glisse le froid brun.
L'hirondelle a deux nids, deux ou trois, plus peut-être,
Mais le pauvre n'en a pas un !

Appelez son grabat un abri, mais jamais

Un *chez-lui*, non, je vous en prie ;

Oyez le vent filtrant à travers les vieux ais,
Glace les corps en sa furie.

Qui n'a qu'un toit,

Pas de pain à la miche, et pas de feu dans l'âtre,
A moins qu'un nid. Craignez un jour qu'ainsi ne soit !
Que le destin railleur en son humeur marâtre
De son sabot de fer vous fasse un sort commun.
L'hirondelle au soleil a son nid, et son âtre,
Mais le pauvre n'en a pas un !

Hirondelles aux nids nombreux, ô vous richards,

Messieurs les Puissants de la terre !

Vous le flairez l'hiver sous vos riches brocards,
De plaisirs comme un nouvel ère !

Mais à nouveau

Alors que l'hiver vient, ô fils de l'Opulence !
Pour le pauvre sans feu ni lieu, c'est un fléau,
C'est un bail à passer d'indicible souffrance ;
Vers des climats plus chauds l'hirondelle, elle a fui ;
Le pauvre ne peut fuir—soyez sa providence
Et créez un foyer pour lui !



BYRON (—).*

PHOEBE.

PASTORALE.

QUAND partout où j'allais Phœbé m'accompagnait,
O Muses ! que mon temps heureusement passait !
Dix mille doux plaisirs se glissaient dans mon âme,
Plus heureux que Colin nul berger n'était, dame !

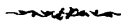
Mais maintenant hélas ! qu'elle est partie au loin,
Quel soudain changement ! quel chagrin ! quel tintouin !
Quand tout allait au mieux, disais-je en ma cervelle,
La cause est le printemps . . . Pour ça non, c'était elle !

La source qui coulait avec si frais glouglous
En dansant gentiment parmi les beaux cailloux,
Tu le sais Cupidon, petit Dieu sympathique
Quand était là Phœbé, c'était douce musique !
Mais maintenant hélas ! qu'elle est partie au loin,
Ces glouglous que j'aimais ne sont qu'un baragouin ;
Et j'en veux au ruisseau d'être dans la liesse,
Quand je suis accablé moi de tant de tristesse.

J'étais toujours ravi de voir mon chien Zéphir
Vers ma belle et vers moi s'empresse d'accourir,
Ma Phœbé lui disait : " Viens ici pauvre bête !"
Et puis de ses deux mains lui caressait la tête :
Maintenant quand il vient pour me caresser moi,
" A bas Zéphir ! à bas ! " lui dis-je en mon émoi ;
Et lui donnerais bien un coup de ma houlette . . .
Quand Phœbé n'est pas là pourquoi se mettre en fête !

Une douce musique et des chants tout joyeux
Accompagnaient nos pas, quand nous étions tous deux ;
La brise chuchotait, et toujours l'alouette
Faisait pleuvoir sur nous sa gentille ariette.
Mais maintenant hélas ! qu'elle est allée au loin,
De ses joyeux refrains le bois n'est plus témoin ;
Tout me paraît désert ; c'est sa voix sympathique
Je le vois aujourd'hui qui faisait la musique.

Nul Dieu compatissant témoin de mon malheur
Ne daignera-t-il donc soulager ma douleur ?
Pour te guérir Colin laisse-là ta chimère ! . . .
Mais vit-on un berger sans amour de bergère ? . . .
Non. Petit Cupidon rends-moi mon cher amour,
Plus délaissé jamais il ne fut de pastour !
Hélas ! que devenir ? je mourrai privé d'elle,
N'aimez jamais Bergers une nymphe aussi belle !



BYRON (LORD).*

INSCRIPTION SUR LE TOMBEAU D'UN CHIEN.

QUAND quelque vain fils d'homme un zéro pour la gloire,
 Mais de par sa naissance incrusté dans l'histoire,
 A la terre retourne,—on voit l'art du sculpteur
 Sur le marbre ou l'airain buriner la douleur ;
 Et le marbre ou l'airain du pompeux cénotaphe
 Se revêt de mensonge en forme d'épithaphe :
 Mais las ! le pauvre chien, des amis le meilleur,
 Qui nous suit, qui nous aime, est notre défenseur,
 Qui travaille pour nous, vit pour notre bien-être,
 Et dont l'honnête cœur est toujours à son maître,
 Si de vie à trépas il passe, on n'en dit rien,
 On lui refuse même une âme au pauvre chien,
 Tandis que l'homme lui ! cet insecte frivole
 Veut d'un ciel exclusif avoir le monopole.
 Celui qui te connaît homme orgueilleux et vain
 Te quitte de dégoût, car tu n'as rien d'humain :
 Sur ce sol corrompu locataire d'une heure,
 Les vices tour à tour partagent ta demeure,
 Ton amour est luxure, et qu'est ton amitié ?
 Un mot vide de sens,—un mot qui fait pitié !
 Tes sourires sont faux, ta parole est parjure,
 Ennobli par le nom, pourtant vil par nature,
 Vois-tu, les animaux, objets de tes mépris,
 Ils valent mieux que toi, quoique si peu compris ;
 Et vous qui par hazard regardez cette pierre
 Passez votre chemin ; n'est besoin de prière :
 Sur un fidèle ami la mort a mis son sceau,
 Je n'en eus jamais qu'un—il gît dans ce tombeau !

ADIEU.

ADIEU chérie, adieu ! si jamais la prière
 De l'âme la plus tendre a droit d'aller aux cieux,
 Ma prière fervente au séjour de lumière
 Ira porter ton nom là haut jusqu'aux saints lieux,
 Paroles, pleurs, soupirs tout est vain, inutile,
 Ah ! les larmes de sang que peut offrir à Dieu
 D'un coupable expirant la paupière fébrile,
 En disent moins que ce seul mot : " Adieu !

Mes yeux n'ont plus de pleurs, mes lèvres sont muettes,
Mais dans mon sein brûlant vit, éternel vautour,
Une douleur aigue, aux angoisses secrètes
Qui m'éveille la nuit, qui me ronge le jour.
Mais de ces maux mon âme ose se plaindre à peine,
Bien qu'en révolte ouverte avec le monde et Dieu,
Ce que je sais, c'est qu'il las ! notre amour fut vaine . . .
Ce que je sens c'est ce seul mot : Adieu !



CAMPBELL (THÓMAS).*

HOHENLINDEN.

Au coucher du soleil la neige était encore
Vierge du sang humain qui souvent la colore,
Hohenlinden du fleuve était l'écho sonore,
L'Iser coulait avec rapidité.

Mais las ! Hohenlinden vit de son paysage
S'illuminer la nuit au milieu du tapage,
Quand le tambour battit pour éveiller la rage
De tout héros fuyant l'obscurité.

Debout, sitôt en selle, au son de la trompette
Chacun des cavaliers soudain fut en vedette,
Chaque cheval hennit secouant sa chaînette,
Chacun montrant un courage indompté.

Alors aussi les monts secoués par la foudre,
Tremblèrent dans leurs flancs tout prêts à se dissoudre,
Alors chaque coursier excité par la poudre
Chargea terrible en sa témérité.

Alors au loin aussi tonna l'artillerie,
Alors Hohenlinden fut un boucherie
Où chacun de son sang rougissait par série
L'Iser qui coule avec rapidité.

Mais voilà le matin. A peine si l'aurore
Peut des sombres vapeurs percer le météore
Où les Francs, les Hongrois poussent un cri sonore,
Un cri de mort et d'inhumanité.

Le combat se complique. En avant ! point d'entraves,
A la gloire, à la mort élanchez-vous mes braves !
Sors tes drapeaux Munich ! Autour de tes margraves
En avant ! charge avec célérité.

Où de tous ces guerriers vint se heurter la foule
Peu restèrent debout. Dans son immense houle
La neige les atteint, sous son manteau les roule,
Et boit leur sang avec impunité.

CAREW (THOMAS).*

CHANSON.

Ne me demandez plus quel est le sort des roses
Alors qu'a passé Juin sur leurs métamorphoses ?
Dans vos beautés, ces fleurs en quête de sommeil,
Vont chercher le repos, sans désir du réveil.

Ne me demandez plus où vont tous ces arômes
Qui s'échappant des fleurs, voltigent en atomes ?
Car, par amour pour vous, en leur bonté les cieux
En forment ces parfums si doux dans vos cheveux.

Ne me demandez plus où va tout d'une traite
Réchauffer ses accords, et prendre sa retraite
Après le mois de Mai le gentil Rossignol ?
C'est dans votre gosier qu'il cache son bémol.

Ne me demandez plus où s'en vont les étoiles
Qui sur le sol, la nuit, descendent dans leurs voiles,
Elles vont dans vos yeux former ces points d'azur
Qui font qu'à votre aspect, on rêve d'un ciel pur.

Ne me demandez plus où le Phoenix ramasse
Le duvet de son nid par delà dans l'espace ?
Car c'est toujours vers vous qu'il vole en dernier lieu,
Et c'est dans votre sein qu'il redevient . . . un Dieu !

CARPENTER (J. E.)

L'ENFANT ET LES GOUTTES DE ROSÉE.

“ Oh ! papa ! cher papa ! pourquoi se passent-elles
 Les gouttes de rosée—à l'aurore si belles ?
 Ces joyaux scintillant comme étoiles au ciel
 Pourquoi s'éclipsent-ils ?—Est-ce donc bien réel
 Que le soleil jaloux ne veuille en sa colère
 Conserver tout un jour le beau sur notre terre ?
 Le clair de lune a fui—restent encor les fleurs,
 De la rosée en vain mais j'y cherche les pleurs.”

“ Regarde au firmament, mon enfant,” dit le Père,
 “ Vois ce bel arc-en-ciel, à la vive lumière,
 Les gouttes de rosée en ce superbe écrin
 Brillent, n'est-il pas vrai, d'un éclat tout divin !
 Nous devons augurer de ces métamorphoses,
 Qu'il ne faut trop pleurer la fin des belles choses,
 Car ce qui jeune et beau se flétrit ici bas,
 Plus beau fleurit au ciel par de là le trépas !”

Il ne prévoyait pas, hélas ! le pauvre père,
 Qu'il avait prononcé son arrêt sur la terre ;
 Et que le bel enfant, l'étoile de son jour,
 Alors se dissolvait, s'égrenait sans retour.
 Triste, bien triste il fut quand aux plaines sphériques
 L'arc-en-ciel laissa voir ses teintes magnifiques,
 Car il se ressouvint pensant à son trésor
 Des gouttes de rosée au ciel brillant encor !

CECIL (HENRY).

UN SOUPIR EN AUTOMNE.

LES anciens jours reviennent-ils encor ?
 Le monde qui s'enfuit,—s'enfuit-il en arrière ?
 Pour penser à ceux là dont il fut vain l'essor,
 Quand de sa trace ils ont suivi l'ornière ?

Il n'est qu'un jour, sous le soleil qu'un jour
 Et qu'une seule nuit qui sur ce jour surplombe :
 Un fait—dans le passé s'incruste, y prend séjour,
 Qui ne fut pas n'a pas même une tombe.

Un peu de temps est parti le vivant,
 Clopinant, clopinant et le suit sa mémoire ;
 Le Temps balaie aussi souvent, oh ! bien souvent
 Avec des pleurs ou des rires sa gloire.

Le vent sévit, il appelle la mort,
 La forêt est en deuil, et le monde s'effeuille :
 Fasse notre bon ange en arrivant au port,
 Que soient trouvés quelques fruits sous la feuille !



CHATELAIN (MADAME CLARA DE).

TA VOIX.

Le premier jour où j'entendis ta voix,
 Mon oreille y puisa des torrents d'harmonie,
 Ma mémoire depuis, ô douceur infinie !
 Reproduisit l'écho de la première fois.
 Cette musique enchanteresse
 Après un si longtemps, concert toujours nouveau,
 Fera vibrer mon cœur de plaisir et d'ivresse
 Jusques aux portes du tombeau.

Le dernier jour où j'entendis ta voix,
 Quel triste changement y trouva mon oreille ?
 Douce, mais épuisée aux larmes de la veille,
 Ta voix disait : "Adieu pour la dernière fois !"
 De cet adieu sans espérance,
 Mon cœur préservera le tant doux souvenir,
 Jusqu'à ce que la mort éteigne ma souffrance
 Et vienne à toi me réunir !



CHATTERTON (THOMAS).*

LA RÉSIGNATION.

O DIEU ! dont le tonnerre ébranle jusqu'aux cieux,
Et dont l'œil surveille ce monde,
A toi seul j'ai recours, j'appelle de mes vœux
Ta miséricorde profonde.

Les mystiques détours, fruits de ta volonté,
Des cieux les ombres, la lumière
Sont autant de secrets pour notre humanité ;
Mais Dieu ne peut jamais mal faire.

Enseigne-moi quand vient l'heure d'adversité,
Que mes yeux se gonflent de larmes,
A calmer mes douleurs, à chérir Ta bonté
Au sein des plus vives alarmes.

Si dans mon pauvre cœur autre chose que toi
Voulait usurper un empire,
Un seul de tes regards abaisse-le sur moi
Et sauve-moi de mon délire.

Pourquoi donc, ô mon âme, aller au désespoir
Pourquoi t'affaïser et te plaindre ?
Dieu nous a tous formé pour le bonheur, l'espoir
L'espoir que rien ne peut éteindre.

Mais mon cœur cependant il n'est rien moins qu'humain ;
Et le soupir de ma poitrine,
Et mes esprits vitaux qui s'abattent soudain
Disent si mon âme est chagrine.

Faisant vertu pourtant de résignation
A mon cœur je donne amnistie,
J'étouffe mes soupirs, leur fermentation,
Je bénis la main qui châtie.

Le sombre et froid manteau dont se drape ma nuit,
Se dissipera dès l'aurore ;
A l'approche du jour l'obscurité s'enfuit
Quand le soleil sommeille encore !



CLARK (REV. F. F.)

OCTOBRE, 1856.

C'EN est fait de l'été.—Les vives hirondelles
Vers des climats plus chauds ont déployé leurs ailes,
Au galop vient l'hiver;—de la vie et l'été
A laissé sur ma tête un glaçon frimaté.

Mais la feuille des bois que doucement effleure
De jour en jour le Temps, avant qu'elle ne meure
Passera tour à tour par des tons de carmin
Qui feront envier un aussi beau déclin.

Las ! où se trouve à nous de notre décadence
L'éclat et la splendeur, et nos rêves d'enfance ?
La fleur des jeunes ans comme une ombre a passé,
Fruits secs, nous arrivons sans joie à l'*in pace* !



COLERIDGE (SAMUEL TAYLOR).*

GENEVIÈVE.

LES passions, les plaisirs, les pensées
Présentes ou passées,
Qui nous agitent chaque jour
N'ont qu'une cause—un élément—l'amour.

Souventefois je me plais dans un songe
Que j'allonge, j'allonge,

A me reporter à ce jour
Où je m'assis, près de la vieille tour.

Le clair de lune envahissant le site,
De cette heure insolite,
Doublait l'éclat, la majesté
Non loin de moi se tenait ma beauté.

Elle était là, ma douce Geneviève,
Elle était là mon Eve,
Adossée au vieux marbre blanc
De l'homme armé—pensive près mon banc.

Les noirs chagrins, ma belle les ignore,
 Mais quand sur ma mandore
 J'ai dessein de lui plaire mieux,
 Je dois choisir des accords langoureux.

J'ai donc soudain évoqué la mémoire
 D'une émouvante histoire,
 S'encadrant admirablement
 Au lieu sauvage—à l'heure du moment.

Elle écoutait, écoutait attentive,
 Et quelquefois craintive,
 Les yeux humblement baissés—mais
 Sachant fort bien que je la regardais.

Je lui narraï en un dolent langage,
 La vie et le servage
 De ce malheureux chevalier,
 Portant *d'azur* torche à son bouclier.

Je lui narraï les dix ans de pénance,
 Où sans nulle espérance,
 Le chevalier matin et soir
 Languissait pour la dame du manoir.

Et Dieu le sait ! Comment en mon délire,
 Je chantaï sur ma lyre
 Cet amour qui n'était pas mien,
 Mais qui servait entre nous de lien.

Elle écoutait, écoutait attentive,
 Toujours contemplative,
 Et me pardonnant, j'en ai foi,
 Regard d'amour lui disant mon émoi !

Mais quand je vins à parler d'aventure,
 Du dédain, de l'injure
 De la dame du vieux manoir
 Qui rendit fou le preux de désespoir ;

Quand je narraï comment dans les montagnes
 Des arides campagnes,
 Il chevauchait la nuit, le jour
 Sans nul repos, songeant à son amour ;

Et que souvent surgissait d'un repaire
 Comme l'aigle de l'aire,
 Un bel ange, au front rayonnant,
 D'un doux regard soudain l'environnant,

 Et lui, le fou, sachant que cette forme
 Qui l'attendait sous l'orme,
 N'était qu'un gnome, qu'un démon,
 On bien encore un affreux Lycaon ;

 Quand je narraï comment d'un vil outrage,
 Par son bouillant courage,
 Il préserva, *sans le savoir*,
 Dans un combat, la dame du manoir ;

 Et puis comment se lamentait la dame,
 Maudissant dans son âme
 En le soignant, mais bien en vain
 Son injustice, et son cruel dédain ;

 Comment enfin, dans une grotte obscure,
 A genoux sur la dure,
 Elle lui parlait gentiment
 Quand la raison lui revint un moment,

 Alors hélas ! que les feuilles jaunies
 Tombaient, tombaient ternies,
 Et que le preux d'un ton touchant
 Disait ces mots . . . Mais lorsque de mon chant

 J'en étais là—Ne pourrais comment dire,
 Les cordes de ma lyre
 Tremblèrent soudain sous mes doigts,
 Et me trouvai—paralysé, sans voix.

 C'est que je vis comme au sortir d'un rêve
 Ma douce Geneviève,
 Trahir l'émoi de la pitié,
 Car en nos cœurs tout vibre de moitié.

 C'est que le soir si plein de belles choses
 En ses métamorphoses,
 Le triste lai du chevalier
 Étaient bien faits pour capter tout entier :

C'est que l'émoi, par qui naît l'espérance,
 La crainte et la souffrance,
 Les souhaits longtemps comprimés,
 Tout se fait jour en deux êtres aimés.
 Elle pleura dans sa douce ignorance
 De pitié, d'espérance,
 Rougît d'amour et de bonheur,
 Et roucoula mon nom jusqu'à son cœur.
 Le sein ému d'une indicible étreinte,
 Comme en proie à la crainte,
 Elle s'éloigna . . . mais soudain
 Pleurant vers moi—sa main pressa ma main.
 Puis m'étreignant d'un baiser bien timide,
 De son regard limpide,
 En élevant sa tête au cieux,
 Elle fixa ses beaux yeux sur mes yeux.
 C'était beaucoup d'amour, et moins de crainte,
 Ou plutôt une feinte
 De l'amour et de la pudeur,
 Pour que mon cœur entendit mieux son cœur.
 Moi, je calmai ma douce Geneviève,
 Elle devint mon Eve,
 En m'avouant son tendre amour
 Avec orgueil !—Ainsi je fis ma cour !



COOK (MISS ELIZA).

LA CHARITÉ DU CŒUR.

Un jour un homme Riche et de fière apparence,
 Au grand air promenait sa superbe arrogance,
 Par le même chemin, et d'un pas raccourci,
 Un Pauvre par hasard se promenait aussi ;
 Lorsque vint à passer à l'œil éteint, jaunâtre,
 Une pâle figure à la lèvre blanchâtre,
 A la joue affamée, et suant le besoin.
 Lors la pâle figure ayant vu d'assez loin

Le Riche, se permit lui demander l'aumône.
Mais le Riche intraitable : " A tes pareils ne donne ! "
Dit-il avec humeur : " Plutôt que mendier
Travaille ;—mendier est un vilain métier ;
Je ne connais que trop les tristes momeries
Que font d'un ton dolent maîtres en gueuseries,
Pour me laisser toucher." Et ce disant, soudain
En boutonnant son cœur, il passa son chemin,
Ce refus si brutal le targuant de finesse,
Et se décernant même un brevet de sagesse.

Or ce grand possesseur d'un énorme amas d'or,
Ce Riche fastueux, ce superbe butor,
Avait très récemment fait bâtir une Eglise,
Fort belle par ma foi ! d'architecture exquise ;
Et ce don généreux avait enflé son nom,
Et de tous les côtés lui donnait bon renom.

A son tour, et bientôt le Pauvre, d'aventure,
Vint à passer devant l'homme à pâle figure,
Et celui-ci voyant arriver ce dernier,
N'osa lui demander l'aumône d'un denier.
Le Pauvre regarda cet œil éteint, jaunâtre,
Et la joue affamée, et la lèvre blanchâtre,
Et comprit sur le champ cet immense malheur,
Moins certes par ses yeux encor que par son cœur.
Alors il s'arrêta, non pas pour mettre en doute
De l'homme le narré, mais pour, coûte que coûte,
Lui donner quelque chose—un sou qui lui restait,
Qu'il sut offrir avec une bonne parole,
Ce sympathique accent qui charme et qui console,
Et sur un cœur navré qui produit doux effet.
C'était de charité bien petite semence
Que ce pauvre épandait,—elle eut pourtant puissance
De par les champs du ciel porter un fruit divin ;
Car la pâle figure avec si mince obole,
Quand son cœur s'énivrait de la bonne parole,
Eut cependant moyen de soulager sa faim,
C'était une Oasis dans un désert inculte,
Et de ce mendiant la bénédiction
S'élevant jusqu'au ciel de son âme en tumulte,
Rendit sacré le pain de la bonne action.

LE DÉFICIT DU CŒUR.

Le Riche et le Pauvre un certain jour moururent,
 Tous deux se comparurent, et tous deux comparurent,
 Sur le bien, sur le mal, devant l'auguste tribunal.
 Là-haut est la justice juste,
 Pas de tour de faveur ; rien ne s'y fait d'injuste.
 Les deux nouveaux venus à la porte du ciel
 Se tenaient, attendant leur destin éternel.
 Les anges rapporteurs firent longs monologues,
 Qui donnaient à tous deux des ailes analogues,
 Mais alors que tous deux se tinrent au blanc mat
 De la clarté céleste, il y eut moins d'éclat
 Dans les plumes du Riche. A ce signe typique,
 Les anges du bon Dieu, de nature pratique,
 Virent bien que le Pauvre, en dépit de l'habit,
 Avait mieux que le Riche un bon satisfecit.
 Ils apportèrent donc balances infaillibles
 De ces deux pour peser les actes invisibles,
 Et savoir où du Riche était le déficit.

Grand nombre d'actions les Anges les pesèrent,
 En équilibre, mais les deux plateaux restèrent ;
 Puis de l'Eglise enfin dans le bassin fut mis
 Et la Dotation, l'or et l'argent promis,
 Et donné qui plus est ; des Princes de l'Eglise
 Les longs remerciements,—une musique exquise
 A l'oreille du Riche ;—et tout ce bien de choix
 Pesait, pesait, pesait, pesait un si grand poids,
 Que les anges surpris attendaient en silence
 Pour voir comment le Pauvre y ferait contrepoids.
 Quand voilà tout à coup qu'un chérubin s'avance,
 Qui près du bassin vide a pris place soudain,
 Et qui laisse tomber le sou—morceau de pain
 Qui de la faim avait préservé, d'aventure,
 Le mendiant chétif à la pâle figure.

De l'Eglise soudain et la Dotation,
 Et l'or, l'argent donnés, la jubilation,
 Les longs remerciements des Princes de l'Eglise,
 A l'oreille du Riche une musique exquise,

Tout monta, tout monta vite avec le fléau ;
 Et puis on entendit du céleste préau
 Comme un chuchotement du Grand Être Invisible
 Pour le Pauvre rendant son haut trône accessible ;
 Et puis ces mots divins : " Ils sont bénis tous ceux
 Qui donnent des milliers d'un esprit généreux :
 Mais plus saint est celui qui donne son obole
 Au mendiant, avec une bonne parole ! "



CORBET (RICHARD).*

EVÊQUE D'OXFORD.

A SON FILS VINCENT CORBET.

CE QUE te laisserai nul ne pourrait le dire,
 Mais chacun te dira que je te veux du bien ;
 VINCENT je te souhaite, et pour toi je désire
 La santé—d'un chacun le pain quotidien :
 Pas un excès d'esprit, pas plus que d'opulence,
 L'un ou l'autre pourrait t'amener l'indigence.
 Je te souhaite aussi pour n'être pas un sot
 Du savoir, mais non pas pour en faire jabot ;
 Les beaux muguets, vois-tu, c'est une triste espèce,
 A Paris comme à Londres, à Rome comme en Grèce :
 La grâce de ta mère à toi soit elle encor,
 Les places de ton père, et de plus son trésor :
 Je te souhaite aussi des amis—un peut-être
 A la cour, mais non pas pour faire fond sur lui,
 Non pas pour t'ériger en un superbe maître,
 Mais pour te protéger, et te servir d'appui.
 Je te souhaite enfin dans le pèlerinage
 De la vie—un soleil à peu près sans nuage ;
 Et de plus je souhaite, entends-tu, cher Vincent
 Que quand viendra la mort—tu sois pur—innocent !



CORNWALL (BARRY).

LE GRAND NIVELEUR.

SUR son trône tout d'or le Roi règne et gouverne,
 Retranché dans son droit divin ;
 Le Baron, être subalterne,
 Dans son vieux manoir boit son vin :
 Mais en haillons, au-dessous de l'échelle,
 Le mendiant voit vide son écuelle,
 A son fil fatigant est rivé le Fileur,
 A sa dette est rivé le pauvre Débiteur.

Ainsi va le monde !

Ainsi le courant !

Et cependant, au demeurant,
 Il est sur la machine ronde
 Une dame ayant nom " la Mort,"
 Que pas un ne connaît, mais qui tout égalise,
 Trônants, Sujets, Goujats, Hommes d'Eglise,
 Et de sa faux occit le sort !

La grande Dame dort dans un manteau d'ermine,
 Rêvant d'orgueil, de volupté ;
 La Laitière de la colline
 Descend, en chantant sa gaité :
 Mais gros et gras rêvant être Archevêque,
 De son curé se rit le digne Evêque ;
 Et l'Ouvrière, hélas ! qui coud toujours, toujours,
 En espérant arrive à la fin de ses jours :

Ainsi va le monde !

Ainsi le courant !

Et cependant, au demeurant,
 Il est sur la machine ronde
 Une dame ayant nom " la Mort,"
 Que pas un ne connaît, mais qui tout égalise,
 Trônants, Sujets, Goujats, Hommes d'Eglise,
 Et de sa faux occit le sort !

LE HIBOU.

DANS l'arbre creux, dans la tour en ruines,
 Gît—l'Etre-Spectre, le Hibou ;
 Morne, haï de tous à compter de matines,
 Mais à la brune, zest ! courant le guilledou !
 Avec lui nul oiseau des bois n'a de commerce ;
 A se moquer de lui le jour chacun s'exerce ;
 Mais la nuit quand les bois sont tout crépusculeux,
 Le plus oœur s'enfuit à l'éclair de ses yeux !

Quand volaille perche, et que le jour tombe
 Règne le Hibou, l'oiseau de la tombe !

Son épousee aime les bois épais,
 Elle est amante, elle est hardie ;
 Avec des yeux froids, ronds, ne sourcillant jamais,
 Elle attend son époux comme une Canidie !
 Elle ne bouge pas, ne fait nulle clamour
 Quand blottie, elle attend du Hibou le retour,
 Mais que son aile au loin ou bruise ou tremblotte,
 Elle lui dit bonsoir de son cri de Hulotte !

Quand la lune luit, que hurlent les chiens,
 Le Hibou cornu, règne avec les siens !

Sur le Hibou, sur ses jours de ténèbres,
 Ne vous lamentez, croyez-moi :
 Car s'il est prisonnier sous des voiles funèbres,
 Alors que luit le jour, de la nuit il est roi !
 Le Hibou n'est pas seul, ni sa compagne sombre,
 Orgueil de l'un de l'autre ils s'adorent dans l'ombre ;
 Peut-être trois fois plus aimants, plus amoureux,
 Que chez le peuple oiseau—tout le monde est contr'eux.

Des astres ne pouvons calculer les pénombres,
 Nous pouvons ignorer parfois
 Du jour quels sont les Rois,
 Mais les Rois de la nuit, mais les Rois des décombres,
 Ce sont les bruns Hiboux, ce sont les Hiboux sombres.



COUPER (JAMES).

LA MUSIQUE.

FRAGMENT.

Nous sommes en Automne—il est près de minuit.
 La ville sombre a mis les scellés sur le bruit ;
 Et sa poitrine haletante
 Se lève, se relève et tombe palpitante.

Aucun son ne s'entend—hormis
 Planant sur les humains lambris,
 Quelque flot mesuré de dolente musique
 De minuit douze fois redisant le cantique.
 Le son lourd, cadencé, des différents minuits
 Semblait sur le travail chanter *de profundis*.

Nous ne parlâmes point, muet, dans le silence
 Nous laissâmes la ville et son dédale immense,
 Et ses feux expirants, et ses parfums douteux,—
 Caméléons—changeant en ses replis nombreux ;
 Dans les champs au dehors, et puis nous nous lançâmes,
 Nous gaver de l'automne aux merveilleux dictames,
 Entendre le concert martelé du criquet,
 Et le grelot tintant appelant l'agnelet.
 La nuit était paisible, et surtout embaumée
 De mille et un parfums, et paraissait pâmée.

Tous les insectes, tous, esclaves du devoir
 S'en vinrent saluer l'astre argenté du soir,
 Sa Blanche Majesté, la Lune,
 Venant illuminer sans la moindre lacune
 Leurs ébats si gentils, pleins de naïveté,
 Et leur si joyeuse gaité,
 Tandis que les douces Etoiles
 S'apprétaient à lever sur le monde leurs voiles.

Et voilà qu'on entend soudain
 Un chant harmonieux, divin,
 Aussi doux qu'un ruisseau qui coule,
 Qui coule, gentiment, et roule
 Une harmonie en *mi bémol* :
 Silence ! . . c'est le Rossignol !

Et fait silence la nature,
 Comme, quand au milieu du chœur
 D'un orchestre puissant, un solo s'aventure,
 Doux et mélodieux ; alors pleins de stupeur,
 Les instruments divers donés d'intelligence,
 S'arrêtent en extase à la fraîche éloquence
 Pour en savourer la douceur.

Musique grande voix de Dieu ! . . Poème Epique !
 Sublime, gigantesque, unique !
 Oh ! qu'il est grand ton nom ! qu'il est grand ton pouvoir !
 Tu guides tantôt au devoir,
 Ou tranquillises l'âme humaine ;
 A la joie, au chagrin, à l'amour, à la haine,
 Tour à tour tu sers d'éperon,
 Que ton nom soit harpe ou clairon.

De l'Ecosse enfant des montagnes,
 Le paysan robuste en de lointains climats
 Errant en faisant ses campagnes,
 Entend la cornemuse au milieu des combats ;
 Et ses accents à sa mémoire
 Rappellent un passé qui n'est point illusoire,
 Car à ses yeux soudain paraissent à nouveau
 Et sa gentille *Kate*, et son gentil hameau,
 Et sa chère famille,
 Ses trois jolis bambins, et sa petite fille.
 Oh ! plutôt au ciel que fut achevé le combat !
 Aussi voyez comme il se bat !
 Son glaive sur l'ennemi tombe,
 Et sans pitié l'immole ainsi qu'une hécatombe !
 Dieu sait ! aux roulements redoublés du tambour,
 Aux sons de la trompette éveillant à l'entour
 Des nobles instincts le courage,
 Combien de valeureux sont frappés avant l'âge !

Musique ! ton pouvoir à jamais merveilleux
 Un instant n'a cessé d'illuminer le monde !
 Bien plus ton concours généreux
 Sait jusqu'au fond de l'âme aller jeter la sonde.
 Tu sais l'art l'adoucir, d'amadouer l'esprit
 De l'ignorant, de l'érudit.

Alors que ballotté par l'horrible tempête,
Du désespoir il croit avoir touché le faite !

Tu sais calmer la plus vive douleur
En modulant un chant jadis bien cher au cœur !
Quelque lai favori d'une sœur, d'une amante,
Faisant couler enfin une larme trop lente ;
Et lorsque par hasard nous traversons oiseux
Le porche déserté d'une chapelle antique,

De Dieu le temple magnifique,
Où vient à peine, hélas ! parfois le curieux,
Et de la nef que des flots d'harmonie
De leur puissance indéfinie
Viennent saisir les cœurs et leur jeter l'émoi
Dont Dieu souvent nous fait le bienveillant octroi,
Alors pleins de respect nous sentons dans notre âme
De la dévotion la pure et chaste flamme,
Et le cœur subjugué foulons plus doucement
Du temple saint le sacré pavement.

Oh ! qu'il serait peu poétique
Notre Monde—sans la Musique ?

La Musique est partout, dans le chant des oiseaux,
Dans la mer qui mugit, aux glouglous des ruisseaux,
Dans l'écho babillard, dans la feuille qui tremble,
De l'univers entier dans le grand tout ensemble,
Dans le joyeux crier, voire dans le coucou
Qui nous lance au printemps son suave hou-hou ;
Elle a des bruits charmants dont la bonne nature
De la vie a doué le plus léger murmure,
La Musique en un mot sous l'abri du ciel bleu
N'est autre que la voix de Dieu !

En revenant chez nous de cette longue course
Faites la nuit à travers champs,
Sous l'œil doux de la Lune, aussi de la grande Ourse,
Aux voix de la nature, à ses chants ravissants,
Jusqu'à Dieu s'élevant ainsi qu'un saint cantique,
Joignons humblement notre voix sympathique,
Remerciant du fond du cœur

Le Créateur
De nous avoir fait don du dictame magique
Que sur l'âme épand la Musique !



COWPER (WILLIAM).*

LA ROSE.

LA Rose que Marie à son amie Anna

Donna,

Était couverte alors des gouttes d'une averse
Qui lui faisait pencher la tête à la renverse.

L'abondante rosée allourdissait la fleur,

Son cœur

De ses larmes gonflé, semblait pleurer encore
Sur les boutons absents qu'elle avait à l'aurore.

Témoin de ses douleurs, je compris son chagrin :

Soudain,

Je la pris vivement pour étancher ses larmes,
Mais je la vis tomber effeuillée—et sans charmes.

Ah ! me dis-je, tel est le rôle qu'ici bas

Hélas !

Bien des gens, parmi nous s'érigeant en Socrates,
Jouent sans remords auprès des âmes délicates.

Si j'eusse su te prendre avec plus de douceur

O Fleur !

Pour quelques jours encor tu restais fraîche et belle,
Et faisais l'ornement d'Anna, ta sœur jumelle !



CRASHAW (RICHARD).*

ÉPITAPHE.

Sur le mari et la femme qui moururent et furent enterrés ensemble.

POUR ceux-ci que la mort réunit à la fois

Le tombeau n'est qu'un lit de noces sous la croix ;

Car bien que le destin pouvait de vive force

Entre l'âme et le corps opérer un divorce,

Il s'arrêta devant le commerce si doux

Qui ne faisait qu'un seul de l'épouse et l'époux.

Chut ! voyageur ne pleure mie,

Dans le dernier sommeil leur âme est endormie,

Ils gisent les deux tourtereaux
 Dans ces liens qu'amour pour eux a fait si beaux :
 Malgré leurs draps de plomb, leur oreiller de pierre,
 Draps peu chauds cependant, oreiller de misère,
 S'ils gisent là tous deux comme s'ils étaient morts,
 Passant ne les plains pas.—L'amour a fait la couche,
 Ils sont heureux encor dans de muets transports
 Cœur contre cœur, bouche sur bouche :
 Oh ! laisse-les dormir en paix jusqu'au matin
 Qui mettra fin à cette nuit d'orage,
 Où chaque sarcophage
 Etant brisé, poindra l'éternel lendemain ;
 Lors, les rideaux tirés, ils verront la lumière,
 Qui ne doit plus s'éteindre, éclairer leur paupière !

— — — — —

DAVIS (FRANCIS).

UN COUP D'ŒIL EN ARRIÈRE.

AH ! ce n'est pas ainsi que nous nous rencontrâmes,
 A peine y a-t-il quelques ans !
 Les formes de l'hiver n'enchaînaient pas nos âmes,
 A peine y a-t-il quelques ans !
 Oh ! n'avons-nous donc pas su préserver la trace
 De ces jours autrefois dorés par le soleil,
 Alors que la franchise ajoutait une grâce
 A cet amour naïf, si frais et si vermeil !
 Quand l'amitié toujours avait pour son cortège
 Une fleur de printemps pour sourire à tous deux :
 Dites-moi que ces fleurs bien que blanches de neige,
 Ont en elles encor parfums délicieux.
 Ainsi certes il en doit être :
 A peine y a-t-il quelques ans
 Ne vous souvient-il pas que dans ces jours charmants,
 Nous disions : " Leur beauté ne saurait disparaître
 Elle doit défier le temps ! "
 Ah ! ce n'est pas ainsi que suivions notre voie
 A peine y a-t-il quelques ans !
 Nos jours étaient alors filés d'or et de soie
 A peine y a-t-il quelques ans !

Quand la ferveur donnait à l'amitié des ailes,
 Quand la musique aussi nous ravissant le cœur,
 Nous faisait éprouver sensations nouvelles,
 Si qu'en l'œil de chacun souvent tremblait un pleur !
 Oh ! de par ces beaux yeux rougissant d'être humides,
 Oh ! disons que nos cœurs, encor qu'ils soient fanés,
 De l'hiver glacial n'ont pas encor les rides,
 Et qu'à ces souvenirs ils ne sont pas morts-nés.

Ainsi certes il en doit être :

A peine y a-t-il quelques ans,
 Que nos cœurs conservaient tous ces émois charmants
 Qui font du souvenir le plus grand bien peut-être,
 Et le seul qui survive au temps !

Nous n'avions pas alors cet air d'indifférence

A peine il y a quelques ans !

Le monde n'avait pas sur nous déteint d'avance

A peine il y a quelques ans :

Mais l'éclat disparaît de chaque front superbe,
 Et notre verve aussi passe et se refroidit ;
 Nouvelles amitiés à peine à l'état d'herbe,
 Ne pouvons certes pas les porter au zénith !
 Pourquoi donc égorger et massacrer les vieilles ?
 Ici de par l'amour et la sincérité,
 Cramponnons-nous aux fleurs, du printemps les merveilles,
 Et dans l'hiver encor sachons trouver l'été :

Ainsi certes il en doit être :

A peine y a-t-il quelques ans

Les parfums de ces fleurs étaient si séduisants !

Sachons le retrouver encor ce doux bien-être,

Ne mourrons pas avant le temps !

DENHAM (SIR JOHN).*

SUR LA TAMISE.

BIEN qu'elle ne ressemble à ce fleuve sauvage
 Qui roule dans ses flots l'ambre et des sables d'or,
 Si vous voulez savoir où reluit son trésor,
 Ne fouillez dans son lit,—regardez son rivage.

DOBELL (SIDNEY).

FRAGMENT DU POÈME DE BALDER.

SCÈNE II.

(De la chambre contiguë, à travers la porte entr'ouverte, on entend le balancement d'un berceau et la voix d'Amy.)

LES ans viennent, les ans s'en vont,
Comme de mer en mer la brise dégoisée
S'en va trouver le vent dans son antre profond,
Par la pluie et par la rosée.

Deux saules mariés vivent près du ruisseau
Là-bas ;—dodo, l'enfant, le vent mugit, dodo,—
L'un vigoureux, mais l'autre, existence brisée . . .
Vivant tous deux de pluie et de rosée.

Le saule faible est pourtant jeune et beau,
—Dodo, l'enfant, dodo, le vent mugit, dodo,—
Il entend du printemps ailleurs sourdir la sève,
Il entend bourgeonner la feuille qui se lève ;
Mais malingre, il se penche, et se pleure sur l'eau,
Sa tête s'incline écrasée
Sous la pluie et sous la rosée.

Sous le saule s'en va miroitant le ruisseau :
—Dodo, l'enfant, dodo, le vent mugit, dodo,—
De l'été la feuille de rose
Glisse sur le ruisseau comme glisse un bateau ;
L'hiver au souffle grandiose
Fait promener sur le ruisseau
La feuille qu'il arrache au chêne du hameau ;
Mais, malingre, le saule il projete dans l'eau
Sa silhouette tamisée
Sous la pluie et sous la rosée.

Jusqu'au saule le vent fait gonfler le ruisseau
Parfois ;—Dodo, l'enfant, le vent mugit, dodo,—
Puis le ruisseau perfide
S'affaisse après avoir passé sa lèvre humide

Sur les doigts effilés du pauvre arbre pleureur ;
 Lors dans ses yeux le pleur succède au pleur,
 Et de sa paupière irisée
 Aux rayons du soleil tombe en pluie, en rosée.

Les ans viennent, les ans s'en vont,
 Hélas ! hélas ! hélas ! c'est le lot de la vie !
 Sous mes yeux cependant, d'un éclat qui confond
 Miroite un ciel à faire envie ;
 Hélas ! hélas ! hélas ! c'est le lot de la vie !
 Le printemps s'éjouit dans le saule joyeux,
 Vert, bien portant, et plantureux ;
 Au saule tout chétif et qui fait peu d'envie
 Il donne à peine et le souffle et la vie ;
 Faisons doucement monter jusques aux cieux
 Ce doux refrain : " Hélas ! c'est le lot de la vie !"
 C'est ce qui fait que moi, pauvre saule pleureur,
 Je m'affaisse sous la douleur,
 Et vibre un long sanglot de mon âme brisée
 Sous un soleil brillant, la pluie ou la rosée.

DORAN (DR.)

CHANTS PARMI LES FLEURS.

I. LE PRINTEMPS ET SES SOUVENIRS.

La terre sombre a cessé d'être triste,
 La nature se fait artiste,
 L'Espérance à nouveau dore tout de ses feux ;
 Et le monde comme une bombe,
 Eclate et surgit de la tombe,
 Du Printemps guilleret au souffle harmonieux !

Le lac dormant dans un sommeil paisible
 S'éveille, et redevient sensible,
 Et de son cristal pur faisant un réflecteur,
 Il reproduit, il magnifie,
 Ou plutôt il photographie
 Du bel azur du ciel le spectacle enchanteur.

Elle n'est plus la blanche Perce-neige,
 Elle dont le coquet manège

Etait pensivement laisser pencher son front
 Sur le sol veuf de sa verdure,
 Et de fleurir sous la froidure.
 Ses sœurs, les autres fleurs, ne nous font plus faux bond.

Et tout d'abord la jeune Primerole
 Comme toujours nous tient parole ;
 L'Anémone riante apparaît à nos yeux,
 Aussi surgit de la fougère
 Et Violette et Primevère,
 Un monde de parfums dont l'encens monte aux cieux.

Le gai Printemps apporte avec sa joie
 Ses jours filés d'or et de soie ;
 Au loin a fui l'hiver, et voilà que nos cœurs
 Paraissent renaître à la vie,
 Car aux plaisirs tout nous convie,
 Les rayons du soleil, les arbres et les fleurs.

Et quand les fleurs sans tambour ni trompette
 Ont pris la poudre d'escampette,
 Que de nouveau sur nous plane le noir hiver,
 Nos souvenirs vont en arrière
 Refaire école buissonnière,
 Et du Printemps encor rêver le doux éther.

Et l'homme aussi quand dans l'hiver de l'âge
 Lui vient l'ennui du long voyage,
 Tous ses printemps passés il va les compulsier,
 Des fleurs depuis la Perce-neige
 Il revoit le charmant cortège,
 Et la fleur de l'amour qu'il cueillit—un baiser.

II. FOLLES RIDES SUR MAI.

Qui ne serait gai ?
 C'est le mois de Mai ! c'est le mois de Mai !
 La nature dit : " Oh ! quel plaisir j'ai ! "
 Et l'arbre et la fleur aussi sans délai,
 Disent à l'hiver : " D'ici fais déblai ! "
 Car à travers la plaine
 Arrive en sautillant, courant la pretontaine
 Le fils du Printemps, le tout gentil Mai.

Qui ne serait gai ?

Quand même on serait triste comme un geai,
Les soucis s'en vont dès que paraît Mai,
De leurs doux glouglous les eaux font l'essai,
Le zéphir aussi dit son virelai

Quand il entend, merveille !

Le pigeon roucouler et bourdonner l'abeille
Au retour de Mai, du tout gentil Mai !

Qui ne serait gai ?

A l'aspect de Mai, du tout jeune Mai,
Sur l'hiver honteux passant le balai,
Baisant les boutons d'un chaud baiser vrai !
Du joyeux poisson présidant au frai,
Et de sa chevelure

Laissant tomber des fleurs pour servir de parure
Aux tendres objets qu'aimons comme Mai !

Qui ne serait gai ?

Lorsque l'alouette au matin de Mai
S'élève dans l'air, module un essai,
Et chante au bon Dieu son doux virelai,
Sur son aile assise, et sans autre étai :

Est-il une musique

Plus belle que ne l'est ce cantique mystique
Au matin de Mai, du tout gentil Mai !

Qui ne serait gai ?

Alors que l'on voit par un soir de Mai
Filles et garçons, se faire un étai
Des bras d'un chacun, puis chanter ce lai :
"Dès que je vous vis, moi je vous aimai !"

Mais chut ! je dois me taire,

Je ne veux déchirer le voile du mystère
Des charmants romans que fait naître Mai !

Qui ne serait gai ?

Mais filles craignez dà le papegai
Oiseau de carton, aussi beau qu'un geai,
Dont il n'est pas bon de faire l'essai,
Mais sachez capter un amoureux vrai,

De craintes que fillettes

Vos amoureux ne soient comme les alouettes
Qui chantent, mais prou, quand est passé Mai !

III. L'AMANT ET LES FLEURS.

Comme le cœur a soif parler de ce qu'il aime !
Pour lui c'est le bonheur suprême
Que de rêver à ses traits enchanteurs,
Parmi les Fleurs !

Or je m'incline moi devant la Violette
De parfums une cassolette ;
Pourtant me dis, je connais, c'est certain
Parfum plus fin ;

Et je connais aussi plus belle que la Rose
Qui là bas sur sa tige pose,
Modeste fleur, fraîche comme un Bluet,
Qu'aime en secret.

Le tout gentil Muguet, le Lis de la vallée
Qui se plaît sous la verte allée,
Baissant la tête en sa simplicité,
A sa beauté.

Et le tremblant Lis d'eau qui s'étale avec grâce
Du vif courant sur la surface,
Ressemble aussi, tant il est langoureux,
A ses beaux yeux.

Elle n'est pas semblable aux brillantes Tulipes
Qui pour elles n'ont que leurs nippes,
Elle a parfum . . . de plus, penser profond
Est sur son front.

Mais bien elle ressemble à l'arbre des Antilles
Au ciel élevant ses aiguilles,
Superbe à l'œil, mais annonçant encor
Un terrain d'or.

Ainsi quand un chacun sur sa douce figure
Porte son regard d'aventure,
Dans son sourire il devine soudain
Son esprit fin !



DOWNING (MRS.)

CHANT DES RUISSEAUX.

Nous nous élançons, nous nous élançons,
Abondants et clairs, broyant les glaçons,
Longtemps dans ses fers l'hiver triste et sombre
Nous a retenus prisonniers d'état,
Sans pouvoir bouger : à bon chat, bon rat !
Voici le printemps ! de l'hiver fuit l'ombre,
Et le beau soleil de ses rayons d'or
En nous réchauffant nous donne l'essor.

De nos flots nombreux le fringant trésor,
Nous le déversons encor, puis encor,
Du haut pic des monts jusque dans les plaines,
D'écume imprégnant le gai défilé,
Le riant vallon dont trouvons la clé,
Et nous reposons auprès des fontaines ;
Puis de notre chant charmons les échos,
Quand nous rejoignons, en mêlant nos flots.

Oui, quand nous sortons de nos noirs cachots
Comme des lutins gais, plaisants, falots,
Nous éclaboussons la jeune verdure,
De loin on croirait à notre courroux
Tant sont pétulants nos joyeux glouglous,
Mais rions au nez de Dame Nature,
Et les jeunes fleurs reçoivent de nous
L'éclat qui les rend de riches bijoux.

Ecoutez les chants, les chants un peu fous
De nos eaux venant froisser les cailloux ;
Lorsque du glaïeul brisons la limite,
On dirait pardi ! troupe d'écoliers
Jouant en gamins sous les aliziers,
Et pour s'amuser s'émancipant vite.
Quand le printemps naît, nargue des glaçons,
Nous nous élançons, nous nous élançons !



DRYDEN (JOHN).*

VENEZ SI VOUS L'OSEZ !

"VENEZ, si vous l'osez !" proclament nos trompettes.
 — "Venez, si vous l'osez !" nous répond l'ennemi.
 "Nous venons, nous venons vous tailler des gourmettes,"
 Dit le tambour tonnant, — "et non pas à demi !"
 Maintenant chacun à l'attaque
 Court et se rue ainsi qu'un braque,
 Et les Dieux de là haut témoins du fier conflit,
 Plaignent l'humanité qui pour de l'or — s'occit !

 Les ennemis ont pris la poudre d'escampette,
 Le son de leurs clairons meurt au loin dans l'écho,
 La victoire est à nous ! proclame la trompette !
 Les Bretons sont vainqueurs ! *Memento ! Memento !*
 Sus ! pour prix de notre courage,
 Au pillage, amis, au pillage !
 Et puis nous reviendrons chargé d'un lourd butin
 De nos filles après redorer le destin !



ELLIOT (EBENEZER).*

LA PRIÈRE DU POÈTE.

Toi qui régis le ciel, la terre et l'onde,
 Dieu Tout Puissant ! permets que ton enfant,
 Humble, mais pourtant triomphant,
 Fort de la vérité qui soulève le monde,
 Soit sagement audacieux :
 Permets qu'il vive utile, au lieu de mourir vieux,
 Et que, Barde de la Patrie,
 Narguant le sycophante et le fourbe envieux,
 Ses chants aux jours du pauvre offrent une féerie,
 Et lui fassent chérir les lieux
 Où longtemps il vécut heureux, ou malheureux.
 Et puis, lorsqu'à la fin de son pèlerinage,
 La mort lui montrera le terme du voyage,

Dieu, fais que le poète, en un obscur tombeau,
Près de l'église du hameau,
Repose en paix, où l'herbe est verdoyante,
Où des fleurs du printemps l'haleine est énivrante,
Où l'abeille affairée aime à se recueillir,
Où le doux rossignol chaque nuit fait jaillir
En torrents d'harmonie
Ses chants de douceur infinie,
Où rougit l'anémone, où bruit le zéphir,
Où la foule est absente . . . et le laisse dormir !



ELLIOT (SIR GILBERT).*

L'AMBITION NE GUÉRIT PAS DE L'AMOUR.

NARGUE de mon troupeau je brisai ma houlette,
J'abandonnai soudain mes jeux sous la coudrette ;
Pour le front d'Amynta plus ne tressai de fleurs,
L'ambition pensais-je ôte l'amour des cœurs.
Pour trahir mon serment, délaisser ma bergère,
Avec l'ambition qu'avais-je donc à faire ?

Dans des pays lointains j'errai la nuit, le jour,
Espérant, mais en vain, me guérir de l'amour.
Sot que j'étais ! de croire aucune chose au monde
Capable de détruire une amour si profonde ?
Rendez-moi mon troupeau, ma houlette et mes jeux,
Amynta, mon amour, puis encore être heureux !

Hélas ! il est trop tard, et les larmes sont vaines,
Que sert te désoler et d'augmenter tes peines
Berger ? Pour Amynta tes soins sont superflus,
Car les moments perdus ne se retrouvent plus !
Pour trahir mon serment, délaisser ma bergère
Avec l'ambition que diable avais-je à faire ?



ELLIOT (MRS. LUCINDA).*

LE DON DE L'ENFANT.

Dédié à Mrs. J. Somerville Wood.

UN brillant jeune enfant errait dans un jardin
Par un beau jour d'été d'éclatante lumière,
Chassant de ci de là le papillon badin,
Et l'abeille, active ouvrière.

Il écouta d'abord sous les arbres voûtés
De l'oiseau, doux chanteur, l'antienne magnifique,
Qui rendait ces bosquets, pareils aux cavités
D'une sainte Eglise Gothique.

Puis il reprit l'essor cet adorable enfant
D'un pas libre et joyeux vers les prés, la verdure,
Examinant les fleurs, puis d'un air triomphant
En humant la senteur si pure.

Puis il cueillit soudain les plus splendides fleurs,
Le luisant bouton d'or, la noble tubéreuse,
Le beau lis odorant, les ceillets gais vainqueurs,
Et la tulipe ambitieuse.

Enfin il se tourna vers un fort beau rosier,
Il en cueillit les fleurs suaves et nombreuses,
Qui dans tout leur éclat, et d'un regard altier,
Au midi brillaient radieuses.

Alors mettant un frein à sa vive gaité,
De ses grands yeux pensifs il mesura l'espace,
Et les tournant soudain vers cet azur d'été
Que rien au monde ne surpasse :

Sa douce voix d'enfant prit un ton solennel
Alors qu'il murmura tout bas : " Chose certaine
Non, plus belles couleurs n'empourprent pas le ciel
Que ces fleurs à si douce haleine !

" Moi je vais les laisser sur le gazon mousseux
Pendant toute la nuit à l'ombre des étoiles,
Et demain la rosée en leur ouvrant les yeux,
Les trouvera plus beaux, sans voiles !

"Et peut-être, qui sait ? Que les anges de Dieu
A l'heure de minuit viendront prendre ces choses,
Pour les porter là haut par de là le saint lieu,
Où l'on dit que naissent les roses !"

Oh ! bel et jeune enfant, maintenant tu les vois
Ces magnifiques fleurs brillantes, éternelles,
Ces fontaines d'azur, ces bosquets et ces bois,
Et ces roses toujours nouvelles.

On t'a fait bon accueil au ciel,—Etre chéri,
Avec les harpes d'or, la cohorte des anges !
Comme à la rare fleur on te donne un abri,
De Dieu tu chantes les louanges !

Mais ta mémoire et ton doux souvenir
Sont restés ici bas, comme une chose chère,
Dans le foyer des cœurs que tu sus conquérir
Pendant ton séjour sur la terre !



ELRINGTON (S. N.)

LES LEÇONS DE LA VIE.

"Age teacheth Youth, and Youth instructeth Age."

"Qu'EST-CE que cette vie ? . . . Oh ! dites-le moi, Sage !
Vous sur le front duquel sombre s'assied le Temps ;
Dont la tête est blanchie aux durs sillons de l'âge,
Et qui des doux espoirs n'avez plus les printemps ?"
—"Voyez !" dit le vieillard, "ma figure ridée,
Et sur mon front plissé suivez dans leurs détours
Les traces de la vie, et vous ferez idée
Des labeurs du chemin dont j'ai suivi le cours !

"Oh ! regardez, garçon ! cette plage houleuse
Qui lutte à tout jamais contre les flots rageurs,
Les vagues, voyez-vous, dans leur humeur grondeuse,
Parquent dans un étau le sable en leurs fureurs ;
Ainsi garçon, ainsi, voyez-vous, tombe l'homme,
C'est ainsi qu'est la vie. —Au ciel voyez la nuit
Les étoiles briller, et puis s'éclipser comme
Sous un nuage obscur le beau soleil qui luit !

" Voyez l'été, voyez les magnifiques arbres
Elançant jusqu'au ciel leurs splendides rameaux ;
Alors que vient l'automne, ainsi que de vieux marbres
Ils s'égrènent bien vite, et tombent en lambeaux :
La fleur qui parfuma le sentier du village
Est le jouet du vent, et ne charme plus l'œil ;
Le ruisseau si gentil, au si frais gazouillage,
Gît desséché, sans voix, dans son lit— son cercueil !"

Quand il parlait ainsi ce vieillard funéraire,
Mon jeune cerf-volant aux si vives couleurs,
Se brisa tout à coup sous le vent en colère
Qui lança ses débris à d'immenses hauteurs ;
Dans le même moment où mon compagnon d'âge
Voyait épouvanté se perdre au fond de l'eau
Son bateau de papier, en criant du rivage :
" Oh ! par pitié sauvez, oh ! sauvez mon bateau !"

Aux genoux du vieillard nous tombons l'un et l'autre,
Tandis qu'à l'horizon se couche le soleil ;
Entrevoyant déjà quel sort sera le nôtre,
Cerf-volant et bateau nous ont donné l'éveil :
De nos illusions, de nos joujous la perte
Inculque à nos esprits la première leçon,
Nous parlant de liens brisés,— et plaidant certe
Pour l'orphelin laissé sans pain, pauvre garçon !

Pour ceux là qui s'en vont courir lointains rivages,
Pour ces rôdeurs jamais empressés du retour,
Vers des tombes sans nom marchant à tous les âges,
Ou qui meurent parfois avant qu'il ne soit jour,
Notre frêle bateau perdu dans l'eau profonde,
Ou notre cerf-volant par le vent déchiré,
Personnifient tous deux l'homme de notre monde,
Qui se perd dans l'abîme en rêvant l'azuré !



ELTON (SIR ARTHUR HALLAM, BART.)

LE MYSTÈRE DE LA VIE.

ENTRE l'or des genêts, et de larges fougères,
Serpentait un chemin tout couvert de bruyères,
Et qui se terminait en un vallon boisé
Qui servait de boudoir au zéphir alizé.
Ici, dans leur grandeur, se tenaient de vieux chênes
Des vents trop tapageurs arrêtant les haleines,
Tandis que, rabougris, arbustes épineux
Ependant de leurs fleurs les edredons neigeux,
Abritaient ce recoin où la pâle lumière
Du beau soleil couchant, de la nuit messagère,
A l'arbre venait dire : il faut t'arranger pour
Clore tes feuilles, car—voici la fin du jour !

Et souvent quand le ciel était d'un bleu splendide,
Je cherchais ce recoin, sorte de thébaïde,
Et sur un des versants enguirlandés de fleurs
J'aimais me reposer, les yeux demi-rêveurs,
La folle du logis la laissant dans la plaine
Courir le guilledou, courir la pretontaine,
Jusqu'à ce que vers moi voletaient les oiseaux
Douceusement, craignant un piège les petiots !
Ainsi lorsque ma vie était à son aurore,
Ce tout gentil recoin que me figure encore,
Avait en lui, c'est sûr, privilège certain
D'enlever mon esprit à tout ennui mondain,
Comme un bon livre dà dont la simple lecture
Offre un dictame à l'âme, et tout à coup l'épure.
Mais bientôt il en fut de moi, comme de tous,
Chacun a ses soucis, agneaux autant que loups,
Et sus ! je me jetai corps perdu dans le monde,
Oubliant mon recoin à l'ombre si profonde.

Et bien des ans s'étaient écoulés, quand un jour
De nouveau traversai ce tant aimé séjour,
Chemin tout serpentant, tout couvert de bruyères,
Entre l'or des genêts et de larges fougères ;
J'avais connu depuis les chagrins, le malheur,
Je n'étais pas exempt de péchés, mais mon cœur

Avait su préserver purs de tout alliage
Ces émois primitifs, bijoux du premier âge,
Et cherchais ce réduit, ce frais vallon boisé,
Qui servait de boudoir au zéphir alisé,
Espérant bien trouver encor sous ses voussures,
Doux solace à mon cœur, et baume à mes blessures.
Aujourd'hui comme alors vert était le gazon,
Et l'arbuste épineux couvert de sa toison,
Mais de sons importuns, de bruits confus, étranges
Quand j'approchais du but surgirent les mélanges,
C'étaient coups redoublés de pioche, de marteau,
Et la scie en colère agonisant l'étau ;
Des voix d'hommes aussi de leurs jurons vulgaires
Aux échos d'alentour envoyant les tonnerres ;
Je tressaillis soudain, et levant mes regards
Je vis mon beau vallon traqué de toutes parts :
Sous un soleil d'été c'étaient des troncs de chênes
Brisés ;—de bois taillis de nombreuses douzaines
Mis par tas, en fagots ; et le gazon foulé,
Le gazon frais naguère et de fleurs constellé ;
Puis de longues maisons faites d'ignobles briques,
Aux criardes couleurs, puis d'énormes fabriques,
Et tout cela grouillant de grossiers ouvriers,
Ruisselant de sueur dans leurs rudes métiers.

L'homme en fièvre de gain furetant par le monde,
Avait trouvé ce lieu de retraite profonde,
Et la fièvre soudain lui montant au cerveau,
Il avait sans pitié tout mis sous le marteau.

“ Pauvre recoin mouasseux ! doux abri ! ” . . . m'écriai-je,
“ Le lucre t'a souillé de sa main sacrilège,
Et de tout autres sons t'attendent maintenant
Qu'a fui la mélodie à ton bruit dissonnant ;
Tes beautés d'autrefois gisent sous tes ruines,
Ainsi que d'un beau corps s'emparent les vermines
Alors que l'âme a fui, quand a parlé la mort ;
Pauvre recoin si frais, oh ! que je plains ton sort !
Au lieu d'être l'écho des bruits de la nature,
Tu ne rediras plus que gros rire ou qu'injure,
Ou que débats honteux de ménages sans cœur,
Ou querelles d'amants, ou propos de pécheur !

La voix de la gaité, le cri sourd de l'angoisse
Se fondent en un chœur hideux qui toujours froisse ;
Les obscènes jurons de l'homme, et des enfants
Le murmure si doux, et sur nous triomphants,
Se fondent en un choc à la fois vif et rude,
Qui toujours vous fait mal, nargue de l'habitude !
Non loin du logement où gît le malheureux
Qui demande la mort,—que pourtant de ses vœux
Il voudrait retarder,—rit une jeune fille
Fredonnant au soleil quelqu' idylle gentille ;
Autour de son cou blanc flottent ses tresses d'or,
Et ses jolis yeux bleus ont plus d'éclat encor,
Elle ne peut savoir que tout près, d'aventure,
Est un pauvre mourant pour qui sa voix si pure
Est un supplice affreux. Près du cachot malsain
Où gît le criminel qui doit mourir demain,
Qui pour prier, trop fou de douleur et de rage,
Jette un œil hébété sur son étroite cage,
Appelant, mais en vain, la mort à son secours,
La mort qui ne veut pas écouter ses discours ;
Qui, squelette vivant, dans un mois, par la ville,
Vivra dans un musée à l'état de fossile,
Après avoir été par un soin tout pieux
Proprement étranglé Le juge dont les yeux
Ne sont pas encor secs de ces pleurs de commande
Qu'un reste de pudeur veut au moins qu'il répande,
Dans les occasions où tout franc et tout net
Sur sa perruque immense il met le noir bounet,
Le juge, en sirotant, ou le soir après boire,
De son futur pendu vous raconte l'histoire,
Et dans l'argot légal plaisante sans effort
Sur le vilain moment que va passer—ce mort !
Si de l'autre des lois, nous entrons dans l'église,
Qu'y voyons-nous souvent ? . . Fillette à taille exquise
Cherchant, en simulant un fictif repentir,
Supplanter sa rivale . . . oui, dût-elle en mourir !
En bénissant chacun et le riche et l'infime,
L'Evêque au fond du cœur ne croit commettre un crime
En faisant *in petto* (ce qui n'est pas fort bien),
Réserve, exception à l'endroit du Doyen ;

Le Recteur demandant d'en haut miséricorde
Sur son clerc endormi d'ire souvent déborde ;
Pendant qu'à quelques pas, et dans le demi-jour,
Du midi d'un Dimanche, et dans gentil séjour,
Quelque joueur blafard, éreinté de la veille
Boit sa rage en silence, ayant basse l'oreille,
Ruminant sa fureur contre de chers amis
Qui ne se doutaient mie être ses ennemis,
Parce qu'ils lui gagnaient, qui plus est sur parole,
Quelques riches filons du ruisseau le Pactole.
Le vice ainsi se rue à travers la vertu,
La joie à la douleur souvent à l'impromptu
Se heurte brusquement comme chaque nuance
Qui sur le canevas follement se balance.
Ainsi de ces maisons bientôt en sera-t-il !
Elles retentiront d'un incessant babil,
De ces propos diffus sans nulle consistance,
Qui résonnent à creux, vous heurtant à distance,
Comme un orgue touché par quelqu' indigne main,
Evoque des accents qui vous font fuir soudain :
Sous le rude doigté de la main malhabile
A travers les tuyaux ayant son domicile,
Sort un lourd grognement ; puis des soupirs confus,
Des lamentations, des sons aigres, diffus,
De longs gémissements, des propos de corneille
Et des cris chevrotants qui font mal à l'oreille."

Cependant à travers cette nuit du désert
Comme un phare reluit un espoir toujours vert ;
De douces visions d'une joie indicible
Qui de nos âmes font leur séjour invisible,
Et qui mettront en fuite aux feux de leur clarté
Les angoisses, les maux de notre humanité ;
L'homme pardonnera parce que Dieu pardonne,
A la main de l'amour il devra sa couronne,
Car si la vie humaine, elle, était sans péché,
Les belles actions n'auraient un débouché ;
Faute de se montrer languirait le courage,
La charité mourrait fort souvent en sevrage,
Et l'homme ne serait ni tout à fait pécheur,
Ni cependant un saint. Au lieu que, par bonheur,

Les maux les plus cuisants, les plus grands chagrins même
Des bénédictions lui donnent le baptême.
A travers maints espoirs déçus ou naufragés,
Des plaisirs archi-faux, des devoirs négligés,
Et des crimes choyés pendant un temps . . . s'avance
Avec un cœur contrit la noble Repentance,
Et sur le bras ami de ce bon ange . . . à Dieu
L'homme est conduit, là haut, par de là le ciel bleu !

EMERSON (RALPH WALDO).

CHAQUE CHOSE A SA PLACE.

Ce rustre à manteau rouge, aux champs pense fort peu
A toi qui le contemple au haut de la colline ;
La génisse non plus, qui mugit et rumine,
Ne mugit pas pour toi sous l'abri du ciel bleu.
Non plus le fossoyeur, pensif, ne s'imagine
En tintant lentement, le soir, le couvre-feu,
Que ce grand scélérat que le monde abomine
Napoléon le Grand, ce héros demi-Dieu
Au dire des soudards . . . sur le mont examine
Ses bataillons épais marchant selon ses vœux :
Et toi, tu ne sais pas non plus à quel bien-être
Ta vie a pu servir à ton prochain peut-être ;
C'est que tous en ce monde ont besoin d'un chacun,
Rien de beau, rien de bon, alors que l'on n'est . . . qu'un !

J'ai surpris les doux sons du chant de la fauvette,
Elle chantait à l'aube, et sa voix joliette
De ses concerts charmaient les échos d'alentour ;
Je l'apportai chez moi le soir du même jour,
Elle chanta, mais las ! son chant à mon oreille
Bien moins doux arriva ;—ce n'était pas merveille,
Je n'avais apporté chez moi ni les beaux cieux,
Le fleuve, ni le bois qui chantaient à mes yeux !

Les coquilles de mer gisaient sur le rivage
Doux esprits de la vague et du tant doux tangage,
Et le mugissement de leur mère,—la mer,
Apportaient à mes pieds leur frôlement léger.

J'essayai le varech et la gluante brume,
 Et j'emportai chez moi ces enfans de l'écume ;
 Mais ces pauvres objets avaient laissé là bas
 Sur la grève et le sable au milieu du fracas
 Des vagues . . . leur beauté.—C'est vrai dans toute chose,
 Ni le ruisseau, ni l'oiseau, ni la rose
 N'est par lui seul une beauté,
 Mais rassemblés . . . ils sont de Dieu la Majesté !

FELLOWS (MRS. F. P.)

L'HÔTE NON INVITÉ.

“ HOLÀ ! qui frappe ainsi du castel à la porte ?
 Quand a tinté minuit, quand il se fait si tard ?
 Ce soir la Châtelaine avec joyeuse escorte
 Tient sa cour—es-tu donc invité par hasard ? ”

“ Ne suis point invité, mais viens chercher la Reine
 Qui trône dans ces lieux ; ne dois prendre repos,
 Et je reviens de loin, tant qu'à la Souveraine
 De céans, n'aurai dit à l'oreille deux mots. ”

“ Serait-ce bien troubler ainsi les épousailles ?
 O Sire Chevalier songez-y donc un peu !
 Laissez se terminer ces superbes ripailles,
 La Dame vous verra demain matin pardieu ! ”

“ Jusqu'à l'aube du jour, Veilleur, ne puis attendre ;
 A la Dame je dois parler, c'est là le hoc,
 Et sans aucun retard elle aussi doit m'entendre,
 Car il me faut partir avant le chant du coq.

Montre-moi le chemin, je suivrai ta lumière ! ”
 Il suivit le fallot l'attardé visiteur,
 Tandis que le veilleur mâchait une prière,—
 De ce bardé de fer grande était la pâleur.

Ils atteignent la salle.—Or tandis que s'avance
 Le nocturne étranger, nul bruit ne font ses pas,
 Nulle ombre sur le mur n'annonce sa présence,
 Les pâles invités ont chuchoté tout bas.

Le chien sentant son flair a grogné d'épouvante

Des torches les lueurs prennent teinte de deuil,
Alors qu'il les approche ; et l'épouse est tremblante
Quand empoignant sa main blanche comme un linceul,

Impassible, il lui dit quelque chose à l'oreille.

L'époux est éperdu de voir cet homme mort
S'en venir raconter, chose qui l'émerveille,
Comment le traître meurtre eut lieu. C'est par trop fort !

" Vous vous teniez caché dans le bois solitaire
Vous, Chevalier félon, quand vous m'avez occis,
Quand pour boire au ruisseau je levais ma visière,
Les perles du ruisseau devinrent des rubis,

" Et mon sang le plus pur opéra le prodige,
Car le matin occis, je gisais sur son bord,
C'est par amour pour toi, belle mignonne, dis-je,
Qu'il fit par guet-apens de son rival un mort.

" Car tu lui promettais d'être son épousée,
De nouer avec lui le lien conjugal,
S'il pouvait de mon sang faire rouge rosée,
Et se débarrasser d'un odieux rival.

" Il est écrit là haut que pour ce fait immonde
Vos âmes, je les dois emporter en enfer,
Laissez donc ce festin, et quittez votre monde,
Avant le jour chez lui vous attend Lucifer ! "

Et le bardé de fer du sein de cette foule
Palpitante d'effroi, les a fait déguerpir,
Et le vent de la nuit avec ses cris de goule
Les emporte en ses plis et pour toujours souffrir.

FERROL (L'AUTEUR DE PAUL).

Vers écrits pour un ami qui désirait avoir en vers la phrase persane :—

Je revins au lieu de ma naissance et m'écriai : " Les amis de ma
jeunesse où sont-ils ? " Et l'écho de répondre : " Où sont-ils ? "

JE vous cherchai partout Amis de ma jeunesse,
Au soleil et dans l'ombre en ne prenant de cesse.

" Où sont-ils ? " disais-je, " où ? —Seraient-ils donc partis ? " . .
Je cherchai—j'écoutai —l'écho redit :—partis ! . . .

Lors tout autour de moi se fit un lourd silence,
 Une tombe était là ; surpris de défaillance
 A l'aspect de la mort, en pleurant je m'assis,
 Et mes sens s'affaissant voilà que m'endormis.

Devant mes yeux alors se pressèrent en foule,
 De mes amis pleurés comme une immense houle :
 Chacun d'eux témoignant d'un bonheur infini,
 Près de moi se plaçait tout en catamini.

Une clarté plus noble auréolait leurs têtes,
 Et d'un monde meilleur annonçait les conquêtes.
 Oh ! dis-je, en triomphant, oh ! oui je sens cela,
 Mes morts aimés sont là ! . . . l'écho répondit : — là !



FITZBALL (EDWARD).

LA FÉE ET LES FLEURS.

DANS ces temps d'autrefois où Fleurs, Arbres et Fées
 Causaient entr'eux, comme de bons amis,
 De la brise sur les bouffées,
 Une Fée étalant ses ailes de rubis,
 Venait dans chaque fleur miroiter ses doux charmes,
 Où la rosée avait posé ses larmes,
 Et gaîment voletait vive comme un toton
 De bouton en bouton.

Lors la folâtre Fée à l'orgueilleuse Rose
 A dit soudain : " Si se voilait le ciel,
 Que de pluie une forte dose
 M'empêchât de voler, pourrais-je en ton cancel
 Trouver un sûr abri ? " — " Que vienne la tempête, "
 Rougit la Rose — " ici te ferai fête !
 Dans les jours de bonheur ou dans les mauvais jours
 Je t'aimerai toujours ! "

D'un ton mélodieux au noble Lis la Fée
 Puis s'adressant : " Superbe Lis, dis-moi,
 Si le vent soufflait par bouffée,
 Pauvrette, trouverais-je un sûr abri chez toi ? "

Le Lis en pâissant : " Que vienne la tempête,
Ne changerai, toujours te ferai fête !
Dans les jours de bonheur ou dans les mauvais jours
Je t'aimerai toujours ! "

La Fée alors s'en fut trouver la Violette,
Lui demandant la même question.
Celle-ci d'une voix discrète :
" Ne me connais-tu pas sans affectation
Depuis longtemps ? " dit-elle— " à quoi bon les promesses !
Les faits eux seuls ont leurs délicatesses "
Et puis elle abaissa son voile ténébreux
Sur ses modestes yeux.

La tempête sévit, stridente, furieuse,
Le fauve éclair épandit sa lueur,
La Fée étourdie et peureuse
Vers la Rose s'en fut abriter sa frayeur :
" Je ne puis te loger, " lui dit soudain la Rose.
" Sur mes boutons dois veiller, et pour cause
Va cacher ta douleur dans la coupe du Lis,
Très amples sont ses plis. "

Vite s'en fut la Fée aux lieux où l'espérance
Lui faisait voir un gîte chez le Lis,
Mais le Lis n'ayant souvenance
De son offre d'hier, lui ferma son logis.
La malheureuse Fée alors toute éperdue,
Ses beaux habits trempés de par la nue,
Vers la modeste fleur qui ne se vantait pas
Poussa son dernier glas.

La Violette ouït ce long cri de détresse
A deux battants alors ouvrant son cœur :
" Descends, " dit-elle avec ivresse,
" Viens dans mon sein, petite, abriter ta douleur :
Ce ne sont jamais ceux qui nous font des caresses
Dans les beaux jours,—qui nous font des largesses
Lorsque pèse sur nous fortement le malheur ! "

Salut à l'entendeur !



Lors tout autour de moi se fit un l
 Une tombe était là ; surpris de
 A l'aspect de la mort, en pler (M A S).
 Et mes sens s'affaissant vo" L MORT.

Devant mes yeux alors et je languis à la peine,
 De mes amis pleuré tant et pleurant,
 Chacun d'eux t'égaré, gémissant et mourant,
 Près de moi se sentant venir ma fin prochaine,
 Une clarté de mon corps, triste réduit,
 Et d'un lancer vers l'éternelle nuit,
 Oh ! Vous qui fûtes longtemps sur terre,
 M Oh ! daignez éclairer un frère,
 Et dites-moi : que dois-je faire
 Lorsque m'apparaîtra la mort,

Pour calmer ma terreur, pour accepter mon sort ?
M'est avis que j'entends tout bas la voix d'un Ange
Me dire en des accents d'une douceur étrange :

" Viens-t'en, ne crains rien, sois sans peur,
 La mort est le chemin qui conduit au bonheur.

Viens, sois exempt d'alarmes,
 Tu seras plus heureux qu'en ce vallon de larmes.
 Comme César allons ! dans un noble transport
 Pour gagner la palme immortelle,
 Prends une assurance nouvelle,
 Le Rubicon est là, vole sur l'autre bord
 Dans les bras rugueux de la mort ! "

GANNON (NICHOLAS J.)

CHANT D'EVA.

ROULEZ saisons, roulez votre parcours,
 Eteignez-vous, éteignez-vous année,
 Pour m'amener le plus beau de mes jours
 Du sept du mois de Mai l'heureuse matinée.

Car ce moment hâté par mon ardeur,
 Fera de moi bien joyeuse épousée,
 Quand sur le lac je suivrai mon Seigneur
 Sur un coursier fougueux vers son bel Elysée.

mon charmant hymen pour faire honneur
ndront à moi gaiement les douces vagues,
vêtements d'admirable blancheur
"écume . . . et de frou-frous tout vagues.

côtés sortant de leurs berceaux
ur m'accueillir Sylphides et Nâïades,
S'avanceront du beau milieu des eaux
Et même aussi les Esprits des cascades.

Des eaux du lac alors les doux Zéphirs
Entonneront une hymne solennelle,
De notre hymen ils diront les plaisirs,
Aux échos ils diront que je suis la plus belle !

Et moi portant couronne de cristal,
Pour mon front pur un talisman magique,
Dorénavant j'aurai, c'est bien Royal !
Pouvoir à tout jamais sur le peuple féerique !

LE FRÈNE DE LA MONTAGNE.

SUR le versant rugueux dominant la campagne
Quand le Printemps revient avec ses jours si beaux,
Qui donne impénétrable un asile aux oiseaux ?
C'est le frêne de la montagne.

Et puis quand la bruyère envahit tout, et gagne
Avec son cramboisi le sommet des côteaui,
Qui sur le ciel étend le vert de ses rideaux ?
C'est le frêne de la montagne.

Et lorsque d'or l'automne orne au loin la campagne,
Qui se montre éclatant, dominant ses rivaui,
Et qui porte à son front de grenat des joyaux ?
C'est le frêne de la montagne.

Et quand le rude hiver sort un jour de son bague,
Que de neige il revêt les sites les plus beaux,
Qui des plus noirs autans fait la nique aux échos ?
C'est le frêne de la montagne.

Quel est-il enfin l'arbre en la Grande Bretagne
 Qui mieux enseigne à l'homme à supporter ses maux,
 Et qui, la liberté la porte en ses rameaux ?
 C'est le frêne de la montagne !

GARNETT (RICHARD).

LE MESSAGE DES FLEURS.

RUISSEAU fais ton chemin à travers la rivière,
 Et porte en sûreté sur ton aile légère
 Les fleurs que je confie à tes soins empressés,
 Jusqu'à ce que Clara sur toi, les yeux placés,
 Regarde de tes bords mon amoureux message
 Qui sera l'ornement de son gentil corsage ;
 Et puis doucement détourne ton courant
 Et le mets à ses pieds tout bas en l'admirant.

Pour te récompenser ma charmante maîtresse
 Sur toi fera tomber regard plein de liesse,
 Et te remerciera, vois-tu, gentil Ruisseau !
 Par un discours plus doux que le chant d'un oiseau.

Mais, mon amour, à toi Ruisseau si le confie,
 Il faut, c'est important ! qu'on ne te mystifie,
 Il faut être prudent, car maint cruel danger
 Lui tend un guet-apens à ton frêt passager !

Oh ! comme j'ai frayeur du pont et de la digue,
 Des herbages mousseux comme je crains la ligue,
 Et les glaïeuls aussi roulés comme serpents,
 Les roseaux efflanqués, les joncs par trop pimpants !

Si la Naiade aussi voyait à ta surface
 Mes fleurs, mes gentes fleurs voyager avec grâce,
 Elle les saisiserait bien vite dans ses jeux
 Pour s'en faire un turban orgueil de ses cheveux.

Donc Ruisseau bien aimé, sur ta nappe argentine
 Si rencontres le Cygne aux plumes d'aubépine,
 Invoque son secours ! — Barde ! il protégera
 Le bouquet qu'un Poète envoie à sa Clara !

GIDLEY (REV. LEWIS).

ESPÉRANCE ET MÉMOIRE.

L'ESPÉRANCE est un faon à la gentille allure,
Sur le versant d'un mont tout couvert de verdure,
Qui regarde s'ouvrir l'aube de la nature

Dans le loin vaporeux ;
D'où jaillissent d'abord les perles de phosphore
Qui ravivent la fleur, bien avant que l'aurore
De ses feux n'ait jeté l'éclatant météore
Sur l'orient des cieux.

Dans le cycle des ans écoulés, la Mémoire
Glane épars les épis du champ qui fut la gloire,
Et s'affuble en passant de cette robe noire
De l'automne en son deuil ;
Son chant quotidien est un chant triste et sombre,
Qui déplore le temps qui jà n'est plus qu'une ombre,
Ces jours qui ne sont plus, et sont malgré leur nombre,
Dans la nuit du cercueil.

GILFILLAN (ROBERT).

HYMNE AU SOLEIL COUCHANT.

SOLEIL du Firmament ! Planète merveilleuse !
Le jour finit pour nous ta course lumineuse,
Et pourtant au départ sur ton pinacle d'or
Tu domines la nuit, et brilles plus encor !

Descendant lentement vers un autre hémisphère,
Tu laisses ruisseler tes magiques lueurs
En dorant nos bosquets des flots de ta lumière,
Comme un suprême adieu que tu fais à nos fleurs.

Ton départ parmi nous amène la tristesse,
Quand d'autres nations adorent ton retour ;
Tu luis, et ta beauté se revêt de jeunesse,
Dans le sein de la nuit tu vas chercher le jour.

Où le tonnerre dort sans peur tu fais ta ronde,
De l'océan tu vas sonder les profondeurs ;
Suspendu dans les airs, tu contournes le monde,
Et caresses l'étoile au haut de ses splendeurs !

Eclat, gloire et grandeur voilà ta triple aurore ;
 Tu t'avances brillant, la majesté te suit ;
 Et quand de l'océan tu sors plus jeune encore,
 Et la nuit se dissipe, et le nuage fuit.

Tout confesse ici bas ta puissance infinie ;
 La nature doit tout à tes bienfaits nombreux ;
 Par toi rit le désert ; et de la Laponie
 Tu fais, quand il te plait, un Eden radieux.

Le temps ne peut te vaincre, et sur toi glisse l'âge,
 Les ans sont impuissants pour borner ton pouvoir,
 Force et sublimité voilà ton apanage !
 Toi Pèlerin du monde, et qui n'a pas de soir !

Soleil du Firmament ! Planète merveilleuse !
 Le jour finit pour nous ta course lumineuse,
 Et pourtant au départ sur ton pinacle d'or
 Tu domines la nuit, et brilles plus encor !

GOLDSMITH (OLIVER).*

LE VILLAGE ABANDONNÉ.

DÉLICIEUX Auburn ! ô toi charmant village,
 Le plus beau, le plus gai de tout le voisinage,
 Dont le printemps précocé, et d'été la longueur
 Assuraient le bien-être au pauvre laboureur.
 Chers et charmants bosquets de repos, d'innocence
 Séjour idolâtré de mon heureuse enfance,
 Sur ta pelouse verte ai-je souventefois
 Goûté le vrai bonheur dont m'énivrait la voix !
 Que me plaisais souvent à la si douce vue
 De tes charmes divers, sentir mon âme émue !
 La cabane à l'abri, la ferme à l'avenant
 Cultivée avec soin, le ruisseau badinant
 Au moulin affairé portant son onde utile,
 Sur le côteau voisin de Dieu le saint asile,
 Le buisson d'aubépine avec bancs alentour,
 Où pense la vieillesse, où chuchote l'amour !
 Que j'ai béni le jour, souvent longtemps d'avance
 Où finit le travail, où le repos commence.

Lorsque, libres de soins, tous les gens du hameau
 Venaient endimanchés sous le plus vieil ormeau,
 Les jeunes folâtrant sous son puissant ombrage,
 Les vieux les regardant, rêvant de leur jeune âge.
 Tours d'adresse par ci, tours de force par là,
 Et grands ébattements sur ceci, sur cela,
 Composaient le menu de ces heures de joie,
 Et lorsqu'on se lassait, cherchant une autre voie
 Soudain apparaissait jeune couple luttant
 A qui rendrait plutôt son danseur impotent ;
 Ou bien encor c'était jeune gars, par malice,
 La figure noircie avec jus de réglisse,
 Par ses contorsions, faisant pouffer chacun :
 Puis une œillade au blond, puis une œillade au brun,
 Lancée en contrebande, et malgré l'œil sévère
 D'un argus, de maman, d'un tuteur, ou d'un père.
 Ces charmes si divers, ô village enchanteur !
 Savaient tout faire aimer, tout jusques au labeur ;
 Ils penplaient tes bosquets de joyeuse influence,
 Mais de ces charmes, las ! il n'est plus d'apparence.

Doux village riant, frais et délicieux
 Tes charmes son détruits, las ! ils ont fui tes jeux ;
 Du tyran tes bosquets sentent la main jalouse,
 Le dévastation trône sur ta pelouse :
 Un seul maître accapare et tient en son pouvoir
 Ton domaine en entier, et rogne ton terroir ;
 Autrefois beau miroir du ciel et des nuages
 Ton ruisseau maintenant dort sous les marécages ;
 Hôte de tes sentiers, gardien de son trésor,
 De son nid qu'il protège, est là le lourd butor
 A la voix caverneuse ; et le vanneau volète
 En fatiguant l'écho de son cri de chouette.
 Informes, tes bosquets n'ont plus un abri sûr,
 Et la paréitaire étroit, détruit le mur,
 Tandis que tes enfants fuyant la main du maître
 Bien loin de leur pays s'en vont mourir peut-être.

Ce pays sera mis bientôt en interdit,
 Où s'accumule l'or, où l'homme dépérit,
 Les princes, les seigneurs peuvent vivre, ou non vivre,
 Le souffle qui les fit pent les faire revivre ;

**Mais la race des bons et braves villageois
Ne la détruisez pas,—on ne l'a qu'une fois !**

Il fut un heureux temps où dans notre Angleterre
Pour se nourrir chaque homme avait un coin de terre :
Lors un travail léger suffisait aux besoins.
C'est que l'homme avait lors qui lui donnait leurs soins
Deux braves compagnons la santé, l'innocence,
Et sa richesse était l'issue de l'opulence.

Mais les temps sont changés ; le commerce sans cœur
Confisque à son profit le champ du laboureur ;
Sur cette verte plaine où l'on voyait naguère
Quelques hameaux épars, des riches de la terre
S'étalent lourdement les vastes bâtiments,
Qu'habitent les soucis qui suivent les puissants.
Ces heures que faisait si douce l'abondance,
Ces désirs satisfaits à si peu de dépense,
Ces jeux qui pour théâtre avaient le vieil ormel,
Et du ménétrier l'archet éventuel,
Au loin tout cela va chercher plus doux rivage ;
Le bon vieux temps n'est plus, il a fui ce village.

Doux Auburn ! lieu charmant que j'aimais tant à voir,
Du tyran tes déserts attestent le pouvoir.
Maintenant en faisant mes rondes solitaires
A travers tes sentiers, à travers tes clairières,
J'évoque, mais en vain, tes charmes d'autrefois,
La cabane rustique, et la ferme, et la croix,
Et l'aubépine en fleurs ;—le souvenir réveille
Tout un monde détruit qui dans mon cœur sommeille.

Dans mes courses au loin, au retour, au départ,
Dans mes chagrins,—et Dieu m'en a donné ma part !
Je conservai l'espoir que mes dernières heures
S'acheveraient, Auburn, dans tes humbles demeures ;
Et de la vie alors d'attiser le flambeau,
Pour mieux le préserver de la nuit du tombeau :
Je conservai l'espoir un jour de faire montre
Devant les campagnards du savoir qu'on rencontre
Dans les livres bien lus, car l'orgueil en nos cœurs
A toujours quelque coin ;—puis à ces auditeurs

Bénévoles, narrer ma vie et mes voyages ;
Tel un lièvre traqué fuit vers ses noirs feuillages,
Je conservai l'espoir après si long souci,
De vers le ciel natal, venir mourir ici.

O solitude heureuse, ô bien douce retraite,
Qu'appelle vainement, qu'en vain mon cœur souhaite,
Qu'il est béni celui qui sous ces verts rameaux
Peut remiser son âge après de longs travaux ;
Celui qui quitte un monde en naufrages fertile,
Et vainqueur sans combat fuit vers un tel asile !
Pour lui nuls malheureux nés pour un travail dur,
Pour explorer la mine, ou l'océan peu sûr ;
Aucun portier grognon n'est là dans sa livrée
Pour chasser sans pitié le pauvre de l'entrée ;
Mais il peut s'avancer doucement vers sa fin,
Et d'anges entouré parvenir au déclin,
Imperceptiblement s'égréner dans la tombe,
Et vivre dans le ciel avant qu'il ne succombe.

C'était un bien doux son à la châte du jour
Que le bourdonnement que faisait tout autour
Du mont voisin, le bruit, les caquets du village ;
Quand par là par hasard, je rentrais au bocage,
Je l'écoutais souvent : là c'était le berger
Qui répondait au loin au chant vif et léger
De la laitière ; ici des canards et des oies
Caquetant sur l'étang ; le troupeau dans ses joies
Qui mugissait, bêlait ; les folâtres gamins
Echappés à l'école, inondant les chemins ;
La voix du chien de garde aboyant à la brise,
Et puis ce bon gros rire, enfant de la bêtise ;
Tous, des arbres cherchaient le vaste parasol,
Et servaient d'intermède au chant du rossignol.
Mais, maintenant, hélas ! a fui la turbulence
Qui de la ruche à miel annonçait la présence ;
Tout a fui, tout, hormis près de l'étang voisin
Cette veuve accablée et d'ans et de chagrin,
Qui pour gagner son pain fouille la cressonnière,
Ou brin à brin hélas ! fagote la bruyère,
Heureuse de trouver quand arrive le soir,
Un abri pour ses pleurs et pour son désespoir.

Près du taillis là bas où pousse à l'aventure
Encor plus d'un jardin, était jadis la cure.
C'était un homme cher au pays le Pasteur !
Il passait pour fort riche, en ayant pour valeur,
Et pour pourvoir à tout, même y compris ses livres,
Ce mince revenu,—par an—quarante livres.
Loin des villes, du monde, il allait son chemin,
Sans désir de changer pour un meilleur destin ;
Inhabile à flatter, à flatter la puissance
Par des concessions envers l'omnipotence ;
Son cœur avait appris à servir le malheur,
Bien plus qu'à s'élever par lui-même au bonheur ;
Sa maison bien connue était à tout le monde ;
Il hébergeait surtout la race vagabonde,
Censurait ses travers, mais soulageait ses maux.
Des riches au cœur sec, c'étaient tous les fléaux :
C'était le mendiant dont la barbe argentine
Fièrement descendait sur sa vieille poitrine,
Le viveur ruiné désormais sans orgueil,
Le soldat éclopé, tous trouvant bon accueil,
Et ce dernier surtout, qui narrait ses blessures,
Ses combats, ses exploits et ses mésaventures,
Montrant par A plus B, comme quoi le guerrier
Pouvait sans coup férir, attraper un laurier.
Et le brave Pasteur enchanté de chaque hôte,
De le fêter au mieux ne se faisait pas faute,
Oubliant ses défauts noyés dans ses malheurs
Pour ne se souvenir que de tarir ses pleurs.

Soulager le prochain, adoucir la misère,
C'était là son orgueil ; c'était sa vie entière ;
Toujours prompt à répondre à l'appel du devoir,
Il veillait, il pleurait, priait matin et soir
Avec tous et chacun : et tel en sa tendresse
Pour ses petits, l'oiseau leur fait une caresse
Pour les encourager à voler vers les cieux,
Tel il faisait briller l'espoir à tous les yeux.
Près du lit où gisait une fin d'existence,
Où péchés et douleurs étaient en permanence,
Là se tenait toujours le révérend Pasteur,
Et l'angoisse fuyait de l'âme du pécheur ;

La consolation calmait la peine amère,
Et les derniers accents étaient une prière.
Humble de maintien, sans affectation,
Sa parole à l'église avait de l'onction ;
L'auguste vérité dont il était l'organe,
Prévalait sur les sots, convainquait le profane.
L'office terminé, tout près du bon Pasteur
Se pressait le troupeau, rustre et cultivateur,
Et les petits enfants de l'entourer, de rire,
Et de tirer sa robe en quête d'un sourire ;
Ce sourire était doux, et toujours réchauffant,
C'était celui qu'un père adresse à son enfant.
Lui ne vivait vraiment que pour son entourage,
Il partageait la joie et les maux du village ;
Mais ses pensers profonds n'avaient qu'un but, le ciel.
Tel le pic élevé de ce roc éternel
Surgit majestueux, au-dessus des nuages,
Eclairé de soleil, dominant les orages !

Non loin de cette haie au genêt tout en fleurs
Qui longe le chemin, hélas ! sans promeneurs,
Se tenait du village, et l'école et le Maître ;
C'était un homme austère, et voulant le paraître :
Moi je le connaissais, comme tout écolier
Qui pour gagner la classe allonge le sentier ;
Et qui, chaque matin, lisait sur sa figure
Des désastres du jour l'inévitable augure.
Ces pauvres écoliers avaient rires tout prêts
Pour tous ses jeux d'esprit, pour tous ses quolibets,
Car malgré les dehors de sa face rigide,
Il lâchait quelquefois à son esprit la bride ;
Mais quand il arrivait au grave Magister
De froncer le sourcil pour eux c'était l'hiver.
Il était bon pourtant, et sa sollicitude
Était faire goûter les charmes de l'étude ;
Le village en entier proclamait son savoir,
Le fait est qu'il avait à lui seul le pouvoir
D'écrire et de chiffrer, de mesurer les terres,
Et de pronostiquer les vents bons ou contraires.
On disait même aussi qu'il savait arpenter,
Dresser plans et devis, et pour argumenter,

Le Pasteur avouait son indicible adresse,
 Car même étant vaincu, sans relâche et sans cesse
 Il parlait, il parlait, argumentait toujours,
 Et de mots si ronflants saupoudrait ses discours,
 Que pour les paysans c'était à ne pas croire
 Qu'un si petit cerveau contint tant ; mais sa gloire
 A passé comme une ombre ; il ne reste plus rien
 Du savant Magister, ni du logicien.

Près de cet églantier qui relève la tête,
 Où l'enseigne au passant disait jadis : "arrête !"
 Est à bas maintenant cette vieille maison
 Où l'*ale* et le *porter* étaient en floraison ;
 C'était le rendez-vous du jeune et du vieil âge,
 Et des hommes d'état de tout le voisinage,
 Qui parlant, et toujours criant tous à la fois,
 Avec de fort grands airs y discutaient les lois.
 L'imagination aime à faire revivre
 Ce parloir idéal où l'on s'écoutait vivre ;
 Le mur blanchi de chaux, le parquet bien sablé,
 L'horloge qui faisait un tic tac endiablé ;
 Un bahut qui formait, c'était ma foi commode,
 Le soir un fort bon lit, le jour une commode ;
 Tout à l'entour des murs, six paires de tableaux
 Du noble jeu de l'Oie illustrant les travaux ;
 Puis un foyer, l'été tout garni de verdure,
 Et sur de hauts rayons tasses faisant figure.

Pauvres splendeurs d'un jour ne pouviez-vous donc pas
 De sa chute sauver ce gai manoir ! . . . hélas !
 Il tombe, obscur qu'il est ; plus ne rendra la joie
 Au pauvre paysan à des soucis en proie ;
 Il ne redira plus le cancan du barbier,
 La nouvelle apportée exprès par le fermier ;
 Non plus du bûcheron la ballade joyeuse ;
 Non plus le forgeron à la face fumeuse
 Ne verra s'éclaircir son front tout rembruni ;
 Ni l'hôtelier non plus tout en catamini
 Ne viendra plus guetter, si circule à la ronde
 Le bonheur surgissant de la boisson féconde,
 La servante, non plus, n'est plus là pour baiser
 A son corps défendant, la coupe, et la passer.

Que les heureux du jour en leur pompeuse ivresse
Raillent de ces bonheurs la naïve simplesse,
Quant à moi, je l'avoue, un charme campagnard
Est plus cher à mon cœur que le vernis de l'art.
La nature, à jeu libre, est mère de la joie,
Elle enfante les jours filés d'or et de soie ;
Mais la pompe sans fin, mascarade à minuit,
Avec flots d'opulence, et tout ce qui s'en suit
Dans ces fêtes, avant que le cœur trouve joie,
A l'ennui fatigant il est souvent en proie.

Vous les amis du vrai, vous tous hommes d'état
Qui du pauvre voyez la misère, et l'éclat
Du riche ; examinez quelle est la différence
Entre pays heureux, et pays d'opulence.
La mer s'enorgueillit du vaisseau frêté d'or,
Hébé par la folie, il prend soudain l'essor,
Au port il a touché ; les heureux de la terre
Partagent ses trésors. Ecartons la chimère
Et voyons nos profits. Sous ce grand mot de l'or
Qu'existe-t-il ? . . . Un vide . . . un mot—et moins encor.
Aux utiles produits que fait cette opulence ? . . .
Il n'en est pas ainsi de nos pertes d'urgence.
Cet homme cousu d'or, tout vain, tout orgueilleux,
Prend pour lui, pour lui seul un terrain monstrueux,
Sur lequel plus d'un pauvre au soleil avait place ;
Mais il lui faut à lui pour son lac de l'espace,
Et pour son équipage, et puis pour ses chevaux,
Et pour sa moute, aussi pour ses nombreux troupeaux :
Le vêtement qui tient ses membres confortables,
A coûté le produit des plus riches étables ;
Son manoir étoffé fait pour gens comme il faut,
Rougirait de s'ouvrir au bourgeois, au rustaud ;
Pour héberger son luxe, il fait fouiller le monde,
Tandis qu'autour de lui, le pays à la ronde
Etouffe de pléthore, et languit de splendeur
Car qui ne vient de loin, est pour lui sans valeur.

Telle une jeune fille aussi simple que belle
Sûre de plaire à tous par sa fraîcheur nouvelle,
Fait fi de la toilette et des atours pompeux,
Et préfère à tout art le pouvoir de ses yeux ;

Mais quand fleur de beauté se fane et s'étiole,
Que d'amants bien soumis elle n'est plus l'idole,
Lors elle fait la roue, et s'affuble d'atours
Pour tâcher à sa glu de piper les amours :
Tel aussi ce pays d'abord de la nature
Paré des simples dons, un jour, s'il s'aventure,
D'un luxe corrupteur à tâter des grandeurs.
Il est sur son déclin, mais voyez ces splendeurs ?
Ici sont des palais, là bas des perspectives . . .
Mais où sont-elles las ! ses forces plus actives ?
Frappé par la famine, il part, il est parti
Le triste paysan sous ce luxe aplati :
Et lorsque, sans pitié de chagrin il succombe,
Le beau pays fleurit—jardin, ou plutôt tombe !

Pour fuir la pression, Riche, de ton orgueil,
Où donc ira le pauvre abriter son linceul ?
Sur la commune ? . . Hélas ! quelques brins d'herbe rares
Voilà pour son troupeau ;—les riches sont avars :
La commune ! . . elle sert à leurs troupeaux nombreux ;
Le pauvre ! . . heureux il est de glaner après eux !

Et qu'est-ce qui l'attend, s'il s'en va vers la ville ?
Mille tentations, pas de pain, pas d'asile.
Il verra l'abondance, et lui mourra de faim,
Il verra de viveurs un innombrable essaim
Dans un luxe honteux choyer leur existence,
Sans songer au prochain, non plus qu'à sa souffrance.
Ici le courtisan en habits de velours,
Là le pâle artisan qui travaille toujours ;
Ici d'un orgueilleux le cortège superbe,
Et là le noir gibet fauchant humaine gerbe.
Ce dôme où le plaisir à minuit tient sa cour
Pour tous les visiteurs est un brillant séjour ;
Au *square* flamboyant il pleut, il pleut du monde,
Une averse de gens, qualité sans seconde ;
Carrosses et coupés roulent avec fracas,
Aux regards ébahis de nombreux parias ;
Sûrement nul souci ne se glisse en ces fêtes !
Témoin de tels plaisirs peut-on rêver tempêtes !
Ainsi le penses-tu ? Regarde donc mon Dieu
Ici cette pauvresse, elle est sans feu ni lieu,

Et grelotte de froid ;—il fut un jour peut-être,
Au milieu du village, et de son doux bien-être,
Où de ses yeux émus il coula bien des pleurs
A quelque frais récit d'innocentes douleurs ;
Ses modestes regards ont orné la chaumière,
Parmi l'épine ainsi surgit la primevère ;
Et maintenant perdue, et perdue à jamais,
Vertu, famille ont fui : seuls veillent les regrets.
Près de ce seuil où vit son séducteur infâme,
Elle pose sa tête, et maudit, pauvre femme !
Le jour où pour la ville et pour son vain hochet
Hélas ! elle quitta sa bure et son rouet !

Est-ce que ton essaim charmant de jouvencelles,
Partage, doux Auburn, angoisses si cruelles ?
Elles aussi peut-être, en lutte avec la faim
A la porte du riche elles tendent la main !

Mais non. Les habitants de ton charmant village
Bien au delà des mers vers un lointain rivage
Ils errent épuisés ; le sauvage Altama
Voit les douleurs de ceux qu'Auburn toujours charma.
Quel changement, grand Dieu ! sur ce rivage aride
Dardent soleils de feu de la zone torride ;
Comme mailles serrés, d'impénétrables bois,
Où l'oiseau paresseux semble oublier sa voix,
Où le silence épais domine seul et règne,
Où vole en son effroi la lourde musaraigne ;
Des champs empoisonnés bien qu'ils soient plantureux,
Où distille la mort le scorpion hideux ;
Un lit où l'étranger vit toujours dans la trance
D'éveiller du serpent l'implacable vengeance ;
Où tigres accroupis vous guettent au hazard,
Où du sauvage au cœur vient vous frapper le dard ;
Tandis que l'ouragan grandit et se déchaîne,
Elève au ciel la trombe, ou renverse le chêne.
Oh ! que ces scènes là diffèrent d'autrefois,
Le frais ruisseau courant, la pelouse, les bois
Où circulait la brise, où sous un doux ombrage
Gazouillaient les oiseaux, les amours du village.
Quelles douleurs ô ciel ! Quand vint ce jour fatal
Où chacun dut quitter enfin le sol natal !

Quand de plaisirs défunts gardant la souvenance,
Ces pauvres exilés escomptaient l'espérance
De trouver tout là bas un même et pareil lieu
Au lieu qui recevait leur éternel adieu :
Et pour climats lointains prenant soudain alarmes
Sur ce lieu tant aimé chacun pleurait ses larmes,
Le bon vieux grand papa se trouva le premier
Prêt à partir Pour lui qu'était le monde entier ?
Rien.—Il sympathisait à la douleur profonde
Des siens,—mais son royaume était d'un autre monde !
Sa fille, plus charmante encore dans les pleurs,
Le suivait en silence en proie à ses douleurs,
Oubliant sa beauté ; pour soutenir son père
Elle quittait le bras d'un amant ; mais sa mère
Avec force exprimait ses chagrins, son malheur,
Quittant bien à regret l'asile du bonheur,
Embrassant ses enfants, las ! si jeunes encore,
Que des soucis, nul d'eux ne connaissait l'aurore,
Tandis que son mari, près d'elle, affectueux,
Dans son mâle chagrin l'exhortait de son mieux.

O luxe ! enfant maudit ! vil produit de la terre !
Contre de pareils cœurs t'échanger, ô misère !
Avec quel art perfide infiltrant ton levain,
Sous forme de plaisir tu glisses ton venin !
Les états gorgés d'or, imbus de ta gangrène,
Se targuent d'être forts, et se traînent à peine ;
Se gonflant, mais de vide, ils vont, ils vont toujours,
Chaque jour plus bouffis de maux grossiers et lourds,
Jusqu'à ce que pourris, usés jusqu'aux racines,
Ils croulent patatras, n'enfantant que ruines.
Même à l'heure qu'il est la dévastation
A commencé ;—partout gît la destruction.
Même à l'heure qu'il est lorsqu'ici je médite,
La rustique vertu je la vois qui nous quitte.
Voyez là bas à l'ancre où se tient ce vaisseau,
Triste et mélancolique il s'en va le troupeau,
De son amas confus il noircit le rivage,
De tranquilles vertus ô quel rare assemblage !
Ici c'est le travail satisfait de son lot,
Là l'amour conjugal, le sentiment dévot,

L'attachement au roi, le devoir à l'église,
 Et l'hospitalité, vertu qui moralise.
 Et toi ma Poésie,—aimable et douce enfant
 Toi qui fuis des cités le luxe ébouriffant,
 Peu capable en ces temps dégénérés, de honte,
 Ou de fixer les cœurs, ou d'être à frapper prompte ;
 Chère et charmante nymphe à l'œil doux, au cœur d'or,
 Ma honte quelquefois, mon orgueil plus encor !
 Toi de tout mon bonheur, de tous mes maux la source,
 Qui pauvre me trouvant, n'alourdit pas ma bourse,
 Toi le guide éclairé de la vertu, du beau,
 Toi de l'humanité le plus brillant flambeau,
 Nourrice de mon cœur, ma divine ambroisie,
 Adieu ma bien aimée, adieu ma Poésie !
 Et maintenant partout où s'entendra ta voix,
 Sur les rocs de Torno, par de là l'Illinois,
 Où brûle un long été de jours caniculaires,
 Où sévit un hiver de neiges séculaires,
 Puisse ta noble voix prévalant sur les cœurs,
 D'un climat peu clément adoucir les rigueurs ;
 Aider la vérité par ta douce éloquence,
 Aux hommes inculquer mépris pour l'opulence,
 Leur faire enfin goûter cette moralité :
 Qu'un état trouve en lui force et prospérité,
 Bien que pauvre, s'il veut, sachant rester son maître,
 Par le travail des champs assurer son bien-être ;
 Que les plus fiers états s'appuyant seulement
 Sur le commerce et l'or ont triste dénouement.
 Ainsi que l'Océan qui balaye les cimes
 Du môle altier, ainsi les balayent leurs crimes :
 Tandis que le Pouvoir vivant de ses élans
 Peut braver comme rocs la fureur des autans !

GOULD (H. F.)

LE CULTE PRÈS DU ROSIER.

AUTEUR de la beauté, Sublime Créateur !
 Qui d'un seul mot voulut que fut la Rose,
 Voici le lieu, le moment grandiose
 De chercher ta présence et de te faire honneur.

Le monde est lumineux, la brise est fraîche et pure,
 Le Rosier sur sa tige étale ses joyaux,
 Au ciel monte le chant primitif des oiseaux,
 Tout enfin rend hommage au Dieu de la Nature.

Sous ton œuvre admirable et ces rameaux d'été
 Chargés de fleurs s'inclinant jusqu'à terre,
 Je me prosterne, et t'adore en prière
 Toi qui crées la Rose et Moi dans ta bonté.
 Tu ne nous quittes pas. Ta robe de lumière
 Effleure doucement de ses plis onduleux
 Le bel arbre odorant au contour gracieux,
 Tandis que ses boutons entr'ouvrent leur paupière.

Ton nom sur chaque feuille, aussi sur chaque fleur
 Se trouve écrit ; ta sagesse éternelle
 Se voit aussi qui fait là sentinelle
 Dans l'épine crochue, arme de la pudeur.
 Et tandis qu'en ouvrant son sein la jeune Rose
 Avec amour répand ses doux parfums pour moi,
 A tes pieds prosterné, moi je t'adore Toi
 Qui fis la Rose un jour Toi l'effet et la cause !

GRAY (THOMAS).*

ODE.

Sur la mort d'une chatte favorite noyée dans un bassin de dorades
 chinoises. 1^{er} Mai, 1727, Cambridge.

C'ÉTAIT sur le bord escarpé
 D'un vase où l'art chinois étalait ses merveilles,
 Que Sélina pensive en frôlant ses oreilles,
 Se prélassait non loin d'un canapé.
 Elle regardait la caline
 Du lac la gentille piscine.

Emblème de contentement
 Son éloquente queue a révélé sa joie ;
 Sa patte de velours, doucement se déploie,
 L'eau la reflète—et son miaulement
 Semble dire : " Que je suis belle !
 Que je suis belle damoiselle ! "

Elle se mirerait encor
 Mais voilà qu'à ses yeux sous des formes étranges
 Divinités du lac apparaissent deux anges ;
 Leur armure est d'écailles sur fond d'or.
 Sans oublier son point de mire,
 Notre Sélima les admire.
 Et puis elle étend tout d'abord,
 Le poil de sa moustache, et puis après la patte,
 Et puis se rapetisse ainsi qu'un acrobate,
 Et puis s'allonge, et cela jusqu'au bord,
 Pour attraper si belle proie
 Elle cherche à se frayer voie.
 Du poisson ! . . pour un tel butin
 Chatte ferait ce que pour de l'or fait la femme ! . . .
 Elle allongea les doigts, soit dit sans épigramme
 Sur le rebord Et puis dans le bassin
 Tomba tête en avant le Diable
 Rit d'un rire incommensurable !
 Huit fois elle surgit de l'eau,
 Huit fois elle invoqua Neptune et les Naiades,
 Huit fois en dépit d'elle, elle but huit rasades,
 Huit fois enfin elle appela son beau,
 Rien ne vint—ni Tom, ni Suzanne ! . . .
 Il lui manqua même sœur Anne ! . . .
 Apprenez donc, jeunes Beautés
 Qu'un faux pas n'est jamais fait qu'avec une entorse,
 Qu'audace est bien souvent prélude de divorce,
 Que tous désirs ne sont pas voluptés,
 Et que le clinquant, d'aventure,
 N'a de l'or que la couverture.

GRAZEBROOK (HENRY).

RÉFLEXIONS PRÈS DU MONT RYDAL.

Es-tu donc bien parti ? . . . Je croyais dans mon âme
 Sentir de ton regard la douce et pure flamme,
 Cependant que mon corps devant ton nom muet
 En extase, pensif et frémissant restait.
 L'imagination me créait les merveilles
 Du lac,—et de ces vers le doux fruit de tes veilles.

Es-tu donc bien parti? . . . Je croyais ressentir
 Cette vibration dont j'aimais à jouir
 Quand ta voix s'élevait tranquille, harmonieuse,
 Et frappait la paroi de mon oreille heureuse.
 Oh! ce n'était hélas! que le soupir d'été
 A la brise venant parler d'éternité.

Mais es-tu donc parti? . . . Cette noble prestance
 Qu'avait mûri des ans la nombreuse séquence,
 Elle a donc trépassé! . . . Deux mots—deux seuls (1) font foi
 Que dans ta Majesté simple tu gis là—Toi!
 Mais tous ces beaux ressorts, ces jeux d'un Esprit Maître
 Après ta vie, à Toi, tu les laisses paraître;
 Ils sont chargés de dire à tous comme à chacun,
 La langue du Très Haut, du Triple qui n'est qu'Un,
 Que chacune des fleurs qui naît sur notre terre,
 De la sainte harmonie est le vocabulaire.

Se tenir sur le point où planait ton regard,
 Admire la beauté des lacs—un monde à part,
 Du poète sentir l'ineffable puissance,
 Et de son art divin diviniser l'essence,
 O Wordsworth! qui n'es plus! voilà ce que produit
 Ton tant doux souvenir sur chaque noble Esprit!

— — — — —

GRIFFIN (GERALD).*

LE BON VIEUX TEMPS.

Le vieux temps! le vieux temps! le gai! le bon vieux temps!
 Alors que j'étais jeune et libre,
 Quand de Pasque entendais les carillons charmants,
 Qui de mon cœur ému venaient toucher la fibre.
 Mon frais rameau de Pasque à mes côtés placé,
 Ma croix en mains, mon cœur en repos, pas glacé,
 L'espérance d'un jour prospère,
 Et du beau soleil sur la terre!
 Le vieux temps! ô le bon vieux temps!

(1) In Grasmere Churchyard a simple slab, inscribed: "William Wordsworth," marks the Poet's grave.—*Henry Grangebrook*.

Ce n'est pas que le sort m'ait fait des tours sanglants,
Ni parce que pâle est ma joue,
Que quand je pense à toi vallon de mon printemps
Je pousse des soupirs quelquefois je l'avoue !
J'ai, ne l'ignore pas, de sagesse un grand fond,
Bien plus que quand alors j'y flâuais vagabond,
Mais c'est qu'aussi dans ma sagesse
Il est un levain de tristesse !
Le vieux temps ! ô le bon vieux temps !

J'ai vécu pour avoir de bien joyeux moments,
Et pour avoir ma part de peines,
Pour voir que l'amitié, que ses transports charmants
Sont parfois trop sucrés ; — que les amours sont vaines ;
Triste, de la gaité pour singer les ébats,
Pour me lasser d'errer en de lointains climats,
Pour aimer mon île natale,
Et penser que rien ne l'égale :
Le vieux temps ! ô le bon vieux temps !

Et certes le pays n'offre de changements,
Les gais oiseaux chantent de même,
Les fleurs ouvrent toujours leurs calices charmants,
Le soleil éblouit la colline qu'il aime :
L'arbre qui m'ombrageait il y a bien longtemps
Il m'ombrage toujours comme au premier printemps ;
Mais de l'enfance mon poème
N'est plus ; et ne suis plus le même !
Le vieux temps ! ô le bon vieux temps !

Oh ! bon vieux temps reviens ! oh ! reviens bon vieux temps !
Si plein de soleil, de jeunesse,
Et que j'entende encor ces carillons charmants
Qui de Pasque à mon cœur annonçait la liesse,
Mais en vain verserais tous les pleurs de mes yeux,
En vain je pousserais des soupirs jusqu'au cieus,
Il ne reviendra plus je pense
Le bien aimé de mon enfance,
Le vieux temps ! ô le bon vieux temps !



HEMANS (MRS. FELICIA).*

LES TOMBEAUX D'UNE FAMILLE.

Ils crûrent en beauté, côte à côte autrefois
Tous, noble orgueil de la Famille,
Oh ! demandez aux monts, à l'océan, aux bois
Où dort maintenant leur argile ?

La même tendre mère autrefois, chaque soir
Se penchait sur le front d'un ange,
Elle avait sous les yeux chaque fleur du manoir . . .
Où donc est ce bouquet étrange ?

L'un parmi les forêts de l'occident, au loin
Est couché près d'un ruisseau sombre ;
L'Indien seul connaît le solitaire coin
Où du vieux cèdre il gît sous l'ombre.

La mer, la vaste mer elle emporta l'un d'eux,
Où dort la perle en ses abîmes ;
Le plus aimé de tous, et de ce lit aqueux
Les pleurs s'arrêtent sur les cimes.

Au pays du soleil l'un dort dans son orgueil ;
Dans une sanglante campagne,
De son noble étendard se faisant un linceul
Il tomba sur le sol d'Espagne.

Et l'une . . . au dessus d'elle est le myrte odorant
De l'Italie à douce brise,
Elle dépérit là parmi des fleurs . . . mourant
La dernière de son église.

Et séparés ainsi gisent en maints endroits
Ceux qui jouaient ou sœur ou frère
Sous le même arbre vert ; et dont les mêmes voix
Priaient près de la même mère.

Tous ceux là qui charmaient de leur chant la maison
Et lui donnaient gaité naguère ;
Oh ! quel malheur, hélas ! si n'avions d'horizon
Que l'horizon de cette terre !

HERRICK (ROBERT).*

CUEILLE LA ROSE.

QUAND tu le peux cueille la rose,
Car le vieux temps vole toujours,
Et cette fleur à peine éclore
Demain sera sur ses vieux jours.

Du ciel la magnifique lampe,
Le soleil, plus va son parcours,
Et plus le voilà qui décampe ;
Ainsi décampent les amours.

Le meilleur c'est le premier âge
Alors que jeune le sang bout ;
Ce temps passé, c'est grand dommage
L'homme n'a plus un seul atout.

Ne faites donc pas la sucrée,
Et mariez-vous au temps frais ;
Fille qui fait la mijaurée
Bien souvent en est pour ses frais.

A L'ALOUETTE.

DÉPÊCHONS, sus !

De bonne heure aujourd'hui je dois chanter matines,
Et dire tous mes oremus

A l'autel de Vénus voilé sous ses courtines.

Oh ! sois le clerc de cet hymen !

Alouette qui chante,

Surtout ne sois pas lente

A dire : "Amen !"

Si l'amour m'est propice et me donne un bien-être,

Alors je te fais mon grand prêtre,

Et te donne le soin

De brûler sans témoin

L'encens auprès de ma Déesse,

Tandis que moi j'acheverai la messe.

HOLMES (OLIVER WENDELL).

A UNE FEUILLE DE PAPIER BLANC.

FEUILLE poudrée à blanc, pâle comme la mort,
Dis-moi que seras-tu, chose au visage blême ?
Qui viendra te noircir, et t'imposer un sort
En incrustant sur toi conte ou poème ?

Est-il pour déchiffrer ton roman inédit
Maintenant,—un Voyant, ou bien quelque Sibylle ?
Non.—Sur un jeune front cherchez en manuscrit
La destinée . . . effort vain et stérile !

Sur ton sein virginal peut descendre l'amour,
Et puis y buriner sa joie ou bien ses larmes ;
Alors de Lélia, belle comme le jour,
Tu nous diras le pourquoi des alarmes.

Sur ton champ, prévenant la faux lente du temps,
En aiguisant ses dards l'implacable satire
Peut jeter en débris Bardes agonisants
Tout disloqués par cet affreux martyre.

Sur ton parcours peut-être, enfant de la terreur,
Viendra se promener un horrible Vampire,
Ou le marbre vivant de quelque Commandeur,
Ou bien encore un spectre y viendra rire.

Que si dans un moment de triste et sombre humeur
De mes chagrins sur toi j'exprime l'amertume,
Combien de jeunes yeux se mouilleront d'un pleur
Aux noirs récits de mon errante plume.

Mais au contraire, si, de folichonne humeur,
Sur ta feuille j'inscris un joyeux quelque chose,
Ton aspect semera la joie et le bonheur
Soudainement sur des lèvres de rose.

La Presse qui se montre aux yeux tous les huit jours
T'inclura volontiers dans l'essaim de ses gerbes ;
Et le Journal aussi cherchera ton secours
Pour te dorer de sentences superbes.

Sans langue, cependant, tu sais fort bien parler,
 Et ta voix fait écho de rivage en rivage ;
 Tu n'as pas d'existence, et peux inoculer
 Nouvelle vie à tout ton entourage.

Arène pacifique où luttent en champs clos
 Les nombreux courtisans de Dame Renommée,
 Du plus humble soldat tu peux faire un Héros,
 Du plus vantard un ignoble Pygmée !

Adonc prends en dépôt ces vers de ma façon,
 Qui pourront exciter un sourire éphémère,
 Puis après déperis—nous laissant pour leçon
 Que tout s'égrène et retourne en poussière.



HOOD (THOMAS).*

JE ME RAPPELLE.

Je me rappelle—oh ! oui je me rappelle
 La maison où je vis le jour,
 La petite fenêtre où dardait l'étincelle
 Du soleil, m'annonçant la vie et son retour.
 Il ne venait alors jamais un brin trop vite,
 Le jour qu'il me faisait avait trop vite cours,
 Mais maintenant je fais ce souhait illicite :
 Puisse ma nuit durer toujours !

Je me rappelle—oh ! oui je me rappelle
 Les roses aux douces odeurs,
 La violette aussi, la verte citronnelle,
 Et ces superbes lis aux magnifiques fleurs !
 L'endroit où mon bon frère au jour de sa naissance
 Planta le gland d'un chêne, arbre aujourd'hui pourtant !
 Les lilas où l'oiseau s'abritait en silence
 Contre un soleil trop éclatant.

Je me rappelle—oh ! oui je me rappelle
 Et l'escarpolette et ses jeux,
 Et je pensais alors que la vive hirondelle
 Comme moi humait l'air frais et délicieux :

Car mon esprit alors il volait sur des plumes,
 Rien ne pouvait calmer sa fièvreuse chaleur,
 Las ! il est aujourd'hui tout entouré de brumes
 Et tout alourdi de froideur.

Je me rappelle—oh ! oui je me rappelle
 Les hauts sapins, noirs, résineux,
 Je pensais autrefois que leur cime éternelle
 Du fin fond de la terre allait toucher les cieux ;
 Je l'avouerai c'était ignorance enfantine,
 Mais pour moi ce n'est pas triomphe ébouriffant,
 De savoir que le ciel bien moins ne l'avoisine
 Que ne l'avoisinait enfant !

HORNE (R. H.)

UN NOBLE CŒUR.

Légende Bohémienne.

“ APORTEZ des bosquets, des bois de la Bohême
 Couronnes, guirlandes de fleurs,
 Le lierre des rochers qui pousse au pic suprême,
 Le crocus aux vives couleurs ;
 Du sapin vert foncé les branches odorantes,
 Et de rosée étincelantes ;
 Apportez le lis blanc, les clochettes d'azur,
 Ornaments du vallon obscur ;
 Mais empruntez surtout les roses les plus belles
 Au charmant jardin de l'amour,
 Pour en faire à l'envi des guirlandes nouvelles
 Pour Hulda, qui doit en ce jour
 Epouser un héros, le plus brave des braves,
 De Sonnenfels le Chevalier,
 Le Sire de Ludolf, intrépide guerrier,
 Et le plus fameux des Moraves ! ”

Sire Ludolf est le preux chevalier
 Au bon droit seulement dont l'épée est acquise ;
 Qui sut toujours dans son noble métier
 Avoir pour sa patrie une tendresse exquise :
 Contre l'abus, contre la trahison,

De son Seigneur, ou bien un défaut d'allégeance,
Il se ruait armé de sa raison,
Mais jamais, non jamais on ne vit son blason,
Ni son drapeau, planer sans conscience
Sur un champ, *dit* d'honneur, pour gagner le renom,
Ou bien de l'or, ou bien de la puissance ;
C'est un fier chevalier, dont sublime est le nom,
Dont les vertus égalent la vaillance.

Ce chevalier, Hulda l'aimait d'un amour vrai,
Très simplement, nous le dit la légende ;
Quand le Sire Ludolf paraissait, c'était mai,
Son cœur allait vers lui comme une offrande ;
Aussi lorsque son nom et ses faits valeureux
Étaient chantés au beau milieu des fêtes ;
Cependant ce narré d'actes prodigieux,
De vertu mâle, ou de nobles conquêtes,
L'énivrait moins encor, brillait moins à ses yeux,
Que ce penser que dans son âme altière
Quelque chose de grand gisait mystérieux,
Capable un jour d'illuminer la terre.

Wolfram de Lindenforst, son père, a consenti
De leur amour à consacrer la chaîne,
Du Sire de Ludolf il est fier, mi-parti
Pour son renom, pour son riche domaine ;
Il regarda Ludolf d'assez bonne maison
Pour mériter son illustre alliance,
Du vaste Lindenforst et comme de raison,
Pour recevoir en dot le bien immense ;
Du mariage adonc il a fixé le jour,
Et maintenant le cortège s'avance
Sous un chemin de fleurs, chantant le chant d'amour
En s'arrêtant de distance en distance.

En contemplant les fleurs éparses sous ses pas,
La joue émue, avec charmant sourire,
A côté de Ludolf dans un doux embarras,
Hulda marchait, ses doigts, je dois le dire,
Aux siens entrelacés, tandis que le Seigneur
De Lindenforst son très honoré père,

Emboîtait solennel la mesure du cœur.
 Cependant que vers sa tête si chère
 Du Sire de Ludolf s'inclinait le beau front
 Dans un émoi pensif, involontaire,
 Né d'un ravissement si complet, si profond,
 Qu'il appelait un pleur sur la paupière.

Mais au galop qui vient en chevauchant là bas,
 Les vêtements tout couverts de poussière,
 Monté sur un coursier dont ardents sont les pas ? . .
 Nombreux vassaux le suivent par derrière ! . .
 Sa mission, l'aspère est amicale Mais
 Son grand aspect et son air d'importance,
 Conviennent assez mal d'une noce aux apprêts,
 Et puis en mains il brandit une lance
 Qui miroite au soleil C'est le neveu du Roi,
 Le jeune Otto—quel est donc le message
 Dont il vient en ce jour ici faire l'octroi ? . . .
 C'est important ! . . . Il paraît être en nage !

Saluant l'épousée, et le preux chevalier,
 Sire Wolfram, et les gens du cortège,
 Le messager royal arrêtant son coursier,
 De vers Hulda, plus blanche que la neige,
 Se retournant ensuite, et la main sur son cœur :
 " Oh ! bien pardon ! " dit-il, " charmante Dame
 Si j'interromps ainsi de vos noces le chœur :
 De notre Roi, c'est l'ordre, le proclame,
 Que le Sire Ludolf à Prague, avant ce soir
 Ait à partir pour un fait d'importance,
 Le Royal Ottocar qui désire le voir
 Compte sur lui pour faire diligence,
 Et moi, je compte aussi qu'il verra qu'un devoir
 Motive seul en ces lieux ma présence ! "

—" Sire Otto, j'obéis ! " . . a dit le Chevalier,
 En inclinant soudain sa noble tête ;
 " A Prague je me rends sur le champ, mon coursier
 Est un cheval pur sang que rien n'arrête.
 Mais vous, si vous pouvez avant votre retour
 Vous reposer, daignez, je vous en prie,

Du bon Sire Wolfram être l'hôte en ce jour,
Et prendre part à ce festin-féerie
Qui devait cette nuit " un mot, le mot amour
Seul surnagea de cette parerie.

Le Sire de Ludolf vers Hulda, son trésor,
Se retourna, pâle était son visage,
Il fixa son regard sur elle encor, encor
Comme pour mieux préserver son image ;
Puis ploya le genou l'espace d'un instant,
D'un seul instant devant sa fiancée,
Puis murmura des mots d'amour, puis nonobstant,
Partit soudain, emportant sa pensée.

Où le dernier sommet des monts se perd aux cieux,
Hulda fixa longtemps sa vue aimante,
Doutant encore si ses yeux, ses tendres yeux
Ne pourraient voir la plume étincelante
De son cher chevalier. Quand elle était ainsi
Le Sire Otto pencha sa haute taille
Par dessous son coursier comme voulant voir si
Sa lance était intacte, et sans entaille ;
Mais c'était un prétexte à l'effet seulement
De contempler tout ravi de sa grâce,
Hulda dont le regard en deuil de son amant
Errait toujours incertain dans l'espace.
Son désir satisfait, d'un bond vif et joyeux,
Le Sire Otto de façon gracieuse
Sauta de son coursier se posant glorieux
Devant Hulda qui s'éveilla rêveuse.

Le Sire de Ludolf grâce à son bon coursier
A traversé forêts, ruisseaux, ravines,
Il n'était encor nuit quand le noble guerrier
Escaladait les dernières collines
Qui laissaient d'Ottocar voir le palais altier,
Tout entouré de teintes purpurines.

" Oh ! mon vaillant Ludolf ! " a dit soudain le Roi,
" A toi merci ! . . c'est sur l'aile de l'aigle
Que tu viens aujourd'hui de la loyale foi
Me confirmer que tu connais la règle.

Mais tu dois me donner témoignage nouveau
 De ta vertu que je sais être austère,
 Regarde, je le veux, regarde ce rouleau
 Qui tombe d'âge, et s'égrène en poussière.
 D'un sinistre avenir c'est le triste flambeau
 Qui me prédit et désastre et misère :

*L'arbre de Lindenforst chaque fois—(c'est écrit
 Dans un temps bien ancien par un vieil érudit),
 Que dessus Sonnenfels il étendra ses branches,
 En l'étreignant d'amour comme font les pervenches,
 Un Roi mourra d'un coup inattendu,
 Et son trône sera perdu !*

Puis il dit à part soi : ' Cela pourrait bien être,
 De si grands biens donnent si grand pouvoir !
 Un homme vertueux peut devenir un traître
 De dominer pour lui quand vient l'espoir ;
 Ils pourraient bien mes droits, unis ces deux domaines,
 Être brisés par un mauvais vouloir ;
 Et me causer alors des malheurs et des peines
 Que d'arrêter il est de mon devoir !'
 " Tu vois donc chevalier quel destin me menace
 Si de Hulda deviens un jour l'époux,
 L'arbre de Lindenforst à ton rocher vivace
 S'agripperait, ce serait fait de Nous.
 Nous perdrons bientôt et le trône et la vie,
 Dans une guerre, une émeute, un combat,
 Et sort pareil pour nous n'est pas objet d'envie ;
 Voilà pourquoi, n'est besoin de débat,
 Illustre Chevalier autre part je t'ordonne
 D'aller porter les vœux de ton amour,
 Si tu prenais Hulda pour femme,—ma couronne
 Serait soudain perdue et sans retour.
 Mais comme fus toujours et vaillant et fidèle,
 Avec honneur que ton nom est cité,
 Prends la main de ma fille, elle est accorte et bella,
 C'est un guerdon, prix de ta loyauté !"

Le Sire de Ludolf secoua la poussière
 De son manteau, pendant que son regard
 De cette prophétie errait sur la chimère ;
 Puis saluant l'air plutôt qu'Ottocar,

Lentement, lentement couvant pensée amère
Il descendit l'escalier au hasard.

Le lendemain le Roi dès l'aube matinale
De son jardin parcourant un sentier
Le long de son palais près la tour en spirale,
Revisagea le noble Chevalier
A l'air majestueux orné d'un doux sourire :

"Je viens," dit-il, "Ottocar, ô mon Roi
Ici renouveler à tes genoux, doux Sire,
Mon dévouement, l'hommage de ma foi
Pour les grandes faveurs que daignas sur ma tête
Faire pleuvoir ; et puis te supplier
De m'accorder pardon si de par ta requête
Dois refuser de me laisser lier.

A mon premier amour jaloux d'être fidèle,
Je ne saurais, le dis en vérité,
Me lancer sans émoi dans une amour nouvelle,
L'ombre ne vaut pas la réalité.

Mais qu'il puisse advenir de cette prophétie
Malheur pour toi, sache le bien, ô Roi !
Ou de par mon castel, ou ma suprématie,
N'en sera rien ! . . . L'or ne m'importe à moi !

En tes mains, aujourd'hui, je renonce à mes terres,
A la couronne elles sont désormais,
Ne les possède plus mes biens héréditaires,
Mais libre, puis aimer ce que j'aimais.

Plus ne crains donc, ô Roi, cet augure funeste,
En te quittant sans mes terres je vais
Présenter à Hulda, qui comprendra de reste,
Vide ma main,—veuve de tes bienfaits !"

Le Roi très étonné ressentit la piqure :
"Sire Ludolf," dit-il, "Tu te fais tort,
Et te repentiras dans peu, la chose est sûre,
D'ainsi céder à si fougueux transport ;
Car lorsqu'un chevalier a perdu ses domaines,
Par là son droit de suzeraineté,
Son rang et ses vassaux, peines quotidiennes
Voilà son lot, nargue de sa fierté !

Il ne doit espérer jamais que la fortune
Vienne à nouveau, le prenant par la main,

Lui faire retrouver ses terres, sa pécune,
 Et lui créer encor brillant destin.
 Ta volonté, Ludolf, est-elle inébranlable ?”
 A ce propos le Chevalier sourit :
 “ Seigneur lige,” dit-il, “ elle est invariable,
 Ce que je fais, l’honneur me le prescrit !”
 D’un air superbe alors : “ Tu n’as vu la Princesse,”
 Reprit le Roi—“ mais assez toutefois,
 Assez ! . . Dieu te conduise !” . . “ Amen ” avec ivresse
 Répond Ludolf, “ car je fais ce que dois !”

Le Chevalier s’étant lors démis de ses terres,
 Sur son coursier, l’esprit très satisfait,
 S’en fut vers Lindenforst, puis en paroles claires
 Narra comment son bien était forfait.
 Cependant que Hulda rayonnait toute heureuse,
 Et que vassaux, dames et chevaliers
 Et même serviteurs dans leur humeur joyeuse
 Jetaient à l’air des hourra par milliers ;
 Tous hormis Sire Otto qui se mordant la lèvre
 A pas pressés quitta soudain les lieux,
 Et sauf Sire Wolfram qui bien loin d’être mièvre,
 Salua,—mais froid et silencieux.

“ Sire Wolfram, dis-moi, de cette noble Dame
 Devais-je pas de ton consentement
 Hier être l’époux ?” fit Ludolf—“ Sur ton âme
 Aujourd’hui, dis, quel est ton sentiment,
 Daignes-tu m’accepter encore sans domaine ?”
 —“ Oh ! de Hulda ce serait là l’orgueil !”
 Dit Hulda présentant soudain ses mains de reine
 Au Chevalier. Mais le front plein de deuil,
 Wolfram restait muet. A la fin, non sans peine :
 “ Nous convenons,” dit-il au Chevalier,
 “ Que de l’honneur en toi vibre la sainte fibre,
 Très noblement tu sus te délier
 Avec ton souverain, et certes restes libre,
 Si ton vouloir est de te marier
 A l’hymen convenu donner aujourd’hui suite ;
 Moi j’applaudis à ton loyal amour,
 Et suis très partisan d’une telle conduite ;

Mais je demande à compter de ce jour
 A différer d'un mois l'union projetée,
 Tous nos amis ont quitté ce séjour,
 Nous serons presque seuls quand viendra la nuitée.
 Nous fixerons dans un délai prochain,
 Sans trop tarder, un jour pour la cérémonie,
 Et ferons tout, afin que cet hymen
 Soit enfin célébré pour la néoménie."

"Ainsi soit-il !" A dit le Chevalier.
 Hulda triste, sourit au milieu de ses larmes,
 Cependant que—signe assez singulier,
 Certain pressentiment éveillait ses alarmes.
 Le Sire Otto ne quitta toutefois
 Du Sire de Wolfram la demeure splendide,
 De son amour divulguant les émois,
 Bien qu'on ne l'écoutât, qu'il prêchât dans le vide,
 Que sans écho se dissipa sa voix
 Sans jamais de Hulda troubler l'âme candide.

* * * * *
 * * * * *
 * * * * *

Quoique long à passer le temps suivit son cours,
 Trouvant Hulda plus fidèle à chaque heure ;
 Ce que vit bien Otto dans son espoir toujours
 Imaginant sa fortune meilleure.
 De la belle Hulda suivant partout les pas,
 Il en quêtait un regard, un sourire,
 Mais malgré ses efforts il n'obtenait hélas !
 Qu'un mot banal qui ne voulait rien dire.

Avant que la moitié de ce mois si traînard
 N'eût achevé sa marche triste et lente,
 Le Sire de Ludolf se trouvant par hasard
 Sur la terrasse auprès de son amante,
 Rencontra Sire Otto ; puis leur dit à tous deux :
 "Vous Chevalier, et vous ma douce dame
 Faites que mon discours trouve grâce à vos yeux,
 S'il vous paraît—car ce n'est, sur mon âme !—
 D'un glaive ressentir le choc impétueux.
 Mais Sire Otto, puisque de cette dame

Tu recherches la main qui doit m'appartenir,
 Mais dont Wolfram, le sais et le proclame,
 Voudrait, n'en doute pas, me priver ;—son désir
 Etant d'avoir non toi seul, mais tes terres,
 Tandis que moi n'ai plus que mon nom et mon cœur,
 Je quitterai ces beaux lieux où naguères
 Etant l'hôte accueilli, je puisais le bonheur,
 Jusqu'à la fin du mois. Resteras maître
 Toi, de te faire aimer, de briser mon amour ;
 Quand reviendrai,—soudain saurai connaître
 Par un mot de ma dame, et cela sans retour,
 Si contre moi se tourne la fortune !
 Et s'il en est ainsi te donnerai la main,
 Ami Princier ! sans haine et sans rancune,
 Puis au loin m'en irai chercher meilleur destin !”

Le Chevalier soutint avec tendresse
 De Hulda le beau front tout empreint de douleur,
 Puis il laissa, sans montrer de faiblesse
 La place à Sire Otto triste que fut son cœur :
 Et du castel avec grand' politesse
 Sortit, pour n'y rentrer que fin du mois, d'honneur !

Ni jour, ni nuit, minute ni seconde,
 Ne furent négligés par l'amoureux rival,
 Pour infiltrer de son amour profonde
 Dans l'âme de Hulda le sentiment royal.
 Il en fit tant, oui tant par ses largesses,
 Que le soleil n'avait pas d'ombre en vérité.
 C'étaient des jours d'incessantes liesses ;
 Car l'espoir dans les cœurs crée un si bel été
 Que même un lai plaintif, monillé de larmes,
 A l'oreille produit ne sais quelle douceur ;
 C'est Philomèle égrenant avec charmes
 Les perles de sa voix en narrant sa douleur.

Vers Ottocar un écuyer fidèle
 Par l'amoureux Otto fut envoyé deux fois,
 Au bord du lac, quand la nuit était belle,
 Avec Sire Wolfram souvent en tapinois
 Il causottait, si que voyant l'étoile
 Du soir, se refléter au plus profond des eaux,

Puis indiquant du ciel l'azur sans voile,
 Où l'étoile brillait parmi tant de flambeaux :
 " Tout aussi haut que cette haute sphère,"
 Dit-il, " est mon amour, et tout aussi profond
 Que le reflet où plonge sa lumière
 De ce lac enchanteur dans l'abîme sans fond ;
 Oh ! ton Hulda la gagnerai, l'espère,
 Par les soins empressés d'un amour sans second ! "

Sous le fardeau de trente une journées,
 A la fin succomba décrépît le vieux mois ;
 Le mois suivant avec ses destinées
 Nouvelles, se campa comme la fleur des pois.
 Avec ce mois plus brûlant, plus vivace,
 Du Sire de Ludolf le formidable amour
 Parut à tous, embelli par la grâce
 Qui le poëtisait ainsi qu'au premier jour.
 Sire Wolfram assemblant dans la salle
 Amis jeunes et vieux, convives et vassaux,
 Au centre mit, pâle comme une opale,
 Sa noble fille, Hulda, puis adressa ces mots
 Au Chevalier : " Pour ton amour, beau Sire !
 Pour sa chevalerie, et son haut sentiment,
 A toi merci ! Nul, on peut bien le dire,
 Ne montrera jamais si noble dévouement !
 Mais Chevalier, n'ai pas l'outrecuidance
 D'accepter, crois-le bien, sacrifice si grand,
 Tes vastes biens, ton immense opulence
 Entre tes mains le Roi les remet, te les rend ;
 Comme l'ami des amis le modèle,
 L'ami que nous prisons le plus, sois désormais
 Aussi longtemps de Lindenforst sous l'aile
 Que pourras le vouloir ; ce sont là nos souhaits ! "

Le Chevalier calme jeta la vue
 Sur le Sire Wolfram, et dit : " Je suis content,
 Ton amitié la tiens pour bienvenue ;—
 Mais cette prophétie elle existe pourtant ? "
 — " Oui ! " dit Otto ! " c'est un fait, cher Messire,
 Et qu'elle fut changée il serait suprenant,
 A quoi sert-il aujourd'hui d'en plus dire ? "

Sur ce, Sire Ludolf vers Hulda se tournant,
Dit d'une voix profonde autant que tendre :
" Adonc dame Hulda doit faire maintenant
Seule son choix . . . il convient de l'entendre ! "

Sans faire attention de Wolfram au regard
Où se lisait une sourde colère,
Hulda tendit la main sans apprêt et sans art,
A son amant, et dit d'une voix claire :
" Cette main t'appartient, ô loyal Chevalier !
En la prenant tu reperds tes domaines ;
Mais qui sait de l'amour toucher le doux clavier
Peut conjurer les chagrins et les peines. "

Le Chevalier avait pressé la douce main
Et fortement sur sa lèvre brûlante,
Le cœur si bien rempli d'un émoi tout divin,
Que la parole était pour lui trop lente ;
Lorsque, retentissant, un gantelet d'airain
Près de son pied tomba—dans l'épouvante
Tout le cercle à l'entour sans voix resta soudain.

Le fier Otto, les yeux pleins de colère,
De l'amour étoilé quittant le pur autel,
Croyait gagner un amour réfractaire
En jetant à Ludolf un si brutal cartel.

Le Chevalier ramassa, non sans grâce,
D'Otto le gantelet, puis jetant un regard
Sur son épée—alors quitta la place.
Au village voisin il s'en fut sans retard
Se préparer à répondre à l'audace
D'un goût assez douteux, de ce royal soudard.

Depuis six jours il avait en cachette
Cet irascible Otto, Prince du sang royal,
Fait maint apprêt. Prince, c'est d'étiquette,
Ne risque pas tomber comme un grand cœur loyal.
Donc il avait fait essai de ses armes,
Pour s'emparer de l'ombre, ou tenir au soleil,
Lorsque Hulda, cette vierge aux doux charmes,
Envoya de vers lui d'un matin au réveil
Le requérir d'un instant de présence.

"Ah!" se dit-il, "c'est bien! . . . le temps porte conseil,
Et la petite a déjà repentance!"

* * * * *
* * * * *

Alors Hulda, noble en sa gravité :

"Sire Otto!" lui dit-elle, "ainsi recouvert d'armes,
Tu crois pouvoir, en ta férocité,
Par un combat mortel, par ses vives alarmes,
Me confisquer contre ma volonté;
Ce droit je le renie . . . A Ludolf est ma flamme,
Ici bas, et . . . de par l'éternité,
Si seulement au ciel dois joindre sa grande âme.
T'adjure donc laisser là le projet
De désunir deux cœurs si bien faits pour s'entendre;
De l'amitié ne détruis pas l'effet,
Puisque ne puis t'offrir un sentiment plus tendre;
Ne souffrirai que deux hommes de cœur
Se ruent dans un champ clos pour happer une proie,
Rouge joyau dont a soif le vainqueur.
On ne peut me gagner, Otto, par telle voie!

"Royal Otto donc trêve à ce combat,
Entre Ludolf et toi, moi seule étais l'arbitre;
J'ai fait mon choix, il n'est plus d'altercat,
A quoi bon revenir encor sur ce chapitre?
Une bataille est l'affaire d'un jour,
Même à courage égal on la perd, on la gagne,
Mais moi de fait, je suis toute à l'amour,
Et ne serai jamais, non jamais ta compagne.
Par ce soleil libre qui luit aux cieux,
Si mon Ludolf t'occit, je dirai : c'est dommage!
Mais Sire Otto l'a voulu le fâcheux!
Si le Sire Ludolf succombe sous ta rage,
De toi j'aurai, comprends-le, tant d'horreur,
J'aurai tant de mépris, et de fureur jalouse,
Que c'est d'un fou risquer vie et honneur
Pour un but sans espoir . . . ne serai ton épouse! . . .

"Penses-y donc, une dernière fois
De Ludolf et de toi n'est égale la chance,

Toi que perds-tu ? . . La vie et non des droits . . .
Le Chevalier lui perd la vie, et sans doutance
Aussi l'amour. Peux-tu me refuser
La première faveur que moi je te demande ?
Serments d'amour m'en fis à ressasser,
De ce par trop d'amour fais-moi la moindre offrande !
Pour ton honneur, pour la paix, c'est loyal
Retire ton défi, Beau Sire, t'en convie :
Elève-toi sur plus haut piedestal,
Offre à Ludolf ta main, et ne risque ta vie !"

Pâle, attéré, comme si sous ses pas
Allait soudainement se dérober le monde,
Le Sire Otto tout faiseur d'embarras
Qu'il était, et bien que fut grande sa faconde,
Se tint muet. A la fin cependant :
" Dame de Lindenforst," lui dit-il, " c'est un père
Qui peut le mieux, dans son esprit prudent,
Disposer de l'amour de sa fille sur terre ;
Sire Wolfram, lui, pense comme moi,
Et ne prends pas à mal mon culte pour vos charmes ;
Quant au combat ne le défend le Roi,
Et votre père aussi veut cette passe-d'armes !"

Dans son boudoir et les ennuis au front,
Est assise Hulda, fière de la pensée
D'avoir voulu dans son bon sens profond
Arrêter dans son cours cette lutte insensée.
Mais pourquoi donc, pensa-t-elle soudain,
Ne pourrai-je empêcher cet acte de vengeance,
Et prévenir ce combat inhumain ?
Adonc elle s'en fut en toute diligence,
Devers Ludolf, et sa main dans sa main,
Elle lui dit : " Seigneur ! viens vous trouver d'urgence,
Sur un projet qui n'est pas sans grandeur,
Que vous approuverez, de ce, je n'ai doutance,
Basé qu'il est sur l'amour, sur l'honneur
Qui vous a fait un jour dédaigner la vengeance,
Pour mettre à nu ce que peut un grand cœur.
Ne verse pas de sang, maintenant je te prie,
O Chevalier, et de ton agresseur
Calme dans ta fierté, méprise la furie !"

Reprit Ludolf avec simplicité :
 " Oncques n'ai menacé, tu le sais douce dame,
 Le Sire Otto ; dans sa témérité
 Lui seul m'a défié, sur lui tombe le blâme !
 Dans un combat à mort, et devant tous.
 Au gîte ne revient la parole échappée !
 Dans un tel cas, il tient le rendez-vous !
 Bien que ne craigne pas sa par trop jeune épée."

" Sire Ludolf," dit-elle, " pourrait-il
 Lui qui fit si souvent décider la victoire,
 De rang en rang qui bravant tout péril
 Fit des hommes de fer sous lui plier la gloire,
 Craindre un instant d'un vain mot le vain son ?
 Refuse Chevalier ce combat inutile,
 De tes lauriers l'abondante moisson
 Démontre si ta gloire un seul jour fut stérile !
 Elle est à toi, prends-la, voici ma main,
 Ne souffre pas surtout que Hulda soit la proie,
 Le prix tremblant d'un flot de sang humain,
 Qu'un animal féroce, en se soiflant de joie,
 Pourra répandre Après tout, et pourquoi
 Comme bêtes des bois faudrait-il donc se battre ?
 Ne suis-je pas à toi, moi, toute à toi ! . .
 Tu ne te battras pas, ce point n'est à débattre,
 Si pour Hulda tu sens un doux émoi,
 Si tu m'aimes vraiment tu n'iras pas combattre ! "

" Dame !" dit-il, " tu maîtrises mon cœur,
 Certes profondément, mais sous mon propre empire
 Suis-je ! vraiment ? quand la voix de l'honneur
 Ne me laisse le choix que tomber ou qu'occire ? "

" C'est seulement l'ombre de cette voix
 Qui te guide en ce jour," en se levant, dit-elle,
 " Un sentiment plus noble et plus courtois
 Me dit que ce combat et que cette querelle
 Ne valent rien ;—je ne veux être, moi,
 Achetée ou vendue, et suis ta fiancée
 Par l'amour seul ; t'ai donné sans effroi,
 Le pouvoir à jamais de lire ma pensée,
 Du premier jour où te donnai ma foi !

Maintenant Chevalier poursuivez votre idée,
 Sus ! combattez, tuez et perdez moi,
 Perdez-moi sans retour ; c'est chose décidée,
 Préférez l'ombre à la réalité !
 C'est bien grande faveur, le sais, que je demande,
 Mais pour l'amour de moi, par charité
 De votre amour à vous faites-moi cette offrande,
 C'est beau savoir dompter sa volonté !"

Le Sire de Ludolf oyant cette requête,
 Baïsa la main que Hulda lui tendait,
 Puis dit : " Je le promets ! à ton vœu je m'arrête !"
 Puis étreignant celle qu'il adorait
 Pendant un court instant, au fin fond de son âme,
 Il ressentit l'ineffable plaisir
 Qu'éprouve un Chevalier alors que de sa dame
 A tort ou non, il se rend au désir.

Le lendemain matin fidèle à sa promesse
 Sire Ludolf devers le Prince Otto
 S'achemina, voulant franchement, sans faiblesse
 Mettre à néant ce combat,—puis presto
 Aller clamer la main de sa belle maîtresse,
 Le front levé, sans émoi du haro !
 Mais le long de son cours jamais ruisseau ne coule
 Toujours, toujours sur des cailloux dorés,
 Parfois des vents rageurs repoussés par la houle,
 Ses flots charmants cessent d'être azurés.
 Voilà donc qu'il advint qu'au milieu d'une foule
 Il se trouva le noble Chevalier,
 Un hérault l'attirait au son de sa trompette,
 Puis de la voix du combat singulier
 D'avance ce hérault se faisait la gazette.
 " Oui," disait-il, " Peuple c'est pour demain !
 Les combattants tous deux sont de haute naissance,
 Le Sire Otto, Prince de Rabenstein,
 De royale lignée, et de grande vaillance ;
 Sire Ludolf, le noble Chevalier
 Dont grand est le renom, dont grande est la puissance,
 Au champ d'honneur, sur son fier destrier
 Qui de ses ennemis met à fin l'importance ;

De Sonnenfels qui règne sur les tours,
Dont jamais malheureux n'implora l'assistance
Sans obtenir aussitôt prompt secours.
Oyez ! pour honorer ce combat mémorable,
Où l'un des deux combattants doit périr,
Le royal Ottocar, ce n'est point une fable,
Avec sa cour a promis de venir ! "

Le Sire de Ludolf n'en ouït davantage,
Le cœur contrit il rebroussa chemin,
Chercher tranquille abri dans son petit village,
Puis devant Dieu, la nuit, mit son chagrin,
Priant Dieu lui donner du devoir le courage,
Afin qu'il put agir en paladin.

Les baudriers luisant du lustre des batailles,
Et conduits par le royal Ottocar,
Les Chevaliers couverts de leurs cottes de mailles
Tous fiers et beaux attirent le regard ;
Près d'eux, à leurs côtés, brillent de nobles dames
Dont les bijoux ont aussi vif éclat
Que boucliers d'acier au loin jetant leurs flammes,
Pour éclairer les fastes du combat.
Le cortège descend au galop la colline
Comme un torrent qui brusque se fait jour ;
Bientôt se devidant ainsi qu'une bobine
De beaux fils d'or, dans l'arène à l'entour.

Le Sire de Wolfram lentement prit sa place,
Devers le sol se fixait son regard ;
A son côté Hulda le front haut, plein de grâce,
S'assit soudain ; mais à parler sans fard
Il était évident que son penser vivace
En d'autres lieux errait à tout hazard.

Voilà que dans les airs se déploient les bannières,
Que le clairon fait résonner l'écho,
Que piaffent les chevaux de façons singulières,
Prêts à donner à tous le vertigo ;
Car l'appétit du sang dans un jour de bataille,
Sublime en eux, rend aptes les coursiers
A courir au danger, aller faire ripaille,
A seconder les élans des guerriers.

Du combat le hérault dit alors le programme
 Que sur le champ a confirmé le Roi :
 " Le Prince Otto," dit-il, " oyez ! je le proclame,
 Défie ici, c'est de fort bon aloi,
 Le Sire de Ludolf ; et le vainqueur reclame
 Comme le prix de ce combat mortel,
 Damsioelle Hulda. Celui dont fuira l'âme
 Dans ce conflit, ça, c'est bien naturel,
 Gardera son honneur intact, et sans nul blâme ! . . .
 Telle est la loi de ce noble cartel ! "

Cela dit, tout-à-coup, s'ouvrirent les barrières,
 Au son strident, saccadé du clairon,
 Et le pas d'un coursier secouant des colères,
 Comme frappé d'un trop rude éperon,
 S'entendit ; et soudain, Sire Otto, le visage
 Empreint des traits d'un affreux désespoir,
 S'élança dans l'arène, et laissa voir sa rage :
 Comme charbon en lui tout était noir.
 Son front était brumeux, noire était son armure,
 Ses diamants, disposés en sautoir,
 Jettaient un fauve éclat d'une étrange nature ;
 Sa lance—un dard pointu, narguant le ciel,
 D'un serpent en fureur semblait avoir la langue,
 Et de son cœur froissé, rempli de fiel,
 S'exhalait la menace, en guise de harangue.

Il regarda dans l'arène, partout,
 Pendant que résonnaient les trompettes guerrières,
 Que le hérault narrait du tout au tout
 De ce combat à mort les chances meurtrières :
 Quand le hérault eut fini son discours,
 D'un pas sûr, mais armé de la seule puissance
 Qui dans son port l'accompagnait toujours,
 Vint le Sire Ludolf au milieu du silence,
 L'œil rayonnant, le front superbe et fier,
 Au centre il se plaça, puis avec grande aisance
 Ainsi parla d'un ton et ferme et clair.

" Roi ! Dames, Chevaliers qu'en ces lieux vois paraître,
 Qui de l'honneur connaissez tous les droits,
 Le défi qui m'est fait n'a pas sa raison d'être,
 Donc le refuse . . . il est contre les lois.

Quand d'un succès loyal il existe une chance,
 Vous le savez, c'est un fait constaté,
 Il est bien dans la lice entrer avec la lance,
 Pour soutenir l'auguste vérité,
 Pour soutenir aussi les lois de la nature,
 De la patrie, ou bien les droits du Roi,
 Ou notre bon renom, ou bien notre droiture
 Epée et lance, oui voilà votre emploi !
 Mais ici qu'y a-t-il à gagner ? Le demande ?
 Le prix que veut disputer Sire Otto,
 Ce prix là m'appartient, on m'en a fait l'offrande ;
 Le défendrais *unguibus et rostro*,
 S'il était . . . mais il n'est, le répète, à défendre ;
 Donc à quoi bon ce stupide combat ?
 Le prix—Dame Hulda m'a permis de le prendre,
 Or plus de prix—partant plus d'altercat !”

Sur Hulda, maintenant, toute orgueil, toute joie,
 Tous les regards furent fixés soudain.
 Elle, la noble fille, à son bonheur en proie,
 Profondément saluant de la main
 Sire Ludolf d'abord, puis le Roi,—dit ensuite
 Tranquillement : “ Oui, c'est la vérité ! ”
 De cet aveu loyal, oyez ! voici la suite :
 Chacun sentit son cœur fort agité,
 Car le devoir planait sur le bord d'un abîme ;
 Mais de Ludolf avec sincérité
 N'ayant réponse aucune, ainsi parla de prime,
 C'était morceau digne d'être écouté !

“ Je le sais, Seigneur lige, un droit moral est terne
 Près d'un combat où le sang coule à flots ;
 Et cœur sincère qui sagement se gouverne,
 Ne gagne pas certe autant de bravos
 Qu'en acquiert au vainqueur une seule victoire.
 Le monde est fait, comme cela, mon Dieu !
 Et de l'humanité, chacun sait, c'est notoire,
 Le fort, le faible et le juste milieu.
 Laissant donc, m'est avis, à chacun sa pensée,
 Je dis tout haut : ‘ Ne veux pas de combat,
 Mais reclame mon droit ;—et pour ma fiancée
 Reclame un droit qui n'est moins délicat,

Le droit de son amour d'avoir le libre arbitre,
Et de choisir son propre candidat,
Sans égard à la force et sans égard au titre.
Par ce moyen de mon jeune rival
Nous arrachons l'honneur au néant de la tombe,
Car le renom, fut-on d'un sang royal,
S'il n'est honnêtement conquis, dans l'oubli tombe.
Pour mon honneur ne puis le perdre, Moi !
J'insiste sur cela, comme perdis mes terres,
Par mon vouloir : mon honneur n'est au Roi
J'en lève en cet instant vers Dieu mes mains sincères ! ”

Sire Ludolf saluant, sur ces mots
Quitta soudain la place ; il y eut du silence
Pour un moment, puis comme vastes flots
La foule s'épandit avec grand' turbulence ;
Chacun parlant, glosant à qui mieux mieux,
Tandis que sur le sol, l'œil imprégné de rage
Le Sire Otto bondissant furieux,
Caracolait sans frein au milieu du tapage.

Ce tas de gens examinaient entr'eux
Du Sire de Ludolf l'étonnante conduite,
Son acte était, disait-on, scandaleux,
Il fallait décider quelle en serait la suite.
Sire Ludolf devait d'un Chevalier
Perdre à la fois le rang et l'honneur et le titre,
Par la raison car se laisser lier,
Était absurde, était, agir en vrai bêlître.
Disaient d'aucuns, ils étaient peu nombreux,
Le Chevalier Ludolf a donné bon exemple,
Dans maints combats il fut victorieux,
Et de la renommée il a conquis le temple ;
C'est bien à lui de plaider en ce jour
Et l'épée au fourreau, malgré son grand courage,
Et les, 'on dit,' la cause de l'amour,
Et d'affreux préjugés dédaigner le servage ! ”
Pourtant la masse à la fin fut d'accord
Que c'était action très peu chevaleresque ;
Royal défi, cartel, combat à mort
Avaient été portés ;—c'était vraiment burlesque

Que tout cela n'eut eu pour résultat
 Aucun flanc mis à nud ; horizon, ni blessure,
 Nul Chevalier mourant *ab intestat*,
 Soudain, d'un crâne ouvert sous l'immense fêlure,
 Râlant la mort, étouffé par le sang,
 Disant : ' Ne veux céder ma charmante future ; '
 Ou bien crispé comme un orang-outang
 Faisant devant la mort la plus triste figure ;
 Tout comme si dans ces combats sans nom
 On devait oublier l'amour, Dieu, la Nature,
 Oublier tout,—tout jusqu'au bon renom
 Pour courir sans remords après la gloire impure ;
 Tout comme si, dans ce bas monde, enfin,
 On ne devait jamais à de sottes querelles
 Mettre un holà ! . . . mais greffer sur Cain
 Des bassesses sans frein, des bassesses nouvelles ! "

Les préjugés inhérents à ce temps,
 Etaient mis à néant par ce crime paisible.
 Mortel défi, non pas un guet-apens,
 Avait été porté, c'était fait ostensible,
 Et voilà que soudain un Chevalier
 Venait parler de droit, de raison, de sa dame,
 De son amour, mais c'était singulier
 Le voir déshonorer sous couvert de sa flamme,
 Gant, éperon, ainsi que bouclier.
 Chevalier si prudent, de plus si raisonnable
 Pouvait intact préserver son cimier,
 Mais il risquait de tous de devenir la fable,
 Et d'être mis au banc du monde entier.

Hulda connut bientôt ces paroles sévères,
 Et proclama, les yeux mouillés d'un pleur,
 Que c'était sous le faix de ses vives prières
 Que de Ludolf s'était tourné le cœur
 Contre les us et lois de la chevalerie ;
 Que répugnant à mettre en jeu sa main
 Comme le prix sanglant d'une horrible tuerie,
 Et d'un combat dont le but était vain,
 Elle avait exigé de Ludolf la promesse
 De refuser d'accepter le défi.

Hulda ne put gagner nul cœur à sa sagesse.
 "Un Chevalier qui ne se bat . . . ah ! fi !"
 Arguait-on partout—"mêmement à la dame
 De ses pensers, alors qu'on a du cœur,
 Laisse-t-on égréner les perles de son âme,
 Et faire tache insigne à sa valeur ?
 Puis le Sire Ludolf dans la vigueur de l'âge,
 N'est certes pas un novice en amour,
 Est-il donc jamais dû de son mâle courage
 Laisser ternir le blason en ce jour ?"
 "Oui," fit le Roi, "par Dieu ! des étoiles malignes
 Ont surgi sur le toit de sa maison,
 Mais de mes Chevaliers il n'a plus les insignes
 Ce Chevalier parangon de raison !"
 Sire Wolfram alors : "En dernière analyse
 Tu dois le voir maintenant Chevalier,
 Rien n'a pu t'arrêter pour agir à ta guise,
 Ma fille, aussi, son vouloir bien entier
 S'est fait jour jusqu'ici ;—si Hulda t'aime encore
 Un peu de temps, ce qui peut être vrai,
 Cela m'est bien égal ; ce que point je n'ignore,
 C'est que jamais je ne consentirai
 Te recevoir pour gendre après ton équipée.
 Je ne dis pas que ne sois courageux,
 Que ton âme ne soit très fortement trempée,
 De cet hymen, mais aujourd'hui ne veux."
 Reprit Sire Ludolf : "J'accepte ce coup rude,
 Pourtant pourquoi, dis ! ne pas consentir ?"
 —"C'est que," reprit Wolfram, "je n'ai pour habitude
 Farder mon dire ; et dois te prévenir
 Chevalier ! que te tins entaché de souillure
 Dès que te vis pérorer sur l'amour,
 Et même sur le droit, beaux sujets, chose sûre,
 Mais déplacés devant le Roi, sa cour,
 Au lieu te voir combattre armure contre armure,
 Le Prince Otte. Tu pus avoir ton jour,
 Jadis, on a vanté, je le sais, ton courage,
 Mais bon renom perdu, ne fait retour.
 Voilà ! . . . Pour le présent n'en dirai davantage ;
 Si ce n'est que le demande à mon tour,

Voudrais-tu par hasard sur mon noble entourage
Jeter ta honte, et souiller mon séjour ?”

Sire Wolfram après cette brusque sortie,
Tout seul laissa le triste Chevalier,
Et son discours haineux n'eut d'autre repartie
Qu'un long soupir broyé dans un gosier.
Cependant que Ludolf absorbé dans sa peine,
Ne voyait pas à ses pieds, à genoux,
Une femme disant d'une voix sans haleine,
Mais dont le timbre était pourtant bien doux :
“ Oh ! Sire Chevalier ton glaive je l'embrasse,
Je prends ta main comme pris ton serment,
Sur un cœur qui n'est froid cette main je la place,
Mais sans pouvoir te compenser vraiment.
Toi, pourras-tu jamais, par tes pieds que j'enlace,
Me pardonner mon cruel traitement ! ”

“ Hulda,” dit-il, “ Hulda ! ta voix qui m'est si chère,
A fait jaillir des larmes de mes yeux,
De ton amour ne suis plus que l'ombre éphémère.”
— “ Non pas ! ” dit-elle, — “ oh ! je t'aime encor mieux ! ”

Alors en relevant la noble jeune fille
Ludolf lui dit : “ Oh ! puis-je te presser
Sur ce cœur qui toujours te restera fidèle,
Et qui pourtant, je dois le confesser,
Ne se brisera pas, malgré si grand déboire,
Mais ne vivra que pour l'amour de toi,
Ou plutôt pour l'amour de ta douce mémoire,
Puisque Hulda las ! tu n'es plus à moi ! ”
— “ Mon honoré Seigneur, à toi ” s'écria-t-elle,
“ Suis et serai tant que battra mon cœur,
Tu souffres par mon fait des maux sans parallèle,
Ce que te dois, te le paierai d'honneur ! ”
— “ Pas encor,” dit Ludolf, “ mon Hulda, ma divine,
Car maintenant gît sur moi le malheur,
Et je suis à l'état d'une tour en ruine ! ”

Mais tout à coup un fouillis de vassaux
Amené par Wolfram, saisit la damoiselle
Et l'entraîna, comme il disait ces mots ;
Cependant qu'au galop se jouant sur leur selle,

Trois Chevaliers accouraient à cheval.
 Retenant leur coursiers, l'un d'eux de voix railleuse :
 "Voyez !" dit-il, "il est original
 Ce Ludolf, et n'est plus d'une humeur batailleuse,
 Il est muet, puis il reste passif
 Quand d'ignobles manants lui soufflent son aimée,
 Il fut pourtant d'un entrain assez vif
 Jadis . . . mais a vécu sa bonne renommée."
 Le second dit : "Oh ! son esprit n'est plus !
 Autour de Lindenforst il rôde triste et sombre,
 Il a perdu ses antiques vertus,
 Et ce n'est plus Ludolf que voyons, mais son ombre !"
 Lors le troisième en s'avancant vers lui :
 "Te tiens pour un félon, et te tiens pour un lâche,
 Pour le sermon que nous fis aujourd'hui,"
 Dit-il avec mépris, "faut-il que le rabâche ?"
 — "Point n'est besoin !" dit Ludolf . . . A celui
 Qui prend malin plaisir m'insulter sans relâche
 Je romps les os pour charmer mon ennui."
 Puis il l'étendit mort pour achever sa tâche.

Et maintenant que son esprit si droit,
 Que son cœur noble et fier, sa bonne renommée,
 Le souvenir de maint et maint exploit
 Et tout son grand passé s'en allait en fumée,
 Seul il s'en fut à grands pas vers les bois,
 Loin des hommes, du bruit, des heureux de la terre ;
 De ses chagrins là rejetant le poids,
 Il donna libre essor à sa juste colère.
 Sur les rochers portant leur pic aux cieux,
 Il grava ses combats, il burina sa gloire,
 Puis évoquant l'ombre de ses ayeux
 Plaça son nom devant l'imposant auditoire,
 Jetant aux vents tous les faits glorieux
 Qui devaient de l'oubli préserver sa mémoire.
 Tantôt ému jusques à la fureur
 Il déchirait soudain un arbre en sa rudesse ;
 Tantôt alors que saignait trop son cœur,
 Il ruminait tout bas l'excès de sa détresse ;
 C'est qu'il avait pensé bien noblement
 Ce Chevalier l'objet de tant d'acrimonie,

C'est qu'il avait agi bien fortement
Pour avoir encouru du monde l'avanie !

Dans son boudoir Hulda pendant ce temps
Avait été gardée, et strictement gardée,
Sire Wolfram s'escrimait en serments
Qu'elle ne serait onc à Ludolf accordée.

Hulda souffrit le courroux paternel
D'un cœur grand, généreux avec la quiétude,
Sans sourciller, sans parole de fiel ;
Une fois seulement une franchise rude

La fit parler : " Ce désastre cruel
Vient," dit-elle à Wolfram, " de notre turpitude,
Il a jeté domaines et châtel
Pour nous, aux quatre vents, et nous par gratitude,
L'avons laissé dans un abandon tel
Que pour tout bien il n'a plus que la solitude ! . . .
Sommes bien bas ! . . Tandis qu'il touche au ciel ! "

Wolfram pour à nouveau mater ses espérances
Ne fit plus rien ; mais en réalité
Il fit rendre à Hulda, malgré ses défiances,
Un peu de temps après, la liberté ;
Et sur son palefroi la noble damoiselle
Selon son gré, put chevaucher encor.
Et voilà qu'un matin à l'aurore nouvelle
Plume à la toque, au pied l'éperon d'or,
Advint le Prince Otto tout pimpant de liesse,
A Lindenforst comme hôte du logis ;
Et voilà que malgré de Hulda la tristesse,
Malgré sa haine, et malgré ses mépris,
De lui faire la cour il eut le froid courage ;
Et de Hulda redonblaient les soucis,
Craignant que d'un forfait ce ne fut le présage.
" Oh ! " pensait-elle, " oh ! mon Dieu ! m'est avis,
Qu'ils ont occis Ludolf pour assouvir leur rage ! "

De Sonnenfels pas très loin de la tour,
Existe une caverne à peu près inconnue,
En serpentant qui s'étend à l'entour
D'innombrables rochers, que surplombe la nue.
Devant l'entrée un lac majestueux
Dont le bleu transparent n'eut jamais une ride,

Comme la mort gît, dort silencieux,
 Le visage tourné devers le ciel splendide.
 C'est entouré de collines, de rocs
 Qui rendent un écho, mais ne donnent naissance
 Onc à nul son, tant leurs immenses blocs
 Sont assis carrément trônant sur le silence.

On ne voit rien que l'immobilité
 Sur ce lac endormi, sinon près de sa plage
 Quelques lis blancs au doux *far niente*,
 Puis un bateau brisé, monument d'un autre âge.

Dans la caverne, assis, un être humain
 Guette d'un feu de bois la mourante étincelle,
 Qui pour percer la nuit fait effort vain.
 De l'étincelle éteinte il ne reste parcelle.

En un instant avec le fort vouloir
 Qu'en ébullition une pensée amère
 Fait naître au cœur, car vouloir c'est pouvoir,
 L'être humain se levant sortit beau de colère !

Un certain soir, quand Lindenforst était
 Tout pimpant de déduits, et de danse et de fête,
 Et que Hulda tristement soupirait
 Pendant que dans la salle orgueilleux de sa crête,
 Le Prince Otto dans son éclat brillait,
 Un fantôme soudain passa devant sa vue,
 Qui simulait un noble Chevalier
 Monté sur son coursier, comme une ombre-statue.

Ce Chevalier au regard singulier
 Avait son œil fixé sur la fenêtre ouverte,
 Ses mouvements laissaient du vague au cœur,
 Hulda sur le balcon à courir fut alerte :

"C'est lui ! c'est lui !" . . s'écria-t-elle, . . "Horreur !
 Les traîtres en secret l'ont occis, le vois certe !"

Et descendant, sus ! l'escalier tournant
 Voilà qu'elle se rend à la pelouse verte,

Le gris brouillard s'élevait maintenant
 Rendant sombre la nuit, mais ne se déconcerte :

"Hélas !" dit-elle, "oh ! mon bien cher amour,
 De leurs lâches fureurs si tu pérís victime,
 Ton noble sang sur ma tête en ce jour
 Il coule, il coule à flots, car ta mort est mon crime !"

Elle atteignit une grille en courant,
 La franchit sans émoi dans un état de songe,
 Et puis le lit brumeux d'un noir torrent . . .
 Hélas ! sa vision n'avait rien d'un mensonge !
 Entre deux troncs d'arbres jetés à bas,
 Et d'un ciel sans éclat sous le blanchâtre dôme,
 Sur un coursier de plomb, ne bougeant pas,
 D'un noble Chevalier elle vit le fantôme,
 Vêtu d'acier, triste, majestueux,
 Mais ne paraissant plus avoir rien de la vie.
 La brume épaisse en montant vers les cieux
 Lentement, lentement d'autres vapeurs suivie,
 Comme un linceuil enveloppait si bien,
 Cette apparition que ce cheval gris-sombre
 Ne paraissait qu'un mythe aérien.
 Le Chevalier n'avait d'une plume que l'ombre.
 Hulda surprise avec certain effroi
 Un instant s'arrêta, puis reprenant courage,
 Et de son cœur faisant taire l'émoi,
 Pour l'apparition elle eut ce doux langage :

“ D'un chevalier qui fut grand, généreux
 Que pleurerai toujours, oh ! bien aimé fantôme !
 Qui m'as donné le droit si précieux
 T'appeler mon amant, mon seigneur, mon royaume !
 Si tu tombas d'un perfide poignard
 Sous le coup acéré, pardonne-moi ce crime,
 Baisse sur moi ton bienveillant regard,
 Et parle avec douceur, je suis pauvre victime.
 Oh ! parle à temps tandis que mes genoux
 Qui tremblent malgré moi, me soutiennent encore,
 Par pitié parle, oh ! parle cher époux
 Que dans la sombre mort et j'estime et j'adore,
 Viens-tu chercher ici ton assassin
 Et lui faire sentir le poids de ta vengeance ?
 Je suis à toi, pour moi sois sans dédain,
 Oh ! parle, si ne veux que ne tombe en démence ! ”

Le spectre fit un signe lentement,
 Comme pour appeler il leva la main droite,
 Hulda resta d'abord sans mouvement,
 Mais l'amour est plus fort que la peur qui rend moite,

Vers le fantôme elle fut pas à pas,
Avec un grand émoi regarda sa figure,
Bien douce encore au delà du trépas.
Le fantôme aussitôt sans froisser son armure
Sur son coursier se pencha doucement,
Dans ses bras souleva la belle créature,
Et voilà que tous les deux vivement
Disparurent sans bruit parmi la brume obscure.

Sire Wolfram bientôt sut comme quoi
Du vieux castel Hulda n'était plus résidente,
Et les vassaux pâles, en désarroi
Vinrent narrer le front blême encor d'épouvante,
Qu'un Chevalier,—un spectre Chevalier
Qui de sa lance spectre avait jeté par terre
Et par cinq fois, un valeureux guerrier,
Par sortilège avait attiré dans sa sphère
Dame Hulda, que sur son destrier
Il avait emporté dans sa course légère.

Sire Wolfram pendant un court moment
S'agita sans parler et couva sa colère,
Puis à cheval monta spontanément.
Bien qu'elle fut partie,—en quel lieu de la terre
Était Hulda ne le pouvait savoir ;
Mais certe il devinait dans sa désespérance
Bien avec qui sa fille était ce soir.
Appelant donc Otto, tous deux en diligence
Furent vers Prague où se tenait le Roi,
Sire Wolfram voulant qu'il décidât d'urgence
Le cas présent . . . il y avait de quoi !

Le Chevalier spectral tout droit à la caverne
Au près du lac conduisit son coursier,
De la dame, je crois, cessa la peur interne
Quand elle ouït parler le Chevalier :
"Repose en sûreté," dit-il, "ô douce mie !
Ce lieu désert te servira d'abri
Jusqu'au jour où pourrai près d'une rive amie,
Fuir avec toi ce pays défleuri,
Où te pourrai bâtir en un coin solitaire
Un nid charmant, où pourrons oublier

Hulda, que tu naquis une riche héritière,
 Et que Ludolf fut un preux Chevalier ;
 Car où trouver jamais, un bonheur plus suprême
 Que dans l'émoi de ce premier amour
 Qui fait que l'un et l'autre on se bénit, on s'aime,
 Sans s'occuper des propos d'alentour ?
 L'amour hélas ! se perd dans les vains bruits du monde,
 Par ces vains bruits les cœurs sont égrénés,
 L'or, l'argent sur lesquels gît leur bonheur immonde
 Souventefois en font des cœurs morts-nés.
 Il n'en n'est pas ainsi de nous, car nos domaines
 Ne sont de ceux que l'on perd en un jour,
 Ils ont pour infini les verdoyantes plaines
 De l'avenir sans bornes de l'amour.
 Nous bénirons tous deux nos nouvelles demeures,
 Les champs, les fleurs de ce séjour heureux,
 Nous nous rappellerons de loisir à nos heures,
 Et les castels et les trésors nombreux
 Que possédions là bas,—tout là bas dans ce monde
 Où tout est faux, rien n'est vrai, généreux,
 Et pour lequel avons déjà pitié profonde ! ”
 Oyant ces mots, un doux sourire aux yeux :
 “ Chevalier ! ” dit Hulda, “ notre bonheur se fonde ! ”

Le Chevalier pendant qu'il s'occupait
 Des moyens de quitter leur Bohême encor chère,
 Pour que Hulda ne fut seule, de fait,
 Aussi pour la servir quand était nécessaire,
 Fît en secret venir de son hameau
 Une jeune vassale et prévenante et sage,
 Lui demeurerait non loin de son château
 A tous les yeux caché, seul, dans un beau village
 Jadis le sien. A la pointe du jour
 D'un pèlerin prenant et l'habit et l'allure,
 Il s'en allait vers la caverne pour
 Porter à ses oiseaux captifs leur nourriture,
 Et souriait voyant combien l'amour
 Se nourrissait de peu. Dans ce lieu si tranquille,
 Les deux amants virent que le bonheur
 Mieux que dans les palais fixait son domicile,
 Et que plus douce en était la saveur.

Le long des bords du lac dans le profond silence
De l'amour vrai.—dès le premier matin,
Ils promènent tous deux leur muette éloquence,
Dans un regard, une étreinte de main.
S'ils parlent quelquefois leur thème, leur saint thème
Roule toujours sur le bel avenir
Qui s'ouvre devant eux, quand loin de la Bohême
Tous deux bientôt ils auront pu s'unir.
Leurs paroles alors fondent en doux murmures,
Bien bas, bien bas ainsi qu'un chant d'oiseau,
Comme un reflet de lune aux blanches émaillures
S'arrête et dort Le présent est si beau !
Qu'on ne peut en parler hormis que comme un songe,
Qu'on craint soudain de voir évanouir,
Il faut le caresser afin qu'il se prolonge,
Un rien souvent pourrait le faire fuir.
Mais dès que le soleil de rayons illumine
Les eaux du lac, soudain le Chevalier
Par des détours secrets promptement s'achemine
Vers le village où gît son colombier.
Oh ! temps heureux ! pourquoi dis-nous, as-tu des ailes
Quand voudrions te fixer près de nous ?
Luth de l'espoir pourquoi tant de cordes entr'elles
Si peu d'accord,—que ton chant le plus doux
A chaque instant changeant de ton et de mesure,
Dans peu nous jette au doute, à la douleur,
Quand nous pensions avoir rencontré d'aventure
Ce merle blanc qu'on nomme le bonheur !
La douce illusion, ce baume de la vie,
N'a pas de dard, pourquoi donc son pouvoir
Ne peut-il s'incruster en dépit de l'envie,
Dans notre cœur, jusqu'à son dernier soir ?
Pourquoi chacun de nous ne peut-il donc pas vivre
Dans le recoin où vit fleur de beauté,
Où de son doux parfum l'humanité s'énivre,
Où du bonheur fleurit un bel été ?
Leur bonheur à tous deux eut cinq jours de durée,
Ni plus, ni moins. Le noble Chevalier
Rentrant chez lui, trouva de sa porte à l'entrée
De son Hulda le père rancunier,
Qui lui dit ces gros mots dans sa verte colère :

"Entre tes mains ma fille est quelque part,
 Des bois de Sonnenfels peut-être à la lisière ;
 En ton pouvoir elle est, ou par hazard,
 Ou par force, ou par ruse, ou par un sort contraire
 Que lui jeta ton vanimeux regard."
 "En effet," dit Ludolf, "en effet, j'ai ta fille,
 Par mon vouloir, et par sa volonté,
 Pour accomplir bientôt, ce n'est une vétille,
 Ce doux hymen si longtemps projeté ?"
 —" Oh ! " s'écria Wolfram : " De perverse nature
 Etes tous deux. Fut offerte à tous deux
 D'une royale main la noble investiture,
 N'avez voulu d'un don si précieux !
 Mais de votre refus tous deux maudirez l'heure.
 Rends-moi ma fille—ou bientôt nom d'un nom !
 Par force de la rendre on te met en demeure"
 Avec dédain Ludolf répondit : " Non !"
 "Orgueilleux insensé !" —soudain cria le père,
 "Tiens ! dans ce champ de blé, vois-tu là bas,
 De casques reluisants miroiter la lumière ?
 De neuf fois vingt vassaux ils sont l'amas,
 De moi, sur un seul mot, cette horde guerrière
 Sur toi se rue, et sûr est ton trépas !"
 Dans l'œil du Chevalier jaillit une étincelle
 De fier dédain, et raide comme un Dieu
 Dans la pierre taillé, fixant de sa prunelle
 Le champ de blé tout frangé de ciel bleu :
 "Sire Wolfram," dit-il, "nul ici bas ne cède
 Lorsque sa cause est bonne et son bras fort,
 Je ne serai d'ailleurs pas longtemps seul, en aide
 Quand le voudrai m'advientra du renfort.
 Penses-tu, dis vraiment, que quand par bonté d'âme,
 Au Roi donnai Sonnenfels et ses tours
 Pour librement choisir ton Hulda pour ma femme,
 Et de l'Otto sauver mes doux amours,
 Que pus de mes vassaux donner le libre arbitre ?
 Jamais n'ai pu faire don de leurs cœurs,
 Ces cœurs sont tous à moi par un noble et saint titre,
 De leur Seigneur n'en feras les tueurs,
 De moi sur un seul mot, ne t'en déplaie mie,

De tous côtés pour moi prêts à mourir,
M'entoureront soudain mes vassaux, troupe amie ;
Va donc vers eux, ne veux te retenir,
Tu les fais là gâter le blé,—c'est infamie ! ”

Sire Wolfram à ce discours railleur
Ne répondit d'abord rien ; mais baissa la tête.
“ Ne puis,” fit-il, “ te vaincre par la peur ;
Par un mot, dit tout bas, je rabattrai ta crête.
Entre avec moi, ne fut-ce qu'un instant,
Et pour un aparté là, dans cette chaumière,
Les villageois d'un air compromettant,
Chuchotent à l'entour les yeux pleins de colère.”

Pourtant Hulda quand s'affaissait la nuit
Sous le rouge empourpré de l'aurore nouvelle,
Avait quitté son paisible réduit,
Pour aller au devant de son âme jumelle,
Que ne vient-il ? . . . Du rocher escarpé
Il a touché déjà le plus saillant pinacle,
Et reste là, . . . de sombre enveloppé,
Sans avancer d'un pas devers son habitacle ?
Il voit Hulda, sait que sur lui ses yeux
Pleins d'amour sont fixés, et cependant il reste
Perché là haut ; . . . enfin silencieux,
D'un pied lourd il descend le pic du roc agreste,
Péniblement, de même qu'un fiévreux
Qui marcherait la nuit dans un sommeil funeste.

“ Hulda ! ” dit-il d'un ton affectueux,
“ Et mon doux désespoir, et ma douce espérance,
Ils sont finis, hélas ! nos jours heureux !
Et je dois maintenant, juge de ma souffrance,
Te ramener sous le toit paternel.
J'en ai fait vœu, Hulda, c'est un vœu déplorable,
Mais je ne dois, et c'est un sort cruel,
Te dire en ce moment le moyen exécrable
Qui me réduit à cet affreux malheur
D'avoir à te conduire au château de ton père :
Suffit Hulda, qu'il va de mon honneur
Las ! d'accomplir ce vœu,—que je doive ce faire !
Viens ! ” — “ Ah ! Ludolf ! ” d'une tremblante voix,

Pâle comme la mort, soudain s'écria-t-elle :

“ Ah ! mon Ludolf ! ” . . . et le cœur tout pantois
Sans dire un mot de plus la noble damoiselle
Suivit Ludolf.

Vers le château tout droit,
Ludolf la conduisit, elle en franchit la grille,
Lui tout à coup au cœur sentit un froid
Comme l'humide froid que produit la torpille.
Il s'arrêta sous un ancien laurier
Lourdement dans la cour étendant sa coupole,
Puis de façon qu'on ne peut oublier,
Il lui prit les deux mains sans dire une parole.
Hulda porta vers le ciel ses beaux yeux,
Puis les baissant soudain tout en pleurs vers la terre :
“ Ah ! faut-il donc, ” dit-elle, “ qu'en ces lieux
Je traîne désormais ma vie et ma misère ! ”

Le Chevalier reste silencieux,
Il ne saurait pleurer tant son angoisse est rude.
Il dit enfin : “ Hulda c'est pour le mieux
Que je renonce à toi, ma douce quiétude,
Mon adorée ! . . . Il surplombe dans l'air
Des vents audacieux précurseurs de l'orage,
Et de la foudre on voit déjà l'éclair.
Et c'est pourquoi, n'en dois pas dire davantage,
Mon cher trésor dois le rendre en ce jour.
Et cependant, oh ! crois par cet heureux servage
Dont t'entourais, quand te faisais la cour,
Qu'en cet acte final, j'en porte témoignage,
Me sacrifie au devoir de l'amour.
Hulda maintenant donc une étreinte dernière,
Il ne me faut pas arrêter le temps,
Autrement ne pourrais onc te quitter ma chère,
Et j'oublierais près de toi mes serments. ”

Hulda comme en sursaut s'éveillant . . . “ Oh ! ” dit-elle,
“ Où vas-tu donc ? . . oh ! Ludolf, où vas-tu ?
Et quand reviendras-tu ? . . . Pourquoi sous ta prunelle
Ton doux regard est-il sombre, abattu ?
Ta voix comme un tocsin vibre dans mon oreille,
Et tout paraît tourner autour de moi,

Voudrais-tu me quitter dans tourmente pareille,
Et me laisser dépérir loin de toi ? ”

De ses longs bras Ludolf entoura sa ceinture,
Et rajusta ses boucles de cheveux,
Puis l'étreignant bien fort, avec un doux murmure
En soupirant il lui fit ces adieux :

“ Douce mie ! ” a-t-il dit, “ mes heures de jeunesse
Ont eu leur cours parmi ces nobles tours,
Où j'espérais un jour dans des moments d'ivresse
Te voir trôner en reine pour toujours.
Je savais pourtant bien que souvent la fortune
Sous un écran nous verse ses faveurs,
Et que sous cet écran, sans indulgence aucune,
Elle nielle et détruit nos bonheurs.
Cependant tout semblait autour de moi sourire,
Je t'avais toi, pour reine de mon cœur,
La renommée aussi m'apportait son délire,
Avec cela comment croire au malheur ?

“ Mais le sort balaya loin de moi la verdure
De ces espoirs que je voyais fleurir,
Et dénudé, tout seul, je restai d'aventure ;
La calomnie aussi vint me noircir ;
Mais dans l'air je voyais mon ange, ta figure,
Mon horizon pouvait-il s'obscurcir ?

“ Hélas ! ce qui suivit tu le sais, ma chérie,
N'ai-je pas dit que te voyais dans l'air ?
Vers moi tu descendis, ma douce rêverie
Tu pris un corps, pour moi tu te fis chair,
Et ce ne fut alors qu'un jour heureux ma vie !
L'ange là haut que j'avais vu planant,
Avait lèvres et bras, et mon âme ravie
L'aima d'amour, d'un amour rayonnant.
Maintenant une voix à mon oreille crie :
Ta vie est moins qu'un vaisseau dématé,
Ton amour a reçu du mépris l'avarie,
Ta lance n'a plus qu'un fer édenté.
Des vents pestiférés la redoutable armée
Dans leur fureur submergent ta maison,

Tes espoirs sont déçus, morte est ta renommée
 Et tout pour toi, tout se tourne en poison.
 Désespoir ! désespoir ! . . De ton nom ni le blâme,
 Ni de tes biens la perte sans raison,
 Rien ne pouvait Ludolf épouvanter ton âme,
 Mais de la châsse où dans son horizon
 Ton bel ange planait on t'emporte la flamme ! "

D'un ton plus doux à ce qu'il dit de plus,
 Hulda ne répondit ; elle n'entendait mie,
 Las ! pour son cœur c'était un bruit confus
 L'accent plein de douceur de cette voix amie ;
 Si que Ludolf les esprits abattus
 Le cœur glacé, quitta cette plage ennemie.

* * * * *

Les étoiles de nuit veillent profondément
 Sans un émoi sur la terre endormie,
 Tu ne peux voir la lune avançant tristement
 Sur le ciel bleu sa figure blêmie ;
 Mais si pouvais au moins recommençant tes jours
 Avoir pour don de la bonne nature
 Un don bien précieux et durable toujours,
 Et certe utile en mainte conjecture,
 Ce serait de sentir qu'en nous chaque chagrin
 Comme le jour en lendemain se change,
 Se change également, quelquefois, c'est certain,
 Pour nous donner un plaisir en échange.
 Mais à l'heure qu'il est, le front chargé d'ennui,
 Cet homme marche, et triste et solitaire,
 Comme si pour jamais lui manquait tout appui,
 Et que la nuit fut sur sa vie entière ;
 Tandis qu'un autre croit qu'à toujours le matin
 Amènera le même horizon vague,
 Rempli des beaux rayons d'un soleil purpurin,
 En ce moment dorant les tours de Prague.

Sur les tours, sur les murs crénelés du palais,
 Dans un sommeil profond dorment les ombres,
 Comme quand de minuit les blanchâtres reflets
 Planaient sur eux avec leurs linceuls sombres.

Ces murailles, ces tours, tout ce train-train guerrier
Font sentinelle autour d'un vaste temple
Qui sépare le Roi de son peuple grossier
Qui se gaudit pourtant s'il le contemple.
Voici venir le jour, la nuit nous dit adieu,
Voyez déjà du sein des noirs ténèbres
Se détache une flèche où rayonne du feu,
C'est le soleil qui des voiles funèbres
De la sinistre nuit, rit et se fait un jeu.
Sous ses rayons surgit la cathédrale,
Imposante en sa forme est la maison de Dieu.
Plus bas voyez ! gît la ville Royale
Avec ses toits penchés, avec son brouillard bleu,
Et qui s'étend et s'étale en spirale.
Tout à coup des tons chauds enflamment son milieu,
C'est le soleil qui chez elle s'installe,
Et qui gagne bientôt les fossés remplis d'eau,
Illuminant de sa clarté sublime
Jusqu'au moindre recoin, jusqu'au moindre arbrisseau,
Jusqu'au ciron l'être le plus infime ;
S'étendant, s'étendant, encor, encor, encor,
Partout jetant les flots de sa lumière,
Aux herbes de rebut créant des cheveux d'or,
Et de splendeur entourant leur misère.

De ces murs étayés, le Roi, l'auguste Roi
Vit s'élever au dessus de sa ville
L'éblouissant soleil, et puis sans grand émoi,
(Car qui dit Roi peut bien dire imbécile),
En rangs pressés, serrés, vit nombre de sans nom
Se disputer et l'honneur et la gloire
De venir augmenter son éclat son renom,
D'être en un mot ses outils de victoire.
C'étaient vaillants guerriers, vassaux et Chevaliers,
Des citoyens des villes de Bohême,
De braves nobles gens, ou bien vils roturiers,
Mais dont le but était toujours le même,
De cet auguste Roi, capter l'affection,
Ou bien calmer l'irascible colère ;
C'est que l'auguste Roi par proclamation
A l'Empereur a déclaré la guerre.

De cette guerre, oyez, la cause la voici.
L'ambition de ce trônant vulgaire,
Voulait se dégager d'un joug plein de souci
Qui de Hapsburg le rendait tributaire.
Ce Rudolf de Hapsburg avait longtemps régné
Sur l'Allemagne avec un pouvoir sombre,
Et ce spectre pesant, bien qu'il fut éloigné,
Sur Ottocar projetait sa grande ombre.
Ottocar comme fief tenait de l'Empereur
Son Suzerain, et pouvoir et couronne ;
Maintenant Ottocar croyait de son honneur
De régner seul, et d'affranchir son trône.
Il a depuis longtemps pour venir à son but
Et déchirer de l'avenir les voiles,
Des signes sidéraux su se mettre à l'affût,
Et consulter chaque soir les étoiles ;
Il espère dans peu de ce savoir acquis
Tirer pour lui bien grosse picorée ;
Aussi réunissant ses forces, m'est avis,
Qu'il va tâcher de sa chaîne dorée
Par un bon coup de main de faire des débris.
Son Empereur il veut le faire au même,
Et sous ses pieds foulant un joug abrutissant,
Résolument libérer la Bohême,
Et d'impuissant vassal devenir Roi puissant.
Tel il était d'Ottocar le programme.
Son cri de guerre était : Ottocar ! Liberté !
Pourtant du Roi dans le creuset de l'âme,
Quelque chose de plus se tenait calfaté.
Tous ses soldats, on peut certes le croire,
Ne se doutaient de rien quant à l'ambition
Que son projet couvait ;—à la victoire,
Eux ils couraient d'emblée, avec expansion.
Mais l'Ottocar visait, c'était notoire,
A confisquer pour lui le trône impérial,
Bien que cherchant à tous à faire accroire
Qu'il voulait seulement casser un joug brutal.
Sur le Danube il fit donc une entaille,
Y dirigea les siens avec assez d'entrain,
Mais eut perdu sa première bataille,
Hormis qu'un Chevalier au courage hautain,

Mais constamment la visière fermée,
Ne se trouvât à point où les rangs d'Ottocar
Cédaient,—mettant en déroute l'armée,
De tous et de chacun se faisant le rempart.
Sur son écu de deuil couvert d'un voile,
Sans armoirie aucune, et noir comme la nuit,
On ne voyait qu'une croix, qu'une étoile
Par ces signes ce fut que la victoire eut fruit.

Mais pour camper pendant que l'avant-garde
Se retirait,—voilà que prise par la nuit,
Dans un marais fangeux, sans prendre garde,
Cavalier et cheval et tout ce qui s'en suit,
Tombèrent dru.—De trainards une troupe
Chenapans renforcés, tenant pour l'Empereur,
Inattendus, vinrent les prendre en poupe,
Leurs lances en repos faisant veille d'honneur.
Pour rude coup guettant l'instant propice,
Ils chuchotent entr'eux tout bas, tout bas, tout bas,
Mais ignorant, et n'ayant nul indice
Que c'est l'auguste Roi qu'ils tiennent dans leurs lacs.

Le Prince Otto soudain lâche la bride
A son fougueux coursier, cependant que le Roi,
Désarçonné, dans ce marais fétide
Ne sait que devenir, est dans un rude émoi.
Sur tous les deux sus ! l'ennemi se rue,
Les traîne pantelants au delà du marais,
Auprès d'un pont qu'éclaire peu la nue,
Et puis se plongent tous au fond d'un bois épais.

Ils jetent bas dans leur humeur de dogue
Ottocar et le prince, et les lient tous les deux :
"Vous n'êtes pas," dit le chef, "de la drogue !
Nous le savons de reste, et pour vous c'est heureux.
Adonc chacun, comprenez l'apologue,
Nous paiera pour rançon, et selon sa valeur,
Un noble prix ; alors pour épilogue
Nous désertons ma foi les rangs de l'Empereur.
Si refusez," cria-t-il d'un ton rogue,
"Vos têtes, j'en suis sûr, nous porteront bonheur,
Et nous vaudront de la munificence
De notre Suzerain remerciement flatteur,

Et même encore une autre récompense."
 Mais qui vient arrêter ce discours insolent ?
 C'est une épée à travers la nuit sombre
 Tombant avec vigueur, à l'entour circulant,
 Et de la mort faisant descendre l'ombre
 Sur tous ces mécréants. Un tumulte sanglant
 Règne soudain dans cette lutte étrange,
 Où chacun combattait pour préserver ses jours,
 Sans avoir vent d'où venait le bon ange
 Qui si terriblement apportait ce secours.

Mais maintenant au milieu des ténèbres
 Jaillit une étincelle et s'allume un fanal ;
 Et voilà que de longs voiles funèbres
 Le bouclier couvert, apparaît sépulcral,
 Le Chevalier qui gagna la victoire
 Pour le Roi le matin, dont l'étoile et la croix
 Ont moissonné tant d'anonyme gloire !
 Devant le Chevalier l'ennemi fuit pantois.
 Lors se baissant, de sa main il détache
 Les liens retenant et le Prince et le Roi,
 Puis émondant la forêt de sa hache,
 Toujours marche en avant sans peur et sans émoi.
 Quand hors du bois, ils furent dans la plaine :
 " Vous voyez ce sentier," leur dit-il, " il est sûr,
 Allez tout droit, dans peu serez sans peine
 A Ratisbonne—Adieu ! "

Dans un recoin obscur
 Le Chevalier disant ces mots, s'efface ;
 Et le Prince et le Roi vont droit à la cité,
 S'émerveillant que si grande disgrâce
 Ait eu si bonne issue en telle extrémité.
 Ils savaient bien tous les deux, à leur honte,
 Quel il était le nom de leur libérateur ;
 Sa voix, son port, sa main à frapper prompte,
 Leur faisaient voir assez quel était leur sauveur !
 Il ne vint plus. Le Roi dans Ratisbonne
 Rassemble son armée, appelle ses vassaux,
 Autour de lui ; sa voix les aiguillonne
 A moissonner la gloire en des combats nouveaux.

Il met à nu les secrets de son âme,
 Il veut reconquérir sa souveraineté,
 Puis assumer, tel il est son programme,
 Du trône impérial l'auguste dignité.
 Ce grand dessein bien haut il le proclame,
 Doit être exécuté, c'est là sa volonté.

Il nomme pour chef de son avant-garde
 Le Sire de Ludolf, ou bien le Chevalier
 Au danger qui certes ne prenant garde,
 Portait étoile et croix dans le combat dernier.

Sire Ludolf à l'appel ne vint mie,
 Non plus le Chevalier. Et de nouveau le Roi
 Fit proclamer par une voix amie,
 Par un Hérault monté sur un blanc palefroi,
 Son bon vouloir, ses amitiés sincères
 Envers Sire Ludolf, de Sonnenfels Seigneur ;
 Il lui rendait ses domaines, ses terres,
 Pourvu qu'il ne fut plus rebelle à sa faveur ;
 De plus le Roi lui concédait des mines
 De grenats et d'argent, de diamants et d'or,
 Pour réparer d'un seul coup ses ruines,
 Et démesurément ; il lui donnait encor
 De Rabenstein la noble Seigneurie,
 Et le commandement, le désir d'un grand cœur,
 Plus le moyen par sa galanterie
 De son honneur forfait regagner la primeur.

Avant longtemps, à cette cour guerrière
 Porteur d'une réponse advint un paysan.
 Il dit au Roi : " D'un lieu bien solitaire,
 De ces verts défilés qui forment un écran
 Sur nos forêts, un homme ici m'envoie,
 Pour avertir le Roi qu'il ait à mettre un frein
 A son penchant. Celui qui trop guerroye,
 Souventefois perd plus qu'il n'encaisse de gain.
 Mon Maître dit, c'est son langage même :
 " Que si, dès ce moment, le Roi veut déclarer
 La liberté de l'antique Bohême,
 Au delà de ce but, mais ne s'aventurer,
 Lui, de Ludolf, malgré ce qu'il éprouve
 De dédain pour les gains offerts pour son concours,

Et le mépris qui dans son âme couve,
Raviendra près du Roi lui prêter son secours.
Pour son honneur à lui, Ludolf, il juge
Qu'onc il ne le perdit ; gagné depuis longtemps
Il n'a blêmi. Pour s'ériger en juge
De son honneur, le Roi n'est pas dans son bon sens.
En attendant, c'est là son espérance,
Il pense que le Roi ne manquera jamais
Pour agripper un surcroît de puissance
A ce premier serment qu'il fit autrefois : mais
Qu'il s'abstiendra sur un champ de bataille
De chercher à gagner un empire illégal ;
La mort y fait souventefois ripaille,
La honte y courbe aussi plus d'un front déloyal ! "

Le Roi reçut cet avis avec rage,
Puis il fit consulter les astres et leur cours,
D'un grand succès y lut le témoignage,
Sauf un passage sombre, et sombre étant toujours.
Mais neuf sur dix quand il s'agit de chances,
Servent suffisamment à relever un cœur,
Ainsi narguant toutes désespérances,
Dans ses pensers veut-il supplanter l'Empereur !

Le Prince Otto dans une humeur de dogue
Laissa plein de griefs Ottocar et son camp,
Il ne goûtait que très peu le prologue
Qui de son Rabenstein le privait sur le champ.
Sire Ludolf avait dédaigné l'offre,
Mais du Roi ça n'était rien à l'indignité
D'avoir voulu réduire à sec son coffre ;
Aussi de ce projet restait-il irrité.

A Rabenstein donc il s'en fut agile,
Bien qu'il fut menacé de l'ire d'Ottocar,
Tranquillement chercher un domicile
Narguant en attendant l'ambitieux César.

Sur Lindenforst plane un sombre nuage,
Dans le creux de ses tours la corneille bruit,
Son étendard comme en un jour d'orage
S'affaisse et se déchire au souffle de la nuit ;
Parmi les bruits, les soupirs de la brise,
A travers les bosquets et les arbres feuilloux,

On comprend d'â que quelqu'un agonise,
Qu'une prière aussi s'élève vers les cieux.
Du vieux castel c'est le Seigneur et Maître,
C'est le Sire Wolfram qui s'éteint dans ces lieux,
Dont son vouloir détruisit le bien-être,
A tout jamais. Son œil n'est pas encor vitreux ;
Auprès de lui son Hulda, sa victime,
Prête l'oreille pour pouvoir l'entendre mieux :
" Mon cher enfant," dit le vieux cacochyme,
" Que mort, mon souvenir ne te soit odieux !

" Tu le sais bien, tu me fus toujours chère,
Mais je veux, et je dois avouer maintenant,
Qu'aimai le monde, et sa pompe éphémère,
Avec si grande ardeur, et goût si dominant,
Que ton bonheur fut pour moi secondaire.
D'un noble compagnon je te vis faire choix,
Sire Ludolf convenait à mes vœux,
Mais lorsqu'il résigna d'un cœur certes courtois
Ses nobles tours allant frôler les nues,
Et tous ses vastes biens, ses terres et ses bois,
Je crus alors qu'un Prince, était, ma chère,
Pour des gens tels que nous, un parti bien meilleur,
Et je pensais ainsi que pense un père,
Qui de sa seule enfant désire le bonheur.

" Oh ! mon Hulda ! Les pères et les mères
Estiment la fortune, et le monde et son or,
Et les honneurs et les vaines chimères,
De notre humanité comme le seul trésor.
Cuver de l'or, c'est cuver la sagesse,
Ils regardent l'amour comme un vrai rien du tout,
Comme une feuille au vent tournant sans cesse,
Et qui s'en va finir en roulant dans l'égoût.
Mais sur un lit de mort lorsque nous sommes,
Nous, grands parents, naguère encore intolérants,
Nous comprenons, manants ou gentilhommes,
Que des secrets du cœur nous étions ignorants,
Qu'un noble amour a profondes racines,
Que son aile puissante aspire vers les cieux,
Qu'il fait sentir émotions divines . . .
Voilà ce qu'en mourant aperçoivent nos yeux.

" Sire Ludolf malgré ma surveillance
 Avait su te trouver un sûr et doux abri,
 Et certe eut pu, selon toute apparence,
 Te garder avec lui dans ce lieu favori
 Jusqu'à ce jour. Cependant quelque chose
 Qu'en secret je lui dis, pesa sur son esprit ;
 Il t'amena sous le grand laurier-rose
 Laissant là tout espoir, puis s'en fut ; tout fut dit.
 Voilà ce que je lui dis à l'oreille :
 ' Prends garde pour Hulda : si ma fille te suit
 Je la rejette, et ne t'en émerveille,
 La maudirai le jour, la maudirai la nuit ;
 Ma voix toujours s'élèvera contr' elle,
 Pour avoir bassement avili mon blason ;
 Proclamerai partout que la donzelle
 Ta maîtresse éhontée est gibier de prison !'
 Disais cela, mon Hulda, par malice,
 Je savais certes bien que mon dire était faux,
 Qu'en toi n'était pas le germe d'un vice
 Ecoute encore, écoute, et retiens tes sanglots ;
 A ton amant moi je dis plus encore :
 Je lui dis : ' Tiens, vois-tu, voilà l'ordre du Roi,
 Cet ordre dit, en plein, sans métaphore,
 Que si cette Hulda se marie avec toi,
 Elle sera couverte d'infamie,
 Et d'un fer chaud marquée au front par le bourreau !'
 Ne voulais pas, crois-le bien, chère amie,
 Qu'oncques il fut ainsi de toi, mon frais joyau !
 Mais je savais comme ils étaient sincères
 Du Sire de Ludolf les sentiments d'amour,
 Comme il avait sacrifié ses terres
 Pour avoir seul le droit de te faire sa cour,
 Et te montrer que vive était sa flamme,
 Certe il sacrifierait tout aussi bien son cœur
 Pour épargner une peine à ton âme,
 Et ne pas t'entraîner au gouffre du malheur
 Je me sens mal ! . . oh ! c'est un vilain rôle
 Que celui que jouai . . . vilain ! . . oh ! bien vilain ! . .
 Mais voilà que me manque la parole . . .
 Je n'y vois plus du tout . . . oh ! ma fille ! ta main ! . . .

Et cependant je vois la mort livide,
 J'entends le tourbillon du temps qui court en vain
 Pour l'éviter . . . il fuit, mais dans le vide . . .
 Et je m'y précipite . . . Oh ! ma fille ! ta main !”

Ainsi mourut cet inflexible père,
 Cet homme déloyal, cet éhonté menteur.

De Lindenforst Hulda fut héritière,
 Mais la richesse hélas ! ne rend pas le bonheur.

Tous ses vassaux, et ceux là qui naguère
 Quittèrent Sonnenfels pour secourir le Roi

Tout d'un accord, spontané, volontaire,
 Dirent : “ Plus ne voulous lui servir de paroi

Au couronné qui vola notre Sire
 De ses immenses biens, aussi de notre amour ;
 Sire Wolfram est mort, n'en faut rien dire,
 Mais notre suzeraine est Hulda dès ce jour.

Nous méprisons du Roi la folle guerre,
 Qui doit nous attirer l'ire de l'Empereur,
 Donc retournons cultiver notre terre,
 Guerroyer sans raison est le fait d'un voleur !”

Hulda longtemps ne resta solitaire
 A pleurer sur Ludolf, mais parmi les vassaux
 Qui revenaient de la terre étrangère,
 Elle prit un suivant, puis par monts et par vaux
 Elle s'en fut avec simple mégnie,
 En traversant cités, plaines, forêts, ruisseaux,
 De son amant chercher la compagnie.

Tandis qu'ainsi Hulda forte de son grand cœur
 Entreprenait ce pénible voyage,
 Le pauvre Prince Otto presque mourant de peur,
 Quand il n'était excité par sa rage,
 Vite s'en vint à Prague. Il craignait que le Roi
 Ne mit à sac son castel, ses domaines,
 Si qu'il fut supplier avec profond émoi
 D'avoir pitié de ses affreuses peines
 La fille d'Ottocar en agréant sa cour.

Mais la Princesse avec triste sourire,
 Dit : “ Cela ne se peut, Cousin, car dans ce jour
 Le Roi mon père a contre vous grande ire,
 Mon devoir me prescrit refuser votre amour !”

Mais Ottocar soulève enfin son glaive
Pour frapper un grand coup, et tel que l'épervier
Guettant sa proie, oncques ne prend de trêve,
Tant qu'il n'a satisfait son instinct carnassier.

Malgré le risque, il veut gagner l'empire ;
Il a plaisir à voir s'avancer l'Empereur,
Mais ne voit pas, aveugle en son délire,
La mort qui vient à lui sur les pas du vainqueur.

Au pic des monts où de la Moravie
S'étendent les vallons dorés par le soleil,
Sont des ruisseaux à tout donnant la vie,
Dans l'ombre improvisant un appel au sommeil ;
A chaque voix que bruit la nature
De chaque arbre la voix aimerait faire écho,
Si ce n'est que ce tout gentil murmure
De la nymphe des bois troublerait le dodo.

Là vint Hulda gémissant sa souffrance,
Mais cependant gardant l'espoir au fond du cœur ;
Car, entre nous, vivace est l'espérance,
Et s'éteint rarement ce fanal du bonheur.

A son suivant, de même qu'à sa suite,
Hulda donna congé,—disant : " Attendez-moi
Devers ce mont." Et puis sous la conduite
D'un berger dans lequel certes elle avait foi,
De la forêt s'en fut sur la lisière ;
Et lors s'arrêtant là : " Puissest-tu, bon berger
Croître et fleurir ainsi que la fougère,"
Dit-elle, " et tous tes biens toujours se propager ;
C'est là mon vœu, c'est ma pensée entière,
Si m'as dis vrai, Berger. Maintenant sur tes pas
Retourne cher ! je crois en ta parole."

Dit le berger soudain sans le moindre embarras :
" Dame ! ai dit vrai ! mon parler n'est frivole ;
Dans la sombre forêt que nous voyons là bas

Un bûcheron a pris son domicile
Seul, avec une sœur ayant vigoureux bras,
L'Industrie est son nom ;—elle est agile ;
On dit ce bûcheron avoir été jadis

Un Chevalier,—vaillant homme de guerre,
Dont les nombreux exploits, gagnèrent nombreux prix,
Mais depuis las ! . . . tombé dans la misère !"

Le berger la quitta. Hulda jeta les yeux
Tout à l'entour de cette solitude,
Ensuite elle porta ses regards vers les cieux
Et vit, surprise, avec inquiétude,
Que sombre était le ciel quand la terre brillait.
Au pic de l'air un amas de nuages,
Plafond volumineux, planait et surplombait
Comme un débris de terribles orages,
Tandis que le soleil de midi rayonnait
Derrière lui, sur les prés, les bocages.
Dans la sphère d'en haut des ténèbres de plomb,
Complètement à l'œil impénétrables
Comme l'est du destin le mystère profond,
Tandis qu'en bas des éclats admirables
D'admirable clarté tant de près que de loin,
Illuminaient et les bois et la plaine
Bien que Hulda se tint où l'ombre avait son coin,
Guettant au ciel des nuages la chaîne.

Hulda quitta pourtant sa contemplation,
Puis à travers un sentier rendu sombre
Par des arceaux touffus de végétation,
Qui faisaient plus épaisse encore l'ombre,
Vers les plus vieux taillis elle prit son chemin,
Et dans le cœur de la forêt obscure
Entendit retentir avec l'émoi d'un daim
D'un bûcheron la cognée en mesure.

Elle fut en avant d'un bond impétueux,
Soudainement, puis s'arrêta craintive,
Jusqu'à ce que la hache en sons plus vigoureux
Fit résonner sa voix impérative,
Annonçant que le bras qui la faisait agir
N'était pas loin de ce lieu solitaire.
Elle fit donc un temps d'arrêt, sans plus courir,
Et sous l'abri d'un chêne séculaire,
D'un arbre elle entendit sus ! le craquement sec,
Et se brisa son tronc jadis énorme ;
Puis elle vit son front faire un salamalec,
Et tout au long elle aperçut sa forme
Immense s'épater sur le terrain moussieux,
Cependant que sur la hache pesante

Le bûcheron bien las se posait soucieux
 Laissant parler ainsi son âme aimante :
 " Tombé ! tombé ! tombé ! Seigneur de la Forêt !
 Tombé ! " dit-il, " ni les vapeurs flottantes
 Des nuages, du ciel noircissant le sommet,
 Non plus du vent les rafales sifflantes,
 Ni l'éclair précurseur, héraut de l'ouragan,
 Ni le soleil qui grille et qui dessèche,
 Ni la neige qui vient sous l'aile de l'autan,
 Non plus la foudre et sa brûlante flèche,
 Ne viendront plus jamais s'imposer à ton front,
 Et mettre en doute et ta sève et ta force ;
 Tu seras désormais dans un repos profond,
 Sans l'espérance et sa brillante amorce,
 Toi dont l'ombrage un jour fut si majestueux !
 Vieil arbre ! au tien mon destin est semblable,
 Naguère encor ta tête allait toucher les cieux,
 Et maintenant broyée et misérable
 Abaissée elle gît sur le sol argileux ! "

Le bûcheron sur ses lèvres placée
 Sentit une main douce, en même temps ces mots
 Charmants échos d'une aimable pensée,
 Se firent soudain jour au milieu des rameaux :
 " Voudrais-tu donc, mon Chevalier fidèle,
 De Hulda négliger, abandonner l'amour,
 De mon amour la constance fut telle
 Que n'attendais pour être à toi que ton retour.
 Mon cher Seigneur de vassaux une suite
 Au delà de ces bois t'attend, veux-tu bien, dis
 A Lindenforst me faire la conduite ?
 Tu trouveras là bas tout ce que tu perdis.
 A Sonnenfels—tous ceux de tes domaines
 Sont par amour pour toi devenus mes vassaux,
 Nous te ferons, tous, oublier tes peines,
 Près de nous, cher Seigneur, viens goûter le repos ! "

" Ah ! " fit Ludolf, " tes beaux yeux douce mie
 Sont humides, les miens de pleurs sont obscurcis,
 Si n'entendais ta voix, ta voix amie,
 Me croirais le jouet d'un mirage indécis.

Douce fiancée ! oh ! je sens ta présence,
Elle remplit ces bois d'un prestige amoureux,
Il se pourrait pourtant que l'espérance
De la tombe évoquât ton ombre dans ces lieux ?
Est-il donc vrai, dis-le moi, ma chère âme
Que toi le beau joyau de mon éternité,
Tu sois à moi, tu sois bientôt ma femme,
Oh ! parle-moi ! dis-moi : c'est la réalité !"

Point ne pouvait parler la jeune fille,
Qu'entouraient les rayons d'un beau soleil couchant,
Qui d'un or pur rougissaient la charmille,
Tandis que des oiseaux s'élevait le doux chant.
Parmi le bois glissait gentil murmure,
Un murmure sans nom, discret, mystérieux,
Tout semblait être amour dans la nature,
Et l'ombre descendait suavement des cieux.
De leur amour eux refaisaient l'histoire,
Les craintes, les espoirs, les émois et les vœux,
Tout revenait visager leur mémoire,
Et créer par le fait un songe pour tous deux.
De leur passé l'assez sinistre page
S'efface toutefois sous leur bel avenir,
Cependant que l'oiseau dans le feuillage
Dit son hymne du soir au jour prêt à finir.

Ici l'amour a son apothéose,
Par là bas le pouvoir se drape en un linceul ;
L'indigne Roi qui, stupide, tout ose,
Va dans un seul combat enterrer son orgueil.
De Lindenforst sans les forces vassales,
Son armée affaiblie a contr'elle le sort ;
De Sonnenfels les troupes sans rivales
En laissant là sa cause ont présagé sa mort.
Devant Marchfeld bientôt les deux armées
Se rencontrèrent pour se disputer le pas,
Mais d'Ottocar les troupes clairsemées
S'enfuirent sans combattre, et lui fut jeté bas,
Pendant ainsi la vie et la couronne,
Entrainant à sa suite un luxe de trépas,
Et sans laisser de regrets à personne.

L'ancienne prophétie, oyez ! c'est vérité,
 Tout simplement ainsi fut accomplie,
 Non par le destin, mais par la perversité
 Du méchant Roi, par sa propre folie !
 Les murs de Lindenforst retentissent de cris,
 De chants nombreux, de musique, de joie,
 La belle Châtelaine a revu ces lambris,
 Où ses vassaux sont au délire en proie,
 Avec elle amenant celui-là qu'elle aimait,
 Au fond des bois qui vivait solitaire,
 Celui-là, par le fait, qui de chacun était
 Le Suzerain, ou bien plutôt le père.
 " Vers le gai Sonnenfels, allons ! " exclamaient tous,
 " Sire Ludolf est bien digne qu'on l'aime,
 De l'Empereur lui seul peut calmer le courroux,
 Il deviendra bientôt Roi de Bohême ! "
 Mais voilà qu'à Ludolf, au vaillant Chevalier
 De l'Empereur arrive ce message :
 " Au Sire de Ludolf, à son vouloir entier
 Nous remettons le soin comme au plus sage
 De redresser les torts, rendre justice à tous,
 Lui déléguons notre pouvoir suprême,
 Et lui donnons le droit qui n'appartient qu'à nous
 Nommer celui qu'il veut Roi de Bohême ! "
 Le Sire de Ludolf tout aussitôt plaça
 Au front d'Otto d'Ottocar la couronne,
 Et puis à la Princesse alors il s'adressa
 La suppliant de partager le trône
 De son cousin. Guéri de par l'adversité
 Le nouveau Roi serait mieux que personne
 Dans un temps assez court pour ses vertus cité.
 De Sonnenfels voilà que les tourelles
 Flamboient aux chauds rayons du soleil de midi,
 De tous côtés des bannières nouvelles
 Jettent leurs plis aux vents, frôlant l'air attiédi ;
 Aux vêtements éclatant de dorure,
 Placé sur la hauteur un héraut dit soudain :
 " Des noirs sapins je vois sous la verdure
 Une procession qui tourne le chemin
 Et sort du bois ; cavalier et monture
 Réparaissent plus grands, pimpants comme des fleurs,

Hulda, Ludolf sous des flots de lumière
 S'avancent gaillardement en tête, gais causeurs,
 Béni soit Christ et sa divine mère
 Qui, malgré nos péchés, nous font des jours meilleurs !"

Le même soir des nobles épousailles
 Au castel de Ludolf lorsqu'avec chants joyeux,
 Vins délicats, et force victuailles
 On fêtait les époux,—ces époux amoureux
 Soudainement, sans bruit, quittant la foule,
 Pénétrés d'un émoi profond, mystérieux,
 Et des plaisirs mondains loin de la houle,
 Vers la grotte du lac s'en vont silencieux.

Bras enlacés, l'âme incrustée à l'âme,
 Le long des bords du lac ils marchent lentement,
 Se rappelant les transports de leur flamme,
 Leurs douleurs d'autrefois, leur bonheur du moment.

• Tout éivrés de leur béatitude
 Les deux nouveaux époux en goûtaient la douceur,
 Lorsque peuplant leur chère solitude
 D'un chant mélodieux ils entendent le chœur ;
 De leur amour chant qui fut le prélude
 Tu viens par ton émoi cimenter leur bonheur.

" Apportez des bosquets, des bois de la Bohême
 Couronnes, guirlandes de fleurs,
 Le lierre des rochers qui pousse au pic suprême,
 Le crocus aux vives couleurs ;
 Du sapin vert foncé les branches odorantes,
 Et de rosée étincelantes ;
 Apportez le lis blanc, les clochettes d'azur,
 Ornements du vallon obscur ;
 Mais empruntez surtout les roses les plus belles
 Au charmant jardin de l'amour,
 Pour en faire à l'envi des guirlandes nouvelles
 Pour Hulda qui vient en ce jour
 D'épouser un héros, le plus brave des braves,
 De Sonnenfels le Chevalier,
 Le Sire de Ludolf, intrépide guerrier
 Et le plus fameux des Moraves ! "



HUNT (LEIGH).*

A STOTHARD.

Ta fantaisie habite une charmante sphère,
 Stothard ! Digne séjour d'un esprit tout à part ;
 Car non jamais depuis ces grands maîtres de l'art
 Qui du midi si chaud empruntant la lumière
 Nous montraient tour à tour le jeu de la paupière
 Dans l'humble clair-obscur du plus simple regard,
 Jamais le doux minois de la femme, Stothard,
 N'a vécu que par toi d'une vie aussi claire.

Pour te défendre donc de notre froid climat
 Toi, tu gardes un nid resplendissant d'éclat,
 Un nid dans les bosquets, un nid dans les clairières,
 Un harem tout peuplé des plus pures houris
 Moins froides cependant que les êtres chéris
 Que Pétrarque en ses vers place au plus haut des sphères.

JONES (ERNEST).

LA PRIÈRE DU POÈTE AU VENT DU SOIR.

SAUVAGE Chevauteur des gris, des noirs nuages,
 Sous l'haleine duquel l'étoile de minuit
 Disparaît, et s'éclipse au milieu des orages
 Où tu portes les ans à l'éternelle nuit !
 Enfant terrible et fort d'un inconnu mystère,
 Qui pour berceau, pour tombe a l'abîme sans fond ;
 Des bardes le plus grand, chanson de l'atmosphère
 Qui, née à chaque instant, meurt et s'éteint d'un bond !

Toi, gardien de la vie et dans l'air et sur terre,
 Qui croupiraient sans toi dans un lourd désespoir !
 Qui dissipes la brume, et dont la main légère
 A la feuille des bois impose son vouloir !
 Enseigne-moi tes chants si pleins de mélodie,
 Qu'ils étendent partout le pouvoir du chanteur,
 Fais qu'en chaque climat sur ton aile hardie
 De par la sympathie ils subjuguent le cœur !

Comme toi murmurant doucement dans les arbres,
 Et tantôt éveillant l'ouragan dans les mers,
 Gémissant sur la grève, ou sur palais ou marbres
 D'une main sans émoi lançant fauves éclairs ;
 Du bon grain séparant selon mon gré l'ivraie,
 Du doute dissipant la folle inanité,
 Jusqu'à ce que d'aloi des cœurs soit la monnaie,
 Que le faux soit vaincu de par la vérité !

Et tant que je vivrai, sans entraves ni crainte,
 Que comme toi je sois Sublime Chevauteur !
 Rasant huttes, palais, et chantant sans contrainte
 Au faible, au fort, à tous le même chant vainqueur.
 Et de même que toi qui vas de plage en plage
 A la terre apporter des parfums le trésor,
 Fais que je puisse aussi répandre d'âge en âge
 Des vieux bardes l'esprit—aujourd'hui jeune encor :
 Jusqu'à ce qu'écoutant cette harpe d'Eole
 L'homme se sentant grand s'élançe au Capitole !

Et quand les ans m'auront conduit au dernier val,
 Chante mon chant de mort, ô barde sans égal !
 Mes cendres jette-les où brillent en paillettes,
 Les étoiles aux cieux, où brûlent les planètes,
 Et proclamant bien haut notre fraternité
 Porte nos chants vainqueurs à l'Immortalité !

— — — — —
 JONES (SIR WILLIAM).*

O D E T U R Q U E . (1)

A U P R I N T E M P S .

De cet oiseau qui chante entends-tu le bémol,
 Ecoute, c'est le Rossignol ;
 Du printemps il annonce à chacun la venue,
 Partout où l'amandier de fleurs épand sa mue :
 Soyons gais et joyeux,
 Le printemps passe vite,
 Lorsque nous l'accueillons heureux
 Aussitôt il nous quitte !

(1) Traduite sur une version en prose de Sir William.

Les collines, les bois sont émaillés de fleurs
De toutes formes et couleurs,
Regardez ce bosquet, dans un mois que de roses !
Qui de nous les verra toutes fraîches écloses ?
Soyons gais et joyeux
Le printemps passe vite,
Lorsque nous l'accueillons heureux
Aussitôt il nous quitte !

Le berceau réfléchit la lumière d'Ahmed,
Viens ô peuple de Mohammed,
C'est la saison des fleurs, les heureuses tulipes
De ses beaux compagnons représentent les nippes.
Soyons gais et joyeux,
Le printemps passe vite,
Lorsque nous l'accueillons heureux,
Aussitôt il nous quitte !

De nouveau la rosée orne le sein des lis
Comme l'eau d'un glaive de prix ;
Les gouttes de rosée en leurs métamorphoses
Distillent leurs brillants sur le jardin des roses :
Soyons gais et joyeux,
Le printemps passe vite,
Lorsque nous l'accueillons heureux,
Aussitôt il nous quitte !

Roses, tulipes sont comme cet incarnat
Des vierges redoublant l'éclat,
Des perles, des bijoux pendent à leurs oreilles,
Ne croyons ces bijoux de durables merveilles.
Soyons gais et joyeux,
Le printemps passe vite,
Lorsque nous l'accueillons heureux,
Aussitôt il nous quitte !

De magnifiques fleurs paraissent au jardin,
Et de son éclat purpurin
Le brillant soleil teint le versant des montagnes,
Passons cette journée avec gentes compagnes :
Soyons gais et joyeux,
Le printemps passe vite,
Lorsque nous l'accueillons heureux,
Aussitôt il nous quitte !

Le temps est déjà loin où malade est la fleur,
 Où reste courbé sous un pleur
 Le gai bouton de rose ;—et revient la semaine
 Où la tulipe en fleur domine souveraine :
 Soyons gais et joyeux,
 Le printemps passe vite,
 Lorsque nous l'accueillons heureux,
 Aussitôt il nous quitte !

Le nuage au matin épand ses vifs joyaux
 Sur les roses et les roseaux ;
 De parfums énivrants la fraîche et gente brise
 Est imprégnée . . . Au monde il ne faut donner prise :
 Soyons gais et joyeux,
 Le printemps passe vite,
 Lorsque nous l'accueillons heureux,
 Aussitôt il nous quitte !

Des fleurs le doux parfum tellement dans les airs
 S'épand au séjour des éclairs,
 Qu'en tombant sur le sol l'eau se métamorphose
 En rosée odorante exhalant l'eau de rose :
 Soyons gais et joyeux,
 Le printemps passe vite,
 Lorsque nous l'accueillons heureux,
 Aussitôt il nous quitte !

L'automne avait détruit, envahi le jardin,
 Voilà que le Roi du destin
 Apparaît de nouveau, faisant à tous justice,
 Sous son règne du vin on obtient le délice :
 Soyons gais et joyeux,
 Le printemps passe vite,
 Lorsque nous l'accueillons heureux,
 Aussitôt il nous quitte !

Par ces chants j'ai voulu de ce vallon charmant
 Chanter la beauté, l'agrément,
 Ta voix de Rossignol dans ses métamorphoses
 Est douce, ô Mehisi, comme un bouquet de roses :
 Soyons gais et joyeux,
 Le printemps passe vite,
 Lorsque nous l'accueillons heureux,
 Aussitôt il nous quitte !



KEBLE (PROFESSOR).

LE MATIN.

His compassions fail not. They are new every morning.—Lament. iii, 22, 23.

RÉVEIL de la nature, ô lumineuse aurore,
Messagère du jour qui l'annonce et le dore !
Teintes qui vous groupez dans votre éclat vermeil
Autour du grand flambeau qu'on nomme le soleil !

Toi brise frémissante à l'allure joyeuse,
Avec l'aube en dansant, de vivre toute heureuse,
Qui t'en viens folâtrer à l'entour du clocher,
Et réveiller la feuille encore à son coucher ;

Nuages parfumés, fontaines de rosées,
Qui sur les verts bosquets versez votre pensée,
Et leur faites pousser vers le ciel fécondant
Leur émoi plantureux, et leur hommage ardent ;

Pourquoi nous prodiguer vos trésors de délices,
A nous qui ne suivons que le sentier des vices,
Et qui bien rarement dans notre fol orgueil
Vers le ciel ou vers vous daignons fixer notre œil ?

Heureux ! oh ! bien heureux au lever de l'aurore
Le cœur qui tout d'abord en s'inclinant adore
L'Etre Eternel ! . . . Heureux qui du jet lumineux
Qui seul rajeunit tout, aime à fêter ses yeux.

Après avoir vaincu tous les voiles funèbres
Que du jour qui n'est plus produisent les ténèbres,
Alors qu'après la nuit, notre œil s'éveille au jour,
Nouveau chaque matin de Dieu paraît l'amour.

Chaque jour qui revient fait tomber dans notre âme
Alors que nous prions, de la paix le dictame,
Sur nos péchés passés Dieu jette le pardon
Et de sa grâce un jour nous fait rêver le don.

Dieu mettra de côté pour nous, dans sa justice
Nouveaux trésors sans prix dignes du sacrifice,
Si dans le terre à terre où vivons, notre esprit
Cherche à sanctifier ce que la loi prescrit.

D'anciens amis, d'anciens sites bien davantage
Nous plairont, si du ciel ils reflètent l'image,

Quelque rayon béni de prière et d'amour
Poindra sur les soucis qu'enfante chaque jour.

Tel que redemandons, charmant à notre oreille,
Imbu de souvenir, chant qui nous plut la veille,
A l'entendre à nouveau, trouvant nouveau plaisir,
Et nous laissant par lui de plus en plus ravir ;

Tel il est le bonheur indicible des âmes
Alors que vers le ciel lançant leurs pures flammes,
Elles laissent aller les plus doux de leurs vœux
Frapper dans la prière à la porte des cieux.

Si nous pouvions savoir de combien de lumière
Illumine nos fronts une sainte prière,
Comme dans la sagesse avanceraient nos cœurs,
Et comme des péchés ils sortiraient vainqueurs !

Nous n'avons pas besoin sous les voûtes d'un cloître
De nous ensevelir, ni pour paraître croître
Au labeur, au prochain formuler un adieu,
Pécheur pour nous hisser soi-disant jusqu'à Dieu :

Que faut-il à nos vœux ? Sinon trouver la voie
Qui tous les jours vers Dieu nous porte et nous envoie,
Le train train de la vie et son obscur labeur
Suffisent pour nous faire arriver au bonheur.

Content chacun du lot qui fait notre partage,
N'en appellons au ciel pour avoir davantage,
Selon son bon plaisir supportons son arrêt,
Du repos ici bas c'est là tout le secret.

Seulement, ô Seigneur, par ton amour de père
Rends-nous dignes un jour de la céleste sphère,
Aide-nous en ce jour, ainsi que tous les jours
A gagner le repos près de toi pour toujours !

LE SOIR.

Abide with us: for it is towards evening, and the day is far spent.—

St. Luke, xxiv, 29.

IL EST parti ce beau, ce flamboyant soleil
Qui devant nos regrets s'affadit tout vermeil,
Ce nuage doré le cache à notre vue,
Laisant traîner au loin sa lumière qui mue.

Dans les ténèbres lors, et dans l'épuisement
Marche le voyageur à tâtons, lentement,
Car las ! pour abrégér cette heure solitaire
Sur l'arbre ou sur la tour il n'est point de lumière.

O Soleil de mon âme ! ô Sauveur cher et doux !
Il ne peut faire nuit si tu n'es loin de nous :
Oh ! puisse de la terre aucun sombre nuage
Dérober à nos yeux ta lumineuse image.

Sur ton œuvre sublime alors que mon regard
Dans le ravissement s'étend à tout hasard,
Découvrant à la piste Amour, Pouvoir, Sagesse,
Sur terre et dans les cieux, et partout et sans cesse ;

Ou soit qu'à la clarté de tes bons rudiments
Je regarde couler le long fleuve du Temps,
Déchiffrant, s'il se peut, tes sublimes arcanes,
Quand ils ne sont pas trop voilés pour les profanes ;

Lors qu'avec des amis je cause gentiment
De la vie égrenant les perles doucement,
Fais que mon cœur jamais,—non jamais ne s'enflamme
Hormis pour des sujets où découvre ton âme !

Quand le filtre enchanteur d'un bienfaisant sommeil
De mes yeux fatigués vient clore le réveil,
Fais, ô mon doux Sauveur, que tu sois ma pensée
Dernière, et que du ciel j'aspire à la rosée.

Oh ! séjourne avec moi du matin jusqu'au soir,
Car sans Toi ne saurais vivre—ô mon cher Espoir !
Oh ! séjourne avec moi lorsque la nuit est proche,
Je n'oserais mourir si loin de ton approche !

De la lumière ô Toi l'Architecte Immortel
Guide ton arche à Toi, vers le port éternel,
Alors qu'au gouvernail tu te tiens,—les tempêtes
Peuvent impunément se heurter sur nos têtes.

Les prêtres, ces meneurs de ce pays chrétien,
Ordonnés pour servir d'intermédiaire au bien,
Puisses-tu les guider, Seigneur ! même en leur doute,
Afin qu'en les suivant ne fassions fausse route.

Au nom de cette croix, de ce triste fardeau
 Qu'au pic du Golgotha tu portas tout en eau,
 Enseigne à tes servants, à porter comme tienne
 Leur croix de tous les jours, quel mal leur en advienne !

Si l'un de tes enfants insoumis, ô Seigneur !
 De ta divine voix méconnut la douceur,
 Fais qu'au fond de son cœur germe la repentance,
 Et qu'il n'entre en son lit avec l'impénitence.

Sur les malades veille, et les pauvres, les tiens,
 Enrichis-les, Seigneur ! et leur donne tes biens !
 Et fais que cette nuit, qui s'alarme et qui pleure,
 Ait solace à ses maux, condition meilleure.

Approche-toi de nous,—bénis-nous au réveil
 Afin de traverser sans tache ton soleil ;
 Jusqu'à ce que du ciel tu nous ouvres les portes
 Aux chants harmonieux de tes saintes cohortes.

LA CONSPIRATION DES POUDRES. (1)

As thou hast testified of Me in Jerusalem, so must thou bear witness
 also at Rome.—*Acts* xxiii, 11.

Du doux Sauveur devançant l'arrivée,
 Dès le matin la croix fut élevée,
 L'Eglise Veuve était là pour pleurer,
 Le Monde pour haïr et torturer.

L'acte sanglant s'accomplit à Solyme,
 De l'occident si virons vers la cime,
 Reconnaissons au Signe de la Croix,
 L'Eglise Veuve—au front chargé d'émois.

Mais cette croix elle la porte Rome,
 Non comme l'a porté le fils de l'homme
 Au Golgotha.—Mais avec le clinquant
 Des rois l'aumône,—à son appel fréquent ;

(1) Keble a fait des poèmes pour chaque fête, pour chaque jour de l'année pour ainsi dire : souvent le titre du poème s'évapore dans le sujet qu'il traite.—*Note du Traducteur.*

Se lamentant dans son orgueil funeste
Que tendres cœurs à chässe plus modeste
Portent leurs vœux ; plaçant en mauvais lieu
L'or et l'amour dûs par l'Eglise à Dieu ;

Faisant des saints, souventefois des anges,
Gaspillant l'or dans ses splendeurs étranges,
Se complaisant dans de mondains plaisirs,
Sans plus penser au sang pur des martyrs.

N'a-t-elle donc pas une nostalgie,
De ses enfants d'être encor la vigie,
De leur montrer à tous le droit chemin,
De les guider vers le sentier divin ?

Pour qu'ils ne soient pas victimes d'un leurre,
Des grands chagrins quand ils s'en vont à l'heure
Dans son giron vivifier leur cœur,
Pour y trouver un abri protecteur.

Chaque prière elle la thésaurise,
Elle a pour tout un solace l'Eglise,
Viens, ô trembleur ! dans son sein viens verser
Tes noirs soucis, tu les verras cesser.

La vérité, sa lumière si pure,
Les grands penses puisés dans la nature,
Sont tour à tour ses doux enseignements,
Jeunes toujours sont ses épanchements.

Si dans l'émoi des heures de tristesse,
Tu caressas l'idée enchanteresse
Que tes chers morts étaient non loin de toi,
Anges gardiens, glissant sur la paroi ;

Oh ! continue à le rêver ce rêve
Consolateur,—le brumeux a fait trêve
Qui nous montrait les justes attendant
Le jugement dans un abîme ardent.

Que si ton cœur aimant s'identifie
Au simple chant qui, pour nous, magnifie
In Eccelsis, le Seigneur Glorieux,
Avec nous dis : "Gloire au plus haut des cieux !"

Alors, oh viens ! oh ! viens à notre fête
 Communier ;—à ton humble requête,
 De par le cœur, non pas de par les mains,
 Tu recevras le Sauveur des humains,
 Dans son vrai jour se révélant lui-même,
 Et sur ton front épandant son baptême,
 Te relevant par son tant doux soulas
 Du doute qui poursuit l'homme ici bas.
 Au nom sacré de l'indicible crainte
 Dont les esprits fraternels ont l'empreinte,
 Sur un aîné, sur sa honte—ô douleur !
 Alors qu'il faut longtemps verser un pleur !
 De notre sœur parle avec indulgence,
 Et de sa chute—aveugle à sa naissance
 Peut-être un jour à notre doux appel
 La verrons-nous sur le chemin du ciel !

— — — — —

KENT (W. CHARLES).

LA MORT.

SA GLOIRE ET SA BEAUTÉ.

La mort ne tient pas du squelette—
 La mort est sainte—elle est belle la mort ;
 Du grand ange de Dieu sur le front en vedette
 De la vie est le passeport.

La mort—qu'on craint—c'est une mère
 Tendre, indulgente et bonne envers ses fils,
 Epandant des beautés de splendeur singulière
 Sur les traits les plus indécis.

La mort d'un éclat magnifique
 Du paysan enceint le front obscur,
 Comme si du cadavre une lueur sphérique
 Devait s'auroler d'azur.

Parmi les demeures des hommes
 Comme une Reine elle marche la mort,
 Affranchissant les serfs, de tous tant que nous sommes
 Conduisant les âmes au port.

La mort au grand jamais ne fauche
Sans éveiller le doux onguent du pleur,
Sa faucille sévit et sur nous fait débauche,
Mais pour la moisson du Seigneur.

La mort d'une méchante flèche
Ne vient frapper—oh ! non, bien doucement,
Elle s'infiltré près de la beauté revêche
Qui veut vivre trop longuement.

La mort ne connaît la colère,
Qui heurte tout, et ne respecte rien ;
Mais sur tous elle épand d'une main tutélaire
Le calme—ce souverain bien.

La mort—le ver n'est son domaine,
Quoique son trône, il ne soit qu'un charnier,
D'où chaque âme s'élance à la céleste plaine
Où de Dieu brille l'œil altier.

La mort nul chagrin ne révèle,
De chaque mort sur les traits assoupis,
Aussi sur le front pâle, une paix éternelle
Semble être l'hôte du logis.

La mort—c'est le réveil de l'âme,
Qui fait divorce avec l'impur du corps,
Où le crâne sans chair en ricanant proclame
Le rien de ce monde retors.

La mort a des éclats splendides,
Quand elle met sur nous son éteignoir,
Se glissent des éclairs sur nos fronts jà livides,
Qu'en plein jour on ne pouvait voir.

La mort efface toute peine
De chaque cœur sur lequel elle fond,
Sublime lendemain d'éternité sereine
Elle console tout d'un bond.

La mort n'est pas une tristesse,
Voyez plutôt ces lèvres sans couleur
Laisser se dérouler ne sais quelle liesse,
De quel angélique bonheur.

La mort sait d'une main magique
 Au front ridé, décrépi du vieillard,
 De l'enfance évoquer le souvenir antique,
 Qui vient consoler le regard.

La mort donne une jouissance
 Quand de la vie elle rompt le réseau,
 Elle montre à nos yeux la divine espérance
 Vibrant par delà le tombeau.

La mort ne tient pas du squelette,—
 La mort est sainte ;—elle est belle la mort !
 Du grand ange de Dieu sur le front, en vedette,
 De la vie est le passeport !

POPE À TWICKENHAM.

IL Y A de cela cent ans—cent ans et plus !
 Un treillis de jardin permettait à Phœbus
 D'entrer sans frapper à la porte ;
 Laisant entrer aussi les vents capricieux
 Qui faisaient onduler le réséda joyeux
 De ses parfums de toute sorte.

Gentilles vagues dont l'ondoiement parfumé
 Jetait aux alentours un délice innommé,
 Imprégné de l'odeur des roses ;
 Des anneaux émaillés, des étoiles de fleurs
 Que la terre a nourri du suc de ses saveurs
 Se gaudissaient fraîches écloses.

Si dans l'intérieur vous jetez un coup-d'œil,
 Tout recroquevillé dans un large fauteuil
 De la fenêtre en l'embrasure,
 La main sur le genou, main aux doigts effilés,
 Racontant des chagrins du cœur mis sous les clés,
 Est un homme à pâle figure.

Magnifique est le jour, c'est l'heure de midi,
 Le merle d'un taillis voisin d'un ton hardi
 De son chant égrène l'extase ;
 Les feuilles de la pluie abandonnent aux vents,
 Les pleurs d'or et d'argent ; les gouttes des auvents
 Du merle aux notes font la base.

Dans l'humide gazon diamants et saphirs
 Laissent voir les relais où passent les zéphirs
 Avant de gagner leur auberge ;
 Un rayonnement d'or remplit l'air à l'entour
 Donnant plus vif éclat à la splendeur du jour
 Et durant les fils de la vierge.

Cependant insensible à toutes ces beautés,
 Longue angoisse siégeant sur ses traits contractés,
 Les yeux éteints, le regard sombre,
 Cet homme solitaire est là dans son fauteuil,
 Drapé dans ses penses comme dans un linceul,
 De l'existence ainsi qu'une ombre.

Où des lauriers ont ceint ce haut front tant de fois,
 Est le bonnet de nuit chiffonné du bourgeois,
 Des sourcils voilant le cratère :
 Une robe de chambre un jour d'un beau brocart
 Entoure, mais sans soin, ce précocement vieillard
 Dont la peine paraît amère.

En lui tout, en effet, montre un abattement
 Dont rien ne peut donner idée éloquentement,
 Tant ce chagrin est plein d'alarmes :
 Et cependant ces yeux si tristes, ils n'ont pas
 Ces fontaines du cœur qui comme un doux soulas
 Nous font parfois l'octroi des larmes.

Ici vous ne voyez nul semblant de douleur,
 Mais des symptômes vrais, tout le train train du cœur
 La peine sans bruit et muette ;
 Près ce pauvre affligé songeant dans son fauteuil
 Le repas du matin reste sans nul accueil,
 Sur la table simple et propre.

D'un service d'argent parmi tout l'apparat
 Gît flétri, refroidi, l'odorant chocolat
 Brun—sur une nappe de neige ;
 Et non touchés, l'anchois, le beurre, le cresson,
 La tranche de bacon, le piquant saucisson,
 Et de menus fruits le cortège.

Une abeille gavée au rayon du soleil
 Etale en folâtrant son corsage vermeil

Et flâne au-dessus de la crème ;
 Un fouillis varié de lumière et d'obscure
 Flotte dans cette chambre et se reflète sur
 Les murs d'une élégance extrême.

Pourquoi silencieux est-il là ce veilleur
 A petit feu couvant son immense douleur
 Sans un seul pleur à la paupière ?
 Quels liens de chagrin resserrent son esprit,
 Et quel trésor perdu le rend tout interdit
 Alors qu'il regarde en arrière ?

Il rêve à ce qui fut son bonheur ici bas,
 A celle-là qui gît là haut dans le trépas,
 A celle-là qui fut sa mère !
 C'est qu'il attend l'artiste—ami,—dont le talent
 Doit voler à la mort le charme consolant
 Répandu sur ses traits naguère !

L'air est tout imprégné d'une sainte douleur,
 Et fait de ce fauteuil l'autel sacré du cœur
 Où s'amoncellent ses ruines :
 La mort prouvant toujours aux portes du tombeau
 Que l'existence n'est—rien—qu'un faible roseau,
 L'amour—rien—qu'un buisson d'épines !



KILCRÉ (L'AUTEUR DES MOINES DE). (1)

LES VOILÀ MES SOUHAITS.

DONNEZ-MOI, vous en prie, un tombeau sur la plage
 Où soupirent les vents, où les flots avec rage
 Rugissent turbulents ; et qu'aucun œil humain
 Ne plane sur mes os qui seront froids demain.
 Inconnu j'ai vécu dans ce monde futile,
 Inconnu veux dormir en mon dernier asile.
 Que mes restes mortels ballottés par les flots
 Selon leur bon plaisir retournent au chaos.

(1) Les Moines de Kilcré—poème ballade, 1 vol. Pickering, No. 196, Piccadilly, prix 7s. 6d. La troisième édition du poème original se trouve chez Bell et Daldy, 186, Fleet Street. E.C.

Mieux vaut être bercé toujours par la marée
Que d'être triste chose au sous-sol enterrée,
Et cela par monceaux ;—avec—(dit entre nous),
Un mensonge au-dessus,—un long ver au-dessous,
Qui sur nous fait ripaille, et se vautre et se soûle,
Et se gaudit de nous comme une affreuse goule :
Oh ! loin de l'ombre du cyprès
Que mon tombeau soit mis—Les voilà mes souhaits !

LA VEILLE DE NOËL D'UN EXILÉ.

C'EST une nuit claire et sans voiles,
Où brillent là haut les étoiles ;
Près d'une ogive, et moi je suis assis
Et ne vois qu'un ciel sombre et gris ;
Mais chut ! . . . du vent les voix soudaines
M'apportent le son des cloches lointaines,
Et je vois les toits du hameau là-bas,
Où le paysan étreint dans ses bras
Ses gentils petits encore en bas âge,
A son chaud foyer de Noël.
De cœur, hélas ! suis seul sur ce rivage,
Ce n'est fête pour moi que ce temps solennel !

Dans le palais, dans la chaumine,
Les vois avec gaité badine
S'acheminant sous le rameau de houx
Fêter, enfants, amants, époux
Du vieux Noël la bienvenue ;
Moi n'ai point d'amis, ô déconvenue !
Dont la chaude main réponde à ma main,
Point de gui non plus à tresser soudain ;
Et les gais Noël's que dans l'air on sème
Sont chants d'un pays étranger ;
Bien loin de moi sont les chéris que j'aime
Leurs voix seraient pour moi l'étoile du berger !

Par delà les mers, les collines,
Le fleuve aux ondes argentines,
Autour d'un feu fait de bois de marais,
De mon toit sous le chaume épais,

Je les vois tous groupés ensemble
Regardant du feu la flamme qui tremble
L'esprit tout pensif, tout silencieux,
Un soupir au cœur, un pleur dans les yeux,
Jusqu'à ce qu'enfin fervente prière
Soit par eux adressée au ciel,
Pour leur absent,—l'absent de la chaumière,
Et leur front s'obscurcit cette nuit de Noël !

Oh ! cette fervente prière
Qui vient à moi de la chaumière,
Doucettement elle éivre mon cœur,
Comme la soudaine lueur
Du soleil perçant le nuage
Obscurci, noirci dans un jour d'orage
Fait rêver du ciel le splendide azur,
L'éclat si brillant, et l'éther si pur,
Jusqu'à ce qu'enfin, bienfaisant dictame
Mon cœur épuré jette au loin
Des noirs soucis la dévorante flamme,
Et le chagrin rongeur attablé dans un coin.

Toi qui du Christ dit la venue
Sois donc, ô nuit, la bienvenue !
Du vieux moustier le gentil carillon
En nous sonnant le réveillon.
Enseigne une leçon sublime,
Qui vient raviver la pensée intime ;
Et béni soit Dieu qui dans son amour
Se montre à nos cœurs dans un nouveau jour,
Nous faisant sentir sa douce puissance
Dans ce moment tout solennel !
Car que serait notre frêle existence
Sans l'espoir qu'à nos yeux vient révéler Noël !

MÉDITATIONS SUR LA MONTAGNE.

Le marchand gonflé d'or dans son riche manoir
Fait jabot de ses gains, et sans cesse énumère
Et du soir au matin, et du matin au soir
Les trésors entassés dans l'entrepôt prospère.

Il déguste de bons vins vieux,
A sa table il fait chère lie,
De son lot cependant bien loin d'être envieux
D'échanger avec lui ne ferais la folie.

Mon lot vraiment est bien plus précieux,
D'un cœur léger, d'un esprit libre
Et dans un parfait équilibre,
Moi je puis errer où je veux,
Grimper sur la colline, et là plonger ma vue
Sur les hameaux, les lacs et l'immense étendue.

Oh ! les cités d'en bas, les dômes, les palais
N'ont toujours enfanté, produit que des esclaves,
Mais sur le haut des monts on ne trouva jamais
Que peuples belliqueux, que cœurs nobles et braves.

C'est du sommet brûlant d'un mont
Que de Dieu nous vint la parole,
C'est sur le pic d'un mont, que s'arrêta d'un bond
La colombe, de paix messagère et symbole.

Venez donc vous dont le cœur épuisé
Bat mal sous le poids de la peine,
Venez, en délaissant la plaine,
Toucher du mont Callan le front volcanisé :
Comme autant de Titans' vous verrez vos pensées
De là monter au ciel de splendeur réhaussées !

Le moine de Kilcré dans son cloître sacré
S'engouffre avec bonheur dans quelque vieil ouvrage,
Jusqu'à ce que la cloche annonce au prieuré
Que pour vêpres il faut enfin quitter la page.

Mais bien qu'il coule le cloître
Une vie et douce et passive,
Ainsi que ce ruisseau qui côtoyant un pré
Végète en reflétant les beautés de la rive,
De ce bon moine, oh ! ne suis envieux,
D'un cœur léger, d'un esprit libre,
Et dans un parfait équilibre
Moi je puis errer où je veux,

Gravir le roc aigu, la forêt, la bruyère,
Ou du lac soulever la brillante poussière.

Le petit filet d'eau qui court faisant glouglou,
Par l'étroit défilé pour rafraîchir vos lèvres,

Ou la source qui va courant le guilledou
 Comme vers leur logis s'en vont courant les lièvres,
 Ou bien le vin de Chypre vieux,
 Ou bien le vin de Malvoisie
 Ont-ils, dites-le moi, goût plus délicieux ?
 Un abbé prêcha-t-il plus sainte poésie,
 Que de ces monts les pics majestueux ?
 Allez donc dans leur solitude
 Y goûter la béatitude
 De converser avec les cieux :
 Devenu sage alors, prenant votre volée
 Vous pourrez hardiment affronter la vallée !

KNOX (WILLIAM).*

DEMAIN !

MORTEL à demain ne te fie !
 Du temps, de la marée agrippe le présent ;
 Songe en un jour combien nature modifie
 De choses en passant.

Aujourd'hui bouillant de jeunesse
 Le jouvencel a soif et boit la volupté ;
 Et peut-être demain la coupe enchanteresse
 N'a plus vitalité.

Aujourd'hui la jeune épousée
 Peut presser tendrement son époux sur son cœur,
 Demain veuve peut-être en son âme brisée
 Germera la douleur.

Aujourd'hui de sa jeune mère
 L'enfant en l'étreignant épuisera le sein ;
 Cette source de vie, existence éphémère
 Elle aura fui demain.

Aujourd'hui tu feras ripaille
 Homme ! le cœur joyeux, et plus heureux qu'un Roi ;
 Demain de vers rongeurs la hideuse marmaille
 Se gavera de toi !

Mortel à demain ne te fie !
 Du temps, de la marée agrippe le présent,
 Songe qu'en un instant la mort nous momifie
 De son souffle en passant !

LE TEMPS.

Le temps file toujours, toujours, toujours, toujours
 Rien ne peut arrêter son cours.
 Une heure encore, un jour encore
 Un mois, un an ; tout d'aurore en aurore
 Nous échappe et nous fuit : notre sang dans nos cœurs
 Gèle, la joue a perdu ses couleurs,
 Nos cheveux jadis noirs tombent blancs sur nos tempes,
 Et ternes sont nos yeux comme de froides lampes.
 Le temps file toujours, toujours, toujours, toujours,
 Rien ne peut arrêter son cours.
 Comme un torrent un jour d'orage
 Il détruit tout, étreint tout dans sa rage,
 L'arbre géant, la tour, et de nos champs la fleur ;
 Il prend aussi l'ami, notre bonheur,
 Et nous laisse pleurer sur notre froid rivage
 Notre ami dont cherchons en vain la douce image.
 Le temps file toujours, toujours, toujours, toujours,
 Rien ne peut arrêter son cours.
 Nul aigle des cieux dans l'espace,
 N'est son vainqueur, nul vent ne le surpasse ;
 Au galop, au galop sur son fougueux coursier
 Il nous emporte, et ce dur cavalier
 Va dans l'Eternité cette mer insondable
 Nous plonger à cœur joie . . . et finit notre fable !

— — — — —

KÖRNER (THEODOR).*

POÈTE ALLEMAND.

Né le 23 Septembre, 1791—Tué le 25 Août, 1813.

LE CHANT DE L'ÉPÉE. (1)

LE GUERRIER.

A MA GAUCHE, toi brave Épée
 D'où te vient ton miroitement ?
 Tu me fais grand plaisir vraiment
 De par ta flamme anticipée
 Hourra !

(1) Plus nous vivons, plus nous découvrons chaque jour que nous savons peu, et même que le peu que nous pouvons savoir, nous ne le

L'ÉPÉE.

Un libre cavalier me porte
 De là vient mon miroitement :
 Me réjouis, et crânement
 D'être l'arme d'une cohorte
 Hourra !

LE GUERRIER.

Oui, bonne Epée, oui, je suis libre,
 Et je t'aime de tout mon cœur,
 Comme à mon âme si, d'honneur !
 Tu te rattachais à la fibre,
 Hourra !

L'ÉPÉE.

Je t'ai voué, dans ma pensée,
 De mon existence le fer,
 Je brillerai comme l'éclair
 Lorsque serai ton épousée,
 Hourra !

LE GUERRIER.

De notre noce la trompette
 Fait déjà le bruyant appel,
 Jà le tambour bat le rappel,
 Le canon se met en vedette,
 Hourra !

savons jamais à point nommé, alors qu'il nous serait le plus utile, ou le plus agréable de le savoir.

Lorsque, il y a quelques semaines, nous traduisions la sympathique effusion d'un poète anonyme anglais,—"*The Death-Day of Körner*," (voir page 54 du présent volume) nous ne connaissions pas encore l'œuvre littéraire de Theodor Körner. Aujourd'hui que cette connaissance nous est acquise, nous croyons devoir détacher un feuillet de notre futur ouvrage: "*BEAUTÉS DE LA POÉSIE ALLEMANDE*," et le mettre sous les yeux des lecteurs des "*Rayons et Reflets*" comme un hommage au guerrier-poète. *SCHWERTLIED*, le chant de l'Epée, fut écrit quelques heures seulement avant que le jeune patriote Theodor Körner ne trouvât un glorieux trépas à la bataille de Lutzen, en combattant *pro aris et focis*. Ce poème, à notre avis du moins, est la perle des œuvres du poète-guerrier; il fut pour lui le chant du cygne.—*Le Chevalier de Chastelain*.

L'ÉPÉE.

Je te sens ! . . bienheureuse étreinte ! . .
Et je me pâme à ton toucher :
Oh ! cher fiancé viens me chercher
Ma couronne est pour toi—sans feinte.

Hourra !

LE GUERRIER.

Pourquoi donc, débordant de joie
Ainsi t'agiter au fourreau ?
Pourquoi folichonner ? . . Tout beau !
Bientôt je vais te frayer voie,

Hourra !

L'ÉPÉE.

Oui, dans le fourreau je m'agite,
Car j'ai soif, j'ai faim du combat,
Donc cavalier, vaillant soldat,
Sus ! tire-moi de ma guérite,

Hourra !

LE GUERRIER.

Reste encore dans ta chambrette,
Bientôt je viendrai te chercher,
Ta soif je saurai l'étancher,
Reste au fourreau ma bonne brette,

Hourra !

L'ÉPÉE.

Ne me laisses pas trop attendre !
Seconde mon bouillant transport,
Dans les vastes champs de la mort
Tous les deux allons faire esclandre,

Hourra !

LE GUERRIER.

Adonc dehors vaillante Epée,
Toi le noble orgueil du guerrier !
Viens pour rafraîchir ton acier
De sang faire franche lippée,

Hourra !

L'ÉPÉE.

Que sublimes sont les batailles !
Oh ! qu'il est bon d'être au grand air

Quand au soleil reluit le fer
 En goguette de funérailles,
 Hourra !

LE GUERRIER.

Allemands ! montrez votre adresse . . .
 Aux ennemis avec ardeur !
 Si ne vous sentez chaud le cœur
 Au bras prenez votre maîtresse,
 Hourra !

* * * * * * *

* * * * * * *

* * * * * * *

D'abord à la gauche l'Epée
 N'eut qu'un léger miroitement ;
 A la droite décidément,
 Elle but du sang par lampée,
 Hourra !

L'Epée est votre fiancée
 Soldats ! . . sur sa bouche de fer
 Baiser d'amour ! . . . Aille en enfer
 Qui délaisse son épousée,
 Hourra !

Maintenant hourra pour l'Epée !
 Pour son étincelle de feu,
 L'Epée est la foudre de Dieu,
 Des batailles c'est l'épopée,
 Hourra !



LANDON (LETITIA ELIZABETH), [L. E. L.]*

LA LUNE.

La lune sillonne les cieux,
 Mais un peu triste, et bien seulette,
 Comme si faute d'être deux
 Elle languissait la pauvrete :
 Les étoiles voilè sa cour,
 Pour son miroir elle a la terre,
 La nuit elle est Reine d'amour,
 Mais qu'importe ? . . elle est solitaire.

N'est-il donc aucun amoureux
Pour la partager ta couronne ?
Charmante orpheline des cieux
Point je n'envierais ta personne.

Oh ! certe, oui, j'aimerais mieux
Etre la plus humble fleurette
Qui pousse sur terre en tous lieux,
Plutôt que d'exister seulette.

En toi tu portes la douleur,
La mort et la tristesse, ô Terre !
Mais ces maux vont mieux à mon cœur
Que là haut briller solitaire.



LANGFORD (J. A.)

HIER ET AUJOURD'HUI.

Oh ! que gaïement hier dansaient les cloches,
Comme à saute-mouton elles faisaient bamboches,
Sautant ainsi que carpillons,
Envoyant aux échos par delà les prairies
Les chants de noce et les folâtreries
De leurs si joyeux carillons !

Comme tous deux rivés à l'espérance
Hier au saint autel remplis de confiance
Se tenaient en face de Dieu,
Entourés de parents, de vœux, d'amour sincère !
Comme les sons de la cloche légère
Montaient joyeux vers le ciel bleu !

Le prêtre hier dans le sacré langage
Pria pour que leurs jours fussent sans un nuage ;
Hier une étreinte d'amour
A l'adieu du moment prêta ses plus doux charmes,
Gaïement, gaïement pour essayer leurs larmes
Sonna la cloche tout le jour.

Mais aujourd'hui les vagues écumeuses
Avec le dur ressac de leurs lames houleuses
Rugissent un funèbre glas ;
Leur abîme vomit et crache sur la plage

De flots rageux et l'écume et la rage
Une veuve y gémit hélas !

L'époux d'hier, car il est un cadavre
Errant inanimé sous les vagues du havre,
Attend aujourd'hui son tombeau ;
Elle, la pauvre veuve est debout sur la plage
Interrogeant les débris du naufrage,
Ne voyant que le ciel et l'eau !

Et coup sur coup grouillant sur le rivage
Les vagues de rouler joyeuses du naufrage,
Se moquant bien pardi ! du glas
Qui sonne pour celui qui périt avant l'âge,
Et fort gaiement s'éjouant sur la plage
Où sa veuve gémit, hélas !

FRAGMENTS

DU POÈME INTITULÉ : "THE LAMP OF LIFE."

X.

MA vie était comme un long jour d'été
Brillante en son matin, joyeuse, belle et libre :
J'aimais alors roucouler ma gaité,
Comme l'oiseau sentant du vrai bonheur la fibre.

Car j'avais foi . . . sans borne était ma foi
Dans tout ce que sentais ou que voyais sur terre ;
L'homme et le monde étaient divins pour moi
L'un à l'autre liés par un nœud volontaire.

Ma vie ainsi n'était qu'un chaud soleil,
Et toujours la beauté me faisait vibrer d'aise,
Et la musique, art qui n'a son pareil,
En moi toujours vibrait en sol ou fa dièse.

Puis vint le doute à mes yeux comparer :
D'abord ce fut un point, un tout petit nuage,
Puis s'étendant comme le désespoir,
Il creva brusquement en un affreux orage.

Ils avaient fui dès lors mes jours d'été :
Il avait fui dès lors le brillant de ma vie ;
Aucun matin n'amena la gaité,
Non plus cette lueur d'espérance suivie

Si douce au cœur, qui ranime son feu :
De ci, de là dès lors moi je foulai la terre
Cherchant toujours, mais ne trouvant pas Dieu,
Et rejetant l'espoir comme un leurre éphémère.

XLII.

Les plus chétifs de nous vivent deux existences ;
L'une que voit le monde, ou plutôt qu'il croit voir ;
L'autre dont les secrets n'ont nulles transparences,
Et qui pour tous est un vrai pot au noir,

Hormis pour le vivant : lui seul a connaissance
Des extases de cœur et de ses arcs-en-ciel,
De ses chagrins profonds, de sa désespérance,
Ou de rayons aussi doux que le miel.

Lui seul, il peut rougir lorsque la voix publique
Jette un bruyant hourra sur ses péchés secrets,
Lorsque ses actions souvent de foi punique
Mériteraient le mépris, les sifflets.

Lui seul peut s'égayer de ses instincts sublimes,
Bien que nul œil ne puisse admirer ses vertus ;
Car des actes qui font vibrer toutes les cimes,
D'or tout d'abord doivent être vêtus.

Et par la vie ainsi munis d'omnipotence,
Pour les plus vils péchés, les actes les plus beaux,
Nous passons sans vergogne, et gagnons en substance
Un douaire ou de blâme ou bien de los,

Qui demande, c'est sûr, pour tenir la balance
Un juge apte à peser et la cause et l'effet ;
Or nous seul avec Dieu, connaissons sans doutance
De nos secrets le mobile et l'objet.

Ainsi nous recevons honte ou bien renommée
Sans avoir mérité la honte ou le renom ;
Ayant mal à propos une action blâmée,
Ou bien louée, et ne valant pennon !

CHANSON D'AMOUR.

MON cœur ressemble à la fontaine
 Qui fraîche prodigue ses eaux,
 Et qui, courant à perdre haleine,
 Miroite au soleil ses joyaux.
 Sa musique toujours exquise,
 A qui l'entend donne un émoi,
 Le chant qu'elle dit à la brise,
 Amour ! c'est ton éloge à toi !

Mon cœur ressemble au large fleuve
 Vers l'océan roulant ses eaux,
 Sa chanson toujours fraîche et neuve
 Ravit les prés et les côteaux ;
 Sitôt l'aube du jour il chante,
 Quant la nuit vient, ne se tient coi,
 Il chante encore et tout enchante . . .
 Le sujet de son chant . . . c'est toi.

Mon cœur est gai jusqu'au délire,
 Tout est fleurs où porte mes pas,
 L'enfance . . . je la vois sourire,
 La vieillesse n'a plus d'hélas !
 Mon cœur déborde de liesse,
 Je suis heureux bien plus qu'un roi,
 Foin du demain ! de la richesse !
 Quand cœur à cœur je vis en toi.

LEEKEY (JOHN).

COMPARAISONS.

DE l'océan des ans tout en suivant la plage,
 Des ans qui ne sont plus—éblouissant mirage !
 Hélas sur nous ! hélas ! combien souventefois
 N'avons nous vu, de l'arbre étouffé sous le bois,
 Dépérir le bourgeon salué par l'aurore,
 Quand il semblait pimpant au jour devoir éclore ;
 Ainsi souventefois les liens les plus chers
 Sont brisés par le vent de précoces hivers ;
 Et comme la feuille d'automne
 Qui jaune se flétrit et tombe monotone

Sur le sol inondé de pleurs,
Nos jours les plus brillants de verve et de jeunesse,
Passent avec vitesse

Ainsi que le parfum des fleurs.
Telle auprès du ruisseau surgit la paquerette,
Telle sous les bosquets fleurit la violette,
Charmanes de fraîcheur, charmanes de beauté,
Mais qui se fanent las ! avec rapidité ;

Ainsi les dernières années
Inscrivant sur nos fronts nos nombreuses journées,
Pourraient nous accabler d'un immense chagrin,
Si la religion au terme du voyage
Ne venait nous montrer le céleste mirage
D'un jour plus beau, qui n'aura pas de fin !

LEMON (MARK).

A JOSEPH PAXTON.

1851.

DE quelles fleurs tresser la couronne civique
Qui doit, mon digne ami, ceindre ton large front,
N'était-ce que Chatsworth par toi rendu fécond
Ne nous offre les fleurs de son album unique ?
Car où trouver ailleurs jardins plus merveilleux,
Arbres plus verdoyants et plus belle culture !
On dirait qu'en causant avec dame Nature
Pour régir à ton gré la chaleur, la froidure,
Tu sus lui dérober ses arts mystérieux,
Comme Franklin un jour ravit la foudre aux cieux.
Ou bien cueillerons-nous un frais rameau d'olives
Pour Paxton laboureur dans le champ de la paix,
Ou bien en souvenir du féerique Palais
Vaste bazar du monde aux superbes ogives,
Lui façonnerons-nous couronne de cristal
De son récent triomphe étincelle de gloire ?
Oh ! non : chargeons plutôt la muse de l'histoire
D'inscrire son grand nom au temple de mémoire,
Le burin de l'histoire est un noble métal
Pour qui sut du travail se faire un piedestal !

LENO (J. B.)

LES VOYAGEURS.

JE vis un voyageur passant une bruyère,
Et morne et désolés ; " Où vas-tu ? Vers quel port,"
Dis-je ; " ainsi que tous ceux qui sont là par derrière ? "
" Je vais," répondit-il, " au palais de la mort ! "

Ses cheveux jadis noirs ainsi qu'une corneille,
Comme neige étaient blancs ; son front large, rêveur,
Racontait une histoire assez sombre, assez vieille,
Où la gloire avait dû céder à la douleur.

Je lui montrai du doigt sur la route une pierre,
Et lui dis, le voyant si fatigué, si las :
" Reposez-vous un peu, languette est la bruyère " . . .
Il secoua la tête et répondit : " Hélas !

" Je me suis arrêté dans ce vallon de larmes
D'où sors non consolé, trop longtemps, trop longtemps !
De ce triste pays je n'emporte aucuns charmes,
J'y vécus cependant dà ! quatre fois vingt ans !

" On me dit que le port vers lequel me dirige
Est inhospitalier, sans amis, désolé,
Et pourtant mes amis, s'ils n'y sont, y vont, dis-je,
Veux suivre le sentier qu'ils ont déjà foulé."

Il passa son chemin, ainsi passèrent d'autres
Jeunes ainsi que vieux sans s'arrêter jamais,
Ne pouvant sur eux tous dire des patenôtres
Aux plus jeunes d'entr'eux je donnai mes regrets.

Tous passèrent sans bruit comme passe la brise,
D'angoisse cependant palpitaient quelques cœurs,
Quand d'autres convoitaient le vin, la chair exquise
Et les trésors quittés qui doraient leurs splendeurs.

Mais Un—dont l'œil brillait d'une vive lumière,
Un—qui voyageait seul—dont le front semblait pur
De tous pensers méchants, s'arrêta sur la pierre,
Et du bleu firmament en contemplant l'azur :

"C'est de bonne heure, hélas !" dit-il, "c'est de bonne heure
Se séparer du beau, du charmant, du joyeux,
Le soleil de la vie a lui sur ma demeure
Et j'en ai bu le vin, avant qu'il ne fut vieux !

"Et vers un pays sombre aujourd'hui m'achemine,
Moi qui courais si bien le cercle des plaisirs,
Du bonheur quand croyais avoir trouvé la mine
J'étreins la froide tombe où meurent les désirs.

"Gare à vous, mon ami," dit-il, "le plaisir même
Certe est peu bienveillant. Souvent en vrai butor
Il vous envoie au loin finir votre poème,
Pour lui de la jeunesse en vous confisquant l'or."

Il s'en fut—me laissant plus sage en conscience
Que ne l'étais avant ;—car je vis que la Mort
Et la Terreur n'avaient entr'elles d'alliance,
Jeunes et vieux étaient sur ce point là d'accord.

Vous suivez les détours d'une vallée ouverte,
Vous n'y voyez d'abord que fleurs, et tout surpris
Vite vous les cueillez en les admirant certe,
Quand la foudre . . . du ciel fait trembler les lambris.

Vous cherchez un abri—votre recherche est vaine,
Et la pluie en torrents sur vous verse ses flots,
Plus de fleurs maintenant, du vent la seule haleine
D'un même coup soufflète et vous et les côteaux.

Or qui cueille le plus de fleurs sur cette terre,
Avec plus de chagrin aussi la quittera ;
De Gomorrhe ce fut le regard en arrière
Que la femme de Loth jadis se retira.

LE CHANT DE LA BÊCHE.

PARLEZ-MOI de la bêche et de la main calleuse
Qui s'en sert crânement pour un rude labeur,
Foin du seigneur ! mes gars ! et de sa main soyeuse,
La force est en vos mains, c'est l'or du travailleur !
Il n'est banque ici bas plus sûre que la terre,
Plus y déposerez, et plus aurez de gain :
Que si vous avez trop, secourez votre frère,
Gagnerez bon renom en servant le prochain.

Parlez-moi de la bêche—oh ! la vieille Angleterre
 Dans la bêche a trouvé sa gloire et son bonheur,
 La bêche a défriché le marais, la bruyère,
 Et bien plus que le glaive a servi d'éclaireur
 A notre humanité. La bêche à l'Industrie
 A frayé le chemin de par delà les mers,
 Pour nos femmes et nous elle a fait la patrie,
 C'est la Reine du monde—oh ! gars ! soyons en fiers !

Parlez-moi de la bêche,—à son contact magique
 Le sol le plus ingrat produit des gerbes d'or ;
 Sans elle qu'eussent fait nos ayeux sans tunique
 Au souffle des autans, et quand la terre encor
 Sans culture gisait inhabile à produire :
 Où de sombres forêts répandaient la terreur
 S'élèvent des maisons, car l'homme a su s'instruire :
 Donc mes gars ! un hurra de la bêche en l'honneur !

EN PRÉSENCE DU TOMBEAU DE HOOD.

IL dort là cet Esprit qui travaillait naguère
 Avec si rude ardeur à scalper la misère,
 Froide elle gît la main qui d'un burin vengeur
 De la femme exprima l'inscrutable malheur.
 Sœurs pleurez ! pleurez sœurs ! Hood en musique exquise
 A chanté sur vos maux le Chant de la Chemise !

LOCKYER (STEWART).

LADY BERTHE ET SES TROIS AMOUREUX.

DANS son boudoir Lady Berthe est assise,
 Arrangeant, lissant ses cheveux ;
 " Oh ! quel ennui me donne leur emprise ! "
 Dit-elle, " à mes trois amoureux !
 Je voudrais bien que Sainte Anne me dise
 Celui là qui m'aime le mieux !
 " C'est tout d'abord Hildebrand, le beau Sire !
 Son castel a noble beffroi ;
 C'est un bel homme, à la taille bien prise,
 Ployant le genou devant moi ;

Mais j'entrevois que sa cavale grise
 Bien mieux que moi lui plaît ma foi !

“ Puis il y a l'héritier du domaine
 De Chad, jeune paon orgueilleux ;
 Si l'or, la soie et folle mise en scène
 Prouvaient amour impétueux,
 Oh ! quel amant ! . . Mais d'amour à la chaîne
 Il préfère le vin mousseux.

“ Puis il y a le bachelier Alain
 Aux façons graves et rêveuses,
 Ses jolis vers pour moi sont un écrin
 De louanges délicieuses ;
 Mais pour la nuit, aussi pour le matin,
 Il a plaintes harmonieuses.”

Alors parla la brune Marion
 La soubrette—une fine mouche :

“ Si me donniez dà la permission
 Dame ! de votre belle bouche,
 De vous servir, j'ai la conviction,
 Ce que je dis là n'est pas louche,

“ De vous montrer de vos trois amoureux
 Quel est celui qui plus mérite :
 Mais vous devrez ne sortir de ces lieux
 Pendant dix jours, c'est ma limite ;
 A tous ces trois flaireurs de vos beaux yeux
 Prenant mon air de chatte-mite,

“ Moi je dirai : ‘ Madame est au plus mal ! ’
 Et vous verrez parbleu le reste ! ”
 Lors Lady Berthe a dit : “ Ça m'est égal !
 Je me livre à toi sans conteste,
 Ton plan, oui dà, me semble original
 Commençons dès aujourd'hui preste ! ”

Pendant dix jours entiers dans la maison
 Se tint la noble damoiselle,
 Et la soubrette, infâme trahison !
 A l'œil un pleur en sentinelle,
 Aux amoureux s'en vint en pâmoison
 Annoncer la triste nouvelle :

“ Madame est mal ! bien mal ! presque à la mort ! ”

Or, Hildebrand, je dois le dire
S'en fut chasser. Dans un plein rouge bord
De Chad . . . lui ! noya son délire ;
Mais pour Alain, il changea tout d'abord,
Puis il tomba de mal en pire.

Il ne prit plus dans la mer, dans les bois,
Aucun plaisir le pauvre hère,
Mais chaque nuit, en ses tristes émois,
Il vint murmurer sa prière
Sous son balcon, et le jour bien des fois
Vint savoir sa santé si chère !

Et quand il sut qu'elle allait un peu mieux,
De joie il répandit des larmes,
Et quand plus tard on dit à l'amoureux
Pour sa vie il n'est plus d'alarmes !
Il dit : “ Pour moi ce monde justes cieux !
Peut encore avoir tous ses charmes ! ”

Puis vint enfin le jour où de nouveau
Il put revoir la Damoiselle,
De Chad aussi l'orgueilleux Jouvepcean
S'en vint tout bardé . . . de dentelle,
Sa joue avait du vin le rouge sceau,
Son pas mimait la tarentelle.

Plus vint aussi le Sire Hildebrand
Juché sur sa fière monture,
D'un œil hautain, et plus qu'indifférent
Il toisa les deux, d'aventure ;
Après cela, ce satané gourmand
De Marion sur la figure

Prit un baiser, lui jurant ses grands Dieux
Qu'elle était pa'ole adorable !
Que son cou blanc pour collier précieux
Serait une place admirable !
Et puis il dit : “ Ta maîtresse à mes yeux
Va se montrer de par le diable ! ”

La fine mouche a dit au Chevalier :
“ Vous vous gaussez de moi, beau Sire !

Mon cou n'est pas fait pour riche collier,
 Mais à tous les trois je dois dire,
 (Pour que n'ayez pas à vous effrayer),
 Ce qui pourra vous interdire :

" Ne vous doutez point comme les douleurs
 De Madame ont changé la face,
 Ses beaux cheveux aux si blondes splendeurs
 Sont maintenant d'un blond-filasse,
 Et ses doux yeux,—leurs rayons enchanteurs
 N'ont plus hélas ! rien de vivace.

" Elle a voulu que de ces désarrois
 Tous les trois ayez connaissance."
 Lors Hildebrand sifflant son chien danois :
 " Moi, je lui dois reconnaissance,"
 Dit-il soudain, " depuis qu'en un tournois
 Reçus horion d'importance,

" Hélas ! je suis à l'aspect d'un malheur
 Vraiment comme une jeune fille ;
 Et voir ainsi Lady Berthe, d'honneur !
 Serait . . . parole d'évangile !
 Affreux tableau pour mon trop tendre cœur !
 Que la beauté donc est fragile ! "

Portant alors à son béret la main,
 Le re-voilà sur sa cavale,
 Puis au galop il rebrousse chemin.
 De Chad n'ayant de bucéphale,
 Vineusement lamenta son chagrin
 D'une voix archi-sépulcrale :

" Oh ! " qu'il a dit : " satin, soie ou velours,
 En total trente-trois toilettes,
 Ni plus ni moins ! . . de bonheur à rebours
 En voilà dis-je des emplettes !
 N'aimerai plus de dame aux grands atours ! . .
 Ma foi m'en retourne aux guinguettes ! "

Disant ces mots, chancelant, ahuri,
 Il s'en fut pomper sa piquette.
 Le bachelier lors d'un œil attendri
 Prit dans son sein une fleurette,

Flétrie, hélas ! mais gage bien chéri,
Et puis il dit à la soubrette :

“ Prends cette rose, et porte la, va, cours,
A la dame de mes pensées ;
Rappelle-lui ses superbes atours
Et ses rares splendeurs passées,
Quand je reçus ses feuilles de velours
Maintenant hélas ! affaissées.

“ Ce qui me rend bien chère cette fleur,
C'est qu'elle réunit en elle
Je ne sais quoi de magique en son cœur,
Qui mes souvenirs les rappelle ;
Si que pour moi, c'est encor du bonheur !
C'est bouton de rose nouvelle !

“ Va dis-lui bien que ce qu'aime le mieux
En elle,—est à jamais vivace ;
Car tôt ou tard tous ces attrapes-yeux
Qui résident sur la surface
S'en vont, c'est sûr !—Mais pour mon cœur heureux
Lady Berthe est toujours la grâce ! ”

Il achevait quand il la vit soudain
Devant lui paraître en personne,
Ses jolis yeux brillaient comme un essaim
De beaux vers luisants dans l'automne ;
Sa joue avait ce pudique carmin
Qu'on voit sur le teint d'une nonne.

Le vif rayon d'un éclatant soleil
Qui tombait sur sa chevelure,
Faisait l'effet d'un superbe arc-en-ciel
Qui rendait sa forme si pure,
Que cet Alain crut, c'était naturel,
Qu'il voyait la sainte figure

D'un pur esprit.—Elle étendit la main,
Sa main,—gentille main de fée,
Puis elle dit : “ Votre amour est certain,
Pour mon cœur, et j'en fais trophée !
De cette épreuve—oh ! vous aurez le gain,
Pour moi vous êtes un Orphée.

" Ne suis-je pas telle que je l'étais !
 Ma beauté s'est elle amoindrie ?
 Ce mal rongeur, ami, je le feignais,
 C'était de la finasserie
 Pour éprouver mes trois amoureux."—Mais
 Le bachelier dit : " Par Marie !

J'en suis fâché ! . . Pour lors votre beauté
 Est plus vilainement perdue,
 Que ne croyais ! . . —Car dà la vanité
 Près de votre cœur appendue
 Est un hideux serpent, en vérité,
 Qui cause peine bien ardue.

" Tout votre ' Vous, ' à mes yeux annonçait
 Comme cristal—une âme pure ;
 Or mon amour vint qui se repaissait
 Des charmes de votre figure ;
 La maladie à moi rien n'enlevait,
 Car j'adorais votre nature !

" Mais quand vous vois sans pitié ni merci,
 Avec l'insouci d'une chatte,
 Vous amuser d'un cœur froid, endurci,
 A nous donner un coup de patte,
 Ça, pour nourrir votre orgueil rétréci,
 Un vil orgueil d'aristocrate,

Ma foi je rends bien des grâces à Dieu
 D'avoir pour moi rompu le charme ;
 Je ne suis pas balle pour votre jeu,
 Ne prendrai plus pour vous alarme :
 Donc Lady Berthe—à vous je dis adieu,
 Vous ne valez pas une larme ! "

——
 LOGAN (JOHN).*

AU COUCOU.

SALUT à toi gentil étranger du bocage,
 Messager du printemps,
 De ton manoir le ciel reverdit le branchage
 Et les bois t'offrent leur encens.

Au temps où le gazon s'orne de paquerettes
 Toujours s'entend ta voix,
 D'une étoile as-tu donc les flammes joliettes
 Pour t'éclairer en tapinois ?

Bien aimé visiteur ! avec toi je salue
 La naissance des fleurs,
 Et j'entends au bosquet la musique ingénue
 Des oiseaux, ces tant doux chanteurs !

A travers bois faisant l'école buissonnière
 L'écolier bien souvent
 Tressaille en entendant ta note printanière,
 Et cherche à répéter ton chant.

Mais au temps où le pois endosse la livrée
 De ses blancs vêtements,
 Tu fuis vers d'autres lieux, vers une autre contrée
 Saluer un nouveau printemps.

Doux oiseau ! toujours vert est ton charmant bocage,
 Ton ciel toujours serein,
 Tu n'a pas de chagrin dans ton gentil partage,
 Aucun hiver sur ton chemin.

Si je pouvais voler, j'irais à tire d'aile
 Avec toi tous les ans !
 Dans l'univers entier voir la feuille nouvelle
 Qui verdoie à chaque printemps.

LONGFELLOW (H. W.)

EXCELSIOR.

De la nuit dru tombaient les ombres
 Quand un Jouvencel traversait
 Des Alpes les défilés sombres
 Avec une bannière étrange qui portait :
 Excelsior !

Son front était plein de pensées,
 Et son oeil lançait des éclairs ;
 C'étaient comme des voix passées
 Ces étranges accents qu'il jetait dans les airs :
 Excelsior !

Il vit maintefois la lumière
De foyers chauds, brillants, heureux ;
Au-dessus, spectre séculaire
La glace miroitait ; et lui de dire aux cieux :
Excelsior !

“ Arrête ! ” lui dit la vieillesse,
“ La tempête bruît là haut,
Le torrent coule avec rudesse ” . . .
Mais dominant le Temps la voix dit aussitôt :
Excelsior !

“ Repose, ” lui dit la jeunesse,
“ Ton front alourdi sur mon cœur ! ”
Dans son œil vif un pleur d'ivresse
Perla ;—mais lui soudain reprit avec ardeur :
Excelsior !

“ Gare à l'effrayante avalanche,
Et gare à la branche de pin ! ”
C'était le vœu d'une âme franche !
Mais des hauteurs du roc ce mot tomba soudain :
Excelsior !

Le jour épandait la lumière
Que les moines de Saint Bernard
Au ciel élevaient leur prière,
Quand ce cri retentit à travers le brouillard :
Excelsior !

Un voyageur parmi la neige
Trouvé par un bon chien, gisait,
Tenant dans sa main comme un pleige
Cette même bannière étrange qui portait :
Excelsior !

Dans le froid et gris crépuscule
Il gît inanimé, mais beau ;
Lors du ciel sur le monticule
Comme d'un saint écho roula ce mot nouveau :
Excelsior !

LA VILLE ASSIÉGÉE.

J'AI lu, ne sais dans quel vieux chroniqueur,
Une légende étrange et vague,—
Que de minuit spectres suant l'horreur,
Mettaient le siège devant Prague.

Des deux côtés du Moldau babillard
Et sous une lune blafarde,
Se tenaient là comme en un cauchemar
Des morts l'arrière et l'avant garde.

Tout aussi blanc que ces brouillards de mer
Qui viennent envahir la terre,
Apparaissait ce camp sorti d'enfer
Qu'à moitié coupait la rivière.

Aucune voix, nul son, point de tambour,
Aucun pas troublant le silence,
Etendards morts étreignant l'air autour
Comme vapeurs sans consistance.

Mais quand soudain la cloche du saint lieu
Sonnait l'heure de la prière,
Soudain aussi comme à la voix de Dieu
Disparaissait l'armée entière.

Spectres de fuir au loin, au loin, au loin,
Descendant la large vallée,
Et du matin l'étoile était témoin
De leur déroute échevelée.

J'ai lu depuis au livre merveilleux
De cet arcane appelé l'homme,
Qu'un noir essaim de fantômes hideux
Toujours l'assiége—et voici comme :

Blottis devant l'imagination,
Et près du ruisseau de la vie,
Ils lui font voir dans chaque passion
Un objet de crainte ou d'envie.

Puis à sa vue apparaît à minuit
Le camp de la horde infernale ;
Avec un son lugubre qui bruit,
La vie alors coule et s'exhale.

Nullle autre voix, nul autre son n'est là,
Parmi ces guerriers de la tombe
Aucun défi,—pas le moindre holà,
Rien que le bruit de l'eau qui tombe.

Mais quand soudain la cloche du saint lieu
Appelle l'âme à la prière,
Soudain aussi comme à la voix de Dieu
Des spectres fuit l'armée entière.

Filant, filant au loin, au loin, au loin
Par delà le vallon des larmes ;
La foi revient, le ciel en est témoin
Et notre cœur n'a plus d'alarmes.

L'ACRE DE DIEU.

IL me plaît ce vieux mot saxon : "l'acre de Dieu !"
Ce mot exprime bien l'enclos d'un cimetière ;
De l'asile des morts il consacre le lieu,
Et protège à la fois la tombe et sa poussière.

L'acre de Dieu ! Ce mot est mot consolateur
Pour ceux qui dans la tombe ont laissé la semence
De ce grain qu'ils avaient amassé dans leur cœur,
Le pain de vie, hélas ! dont ils n'ont plus l'essence.

Nous serons tous jetés dans ce sillon sacré
Dans la foi de monter vers la sainte Phalange,
A la grande moisson, quand sera séparé
Le bon grain de l'ivraie, au souffle de l'archange.

Et les bons fleuriront d'immortelle splendeur
Dans ce nouvel Eden séjour de la lumière,
Et chaque belle fleur mêlera son odeur
Au parfum d'autres fleurs que ne vit point la terre.

Avec le rude soc de ta charrue, ô Mort !
Tu retournes le sol où nous semons nos graines ;
De notre Dieu c'est là le champ, c'est l'acre où dort
Le grain qui doit produire un jour moissons humaines !

LE BEFFROI DE BRUGES.(¹)

A BRUGE, au milieu du marché surgit vieux et gris le beffroi,
De ses cendres sorti trois fois, sur la ville il domine Roi.

A ce beffroi qui fait le guet, je fus un matin à l'aurore,
Comme veuve quitte son deuil, la terre soudain de phosphore

S'illumina. Villes, hameaux, vapeurs grises, cabane et fief,
Le paysage était là rond, comme un bouclier en relief.

La ville à mes pieds sommeillait. Deçà delà blanche fumée
En spirales agitait l'air, et puis s'éclipsait consumée.

De la cité pas un seul son à cette heure ne vint à moi,
Un cœur de fer battit pourtant dans l'antique tour du beffroi.

Du haut des nids, sous les chevrons, chantaient gaiement les hirondelles,
Le ciel me paraissait plus près que ce monde, sous les poutrelles.

Alors les légers carillons ces veilleurs des temps d'autrefois
Firent vibrer étrangement leurs toutes fantastiques voix.

C'était le sourd chuchotement d'un chœur de nonnes séraphiques,
Et le beffroi tintait son glas, plain-chant de ces notes mystiques.

Voilà que soudain mon cerveau s'emplit de fantômes brumeux,
Et sur la terre j'aperçus marcher les ex-vivants entr'eux.

Le puissant Baudoin, Bras de fer,—et tous les Forestiers de Flandre
Lyderick du Bucq et Cressy, Philippe et d'autres Alexandre.

Je vis donc ces processions qui pullulaient dans ces vieux temps,
Chevaliers de la toison d'or, nobles dames, négociants

(¹) Des journaux Anglais sérieux, non pas de ceux dirigés par ces jeunes échappés d'Oxford et de Cambridge, qui bourrés de Grec, de Latin, et de Chiffres ne connaissent pas le premier mot de la langue Française qu'ils écorchent à plaisir, et qu'ils jugent cependant en dépit du sens commun et du bon sens outragés,—nous ont fait un crime de n'avoir pas traduit "Macbeth" en *blank verse*;—incapables qu'ils sont de juger de l'effet désastreux que le *blank verse* Français ferait sur des oreilles Françaises. Ces ergoteurs émérites, la peste de la critique Anglaise, seront les premiers, nous en sommes sûr, à crier Haro! contre notre traduction du beau poème de Longfellow, "The Belfry of Bruges." Nous leur dirons que nous n'eussions jamais inventé ce *vers-récitatif* pour un de nos poèmes originaux, mais qu'ayant à reproduire des vers héroïques qui n'ont pas d'analogue dans notre langue,—nous avons essayé ce mode,—qui nous semble bon . . . à être évité.—*Le Chevalier de Chatelain.*

De Lombardie ou de Venise ayant caraques par douzaine,
Ambassadeurs de vingt pays, déployant pompe souveraine.

Humble, agenouillé sur le sol je vis le fier Maximilien,
Je vis à la chasse Marie avec son faucon et son chien ;

Je vis sa chambre nuptiale illuminée, avec la Reine
Un Duc couché—glaive au milieu,—gardes armés formant la chaîne ;

Je vis les Tisserands flamands, Namur, Juliers d'autres encor
S'en revenant victorieux du combat des éperons d'or ;

Le combat de Minnowater, les Capuchons blancs en embuscades,
Et puis le nid du dragon d'or pris par Artevelde aux croisades.

De nouveau le fier Espagnol frappa tout le pays d'effroi,
Et de nouveau sortit la voix du tocsin,—parla le beffroi ;

Jusqu'à ce que de Gand la cloche eut dit : (c'est de l'histoire !)
" Je suis Roland ! je suis Roland ! Dans le pays est la victoire ! "

Le tambour m'éveilla soudain. Et la cité dans son réveil
Fit refouler dans leur tombeaux ces fantômes de mon sommeil.

Sans m'en apercevoir vraiment, j'avais vécu neuf heures presque,
Car en descendant du beffroi, son ombre brillait gigantesque !

LE CARILLON.

DANS l'ancienne cité de Flandres,
A Bruges, la ville aux méandres,
Comme tombait l'ombre du soir
Tant épaisse, qu'il faisait noir,
Doucettement mêlés ensemble
Trottant tout seuls, ou bien à l'amble,
Ou volant comme papillons,
Sonnèrent les gais carillons,
Troupe gentille et folâtre,
Qui de ce noble amphithéâtre
Où sur le marché veille Roi
De Bruges l'antique Beffroi,
Descend en argentines perles
Comme le divin chant des merles.
A ces notes de réveillon
Que fit le joli carillon,

Répondit gravement l'horloge,
Dont la voix jamais ne déroge ;
Et cette voix bien lentement,
Et toujours solennellement,
Laissa tomber sur la demeure
Des habitants, la onzième heure ;
Et le silence descendit
Sur la ville, et partout se fit
Dans l'atmosphère et sur la terre ;
Sauf le pas d'un retardataire,
De quelque brave et bon bourgeois
S'en retournant chez lui parfois,
A la lueur du réverbère,
Jetant indécise lumière,
On n'entendit plus rien ; l'écho
De Bruges eut bientôt fait dodo.

Mais au milieu du quasi songe
Dans l'insomnie où l'âme plonge,
Moi toujours j'entendais le bruit
Et les étapes de la nuit ;
Jusqu'à ce que le son des cloches
De leurs croches et doubles croches
En innombrables bataillons,
Vinrent mêler leurs carillons
Avec ces visions, ces rêves
A me leurrer ne faisant trêves ;
Bizarres monstres, cauchemars
Tantôt sérieux, goguenards,
Qui disent la bonne aventure,
Et qui, taquins de leur nature,
Vivent tous sous des noms divers
Par delà les vastes déserts
Du pays, que par antiphrase
On nomme pays de l'extase :
Tout le reste était endormi,
Endormi, non pas à demi
Dans l'ancienne cité de Flandres
Dans Bruges la ville aux méandres.
Et je pensai dans mon émoi,
Que ces carillons du Beffroi

Comme rimes aériennes
Du poète, étaient les antennes
De l'air et de l'immensité ;
Et je me dis en aparté :
Nul homme ne saurait entendre
Du poète la voix si tendre,
Ses rimes et ses rondelets,
Ses gais refrains et ses couplets,
Ses lais imprégnés de tendresse,
Ou de chagrin, ou de liesse,
Qui du beffroi de son cerveau
Viennent se grouper en faisceau,
Et puis delà, de sa faconde
S'épandre ensuite sur le monde ;
Car l'oreille assoupie au soir,
Et le jour regardant sans voir,
L'homme entend sa musique à peine
Sans en appercevoir la chaîne,
Faisant fi du poète enfin
Comme du son creux de l'airain.

Cependant il se peut par chance
Qu'un hère de peu d'importance
Attendant l'heure du réveil,
Et cherchant en vain le sommeil,
Et logé dans quelqu' humble auberge,
Où dans la vie on nous héberge,
Quand du jour a cessé le bruit,
Et que règne la calme nuit,
Puisse ouïr avec fascinage
Du poète le doux langage,
Jusqu'à ce que sans y penser,
Se présente à lui le penser
Qu'il nourrit depuis son enfance ;
Ou que soudain encor par chance
Parmi les carillons, les chants,
Il entende les sons touchants,
Le naïf et gentil parlage
De la cloche de son village ;
Puis s'éveille, en sentant ses yeux
Mouillés de pleurs délicieux.

Répondit gravement l'horle
 Dont la voix jamais ne d
 Et cette voix bien lent
 Et toujours solennel
 Laissa tomber sur
 Des habitants,
 Et le silence
 Sur la ville
 Dans l'at
 Sauf le
 De g
 S'e
 A

ROI WITLAF.

ons qu'on renomme
 alier *ad patres*,
 , laissa son vidrecome
 e Croyland aux joyeux *fratres*,

Afin que quand ferait ripaille
 Et boirait sec, c'était bien clair,
 Toute cette sainte Moinaille
 Pour son âme dise un pater.

Un Noël dans leur réfectoire
 Trouva festoyant nos barbus,
 Vidant la coupe, et dit l'histoire
 Nos moines étaient *un peu bus*.

De Witlaf ils burent à l'âme,
 Au Christ le divin Rédempteur,
 Et puis aux douze apôtres, dame !
 Qui prêchèrent notre Seigneur.

Ils burent tous comme un seul homme
 Aux saints, aux martyrs d'autrefois,
 Si, que vidé, le vidrecome
 Dut se remplir une autre fois.

Et voilà du haut de la chaire
 Que vient naziller le lecteur
 La légende de Saint Gutlaire,
 Et de Basile le penseur ;

Jusqu'à ce que la grosse cloche
 Du couvent eut dit : don, don, don

À minuit—La mort est proche,
Le langage de bourdon.

Il pétillait dans l'âtre
L'écume de Noël,
S'embrasait bleuâtre . . .
Et plus . . . ô ciel !

Il s'écroula, pâle et blême
Sur l'or,
Sous l'aile suprême
De son essor.

Croyez que la ripaille
S'en va : nenni ; le rouge-bord
Fut rempli par notre Moinaille
Qui but—à la santé du mort !

LA VIEILLE HORLOGE DE L'ESCALIER.

“ L'Éternité est une pendule dont le balancier dit et redit sans cesse
ces deux mots seulement dans le silence des tombeaux : Toujours !
Jamais !—Jamais ! Toujours ! ”—*Jacques Bridaine.*

Un peu derrière le village
Se prélassait le vieux manoir,
Et de hauts peupliers l'ombrage
Lui fait un jour semblable au soir.
Dans le corridor, de sa cage
Vieille horloge dit tous les jours :
Toujours ! Jamais !—Jamais ! Toujours !

De son doigt elle vous fait signe
Du haut de son étui massif,
Comme le moine qui se signe
Sous son cilice corrosif ;
Semblant n'avoir d'autre consigne,
Que dire aux passants tous les jours :
Toujours ! Jamais !—Jamais ! Toujours !

Sa voix elle est frêle et légère
De jour,—mais le soir, mais la nuit
Elle vibre distincte, austère
Comme le bruit des pas bruits,
De la cave au toit solitaire

Répétant à tous ce discours :
Toujours ! Jamais !—Jamais ! Toujours !

Jours de bonheur, et jours de joie
Jours de naissance et jours de mort,
Filés ou de chanvre ou de soie
La voit nous mesurer le sort,
Et pareille à Dieu, dans sa voie,
Dire avec calme tous les jours :
Toujours ! Jamais !—Jamais ! Toujours !

Ce vieux manoir fut le théâtre
D'une large hospitalité ;
Ses grands feux mugissaient dans l'âtre
On festoyait hiver, été ;
Mais la gaité la plus folâtre
S'éteignait à ces deux bruits sourds :
Toujours ! Jamais !—Jamais ! Toujours !

Là se trémoussait la jeunesse,
Jouvencelles et jouvenceaux
Roucoulaient propos de tendresse,
Oh ! que ces jours étaient donc beaux !
Mais las ! l'horloge en sa rudesse
Disait égrenant ces amours :
Toujours ! Jamais !—Jamais ! Toujours !

De cette chambre et toute émue
Sortit la mariée, un soir ;
En bas, dans cette salle nue
Gît mort, le seigneur du manoir !
L'horloge pourtant continue
A soliloquer son parcours :
Toujours ! Jamais !—Jamais ! Toujours !

Tous ils ont cessé d'être ensemble,
Epoux dans la vie ou la mort ;
Et quand mon esprit les rassemble
Et qu'il se dit sont-ils au port ?
De son tic tac l'horloge tremble
Ce dolent et piteux discours :
Toujours ! Jamais !—Jamais ! Toujours !

Jamais ici—Toujours sans doute
Là bas où s'engouffre le temps,

Où notre vie elle est dissoute,
 Où sont dissous, soucis, tourments :
 Pour toujours là—Telle est la route,
 Dit l'horloge en marquant son cours :
 Toujours ! Jamais !—Jamais ! Toujours

LOWELL (JAMES RUSSELL).

LES SYRÈNES.

La mer est solitaire, elle est triste la mer,
 La mer est sans repos et son flot est amer ;
 Errant tu ne sais où sur sa surface immense
 De la tranquillité si tu veux toucher l'anse,
 Viens t'abriter ici sous nos ombrages frais,
 Notre île est verte : à tout jamais
 Y folâtre la brise,
 Et ses ébats nous font musique exquise.
 Le vent de l'occident murmure en tapinois
 Des chants plus doux que les plus douces voix,
 Quand il vient du mouillage
 Nous raconter les faits et les bruits du rivage,
 Et se coucher parmi les fleurs.
 Ne vois-tu pas la verte mousse
 Secouant les humides pleurs
 Que la mer sur elle éclabousse,
 T'engager à venir dans ces lieux enchanteurs
 Oublier tes malheurs ?
 Et des rocs caverneux n'entends-tu le langage ?
 " Sus ! " disent-ils, " évite le naufrage
 Suis nous ! au rivage ! au rivage !
 Ah ! viens ici te reposer en paix
 A tout jamais ! "

Vois comme l'océan ce beau vieillard, ce sage,
 Doucement s'égoutte oyant notre langage ;
 Comme avec un doux mouvement
 Il se soulève gentiment
 Et chante en mi bémol de l'air et de la terre
 Le cantique à la fois et suave et sévère,

Se résumant ainsi :

“Tu peux, entrer au port paisiblement ici,
 Tu peux, laissant tomber ta rame,
 Ici du vrai bonheur venir filer la trame,
 Et dans notre île verte et sous ses antres frais,
 Goûter le repos et la paix
 A tout jamais !”
 Entends l'écho de la forêt voisine
 Dire tout bas à la colline :
 “Tu peux ici goûter le repos et la paix
 A tout jamais !”

Ainsi sur l'océan orageux de la vie
 Le marin bien souvent entend qui le convie
 A de vieux plaisirs d'autrefois,
 Et de près et de loin une gentille voix,
 Lui disant le bonheur, las ! parfois éphémère
 Qu'il éprouva là bas ! là bas dans sa chaumière !

N'est-ce donc pas mieux d'être ici
 Que de travailler tard et tôt dans le souci ?
 Que de ne voir pendant la nuit lugubre
 Qu'une lune de sang, objet fort peu salubre,
 Monter, descendre dans la mer,
 Et se mirer dans son flot clair ;
 Ou de voir dans le jour le lourd troupeau de phoques
 Soulever gravement des faces équivoques,
 N'offrant sous le manteau des cieux
 Qu'un spectacle fort ennuyeux ?

N'est-ce pas mieux qu'à chaque instant entendre
 Le frôlement du flot se glissant sans esclandre
 Contre les parois du vaisseau,
 Et les limant sans bruit pour les noyer dans l'eau,
 Et t'y creuser un froid tombeau ?
 Penche-toi, sur le bord de ce frêle navire,
 Et vois fixé sur toi l'œil de plomb du requin,
 Toujours t'attendant là, patient dans son ire,
 Pour de ton corps se gaver l'assassin !
 Ton regard plonge le plus bas, plus bas encore,
 Vois ces êtres sans nom, sans forme, qu'on ignore.
 Qui sommeillent toujours sans s'éveiller jamais
 Que lorsque l'ouragan les talonne de près,

Et les faisant surgir de l'écume rageuse,
 Engloutit le vaisseau sous leur bave grondeuse ;
 Ton regard plonge le plus bas, encor plus bas,
 Sur l'algue—une araignée agite ses grands bras
 Pour mieux t'engloutir sous la vague
 Dans son embrassement terrible autant que vague.
 Regarde en bas, regarde en bas
 Sous son masque glaireux le tout gluant trépas
 En ses longs bras visqueux de l'œil qui te convie !
 Ainsi sur l'océan dénudé de la vie,
 Le marin bien souvent entend de tristes voix
 Palpitantes de craintes,
 Dans de lugubres plaintes
 De près, de loin, lamentant leurs émois.

 Ici ce n'est point un mensonge,
 Tout est joli, charmant comme un doux songe ;
 A peine si le vent d'un souffle ride l'eau,
 Le vert gazon se fond comme un ruisseau
 Jusqu'à l'océan bleu tout en se frayant route.
 Ecoute ! écoute !
 Notre île est le séjour de nombre de ruisseaux,
 Ici jaillit le chant de maints et maints oiseaux,
 Et tout, cela ne fait pas doute,
 Est ici poésie—Ecoute !
 Sous des arbres courbés sous les fruits, sous les fleurs
 Que la rosée embellit de ses pleurs,
 Sur son aile légère et vive
 Vient bourdonner l'abeille active ;
 Le sable est velouté, si que de ton esquif
 La quille ne craindra frôlement trop hâtif
 En abordant notre rivage,
 Où la vague endormie apprend au cailloutage
 Ce refrain naïf et si frais :
 " Fais dodo caillou de la plage,
 Et pour être à toujours, à l'abri de l'orage,
 Où tu te trouves, reste, et reposes en paix,
 A tout jamais ! "

Ainsi sur l'océan lugubre de la vie
 Le marin bien souvent entend de douces voix

Qui de le charmer ont l'envie,
 (Voix qu'il entendit autrefois,
 Qui de près, qui de loin, disent à son oreille :
 " Le repos est ici ;—viens de ses doux émois
 T'énivrer ! . . Le repos,—de Dieu c'est la merveille !
 Le repos, la paix sont pour toi
 Auprès de moi ! "

—
 M^C CARTHY (DENIS FLORENCE).

OH ! SI J'AVAIS LES AILES D'UN OISEAU !

Oh ! si j'avais les ailes d'un oiseau !
 Pour voler à travers les plaines azurées,
 Ces ailes du désir, vers quel monde nouveau
 Leur donnerai-je essor, et vers quels empyrées ?
 Irais-je visiter l'Orient au ciel d'or

Qui vous éblouit de lumière,
 Où le palmier s'élance encor, encor, encor !
 Dominateur géant de la nature entière ?

Oh ! non ! non ! non ! jamais !
 Que me fait son éclat, sa lumière subtile,
 Non !—Point ne quitterais le foyer de mon île,
 Fut-ce pour le vallon le plus beau, le plus frais !

Oh ! si j'avais les ailes d'un oiseau !
 Irai-je visiter ton rivage . . . Italie ?
 Où le ciel est si pur, où le pampre à l'ormeau
 S'enlace avec vigueur, et te rend si jolie ?
 Vers toi comme un follet je sens déjà mon cœur
 Y faire école buissonnière,
 Vers ton climat heureux, lit d'amour de la fleur,
 Je me plais par avance à tourner ma paupière :

Mais non ! non ! non ! jamais !
 Que me fait ton éclat, ta lumière subtile,
 Non ! . . point ne quitterais le foyer de mon île,
 Fut-ce pour le vallon le plus beau, le plus frais !

Oh ! si j'avais les ailes d'un oiseau !
 Irai-je visiter ta terre, ô noble Espagne !
 Où le *far niente* sous un même niveau
 Fait de ton beau pays un pays de cocagne ?
 Ce doit être si doux boire la volupté
 Sous tes plaisants bosquets d'olives,

Où le myrte à la rose est égal en beauté,
Où le temps fuit si vite en heures fugitives . . .

Mais non ! non ! non ! jamais !

Quelque gentil qu'il soit ce tout charmant asile,
Jamais ne quitterais le foyer de mon île,
Fut-ce pour son beau fleuve et ses riches palais.

Oh ! si j'avais les ailes d'un oiseau !
Semblable à l'hirondelle errant de pôle en pôle,
Irai-je à l'occident chercher ce ciel nouveau
Où roule en ses flots d'or un tout nouveau pactole ?
Où s'élèvent hardis de gigantesques monts,

Dominant de profonds abîmes,
Où hurle du Simoun les accents furibonds,
Où croît le cocotier aux feuilles grandissimes . . .

Mais non ! non ! non ! jamais !

Tout sublime qu'il soit ce pays tant fertile,
Pour lui ne quitterais le foyer de mon île,
Fut-elle pauvre hélas ! oui pauvre et sans attrait.

Pauvre ! mon île ! . . oh ! non tu ne l'es pas !
Au contraire tu tiens des dons de la nature
Ces richesses sans nombre et ces puissants appas
Qui d'un mur d'émeraude entourent ta ceinture :
La superbe Italie a-t-elle champs plus verts ?

A-t-elle plus verte guirlande ?

Non—ce serait en vain que dans tout l'univers
On voudrait t'égaler, ma belle et chère Irlande

Oh ! non ! non ! non ! jamais

L'Eternel te sourit de son plus doux sourire,
Je t'aime, ô ma patrie, et j'en suis pour mon dire :
Contre un autre pays point ne te changerais !

LE COIN DU FEU.

J'ai goûté les plaisirs, les bonheurs de la vie,
La gaité des festins de joyeux bals suivie,
Mais au fort de ma joie—en ferai-je l'aveu ?
J'ai soupiré pour toi, cher petit coin du feu.

Sur l'océan j'errais dans mes rêves d'enfance,
En quête du repos, d'une vague espérance ;
Dans ces temps primitifs, hélas ! je pensais peu
Que le bonheur était en toi—mon coin du feu.

Qu'il est doux d'envoyer promener à nuit close
 Les soins et les soucis si peu couleur de rose ;
 Une sœur, une amie, une amante, un œil bleu,
 Font un vrai paradis de notre coin du feu.

Monseigneur ne voudrait jamais de ma demeure
 Franchir le seuil—un duc n'y viendrait pas une heure ;
 Et cependant Pascal, Shakespeare, et Montesquieu
 Et Thomas Moore, et Burns sont à mon coin du feu.

L'un me redit ses chants de joie ou de tristesse,
 Et l'autre ses exploits et parfois sa sagesse ;
 Et quoique leur argile au loin repose en Dieu,
 Leur esprit plane encor sur mon cher coin du feu.

Si d'un œil scrutateur sondant mes destinées
 Je jette un long regard par delà mes années,
 Peu m'importe vraiment quel sera mon enjeu . . .
 Si l'amour t'embellit, cher petit coin du feu !

Ah ! viens donc raviver ma fragile existence,
 Charmante vision, douce et belle espérance,
 Laisse-moi préserver jusqu'au jour de l'adieu
 Le bonheur du foyer—mon gentil coin du feu.

MON MOIS DE MAI.

Voici l'été ! voici l'été !

Avec ses fleurs, ses branches verdoyantes,
 Et des jeunes oiseaux les chansons attrayantes
 Chantant l'amour, la liberté !
 Et comme les enfants, en leurs gais badinages,
 Folâtraient à la fois les fleurs et les nuages,

Voici l'été ! voici l'été !

Mais jamais à mes yeux, mais jamais à mon âme,
 Ne s'offrit si doux mois de Mai
 Que toi qui m'énivre et m'enflamme,
 Doux mois de Mai ! doux mois de Mai.

Voici l'été ! voici l'été !

Oh ! que de fois j'ai flâné solitaire
 Lorsque du nouvel an s'ouvre le sanctuaire
 Laissant échapper la gaité !

Quand Nature prélude aux jeunes amourettes,
 Et que j'énumérais les rares paquerettes
 Ces étoiles de pureté !
 Mais jamais à mes yeux, mais jamais à mon âme
 Ne s'offrit si doux mois de Mai,
 Que toi qui m'énivre et m'enflamme,
 Doux mois de Mai ! doux mois de Mai !
 Si les fleurs étaient en retard,
 Si du soleil froide était la lumière,
 Si des arbres transis grelottait la crinière,
 Et si le jour était blafard,
 Je regardais alors au livre du poète,
 Où l'été luit toujours, où chante l'alouette,
 Où l'air est toujours sans brouillard :
 Car jamais à mes yeux, car jamais à mon âme,
 Ne s'offrit si doux mois de Mai,
 Que toi qui m'énivre et m'enflamme,
 Doux mois de Mai ! doux mois de Mai !
 Car elle est venue à la fin
 A mon appel, ma douce bien aimée,
 Comme le mois de Mai, des rives d'Idumée
 Nous apporte un parfum divin.
 De l'éclat de ses yeux mon regard s'illumine,
 Pour moi le ciel est pur, et l'onde cristalline,
 Les fleurs naissent sous mon chemin.
 Non jamais à mes yeux, non jamais à mon âme,
 Ne s'offrit plus doux mois de Mai
 Que toi qui m'énivre et m'enflamme,
 Doux mois de Mai ! mon mois de Mai !

M^c CREERY (JOHN).*

INSCRIPTION POUR LE SABLIER DE MES FILLES.

OBSERVEZ les grains d'or qui d'un essor égal
 Passent toujours brillants à travers ce cristal,
 Par leur chute comptant, et mesurant en somme
 Le plus précieux don que le ciel fit à l'homme.
 Voyez-le frétiller ce courant miroitant
 Avec empressement, et sans perdre un instant,

Mais quand le dernier grain de tous tombe, et se pleure,
 Voilà que de la vie est effacée une heure.
 Son labeur achevé, terminé son destin,
 Comme l'homme mortel il se repose enfin ;
 Mais qu'à l'envers soudain une main le retourne,
 Et voilà chaque grain qui repleut, qui s'enfourne,
 Et tant qu'il restera dans sa tête un grain d'or,
 Il travaille à marquer sa petite heure encor !
 Mais qui retournera le sablier pour l'homme,
 Lorsque tous ses grains d'or vivront du dernier somme ?
 Qui pourra rassembler son sable éparpillé,
 Dispersé par le Temps, ce vieillard débraillé ?
 Jamais on ne saurait malgré la bonne envie,
 Retrouver un seul grain du passé de la vie !

Donc mes filles oyez, et brisons là dessus :
 Puisque le temps passé jamais ne revient plus,
 Sachez utiliser le temps qui nous emporte,
 Et l'œil au sablier veillez aux grains qu'il porte !

M^C DIAMID (JOHN).

PREMIÈRE IMPRESSION PRODUITE PAR LA VUE D'UNE ÉTOILE SUR UN ENFANT.

A LA charmante enfant on avait dit que Dieu
 De l'étoile là haut avait créé le feu ;
 Et la voilà soudain guettant le crépuscule,
 Comme si se formait globule par globule,
 Pour la première fois, un monde tout nouveau.
 Oh ! que pour un enfant le ciel doit être beau !
 Quand sur lui tout d'abord il arrête sa vue,
 Pour guetter le soleil, ou l'étoile, ou la nue ?
 Laure près la croisée elle était là debout,
 Du merveilleux spectacle escomptant l'avant-goût ;
 De ses doux et beaux yeux la paupière soyeuse
 De vers le firmament s'éjouissait heureuse,
 Et sa gentille bouche exprimait le suspens
 Du délice inconnu qui s'infiltrait en nos sens.
 Du coucher du soleil les teintes purpurines,
 Des nuages plus haut les franges argentines,

La nature tranquille, et le ciel bien d'azur,
 Tout donnait à son cœur un plaisir calme et pur,
 Et le soir à pas lents vint enlacer le monde
 De son obscur réseau, de son ombre profonde.
 Cependant et toujours Laure était là debout
 Au spectacle attentive, y prenant plus de goût
 Chaque fois à ses yeux que se levait la toile . . .
 Tout à coup dans l'azur elle vit une étoile . . .
 Alors dans un émoi d'indicible bonheur,
 Une extase exprima le trop plein de son cœur :
 "Papa quel beau spectacle à mes yeux se dévoile,
 Accours papa, Dieu vient de créer une étoile !"

MACKAY (CHARLES).

DIFFÉRENCES.

Le vin du meilleur crû dà ! le Roi peut le boire !—
 Je pourrais le boire aussi, moi !
 Quand il a faim le Roi passe à son réfectoire ;
 Quand j'ai faim je mange aussi, moi !
 Mais il ne peut *par ordre* avoir beau temps, ou pluie,
 Pas plus que moi ;
 On dit qu'en son palais le Roi souvent s'ennuie—
 Bien qu'il soit Roi !
 Examinons donc en substance,
 Où se trouve la différence
 Entre mon cher seigneur le Roi,
 Et moi !

Son trône est-il cerclé d'amis vrais et fidèles,
 Aussi bien la nuit que le jour ?
 Soignant ses intérêts comme deux tourterelles
 Soignent les fruits d'un tendre amour ?
 Va voir s'ils viennent Jean ! . . moi, celui là qui m'aime
 N'aime que moi !
 Je n'ai pour l'éblouir l'éclat du diadème,
 Mais rien que moi.
 Je constate donc en substance,
 Qu'il y a cette différence
 Entre mon cher seigneur le Roi,
 Et moi !

Des scélérats de cour l'espèce venimeuse
 Grouille-t-elle à l'entour de moi ?
 Et des flatteurs abjects la tourbe ambitieuse
 Vient-elle se gausser de moi ?
 De mes nombreux voisins par l'argent que je vole
 Suis-je l'effroi ?
 Pour soutenir mon rang soutiré-je l'obole
 Du pauvre ? . . . Moi !
 Non, grâce au ciel, et je le pense,
 C'est encore une différence
 Entre mon cher seigneur le Roi,
 Et moi !

Quand il se sent dispos, qu'il est d'humeur à rire,
 Il a pour l'amuser ses fous ;
 Il a nombreux soldats, il a plus d'un navire
 Et de beaux palais vertuchoux !
 Mais quant à ses soucis il est parfois en proie,
 Tout comme moi,
 Il n'a pas un enfant pour éveiller sa joie
 Ou son émoi ;
 Je dis que, sans lui faire offense,
 C'est encore une différence
 Entre mon cher seigneur le Roi,
 Et moi !

Je porte le bonnet, lui porte la couronne,
 Et puis après ?
 Je couche sur la dure, à lui sa couche est bonne—
 Et puis après ?
 Il est le Roi—je suis le Rustre—
 Et puis après ?
 De tout cela faut-il faire florès ?
 Si je suis heureux Moi, quoique n'étant illustre,
 Et qu'il soit malheureux—le Roi
 Voudrait bien troquer sa couronne
 Contre ma chétive personne . . .
 Mais halte là . . . ne le veux, Moi !



MACKAY (FRANCIS A.) [FITZHUGH].

ÉCHOS DU PAYS DES BIENHEUREUX.

POUR nous bénir parmi tous les maux de la vie,
Nous attend la pensée ainsi qu'ange gardien ;
Et l'espérance aussi sans cesse nous convie
Vers la belle patrie où réside le bien.

Vers nos morts bien-aimés nous conduit la pensée,
Mais hélas ! l'entrevue elle est triste toujours ;
Hormis quand nous dormons ;—lors c'est une rosée
Qui des ans écoulés nous fait rêver les jours.

Cependant nous prenons du plaisir à ces heures
Que passons avec eux, ces adoptés du ciel,
Qui prirent les devants vers les saintes demeures,
Et nous font désirer le séjour éternel.

Oh ! sois calme mon âme ! . . au delà du nuage
Il n'est point de chagrin pour obscurcir l'éther ;
C'est quand ne souffle plus le vent, qu'a fui l'orage,
Que le flot devient bleu sur la profonde mer.

Ainsi du lac tranquille :—il reflète l'étoile
Que le soir calme et doux porte sur son front pur !
Ah ! puissions-nous saisir quelque morceau du voile
Qui dérobe à nos yeux nos aimés dans l'azur !

Le vent creux de la nuit tout empreint de mystère
Gémit lugubrement sur les tristes tombeaux ;
Courageux est celui qui brave solitaire
Les émois enfantés par un champ de repos.

Mais pourquoi ces émois et ces terreurs sans cause ?
Ici sont nos amis présents comme jadis ;
De leur monde nouveau s'ils nous disaient la glose,
Que de savoir alors pour nos pauvres esprits !

Autour du front des morts existe une auréole,
La masse ne la voit, tant faibles sont ses yeux ;
Les dogmes du mondain d'essence trop frivole,
Arrachent l'auréole aux morts . . . nos demi-Dieux !

Ils sont forts les pensers des aimés de nos âmes,
Ils s'incrument en nous ces souvenirs d'amour,

Comme ces fils d'argent, ces phosphoriques flammes
Qu'impriment sur la mer les vaisseaux au retour.

Et nous devons toujours, en tout, suivre leur trace
A nos morts, ils nous ont déblayé le chemin ;
Et si quelque ouragan de notre cours nous chasse,
Pour lutter avec fruit ayons le pied marin.

Au vif courant des flots sans pudeur elle jette
Ses splendides atours l'anémone de mer ;
Tels sont les plaisirs faux que notre appétit gusette,
Qui ne nous laissent las ! qu'un souvenir amer !

Les fleurs n'ont pas dédain d'orner les sépultures,
Leur éclat vif et frais brille autour du tombeau ;
Ainsi dans notre nuit surgissent les dorures
De l'espoir :—de la vie éclairant le flambeau.

C'est bien, c'est vraiment bien parmi les folles herbes
Compagnes des tombeaux, de les soigner ces fleurs ;
Car du sol sur lequel elles vivent superbes,
De très saintes beautés surgissent les splendeurs.

Sachons donc les chérir ces sereines pensées
Qui jaillissent d'un moule en travail de douleur ;
La résignation d'espérances passées
A des charmes sans nom pour un esprit rêveur.

Si ceux qui sont partis là haut pour nous attendre,
Ici laissent tomber un regard scrutateur,
Ils doivent larmoyer hélas ! un pleur bien tendre,
Voyant nos cœurs saignant d'une immense douleur.

Mais au ciel du bon Dieu vrai ! la mélancolie
Peut-elle avoir accès ? . . . Pour les uns c'est bonheur
Pourtant ! . . . Oui, pour celui qui sans cesse s'oublie,
Des douleurs du prochain pour calmer la rigueur !

Point de larmes là haut ! Plaisir mélancolique
Y meurt donc :—halte là ! . . . Ne sondons pas les cieux,
N'allons pas offenser d'un regard impudique
De Dieu le Saint des Saints ! . . . l'Autel Mystérieux !

La rame en mouvement quand par un clair de lune
Sur la paisible mer glisse un léger bateau,
Donne de la musique à qui près de la dune
Dans le silence entend la cadence de l'eau ;

Et le bateau de loin paraît comme une étoile.
 Nos morts, nos morts aimés, de par l'éternité,
 Sur l'océan sans fin ont tous aussi fait voile . . .
 Mais à nos yeux les cache encor l'obscurité.

Jusqu'à ce qu'un penser sérieux nous éclaire,
 Et montre à nos regards, au delà de la mort,
 Nos amis d'autrefois rayonnant de lumière,
 Contents, joyeux, heureux d'être arrivés au port !

AU VENT DU MATIN.

DANS les plus doux accents murmure, va, murmure,
 Murmure le long du ruisseau,
 Eveille le parfum qui dort sous la ceinture
 De la rose où perle un joyau.

Baise, baise les fleurs, la fraîche paquerette,
 Toutes les fleurs aux beaux yeux bleus,
 Au loin chasse l'ondée, et de la violette
 Préserve les attraits soyeux.

Près du saule pleureur, soupire, va, soupire,
 Soupire parmi les roseaux,
 Eveille l'alouette afin qu'en son délire
 Elle éblouisse les échos.

A travers la prairie allons sus ! danse, danse
 Danse parmi les champs dorés,
 Happe l'ombre qui passe et de sa douce essence
 Rafraîchis nos fronts affairés.

Tourbillonne à travers et montagne et bruyère,
 Autour des bois tout pleins de voix,
 Baisse-toi pour baiser la source solitaire
 Qui sait partager tes émois.

Reste, reste un moment, avec nous reste encore,
 Sers-nous d'écran pour la chaleur,
 On sent moins les soucis au lever de l'aurore
 Quand du matin vit la fraîcheur.



MARSTON (WESTLAND).

LA VIEILLE TOUR.

LE SAGE.

QUE vois-tu, dis ?

PREMIER SPECTATEUR.

Une masse pierreuse

De bâtiments éteints ! ruine ambitieuse
 D'arcs-boutants égrenés, délabrés et minés,
 De débris autrefois joliment contournés,

Aujourd'hui tout drapés de mousse,

Prêts à tomber à la moindre secousse ;
 Des escaliers tournants où s'en vont d'un pas sûr
 S'agripper des lichens en grignotant le mur.

LE SAGE.

Et toi que vois-tu, dis ?

DEUXIÈME SPECTATEUR.

Je vois toute une histoire

De ces temps fabuleux dont se perd la mémoire.
 Ces vieux débris empreints de féodalité,
 Me disent des tournois la splendeur surhumaine,
 Et les processions, et les jeux de l'arène,
 Qui soumettaient les cœurs au joug de la Beauté !
 Et la Sagesse aussi profonde et solennelle,

Des vieux tombeaux, qui dort sous la dentelle ;

Tous ces débris empreints de féodalité,
 Me disent des vaillants l'antique loyauté,
 Et ce chuchotement de voix de gentes dames
 Sur tous les tons chantant d'amour les douces gammes ;
 Et ces hauts faits sans nom, ces trépas glorieux
 Evoquant tant de pleurs dans de si jolis yeux ;
 Oui, cette vieille tour est tout un cours d'histoire,
 C'est des temps endormis un *memento* de gloire.

LE SAGE.

Il en est donc ainsi :—Ce grand souffle, l'Esprit
 De belles visions, par un essor subit,
 Peuple l'espace vide, et de son éloquence
 Fait résonner bien haut jusqu'au muet silence.

Que sont, dites-le moi, la terre, l'air, la mer
Sinon ce qu'en prescrit l'homme au vouloir de fer ?
Pour l'âme où la beauté germe et croît sans culture,
Il existe des fleurs dans toute la nature ;
Signes de sympathie, et de bien doux égards,
D'un œil tout sympathique accueillent les regards ;
A l'oreille éveillée aux sons de la musique,
Un flot de mélodie arrive en acoustique ;
Quant à celui qui sent l'amour universel
La terre lui prodigue . . . un avant-goût du ciel !

— — — — —
MATSON (REV. W. E.)

LES HEUREUX JOURS DE L'ENFANCE.

QUE c'est bon de rêver encor
De jours déjà loin dans l'espace,
De jours filés de soie et d'or,
Dont on voudrait retrouver trace :
Oh ! que c'est bon d'errer encor
Avec naïve insouciance,
Dans ces sentiers, si doux trésor !
Dans les heureux jours de l'enfance !

Gai, léger, lors était mon cœur,
Autour de moi tout était charmes,
Chaque site était enchanteur,
Souvenirs tout mouillés de larmes !
Les cieux pleins de soleil, les prés,
De l'alouette la cadence,
C'étaient des objets adorés
Dans les heureux jours de l'enfance !

Ces amis joyeux du printemps,
Ces bons compagnons du jeune âge,
Me les rappelle, les entends,
De chacun revois le visage ;
Comme il fuit le premier bonheur
Qui nous fait chérir l'existence !
Oh sont ces amis de mon cœur
Et les beaux jours de mon enfance ?

Les uns de la vie au chemin
A peine ont fait quelques étapes,

D'autres poussés par leur destin
 Sous d'autres cieus font leurs agapes ;
 Un seul, l'ami vrai de mon cœur,
 Pour une prétendue offense,
 A fait pour moi faner la fleur
 Des heureux jours de mon enfance !

Maintenant de hautes maisons
 A l'aspect renfrogné, sévère,
 Trônent où trônaient les moissons
 Et les prés qu'aimais tant naguère !
 Plus de brebis, plus de bétail,
 L'alouette aussi fait silence,
 Une prison gît sur le mail
 Des heureux jours de mon enfance !

J'erre à travers le long faubourg
 Où jadis riaient des prairies ;
 L'or a détruit tout à l'entour
 De la nature les féeries !
 Mais la mémoire—un vrai trésor !
 De chacun de nous l'opulence,
 Comme un songe me montre encor
 Les heureux jours de mon enfance !



MAUNSELL (REV. G. E.)

UN HOMME . . . AUX HOMMES !

“ Oh ! non ! que mon enfant ne soit pas une fille ! ”
 Ainsi pense en son for la mère de famille.
 De la femme le sort est-il si triste hélas !
 Qu'elle ait à demander au ciel un tel soulas ?
 Ni l'or, ni de longs jours, ni la beauté si chère,
 Ne sont pas, voyez-vous, l'objet de sa prière :
 Non, rien de tout cela, rien pourvu que l'enfant
 A naître, ne soit pas, ainsi qu'elle étouffant
 Sous ce corset gênant que faisons à la femme,
 Et qui, comme son corps, étreint aussi son âme.
 Cependant c'est ainsi : tant sous le joug de fer
 De la convention, nous lui mesurons l'air,
 Compriment ses élans dès sa plus tendre enfance,
 Et n'éclairant ses pas que de jours de souffrance.

De la femme le sort est-il si triste hélas !
Allez fouiller le monde, et depuis les climats
Les plus civilisés jusques aux plus sauvages,
Vous trouverez partout les mêmes pressurages,
Les mêmes préjugés, rivant dans même écrin,
Et leurs sensations, et leur émoi divin.
De la création, homme ! vantarde essence !
Où donc est ta justice et sa douce influence ?
Toi tu possèdes tout—tout ce que peut offrir
Le monde et son parcours. Tu peux partout choisir
Et fouler les sentiers qui plaisent à toi-même,
Et si viens à faillir, si perds ton diadème,
Si le vice te leurre et te mène à ses lacs,
L'homme à l'homme indulgent pardonne le faux pas.

Le joueur, le floueur, le sot de haute sphère,
Le séducteur à froid, le vieux beau, l'adultère,
Tous et chacun s'ils ont de l'or et de l'argent,
Des moutons à leurs pieds pourront fouler la gent.
Mais fixe est le sentier qu'elle parcourt la femme . . .
Que si las ! elle tombe . . . elle est tombée infâme !

L'homme peut coqueter, il peut se marier,
Se vendre pour de l'or, à qui veut . . . s'allier,
La femme doit rester soudée à son idole,
Dût l'idole en un jour perdre son auréole :
Pour le nouvel époux elle devra quitter
La maison paternelle, et le doux droloter
Dont souvent on berça sa jeune adolescence,
Et ce, pour un bonheur sans grande consistence,
L'époux la recevant d'abord comme un bijou,
Et bientôt s'en lassant ainsi que d'un joujou.
La voix de l'homme est libre, et si parfois il aime,
Il peut le déclarer à la femme elle-même ;
La femme doit garder en son cœur son secret,
Espérer et pleurer . . . et taire son regret.

Espérer ! . . elle est belle, en effet, l'espérance !
Pour celle qui se tord du monde en l'exigence ?
Elle devra venir devant l'autel de Dieu,
Non avec son choisi, l'ange de son ciel bleu,
Mais avec le choisi de son père et sa mère,
Ou de quelque tuteur peut-être atrabilaire ;

Elle donne sa main, mais sans donner son cœur.
Et que si par hasard, par un rare bonheur,
Le courant de l'amour a fait les épousailles,
Oh ! tomberont trop tôt de ses yeux les écailles,
Aux plus petits défauts prêtant taintes de fiel,
Et mettant à néant, las ! sa lune de miel !
Et les instants si doux de douce confiance,
Qui faisaient des deux cœurs une seule adhérence,
Le tendre amant se trouve aussitôt transformé
Dans le sévère époux, hier le bien-aimé !
Elle, la pauvre femme, elle dont la parole
Naguères faisait loi, de son haut capitole
Tombe soudain, ses vœux ne sont plus écoutés,
Sa volonté n'a plus de souverainetés ;
Et cependant toujours on exigera d'elle
Le même dévouement, le même amour fidèle,
Que lorsqu'à ses désirs, dans sa nouvelle ardeur,
L'amant des premiers temps faisait plier son cœur ;
Elle, de son côté, peut, c'est dans le programme,
Réclamer—tout ce que le monde ne réclame !

Dehors, dans les plaisirs, il peut passer ses jours
L'homme—à son égoïsme il peut, pourra toujours
Donner cours, à l'abri des tracasseries du ménage ;
Dans l'espoir de happer—part de son héritage,
Le monde applaudira, plein d'attente vraiment,
A sa rare sagesse, à son discernement.
Mais pour la femme, hélas ! un surcroît d'opulence
N'est qu'un chagrin de plus, pire que l'indigence,
Et bien souventefois qui vient de son chemin
La faire dévier, et la perdre à la fin.
L'effronté libertin, homme aux belles manières,
Le froid aventurier et les Robert Macaires
La guignent à l'envi, l'entourent d'un réseau
Qui la fera tomber dans des lacs, pauvre oiseau !
Elle pendant un temps d'abord sera prudente,
Mais en femme qu'elle est, une ardeur décevante
Confisquera bientôt son amour et son cœur,
Et lui ravira tout, son argent, son bonheur ;
Et puis il s'en suivra l'ancienne destinée,
La désillusion, le malheur d'être née !

Hélas ! combien souvent la torche de l'hymen
 Qui devait éclairer l'amour vers un Eden,
 N'allume-t-elle pas son bûcher funéraire ?
 Combien souvent l'amour plus tard dans sa carrière,
 Sortant la vérité de langes imposteurs,
 Ne lit-il couramment : " Les hommes sont menteurs ! "

Cessez donc, maîtres sots, vos vieilles doléances,
 Sur la femme et sa race, et sur ses inconstances,
 Et sur l'homme trahi ne faites du pathos !
 Elle est chair de ta chair, elle est l'os de tes os,
 Homme inconsideré ! — Si te trompe la femme
 C'est qu'à tromper toi-même as façonné son âme !
 Pour un homme lésé, ça, c'est ma foi réel,
 Par le fait d'une femme, à tous je fais appel,
 De femmes des milliers errent de par le monde
 Traînant dans ses recoins une existence immonde ;
 Et ce, parce que l'homme a leurré leur pudeur,
 Et les a fait quitter le sentier de l'honneur :
 Et comme une hyène acharnée à sa proie,
 L'homme écrase la femme, et sous son pied la broie,
 Et pourquoi ? . . Parce que du hideux polisson
 La femme un triste jour mordit à l'hameçon.

 CHANT DU BANQUET ÉGYPTIEN.

" At the feast of the Egyptians, they carried round an image painted like a corpse, saying : ' Look on this, eat, drink, and be jovial ; for when you are dead, such will you be ! ' " — *Herodotus, Euterpe* ii.

Nous formons réunis une bande joyeuse,
 Qui met à la porte l'ennui ;
 Prenons la vie au vol, elle est si précieuse !
 Et vivons dà ! pour aujourd'hui !
 Alors que nous avons pour nous l'heure présente
 Nous avons un trésor en main,
 Le temps présent nous donne un plaisir sans attente,
 Que pourrait mieux faire demain ?
 Qu'aujourd'hui soit gai ton visage,
 Vivre au jour le jour est d'un sage !
 Demain cet être saugrenu
 Où loge-t-il ? . . Dans l'inconnu !

L'amour est fort gentil, c'est le songe des songes,
Du pourpre coloré de vin,
Qui la raison, le cœur les grisent de mensonges,
Leur montrant un demain divin !
La beauté, la santé, l'extase, la jeunesse
N'ont qu'un jour, qu'une heure, un matin,
Si nous ne profitons pas de notre richesse,
Nous sommes pauvres, c'est certain.

Aime donc aujourd'hui, c'est fête,
Et de fleurs couronné ta tête,
Ton amour—petit Dieu badin
Peut te faire au même demain !

Ce que Monsieur le Temps peut faire dans son zèle
Ne cherchons pas à le savoir,
Quand pour prendre son vol il ajuste son aile,
Laissons-le s'en aller—bonsoir !
Buvons ! qu'à circuler la coupe ne soit lente,
Profitons de l'heure qu' Isis
En sa bonté nous donne . . A nous l'heure présente,
Derrière elle sont les soucis !

Ne te fais donc tirer l'oreille ;
Aujourd'hui du jus de la treille
Enivre-toi du doux glouglou,
Demain seras . . . tu ne sais où !

Ici nous apportons un convive sans joie,
Et que tous nous verrons un jour ;
Deux jours, deux mois, deux ans, et nous sommes sa proie,
Il fond sur nous comme un vautour.
Adonc par la sambleu ! mange et bois, bois et mange,
Avant que Madame la Mort
Parmi des oripeaux sans façon ne te range,
En renversant ton rouge bord.

Le temps ce hideux tournebroche
Vers toi de plus en plus s'approche,
Demain peut-être tu mourras,
Et le ver de toi fera gras.



MICHELL (NICHOLAS).

LE PASTEUR DE CAMPAGNE.

QUAND après maint labeur la vertu sur la terre
A conduit l'homme à Dieu vers la céleste sphère,
Du vallon de la vie, oh ! qu'il est beau le soir !
Qu'il est silencieux et calme et plein d'espoir !
Pasteur trois fois heureux ! à l'entour de sa voie
Dorment les passions, veille la douce joie,
Épandant sur sa tête, épandant sur son cœur,
Ces souvenirs, si purs avant-goût du bonheur,
Ces souvenirs, charmants enfants de la mémoire,
Et qui du ciel lui font déjà rêver la gloire.

L'imagination se plaît du bon pasteur
A suivre pas à pas le sentier enchanteur,
Aussi frais dans son cours, aussi plein de verdure,
Que fut jamais sentier formé par la nature ;
Ses heures doucement s'écoulent sans ennui,
Il ne sent de douleur hormis celle d'autrui ;
A son troupeau ses soins sont donnés sans réserve,
C'est pour lui seul qu'il prie, et travaille avec verve ;
Et si le malheur frappe une de ses brebis,
Il a des pleurs pour elle, il sait calmer ses cris.
Dans le temple sacré que le lierre tapiasse,
Bien que sa faible voix rarement retentisse,
De joie un doux émoi s'infiltré dans son cœur
Alors que le dimanche, il entend, ô bonheur !
La cloche dans les airs jeter ses harmonies,
Pour aller recruter au loin les colonies
De ses paroissiens. Les plus riches accents
Que l'art peut enfanter pour subjuguier les sens,
Rassemblés en faisceau, n'auraient pas, c'est merveille
Pour lui charme plus grand, plus doux à son oreille ;
A peine il peut rêver au céleste séjour
Sans y mêler les sons de prière et d'amour
De cette sainte cloche, un torrent d'harmonie,
Laissant parler des voix de douceur infinie :
Voyez ! quand le soleil luit, et que chaque fleur
De ses plus doux parfums laisse exhaler l'odeur,

Que les jeunes oiseaux de leurs bois pleins d'ombrages
Font pleuvoir à l'envi leurs gentils gazouillages,
Qu'en murmurant une hymne au galop le ruisseau
File et court en chantant : oh ! que le ciel est beau !
Alors le bon pasteur d'un pas vif, c'est merveille,
S'en va de son jardin, de fleurs une corbeille,
Et descend au vallon ; il regarde en passant
La rustique barrière, et le blé jaunissant,
Et les détails charmants du riant paysage,
Sans se lamenter d'à, si d'après son grand âge,
Son œil doit se fermer bientôt à ces beautés,
A ces fleurs, du soleil aux rayons brillantés,
Mais bien il bénit Dieu dans un penser biblique,
D'avoir vu si longtemps ce monde magnifique.

Devers la vieille Eglise il s'en va lentement,
A son aspect chacun se découvre humblement,
Il foule le sentier bordé de mainte tombe,
Et de ses yeux un pleur surgit et parfois tombe ;
Dans ce calme visage un esprit frais d'amour
Et tout de charité, rayonne et se fait jour,
Cette tête argentée, et ce front blanc d'ivoire,
Ont un charme touchant et des reflets de gloire.
Le simple paysan prie au fond de son cœur
Le bon Dieu, leur garder un si digne pasteur ;
Avec de doux accents la mère le salue,
L'enfant à lui sourire en passant s'évertue,
Et chacun de fixer ses yeux sur le vieillard
Qui sait répondre à tous par un plus doux regard.
Oh ! comme son cœur bat sous sa robe de neige,
Quand envers Dieu, du Christ il rappelle le pleige ?
Comme la foudre alors pourtant gronde sa voix,
Sa voix si frêle, hélas ! et qui s'éteint parfois ;
Mais pendant un moment, et l'âge et la faiblesse
Sont oubliés ; son cœur a frémi de jeunesse,
Il est toute énergie en ce lieu consacré,
Et de l'amour du ciel tout ensépulturé . . .
Si que, lorsque son corps est ici bas, son âme
Est déjà dans les cieux s'épurant à leur flamme !



MILTON (JOHN). *

SUR LE MATIN DU MOIS DE MAI.

HÉRAUT du jour, la matinale Etoile
De l'Orient vient soulever le voile,
Et nous montrer le gentil mois de Mai
Avec ses fleurs, et son gai virelai.
Salut à toi, mois de Mai, mes délices,
Car tu nous rends la joie, et les narcisses,
Les chauds désirs et les bois verdoyants,
Les doux bosquets, les oiseaux et leurs chants.
Reste avec nous, nous aimons ta venue
Et te disons gaiement la bien-venue !

MITCHELL (MRS. F. J.)

FEUILLES MORTES.

Pourquoi les balayer ces feuilles détachées,
De ces arbres si beaux naguère l'ornement,
De par le vent d'automne avant d'être couchées
Sur le sol dénudé dans le délabrement ?
Sous leur ombrage frais riant à la nature
Jouaient d'heureux enfants, chantaient de gais oiseaux,
Nous, nous étions assis sous leur toit de verdure
Que le soleil ornait de ses riches joyaux.
Oh ! laissez-les tomber ces feuilles détachées,
Laissez-les doucement s'affaisser et mourir,
Passez ! passez vieillard ! sur la terre jonchées
A mes soins laissez-les, oh ! laissez-les dormir !
Le vieillard répondit en secouant la tête,
Comme font les mortels assez légèrement :
" Ces feuilles, en tombant, de ces arbres du faite
Sont mortes, il faut bien les balayer vraiment ! "

Ainsi tous nous parlons de choses agréables,
Quand ces choses pourtant un jour doivent mourir ;
Sur l'arbre mort l'oiseau dit ses chants admirables,
Plus que nous tous il est fidèle au souvenir.

Nos espoirs, nos amours, nos rêves de jeunesse
 Nous avons tous béni leur ombre dans un temps,
 De nos affections la chaleureuse ivresse
 Comme feuilles ont eu leur folâtre printemps;
 Mais maintenant, hélas !... ces doux, ces charmants songes
 Ne les reconnaissons ; de l'automne le vent
 Les a broyé, détruit, en a fait des mensonges,
 Et chaque site aimé pour nous n'est plus vivant :
 Nous les regardons tous, ces sites du jeune âge,
 Avec indifférence, et bien légèrement
 Disons : " Ces souvenirs,—mais c'est du radotage !..
 Ils sont morts, il faut bien les balayer vraiment ! "

Et lorsque nous mourrons, la vie est éphémère,
 Je sais qu'on chantera sur nous même refrain,
 Et qu'avant que nos cœurs ne soient froide poussière,
 De nous le souvenir sera froid comme airain.
 Quelques uns, tout d'abord, entr'eux, diront peut-être :
 " C'étaient de braves gens sans doute bien faits pour
 Ajouter de chacun quelque chose au bien-être,
 Et de ce sol aride embellir le séjour. "
 Mais le monde a bien peu de temps pour un sourire,
 Encor moins pour penser,—bien moins pour s'attendrir ;
 Notre épitaphe un jour on viendra pour la lire,
 Et puis on s'en ira vite se divertir
 D'un pas peu soucieux :—car ici bas tout passe ;
 Et tous ils se diront assez légèrement :
 " Leurs souvenirs, mais c'est pour nous une menace,
 Ils sont morts,—il faut bien les balayer vraiment ! "

MOGRIDGE (E. C.)

ARRÊTE LA NEIGE MAMAN!

C'ÉTAIT un très petit enfant
 D'une taille svelte et fragile,
 Près de sa mère, en tremblotant,
 Qui marchait d'un pas difficile,
 A travers la tempête et la bise et l'autan.
 La grêle et le grésil lui soufflant au visage :
 " Arrête la neige maman ! "
 Pleura l'enfant, " n'en puis supporter davantage ! "

Et toujours ce petit enfant
 D'un regard si dolent, si triste,
 Contre la neige ainsi luttant,
 De sa mère en suivant la piste,
 Me le rappelle, moi, lorsque sévit l'autan,
 Ainsi que sa supplique et naïve et touchante :
 " Arrête la neige maman !
 La neige en m'aveuglant rend ma démarche lente ! "

Lorsque de son poids le malheur
 Sur nous, ou sur les nôtres tombe,
 Quand le chagrin et la douleur
 Nous font envisager la tombe,
 Que de vœux implorants oh ! ne ferions-nous pas,
 A Celui . . . de là haut qui nous voit, nous protège,
 Pour qu'il suspende le trépas,
 Et de nos maux aussi qu'il arrête la neige !

Quand la peste de son grappin
 Etreint, emmitoufle la terre,
 Ou quand fond sur le genre humain
 Sans pitié l'effroyable guerre,
 Pussions-nous pressentir qu'il est là haut un Dieu,
 Des tout petits enfants avec la confiance,
 Qui protège l'homme en tout lieu,
 Et qui peut de la neige arrêter l'arrogance !

MOIR (D. M.) [DELTA].*

LE SOUHAIT DU POÈTE.

OH ! que ne suis-je à l'ombre
 Des verts bosquets,
 Sous le couvert bien sombre
 De longs cyprès ;
 Là, sur moi, noir chagrin tu n'aurais plus de prise,
 Et mon sommeil serait rafraîchi par la brise !

Pour n'avoir plus de larmes,
 Mais pour dormir
 A l'abri des alarmes
 Qui font blêmir :

Le gazon de ma tombe ivre du météore
 Du soir,—et le matin des doux pleurs de l'aurore.

Car hélas ! tous mes rêves
 Et leurs rayons,
 N'ont jamais eu pour sèves
 Ces régions :
 Mon esprit au contraire en sa vaste carrière
 Loin de l'homme et du bruit a cherché la lumière !
 Point ne veux voix pleureuse
 Sur mon cercueil,
 Mais la lame écumense
 D'un noir écueil ;
 Ou bien le vent du soir dont la tranquille brise
 Murmure un doux cantique à l'odorant cytise.
 Et ne plantez pas d'arbre
 Sur mon tombeau,
 Ne le dotiez d'un marbre
 Fut-il bien beau :
 Car la terre et le ciel et sa belle voussure
 Suffisent au poète amant de la nature.
 Oh ! que ne suis-je à l'ombre
 De verts bosquets,
 Sous le couvert bien sombre
 De longs cyprès ;
 Là sur moi, noir chagrin tu n'aurais plus de prise,
 Et mon sommeil serait rafraîchi par la brise !

MONTGOMERY (REV. ROBERT).*

LA POÉSIE DES FLEURS.

POÈMES merveilleux ! dont l'éloquent silence
 Nous donne un avant-goût des beautés de l'Eden,
 Vous qui faites penser, et qui donnez créance
 Aux mystères si doux d'universel hymen,
 Non, pas même la nuit, l'étoile sympathique
 Qui du haut du ciel bleu du rêveur suit les pas,
 N'ose vous disputer l'influence magique
 Que savez exercer sur les cœurs délicats.
 Puisque Dieu d'où provient l'Idéal, le Sublime,
 A façonné la terre et l'a doté du Beau,

Puisque pour l'éclairer ce Puissant Anonyme
 Alluma dans les cieux un immortel flambeau,
 Et qu'il a fait les fleurs semblables aux étoiles
 Pour briller sur le sol comme l'étoile aux cieux,
 Ce cœur là serait froid, épais seraient ses voiles,
 Qui ne saurait sentir le charme de leurs yeux.



MOORE (GEORGE).

SIMPLES PENSÉES.

SUR NOTRE SORT COMMUN.

MILLE et mille cours d'eau troublés autant que calmes,
 Le fleuve impétueux, le ruisseau chantant,
 S'en vont vite à la mer porter, en clapotant,
 De leurs flots le tribut comme au vainqueur des palmes :

Ainsi voyageons-nous

Vers le vaste océan de l'Eternité—Tous.

Mille, dix mille fleurs fraîches autant que belles,
 Se fanent en un jour ; et le chêne géant
 Du Temps, lui, tombe aussi dans le gouffre béant ;
 L'Insecte le soir même éteint ses villanelles :

Ainsi périssons-nous

La terre notre mère elle nous reprend—Tous.

Mille, dix mille objets qui frappent notre vue,
 Ou les œuvres de l'homme, ou le contour du ciel,
 Tous sont sur leur départ ; leur déclin graduel
 Les entraîne au néant :—Mais une voix connue

Dit : Point ainsi de Vous,

Vous aurez, c'est certain, l'immortalité—Tous !



MOORE (THOMAS).*

LA LÉGENDE DE PUCK LE LUTIN.

VEUX-TU savoir quels tours, au clair de lune pâle,
 Sont faits par moi le gai petit lutin ?
 Prenant l'air pour mon bucéphale,
 Je volette du camp jusqu'à la cour, sans fin,

Du monarque au berger à tous je fais la nique,
 Car je suis le lutin du folâtre minuit,
 Je suis le lutin excentrique
 Qui nargue les mortels, et fuit.

Je glisse dans l'alcove où dort un vieil avaro,
 Où le magot rêve à son magot d'or,
 Je fais drin, drin,—il accapare
 Un rhume à ma recherche . . . et moi je cours encor :
 Aux vilains grippe-sous j'aime à faire la nique,
 Car je suis le lutin du folâtre minuit,
 Je suis le lutin excentrique
 Qui nargue les mortels, et fuit.

Elle attend son amant à cette heure étoilée
 La damoiselle,—elle est sous son bosquet. . .
 Pst, pst, fais-je au bout de l'allée,
 Et soudain elle court à l'attrape-minet :
 Aux amoureux la nuit j'aime à faire la nique,
 Car je suis le lutin du folâtre minuit,
 Je suis le lutin excentrique
 Qui nargue les mortels, et fuit.

Un poète écrivait de beaux vers pour sa dame,
 Soudain d'en haut je lui fais de gros yeux.
 " Les yeux de ma défunte femme ! "
 Se dit-il,—il a peur, et moi je fuis joyeux.
 Aux veufs trop guillerets j'aime à faire la nique,
 Car je suis le lutin du folâtre minuit,
 Je suis le lutin excentrique
 Qui nargue les mortels, et fuit !

MORSE (REV. E.)

SCÈNES SUR LE LAC NEAGH.

Εν μεσημβρινῇ κορυφῇ

Εἰς τὸν ποταμὸν ἀνδρῶν.

Æschylæ Agamemnon.

LIBRE de soins et de soucis,
 Et dans un si charmant pays,
 Beau Lac Neagh de ton rivage
 Quel bonheur d'errer sur la plage.

Avec moi, près ce frais miroir,
Etranger, viens ici t'asseoir,
Le soleil au reflet mystique
Forme un baldaquin magnifique,
Et pour notre tête, l'été,
Vois ! a doucement apprêté
Ce lit de mousse et de verdure
Doux oreiller de la nature,
Où l'abeille en quête de miel
Vient travailler sous ce beau ciel,
Allant dérober en cachette
Son parfum à la violette.
De ce mont sous le frais versant,
Du lac le flot assoupissant
Paraît de sa voix caressante
Saluer la nature aimante,
Qui vient, par un beau jour d'été,
S'imprégner de sa volupté.
Prenant son essor la mouette
Dans les airs, de son aile jette
Des contrefaçons d'arc-en-ciel
D'un effet tout surnaturel ;
Cependant que dans le silence
A droite, se prolonge immense
Sans faire une plainte aux échos,
Le lac qui dort dans le repos,
Sous un ciel d'un azur unique
Qui fait rêver l'Adriatique ;
A gauche devant l'œil charmé
Se pose, comme à point nommé,
De beautés un rare assemblage
Où surgit, sublime mirage,
Le beau Tyrone,—ce mont bleu
Qui s'éteint, ainsi qu'un adieu
Ce mot de douce souvenance,
Se perd et meurt dans la distance.
Libre, la chèvre en ces beaux lieux
Se livre à ses folâtres jeux
Sur la bruyère parfumée,
En broutant la jeune ramée.

Dans ce panorama charmant,
Se mêlent agréablement
Et les vallons et les collines,
Et les montagnes purpurines.
Oh ! de ce spectacle enchanteur
Jouissez par l'émoi du cœur ;
Le doux baiser de la mémoire
Vous en burinera l'histoire
Sur le marbre du souvenir,
Jusqu'au jour où tout doit finir. —
Ainsi, de la Beauté, l'œil chaste
(Bien que formant rude contraste
Avec les syrènes du jour,
Dont l'arrogance est un atour)
Une fois vu, prendra racine
Dans la cellule cristalline
Où le souvenir, jeune encor,
Serre avec soin son cher trésor.
La terre, sans désavantage
Avec le ciel bleu sans nuage
De beauté vous paraît lutter ;
Le soleil semble s'abriter
Au fond du lac où son œil plonge
A la recherche d'un doux songe ;
Rien ne bouge ; tout reste coi,
Sauf ce ruisseau qui, par ma foi,
Sert de miroir aux hirondelles
Qui viennent y faire les belles,
Ou peut-être y tenir conseil
Sous les chauds rayons du soleil.
Chut ! quels sons vibrants d'espérance
Quoiqu'affaiblis par la distance
Viennent sur l'aile du zéphir
A nos pieds doucement mourir ?
Voyez, ce sont des jouvencelles
Gazouillant gentes ritournelles,
Ou quelquefois un lai plaintif
Qui rend l'écho même attentif ;
Tandis que, voyez ! la mouette
Qui naguère toute en goguette

Vers le ciel prenait son essor
Jouant avec un rayon d'or,
Maintenant trempe son plumage
Dans le flot mourant de la plage.
Fuyons aussi, nous, la chaleur ;
Sur ce siège, abri protecteur
Que surplombe cette tourelle
Qu'entoure une mousse éternelle ;
De Derrywarrock ces débris
Par le Temps barbouillés de gris,
Semblent pourtant trôner encore,
Surtout quand le soleil surdore
De ses rayons vifs et joyeux
Les arcs-boutants déjà si vieux :
(Ainsi le front de la vieillesse
Prend l'incarnat de la jeunesse,
Se déride, est de belle humeur,
A l'aspect du naïf bonheur
Du jeune enfant qui rit, qui joue,
Dont le plaisir rougit la joue,
Et lui fait oublier soudain
Et la vieillesse et le chagrin.)
Au pied de la haute tourelle,
Comme pour la rendre plus belle,
Est un gentil tapis de fleurs,
La paquerette aux mille sœurs,
Le bouton d'or, et l'émaillure
De ces bijoux de la nature,
Tous rivalisant de beauté
De grâce et de simplicité.
Des vieux siècles enfant grisâtre
Tourelle ! à vivre opiniâtre,
Tu vis dans les ans d'autrefois
Des scènes de poignants émois :
Le malheur, la joie et la crainte
Se sont glissés dans ton enceinte ;
Tu pourrais fort bien nous narrer
Comment se faisait adorer
La noble et belle Châtelaine
Qui dans ces lieux dominait reine ;

Comment sous l'œil de la beauté,
 S'accroissait la témérité
 Dans ces temps de galanterie
 Des preux de la chevalerie,
 Qui fiers, sortaient de tes créneaux,
 Pour aller mourir en héros.
 Tu pourrais nous narrer, Tourelle,
 Comment pour protéger la belle
 Epouse de leur Châtelain,
 Ils tombèrent le fer en main.
 Avez-vous, je vous le demande
 Entendu jamais la légende
 Que ces lieux pourraient révéler ?
 —Non !—Je n'ai rien à vous céler,
 Tout aussi bien la triste histoire
 Est écrite dans la mémoire
 De tous ; chacun sait en effet
 Quels furent Montjoie et Basset.

Au delà de la plaine immense
 Du lac, à gauche, qui s'avance
 Et borde à peu près l'horizon,
 Voyez-vous pas le vert gazon
 Où le faon, la biche jalouse,
 Broutent tous les deux la pelouse ?
 Eh bien ! . . . A ce point visuel
 Montjoie avait là son castel.
 Les débris du vaste édifice
 Sont encore aujourd'hui l'indice
 Par les restes de leur splendeur,
 De sa force et de sa grandeur ;
 Et s'ils s'égrènent en poussière,
 C'est que rien ne saurait sur terre
 Etre à l'abri des éléments,
 Et ne peut résister au temps.
 Jadis à l'heure du mystère,
 Sans bruit, d'un assaut téméraire,
 De Derrywarrock le Seigneur
 En escalada la hauteur ;
 Puis en emporta pour trophée
 Une jouvencelle, . . . une fée,

L'unique enfant du Châtelain ;
Et l'amour couronna soudain,
(L'amour ne résiste à la gloire,)
Le protégé de la victoire :
Et la fille du Châtelain
Captive un jour, le lendemain
Du ravisseur fut l'épousée ;
Car elle était trop avisée
Pour ne pas savoir, en effet,
Que son père refuserait
Dans son orgueil farouche et rude,
De la donner elle, Gertrude,
A celui que son cœur aimait,
Au Sire Hugues de Basset ;
Contre lequel, en sa vengeance
Il méditait plus d'une offense.
Près de ces remparts isolés,
Les gens de Montjoie appelés,
S'assemblèrent dispos en somme
A combattre comme un seul homme
Pour l'honneur de leur suzerain,
Et venger le fer à la main
Et ses griefs et son injure.
La tradition nous assure
Cependant, que ce fut en vain,
Que près de ce glissant terrain,
Ils tentèrent placer échelle,
Pour escalader la tourelle
Qui baignait ses pieds dans les flots.
Accablés sous les javelots
Des vigilantes sentinelles,
Ils tombaient eux et leurs échelles,
Le lac leur ouvrait un tombeau
Dans le cramoisi de son eau.
De Basset la noble bannière
Dans les airs flotta libre et fière,
Jusqu'à ce que la trahison
Jetant sur ce mur un tison,
En enflamma de lueurs vives
Et les poutres et les solives,

Donnant (car il était minuit)
L'éclat du jour à cette nuit.
Au milieu de la braise ardente
Stoïque, parmi l'épouvante,
Basset se fraya sur les eaux
Un chemin pavé de sanglots,
Et par la lame de son glaive
Sans blessure, atteignit la grève
Où se trouvait un sûr esquif
Attendant ce grand fugitif.
Sur lui pleuvait dru comme grêle
Flèches, javelots, pêle-mêle,
En vain : notre bardé de fer
Bravait ces coups d'un rire amer ;
Puis quand il vit bien remisee,
Sur l'esquif sa belle épousée,
Comme l'aigle entrant dans son nid,
D'un élan près d'elle il bondit.
Ne mettant de frein à son ire,
Montjoie approche, en son délire
Lui jetant dans un gros juron
Les noms de lâche, de poltron ;
Basset de nouveau sur la plage
Bondit tout bouillonnant de rage,
Et de son gantelet de fer
De Montjoie a broyé la chair,
Il est tombé sous le coup rude,
C'en était fait ! . . lorsque Gertrude
Laisse échapper ce cri soudain :
" Qu'il ne périsse de ta main,
Hugue, épargne-le, c'est mon père ! "
Basset se rend à la prière
De Gertrude ; il rejoint l'esquif,
Et bientôt narguant le rescif,
Il arrive droit au rivage
Dont vous voyez là bas la plage,
Où s'élevait son château fort,
Apte à braver plus d'un effort,
Et dont les épaisses murailles
Pouvaient défier cent batailles.

(Sur cette île encore on peut voir
Des traces de ce vieux manoir,
Où le lis se mêle à la rose,
Où sous la verdure repose
La violette à douce odeur
Et des amants la gente fleur.
Mais jadis c'était autre chose,
On n'y pensait qu'au laurier-rose
Que des chevaliers bien épris
Cherchaient dans les tournois, pour prix
De leur indomptable vaillance,
Et de leurs vaillants coups de lance.
Tout est tranquille maintenant,
Et le laboureur en menant
Sur ce sol sa lourde charrue,
Découvre souvent à la vue
Au milieu d'un soudain éclair
Du temps les archives de fer.)
Lors avec dédaigneux sourire
Du terrassé contemplant l'ire
Impuissante, à ses pieds mourir,
Basset lançant dans l'avenir
Un regard empreint de colère,
A l'éclat de fauve lumière
Qui des murs en feu du castel
Sortant, allait rougir le ciel,
Fit serment sur la croix divine
Qui reposait sur sa poitrine,
(Croix qu'il conservait avec soin
Comme ayant été, le témoin
De la douleur plus qu'infinie
Du Christ et de son agonie :)
Que sur Montjoie il vengerait
L'horreur de cette nuit.—De fait
Les murs croulants du château de Montjoie
Disent assez qu'il sut se frayer voie
Pour les saper entièrement,
Et qu'il tint trop bien son serment.

Rame, rame pêcheur, la voix de la tempête
Sourde, mugit au fond du lac ;

Comme épis mûrs qu'ils grouillent sur la plaine
 Ces Giaours . . . objets de notre haine !
 Il vient le Moissonneur sa faucille à la main,
 Il vient à perdre haleine
 Le couper ce grain.
 Tandis que retentit ce long cri de victoire
 Qui fend les airs : Bismallah ! Bismallah !
 Que chaque glaive, un instrument de gloire,
 Miroite au loin, fier, car il accule
 Sur le terrain, au nom puissant d'Allah !
 Le Giaour qui rend son âme noire . . .
 En criant : " Holà ! "
 Allah ! il Allah !

Voyez là bas onduler dans l'espace
 Ce turban vert, devant lui tout s'efface ;
 On dirait un bateau ballotté par l'autan,
 Dont la fongueuse audace
 Rit de l'ouragan.

Voyez-le s'avancer en dépit de la houle,
 Et puis tuer cavalier, fantassin ;
 Pleine d'effroi se recule la foule,
 Alors qu' Ouglou son damas à la main,
 Des Giaours moissonne le destin,
 Et de trépas et se grise et se soûle !
 Au cri que voilà :
 " Allah ! il Allah ! "

Tchassan Ouglou sus ! au combat s'élance !
 Tchassan Ouglou sus ! au combat s'élance !
 Sur le corps de l'Impie a passé son cheval,
 Barbe de sa naissance
 Le noble animal !

Les boulets sur Ouglou font déverser leur grêle ;
 Autour de lui se fait un cliquetis
 De javelots se froissant pêle-mêle,
 Comme roseaux par le vent désunis ;
 Mais en avant ! Ouglou n'est indécis,
 Foin de la mort, avec elle il se mêle
 Au cri que voilà :
 " Allah ! il Allah "

De son pouvoir dans le vaste sillage,
 Sur le sentier du vent et de l'orage
 Les fils de Mahomet se déversent nombreux,
 Peuple au noble courage
 Héros demi-Dieux !
 Tous et toujours, partout prêts à livrer bataille,
 Tenant en main le glaive d'Azraël,
 Des Giaours chacun d'eux fait ripaille,
 Car c'est Ouglou qui d'un ton solennel
 Leur crie à tous dans son puissant appel :
 Meure l'Impie ! . . Enfants je vous le baille
 Au cri que voilà
 " Allah ! il Allah ! "

NAIRN (LADY).*

BONSOIR ! A VOUS JOIE ET BONHEUR !

La gaîté la plus vive a sa fin sur la terre,
 Les amis les meilleurs se quittent, c'est fâcheux ;
 Et le jour le plus long voit finir sa lumière,
 Il me faut donc vous faire mes adieux.
 Quand le cœur est trop plein, que la parole est morte,
 Il a grande éloquence un pleur,
 Quand du cœur d'un chacun il vient dire à la porte :
 " Bonsoir ! A vous joie et bonheur ! "

Oh ! nous avons erré dans les terres d'Ecosse,
 Par les plaines, les bois, par les monts rocaillieux,
 Et nous avons cueilli la fleurette précoce
 Pour l'enlacer au bouton d'or des cieux.
 Nous avons parcouru le manoir, la chaumière,
 Et plus d'un recoin enchanteur,
 A vous donc mes adieux et ce vœu bien sincère :
 " Bonsoir ! A vous joie et bonheur ! "

Adieu ma harpe, adieu ! tous ces chants de la terre
 Ou de gaieté joyeuse, ou de froid désespoir,
 Doivent un jour finir ; et même du Trouvère
 Il doit mourir le chant de gai savoir.

Mais où le noir chagrin ne peut avoir de prise,
 Où ne se verse plus un pleur,
 Puissions-nous rencontrer ce qui fut notre Eglise,
 Au sein de l'éternel bonheur !

NEWBIGGING (THOMAS).

LE VIEUX MENDIANT.

FROIDE est la bise, et lugubre est le jour,
 Tout n'est que neige à l'horizon autour ;
 Le pauvre mendiant accablé de vieillesse,
 Il est bien fatigué, bien grande est sa détresse ;
 Ses vêtements usés, qui tombent en lambeaux,
 Ont à peine pouvoir de garantir ses os
 Du vent aigu, de la vive froidure,
 Qui soufflent las ! sur sa frêle nature.

Son léger sac n'est rempli que d'espoir,
 C'est triste chair pour le repas du soir ;
 Ses souliers éculés couverts de déchirures
 Laissent entrer la boue et ses maculatures,
 Infligeant à ses pieds à chaque pas nouveau
 Le supplice inoui de la neige et de l'eau ;
 Et le garçon, soutien de sa vieillesse,
 Il est loin là ! . . s'il savait sa détresse !

En chancelant il gagne son chez lui
 Bien solitaire, et bien morne aujourd'hui,
 C'est que l'accueillait là, jadis, sa ménagère,
 Qui gît là bas ! là bas ! dans le froid cimetière ;
 Et le pauvre vieillard seul avec son chagrin
 Est laissé sans appui, pour mendier son pain,
 Jusqu'à ce que la mort, en bonne mère,
 Le couvre, hélas ! du manteau de la terre.

Oh ! prends pitié du pauvre mendiant,
 Et sois touché de son oeil suppliant,
 Relève avec bonté sa débile vieillesse,
 Et soulage en un mot le poids de sa détresse :

Oh ! qu'il trouve par toi solace à son malheur,
 Une bonne action porte toujours bonheur,
 Tandis qu'un pleur mouillera sa paupière,
 Au ciel pour toi montera sa prière !

OLIPHANT (SIR OSCAR).

LA MORT.

Au galop, au galop ainsi qui nous arrive
 A travers le pays sous son souffle courbé,
 Avec blême mégunie amenant à jubé
 Chacun de nous à la dérive ?

La Mort !

Au galop, au galop ainsi qui nous arrive
 Délirer le lien réputé le plus fort,
 Fermer l'œil le plus beau, casser notre ressort,
 Et narguer l'imaginative ?

La Mort !

Au galop, au galop ainsi qui nous arrive
 Du plus heureux amant ôter au doux transport
 La perle la plus belle, en se moquant du sort,
 Pour en faire une négative ?

La Mort !

Au galop, au galop ainsi qui nous arrive
 Et qui fait s'incliner dès son premier abord
 Les peuples, les guerriers, du plus faible au plus fort,
 Tout, sous sa voix impérative ?

La Mort !

Au galop, au galop elle vient, elle arrive,
 Froidement elle vient signer mon passeport,
 Et de son souffle affreux et m'éteint et m'endort . . .

Ah bah ! . . . Me voilà ton convive

La Mort !

OSGOOD (MRS).*

L'ENFANT GÂTÉ DE LA FANTAISIE.

Je n'aime, vous le dis tout net,
 Ni la maîtresse, ni l'école ;
 Parler, marcher de par décret
 Ne le puis souffrir, ma parole !

Oh ! quelle stupide leçon
Ce matin l'on m'a fait apprendre,
Sur le prisme, et sur la façon
Dont les rayons peuvent s'épandre.

De l'arc-en-ciel j'aimerais mieux
Admirer la belle parure,
Plutôt que m'enquérir aux cieux
Comment est faite sa ceinture.

J'aime à jouer avec les fleurs,
Libre, à côté de la fontaine,
Ou dans ces bosquets enchanteurs
Où je respire leur haleine.

Lorsqu'elles s'ouvrent au soleil,
Croyez-vous que les fleurs nouvelles
Ne rient du latin sans pareil
Qu'on leur inflige aux pauvres belles ?

Ma maîtresse n'a pas de cœur,
Pour m'en enseigner les espèces,
Elle assassine chaque fleur,
Et sans pitié la met en pièces.

Autrefois, dans les jours d'été,
Si la fleur mourait sur sa tige,
J'entendais son esprit futé,
Et je me grisais du prodige !

Mais maintenant il faut, hélas !
Que la raison et la science
Jettent mon charmant rêve à bas,
Au froid contact de l'évidence.

Ma maîtresse, le dis tout net,
Ne l'aime point, sur ma parole !
J'en savais beaucoup plus, de fait,
Avant que ne fusse à l'école.

C'est que dans ce temps là, j'avais
Pour maîtresse la Fantaisie,
Lutin charmant, gai, vif et frais
Qui ne vivait que d'ambroisie.

Elle me disait d'un air fin,
Que là haut la lune argentine

Etait le char d'un chérubin
Qui chantait d'une voix divine.

Et la lune . . . quand la voyais
Se glisser sous les blancs nuages,
Et que de plus j'apercevais
Ses coursiers qui piaffaient sauvages,

Tandis que les astres sous eux
Doucement faisaient la sieste,
Oh ! comme j'écoutais des yeux
La musique du chœur céleste !

Elle me disait : l'arc-en-ciel
Est un ruban de fleurs légères,
Qui forme un lien naturel,
Entre notre globe et les sphères ;

Ruban, œuvre des chérubins,
Qui le déroulent, c'est unique,
Pour nous montrer, les chers gamins !
Echantillon de leur fabrique.

Mais maintenant au lieu d'y voir
Des champs du ciel la violette,
La tulipe de son boudoir,
Ou la rose de sa couchette,

Et des beaux chérubins les pleurs,
Il me faut ! jugez de ma peine !
Du prisme y trouver les couleurs,
Du soleil refracté la chaîne !

Oh ! oui mille faits merveilleux,
Les appris de la Fantaisie,
Nos études étaient des jeux
Galvanisés de poésie.

Elle me menait vers la mer,
J'y voyais des castels superbes,
Puis à travers le flot amer
De corail je voyais les gerbes.

Et puis encore je voyais
Tout pimpants de riche lumière,
De grands et sublimes palais
Bien plus beaux que ceux de la terre,

Les murs étaient de pur cristal,
 Pour plancher ils avaient les vagues,
 Les nymphes pour aller au bal
 Au doigt avaient de riches bagues,

Les unes s'élançant gaiement
 Dans leurs coquilles recourbées,
 Les autres allant doucement
 Dans leurs doux émois absorbées ;

D'autres arrangeant leurs cheveux
 A la lueur étincelante
 Du poisson d'or, qui, dans ses jeux,
 Brisait la lampe vacillante.

Oh ! que j'en ai vu de châteaux
 Quand je suivais la Fantaisie !
 Que de rians, de gais tableaux
 J'admirais avec frénésie ?

Mais hélas ! pour l'éternité
 Me faut quitter la Fantaisie,
 M'emporte la Réalité,
 Plaiguez-moi, je meurs d'asphyxie !

O'SULLIVAN (TIMOTHY DANIEL).

AU DELÀ DES MERS.

DOIS-JE donc séparer, ô ma vieille patrie !
 De toi mon cœur aimant, et quitter à jamais
 D'une mer orageuse en bravant la furie,
 Pour des pays lointains le sol que tant j'aimais !
 Hélas ! mes jours de paix ont passé comme une ombre,
 Du plaisir plus n'aurai jamais le vif émoi,
 Sur mes espoirs déçus, j'à descend la nuit sombre,
 Mes beaux jours sont finis, malheur ! malheur à moi !

O vous qui m'entourez, ô bleuâtres montagnes,
 Combien souventefois sur vos versants ombreux,
 N'ai-je pas admiré nos riantes campagnes,
 Reflétant les rayons d'un soleil chaleureux ;
 Combien souventefois dans la magnificence
 Du soir, n'ai-je suivi le courant argentin,

Qui parlait à mon cœur, l'énivrait d'espérance,
Ou bien lui racontait l'histoire du lutin.

Combien souventefois, ô ma douce patrie !
Ai-je rêvé pour toi le plus bel avenir,
Avenir où sur toi le beau de la féerie
Sans nuage planait pour ne jamais finir ;
C'en est fait ! et je vois, mon œil est plein de larmes,
Contre toi se dresser ton tyran sans pitié,
Sans souci de tes maux, sans soin de tes alarmes,
Des chaînes à la main pour te river le pié.

Combien souventefois mon père, mon bon père !
Avons-nous travaillé, le ciel en est témoin !
Malgré soleil, ondée ou malgré froid sévère,
Pour tenir en respect ce tyran—le Besoin ;
Et maintenant hélas ! que te volant ta force
Les ans suivent les ans sans amener un mieux,
Mon espoir, un espoir qui de moi fait divorce,
N'existe plus ; ne puis t'être utile à toi vieux !

Mais hélas ! bien en vain contre lui nous luttâmes,
Il s'avança vers nous à pas précipités,
Et de ses doigts de fer plongeant jusqu'à nos âmes,
Il étreignit fougueux nos cœurs ensanglantés ;
Sur notre heureux foyer tomba soudain son ombre,
Et tout fut niellé, tout sentit la douleur,
Son toucher fit frémir mon front devenu sombre,
Si, que dans ma poitrine il se crispa mon cœur.

A toi qui m'aimais tant, adieu ma tendre mère,
A toi dont fus l'orgueil, qui fut vaine de moi,
Las ! ton pauvre exilé dans un autre hémisphère
Ne trouvera jamais un cœur de ton aloi !
Oh ! mes si bonnes sœurs, oh ! mon valeureux frère,
Dont autrefois je fus le guide et le secours,
Dans mes songes, la nuit, vers vous tous mon cœur erre,
En quête du foyer que je chéris toujours.

Et toi mon seul amour, toi ma gente Marie !
Faut-il pour mon malheur que je te laisse aussi,
Pour maudire ce jour où te fis, ma chérie,
Entrevoir le bonheur dans un bel éclairci ?

De ton promis il faut l'oublier le doux conte,
 Ah ! s'il espérait trop, son cœur seul la trompé,
 Adieu chère Marie—il faut que je me dompte,
 Pour que ce triste adieu de pleurs ne soit trempé !
 Erin ! oh ! mon orgueil, oh ! ma belle patrie !
 O pays de chansons, de joie et de douleur,
 Tu ne béniras pas mes yeux demain, chérie,
 Dont l'image est gravée au profond de mon cœur ;
 En vain te chercherai demain parmi les vagues,
 Mais malgré le lointain, le temps, l'adversité,
 Je resterai ton fils—si se tirent les dagues
 Prêt à voler vers toi souder la liberté !

 LA PRIÈRE DU PÊCHEUR.

Le soleil se couche en colère,
 Le vent souffle, que c'est misère !
 Sainte Marie, Etoile de la mer !
 Conduis notre barque légère
 Au rivage là bas, vers ce qui nous est cher !
 Lorsque nous quittâmes la terre,
 L'air était brillant de lumière,
 Nos cœurs légers s'élancèrent vers Dieu,
 Notre barque fila légère,
 De ton œil vigilant sous le regard de feu.
 Mais le soleil tout en colère
 Se couche, et le vent vocifère,
 Sainte Marie, Etoile de la mer,
 Conduis notre barque légère,
 Au rivage là bas ! vers ce qui nous est cher !
 Le long de la sainte journée,
 Nous avons eu riche aumonnée,
 C'était, bien sûr, par la grâce de Dieu !
 Nous avons fait longue traînée
 Pour pêcher à gogo jusqu'à l'horizon bleu.
 Mais voilà que la nuit soudaine
 Rend la mer houleuse et vilaine,
 Sainte Marie, Etoile de la mer,
 Sois pour nous lumière sereine,
 Et conduis-nous là bas vers ce qui nous est cher !

re sillage,
 at du rivage
 yé l'essor :
 eux du village,
 uit le coq d'or !
 urs notre lumière,
 arins la digne mère,
 étoile de la mer,
 notre espérance dernière,
 es vœux de par delà l'éther !

PARDON (G. F.)

DEMAIN.

L'ANGE de la Malévolence
 Qui présidait à ma naissance,
 Sur mon berceau jeta regard chagrin ;
 Mais l'Ange d'Amour au doux charme,
 D'en haut laissa choir une larme
 Sur moi, disant : " Petiot espère dans demain ! "

L'âge viril avec sa force
 Vint me présenter mainte amorce :
 M'y laissant prendre, augmenta mon chagrin,
 Mais l'Ange d'Amour au doux charme,
 D'en haut me dit : " Sois sans alarme,
 Ne te laisse enrayer, mais espère en demain ! "

Maintenant sous le poids de l'âge
 J'arrive à la dernière page
 D'un livre las ! clos de peau de chagrin !
 Mais de la mort le dernier souffle
 Doucement nous emmitoufle
 Pour le beau ciel là haut—et j'espère en demain !

PARIS-DICK (MRS.)

LES COMMANDEMENTS DE L'ANGELUS.

TROIS fois, et par trois fois le son de l'Angelus
 M'éveille le matin—que dit-il ?—*Oremus !*

Le premier coup me dit : " Il est un Dieu qui veille,
 Sur toi pendant la nuit, comme en l'état de veille."

Le second coup me dit : "Rends grâce au doux Jésus
Qui te permet de voir encore un jour de plus."

Le troisième me dit : "Place en Dieu confiance,
Il a tracé la voie où nous marchons—Avance !"

Trois fois, et par trois fois a tinté l'Angelus,
Et du monde surgit le flux et le reflux.

Le quatrième avis que la cloche sonore
Me donne est : "Sois actif, qui travaille s'honore."

Le cinquième coup dit : "Viens en aide au prochain,
L'obligé d'aujourd'hui peut t'obliger demain."

"Sois loyal et sois vrai," murmure encore la cloche,
"Confiance toujours suit un cœur sans reproche."

Trois fois, et par trois fois a tinté l'Angelus
Qui vient nous rappeler d'angéliques vertus.

Le septième coup dit : "Jouis avec sagesse,
Et des plaisirs mondains, fuis la trompeuse ivresse."

Le huitième coup dit : "Sois fort dans la douleur,
A travers les chagrins, Dieu te mène au bonheur."

"Homme pense à la mort," reedit la cloche encore,
Car la vie ici bas de la mort est l'aurore."

Ainsi dès qu'au matin resonance l'Angelus
Chacun dit à son cœur : "*Oremus ! Oremus !*"

Voici le soir, trois fois, et par trois fois la cloche
De son timbre argentin nous dit : "La nuit approche."

Le premier coup me dit : "Le jour est au déclin,
Ton labeur est fini, prends du repos enfin."

Le second coup éveille en moi reconnaissance
Envers Dieu, qui bénit l'humble persévérance.

Le troisième me dit : "As-tu fait ton devoir,
Du ciel qui te contemple as-tu rempli l'espoir ?

Et trois fois, par trois fois du soir tinte la cloche,
L'oiseau ne chante plus—On ne voit plus la roche.

Le quatrième coup me dit : "Demande à Dieu
Pour travailler demain la force en temps et lieu."

Le cinquième me dit : "Souviens-toi, pauvre hère,
Que sans Dieu tu n'es rien ; que tu n'es que poussière."

Le sixième me dit avec un saint effroi :
 " Ne va pas supposer que six jours sont à toi ! "
 Et trois fois, par trois fois du soir tinte la cloche,
 Ces sons me disent-ils : " Ta dernière heure est proche ? "
 Que le septième coup fasse vibrer l'éther,
 Et surgissent soudain les sept vœux du *Pater*.
 Le huitième coup dit : " Ah ! puissent nos prières,
 Pur encens, s'élever vers les célestes sphères ! "
 " Sois vigilant la nuit," dit le neuvième coup,
 Car si Dieu t'appelait, il faut être debout ! "
 Et la cloche du soir éteint son doux murmure ;
 " *Amen !* " est le seul chant que bruit la nature.



PARK (ANDREW).

MA FLEUR.

IL existe une fleur gentille et désirable,
 Dont je n'ose tout bas dire le nom si beau,
 Je voudrais la ravir à son humble berceau
 Dût le monde et ses fils me trouver fort blâmable.
 Elle rougit avec tant de candeur,
 Est à la fois si belle et si modeste,
 Que je voudrais, la plaçant sur mon cœur,
 Me l'approprier sans conteste.
 Le matin,—à midi quand le soleil flamboie,
 Si je vois cette fleur, cette gentille fleur,
 Mon cœur bat vite, vite et dans sa vive ardeur
 Voudrait accaparer si convoitable proie.
 Mais voilà que, timide par amour,
 Je n'ose pas l'arracher à sa tige,
 " Si dans mes mains elle se fane un jour,
 Qui lui rendra sa fraîcheur ? " . . . dis-je !
 Mais non, fuis de mon cœur insupportable image,
 Ma fleur ne pourra pas près de moi se faner,
 Si la fureur des vents vient à tourbillonner,
 Seule on peut craindre . . . à deux on fait face à l'orage.

Le second coup me dit : "Rends grâce
Qui te permet de voir encore un jour"

Le troisième me dit : "Place en T
Il a tracé la voie où nous marcher"

Trois fois, et par trois fois a
Et du monde surgit le flux

Le quatrième avis que
Me donne est : "Sois"

Le cinquième coup
L'obligé d'aujourd'hui

"Sois loyal et
"Confiance t"

Trois fois, terre étrangère,
Qui vient ne me couchez pas !

Le septième vous ? Non pas là bas, là bas !
Et de Des vagues sous l'amas,

Le tristement les sirènes hélas !
Le naufragés déplorent le trépas !

Leurs chants d'été n'ont pas l'heur de me plaire,
Sur la vague éphémère,
Je vous en prie, oh ! ne me couchez pas !

Le huitième coucherez-vous ? Non pas dans les frimas
Sur ces hauts pics, hélas !

Où gît la blanche neige en monstrueux amas,
Où le funèbre pin étend ses sombres bras,
Je n'aime pas des hauteurs d'une cime
Envisager l'abîme ;
Sur la montagne, oh ! ne me couchez pas !

Où ne coucherez-vous ? Non pas, non pas, hélas !
Parmi les galetas

Où de la ruche humaine existe l'embarras,
Où la mort tout le jour fait résonner son glas,
Où vit le crime, où grouille la misère,
Où pullule l'affaire . . .

Dans la cité, non ne me couchez pas !

Où ne coucherez-vous ? Là bas ! là bas ! là bas !
Où, narguant, les frimas,

Printemps brisent leur cadenas,
 Meil leurs tout gentils appas ;
 Ils veilleront sur ma tombe,
 Viendra la colombe . . .
 Oh ! couchez-moi là bas !

(NTRY).

...là le soleil,
 Sous cette foule affairée,
 Ce bruit, à nul autre pareil,
 De gens courant à la curée.
 Viens, tandis que nous flanerons,
 Je te dirai chansons si tendre
 Que se perdrait rien qu'à l'entendre
 Le plus prude des chaperons.—

Pourquoi le doute erre-t-il Géraldine
 Sur ta lèvre rose si fine ?

Nous voici dans les champs. Charmant ! Délicieux !
 Regarde à l'entour Géraldine !
 Vois ces œils d'oiseau somptueux

Près de la paquerette à frange purpurine ;
 Vois ces superbes boutons d'or
 Près du nid de dame Alouette
 Se pencher, faire la courbette,
 Puis à l'abeille offrir encor

Friand souper : cueille-les Géraldine,
 Chaque fleur comme toi fascine.

Là ! jette en l'air ces fleurs, gentil petit démon,
 Puis cours sans en savoir la cause ;
 Puis après les excès sans nom

D'un trop plein de bonheur, ici fais une pause.
 Moi pendant ce temps là, je vais
 M'asseoir sur ce tertre champêtre,
 Qui sait ? je te dirai peut-être
 Du petit peuple les hauts faits ?

Sais-tu comment poussent, ma Géraldine
 Les champignons ? . . Dis-moi lutine ?

302 OH ! NANINE VEUX-TU DIS ! VENIR AVEC MOI.

Appellerai-je, dis, le doux son de ta voix
Chant folâtre, rire ou partage,
Pleurs d'Avril à travers les bois
Ou bien de l'océan l'incessant clapotage ?
Le gai glouglou du gai ruisseau,
Les carillons de la clochette,
Le bruit de la brise en goguette,
Le chant si frais du jeune oiseau,
Sont moins joyeux, vois-tu ma Géraldine
Pour moi, que ta voix argentine.
Qui peut avoir des yeux aussi beaux que tes yeux,
D'un bleu si doux et si limpide ?
Les poètes qui jugent mieux
Sur terre, que pas un, de la beauté splendide,
Au paradis de tels regards
Vont dérober ce feu sublime
Qui les consume, et rend intime
La vanité de leurs écarts.—
Où donc est-il le doute, Géraldine
Qui plissait ta lèvre divine ?

PERCY (THOMAS, D. D.)*

OH ! NANINE VEUX-TU DIS ! VENIR AVEC MOI ?

Oh ! Nanine, veux-tu, dis ! venir avec moi
Et ne pas soupirer d'abandonner la ville ?
Le silence des champs, te plairait-il à toi,
Et la robe de bure, et le charme tranquille ?
N'ayant plus d'habits somptueux,
Non plus de bijoux précieux,
Dis ! saurais-tu quitter les fêtes du grande monde
Où toujours et partout tu trônais sans seconde ?
Nanine quand seras bien loin de la cité,
Ne jetteras-tu pas un souhait en arrière ?
Dis ! sauras-tu souffrir le chaud rayon d'été,
Ou de l'hiver rageur la bise meurtrière ?
Oh ! pourra-t-il ce doux minois
D'un rude sort porter le poids,
Et ne pas regretter ces fêtes du grand monde
Où toujours et partout tu trônais sans seconde ?

Peux-tu Nanine aimer assez sincèrement
 Pour subir mes ennuis, et partager mes peines,
 Si les soucis un jour pleuvent sur ton amant,
 Pourras-tu bien l'aider en supporter les chaînes ?

Seras-tu son consolateur

Si sur lui tombe le malheur,

Sans te ressouvenir des fêtes du grand monde
 Où toujours et partout tu trônais sans seconde ?

Et quand de ton amant luira le dernier jour,
 Calmeras-tu ses maux avec un doux sourire,
 Recevras-tu son souffle avec un mot d'amour,
 Ou l'un de ces élans que seul le cœur inspire ?

Laisseras-tu glisser un pleur

Sur son argile sans chaleur,

Sans regretter alors ces fêtes du grand monde
 Où toujours autrefois tu trônais sans seconde ?



PHILLIPSON (MRS. C. G.)

L'ÉTOILE QUI FILE.

UNE Etoile parut tomber du ciel d'été,
 Je la vis filer sous sa voûte,
 En quête, je ne sais, de quelle éternité,
 Vers laquelle elle faisait route ;
 Et m'étonnais pourquoi sa brillante clarté
 Était pour nous perdue, et mise de côté.

Était-ce une âme dans sa joie
 Vers l'Inconnu se frayant voie,
 Délaissant la terre en son vol
 Pour aller, divin Rossignol,
 Charmer de sa voix joliette
 Les anges d'une autre planète,
 Et les river à son bémol ?

Mon penser, je vous le dévoile,
 Moi, j'avais cru voir cette Etoile
 Depuis longtemps au firmament,
 Et ce fut, et bien tristement,
 Que ne la vis plus à sa place.

Ses sœurs ! . . oh ! c'est une disgrâce
Ne la pleurèrent seulement,

Mais l'œil de Dieu qui ne dort mie,
La vit filer—ma chère amie !
Était-ce une âme ayant pudeur
De visager son Créateur,
Cette Etoile ? . . ou bien quelque monde
S'en allant se perdre dans l'onde ?
Sur lui tomba du ciel un pleur !

Mon cœur ne fut le seul, en voyant cette Etoile
Filer—qui n'eut un gros soupir ;
Ma voix ne fut la seule où se fit jour sans voile
L'émoi qu'on voudrait retenir.
Bien que, de par le ciel les innombrables sphères
Calmes, froides toujours, donnassent leurs lumières !

UN CHANT D'OISEAU.

UN tout charmant oiseau d'un arbre sur la branche
Chantait par un jour de Dimanche,
(Car pour l'oiseau chanter, c'est prier le bon Dieu),
Au soleil de l'été qui partait, lui d'adieu :
S'élevaient d'alentour des voix mélancoliques,
Des insectes aussi les merveilleux cantiques,
Tandis que donnant de l'avant
Sur les sombres sapins tambourinait le vent.
Mais le charmant oiseau malgré le vent sévère,
Chantait son lai d'une voix claire,
Si que, sans s'en douter, il charmait tous les cœurs,
Même les moins doués, parmi ses auditeurs ;
Car il remerciait de ses bienfaits la terre,
Pour les fleurs, pour les fruits dont elle est tributaire ;
Et même le terrible hiver
Il le voyait venir sans un penser amer !
" Car l'hiver passera,—de nouveau la lumière
Reluira sur la froide terre,"
Ainsi chantait l'oiseau.—" L'hiver mis de côté,
Le printemps renaîtra, puis à son tour l'été.

Espérons ! espérons ! Vers le Seigneur sans cesse
 Elevons nos esprits, il nous fera largesse
 Si nous le servons,—d'un été
 Qui n'aura point de fin dans son éternité !"

Chante charmant oiseau des arbres sous la cime,
 Chante ton cantique sublime,
 Qu'il nous enseigne à tous cette leçon du cœur
 De la reconnaissance envers le Créateur,
 Du ciel de notre vie afin que les nuages
 Ne s'amoncellent pas pour former des orages,
 Et que par delà le ciel bleu
 Pussions après la vie aller visager Dieu !

POPE (ALEXANDER).*

SUR LA SOLITUDE.

HEUREUX celui qui sans soins et soucis
 Vit dans son modeste héritage,
 L'envie et le chagrin n'attristent pas ses nuits,
 Il jouit de la paix du sage.

Heureux celui qui sait de ses troupeaux
 Tirer vêtements et laitage,
 Qui sait des champs tirer le pain—et des ormeaux
 L'hiver le feu, l'été l'ombrage.

Heureux celui qui peut sentir toujours
 Doucette ment s'écouler l'heure,
 Sain de corps et d'esprit, voyant passer ses jours
 Sans qu'aucun souci les effleure.

Heureux celui qui la nuit peut dormir
 Profondément par lassitude,
 Qui goûte le repos comme après un plaisir
 On sent le charme de l'étude.

Puissé-je ainsi passer inaperçu,
 Ainsi mourir dans la coulisse,
 Ainsi quitter un jour le monde à son insu,
 Sans qu'une pierre me trahisse !

LE CHRÉTIEN MOURANT À SON ÂME.

D'UNE flamme céleste étincelle vitale !
 Quitte, oh ! quitte, crois-moi cette mortelle écale !
 Trembler, avoir espoir, tarder et puis finir,
 Oh ! Dieu quelle douleur, quel bonheur de mourir !
 Cesse donc de lutter, cesse faible Nature,
 Et laisse-moi du ciel chercher l'investiture.

Écoutons, on chuchote ; et les anges de dire :
 "Ame, ma sœur, viens-t-en, viens au céleste empire."
 Mais qui m'absorbe donc ! qui me rend oublieux,
 Qui me vole mes sens, qui me ferme les yeux,
 Délaye mon esprit, puis en éteint la flamme ?
 Serait-ce par hasard la mort ? . . Dis-moi, mon âme !

Le monde se retire ; il disparaît ! merveille !
 Le ciel s'ouvre à mes yeux, et voilà mon oreille
 Qui perçoit les accents des chérubins heureux . . .
 Oh ! des ailes, donnez que je vole vers eux !
 Où donc est ta victoire, où donc est-elle ô Tombe !
 Où donc est-il ô mort ! ton aiguillon ? . . . Il tombe !

POPE (REV. W. LANGLEY).

LE ROCHER DES SORCIÈRES.

(Légende de Jersey.)

Jadis était un gai village près "La Roque,"
 Un bon et vieux pasteur y vivait à l'époque
 Dont parle, et gentiment y gardait son troupeau.
 La perle du joli hameau
 Était la blonde Madeleine,
 Des filles de pêcheurs, sans contredit la Reine.
 Son œil d'un bleu foncé du ciel avait l'azur,
 Et comme un beau jour était pur.
 Jeune, chaste et pleine de grâce,
 Elle attira dans ses filets
 Hubert, dit "sans frayeur," pêcheur des plus parfaits,
 Plein de fougue et d'audace,
 Mais,

Las ! pour le vague ayant des amours singulières,
 Si que—sur le Rochert,—le Rocher des Sorcières,
 Nous le trouvons à l'heure de minuit,
 Des vagues et du vent au beau milieu du bruit,
 Par la main d'un géant comme abattu, par terre
 Gisant, ronflant en dépit du tonnerre.

* * * * *

Sortant enfin de ce rude sommeil,
 Il voit autour de lui reluisant tout vermeil
 Se traînant sur le sol un éclat de soleil,
 Mais d'un soleil plantureux et sans voiles ;
 En revanche au ciel point d'étoiles,
 Ni sous le ciel point de rocher,
 L'œil voudrait en vain le chercher :
 Mais c'étaient des formes charmantes,
 Aux cheveux d'or, aux boucles ravissantes,
 Aux regards vifs pleins de lascivité,
 Prêchant l'amour des sens et la lubricité.

De ces houris la Reine,
 Lui fit vite oublier la chaste Madeleine.
 De l'amour qu'il ressent sus ! il lui fait l'aveu :

—“ Je partage ton noble feu,”

Lui dit la belle créature,

“ A la veille de la Toussaint,

Reviens ici, je t'en conjure,

Et le bonheur sera par nos deux cœurs atteint.”

Elle a dit, un long cri dans les airs se prolonge,

Et tout s'efface comme un songe.

Ne saurais vous dire comment

On apprit la chose au village,

Madeleine voulut, mais hélas vainement

Empêcher son amant volage

D'aller au rendez-vous. Il fit l'affreux serment

De s'y rendre, dût-il casser son mariage.

La pauvre fille en son malheur

S'en fut de vers son confesseur

A sa peine chercher solace :

—“ As-tu foi, mon enfant ?” lui dit l'homme de Dieu,

“ Du Seigneur il te faut la grâce

Pour aller du Rochert affronter le milieu.”

LE CHRÉTIEN MOR

D'UNE flamme céleste ^{trionphant}
 Quitte, oh ! quitte, c' ^{enfant :}
 Trembler, avoir es ^{et que j'aime,}
 Oh ! Dieu quelle ^{ciel même !}
 Cesse donc de ^{bien douce voix :}
 Et laisse-me' ^{prends cette croix,}
 ait en pitié ta chère âme ! "

Ecoutons
 " Ame
 Mair
 Qr
 "

Mair ^{ete} hurlait—hurlait avec fureur,
 Le vent mugissait tapageur,
 Qr ^{lors} que du Rober, non toutefois sans peine,
 Elle franchit le pic la pauvre Madeleine.

En ce moment elle vit, ô terreur !
 D'une clarté funèbre à la jaune lueur
 Son amant, son Hubert, entouré de sorcières ;
 Les hideuses mégères
 Au fin fond de l'enfer l'entraînaient cette fois,
 Lorsqu'au saint aspect de la croix
 Elles s'en furent les vipères,
 Sous le Mont Saint Michel enterrer leurs colères -

Par Madeleine ainsi sauvé,
 De ses vices, Hubert, crânement lessivé,
 A sa femme resta fidèle,
 Et des époux devint depuis lors le modèle.

PROCTER (MISS A. A.)

UN CHEVALIER ERRANT.

BIEN qu'il vécût, et mourût parmi nous,
 Son nom peut être enrôlé par l'histoire
 Parmi les Chevaliers dont les faits, vertuchoux !
 Nous ont été légués tout incrustés de gloire.

Tout jeune encor, contre la Pauvreté
 Il sut lutter, sans risquer son écorce,
 Acquéran en luttant pouvoir et volonté,
 Si qu'enfin de son bras il reconnut la force.

Il offrit et sa vie et son cœur
— sa divine maîtresse,
Un jour ne trahit son ardeur
Un objet choisi dans sa jeunesse.

Il eut donc par monts et par vaux,
Proclamer la valeur sans égale
Et, pour elle endurant bien des maux,
De ses ennemis pourfendant la cabale.

Dans son chemin d'abord il rencontra
Un monstre affreux, la hideuse Ignorance,
Contre elle il combattit tant, qu'il la déchira,
Et la mit en lambeaux sous les coups de sa lance.

Lors il brava l'encroûté Préjugé,
Le pourchassant jusques dans son repaire
Sans trêve ni merci le broyant l'enragé !
Et du pié l'écrasant ainsi qu'une vipère.

Il rencontra, c'était pénible à voir,
Tenant le haut du pavé, la Routine,
Il dut lui faire don d'un bon coup de boutoir,
Qui lui fit un grand trou dans sa large poitrine.

Lors échauffé par ce rude combat,
Il défia, le constate l'histoire,
L'Opinion ce roi Monarque scélérat
Qui sur le monde asseoit son règne transitoire.

Et de nouveau se relevant vainqueur,
Quoique blessé dans le combat lui-même,
Il vit, bien qu'expirant, s'en réjouit son cœur,
Que Dame Vérité sur tous trônait suprême !

A son oreille, hélas ! qui s'éteignait
Venaient les cris qui saluaient son trône,
Et lui dans l'avenir point ne s'inquiétait
Si de la renommée on lui ferait l'aumône !

Lors épuisé par maint sanglant combat
Du chevalier s'émietta la vie,
Et la foule qui court, qui toujours fait sabbat
Sans plus penser à lui s'en fut toute ravie

Crier partout : Vive la Vérité ! . .
 Lui, plein d'orgueil, d'un reste d'existence
 Se servant tout à coup regarda sa beauté,
 Leva ses yeux vers Dieu, puis mourut en silence !

LA VIE ET LA MORT.

"CHER père ! qu'est la vie ?"—" Un combat, mon enfant,
 Où peut faire chou-blanc la lance la plus forte,
 Où le plus ferme cœur peut n'être triomphant,
 Où la plus fière vue avorte ;
 Où ne chôment ni jour ni nuit nos ennemis,
 Où les chagrins sur nous tombent en giboulée,
 Où les faibles petits, un troupeau de fourmis,
 Grouillent au fort de la mêlée !"

" Cher père ! qu'est la mort ?"—" Le repos, mon enfant,
 Quand le labeur est fait et la lutte finie,
 Le bel ange de Dieu du monde nous biffant,
 Nous fait cadeau de l'agonie :
 ' Plus de combats ! ' dit-il, '*vade retrò*, Satan !'
 Et puis de notre main la lance et la bannière
 Il les prend, et soudain ne souffle plus l'autan
 Et la paix fait place à la guerre."

" Oh ! laisse-moi mourir ! cher père ? . . car j'ai peur
 Malgré moi succomber aux efforts de la lutte."
 —" Mon enfant, du combat il faut sortir vainqueur,
 Ne faut jamais qu'on se rebute.
 Pour obtenir du ciel d'habiter les lambris,
 Bien que des ennemis, terrible soit le piège,
 Le bon Dieu de là-haut veille sur les petits
 Et de sa dextre les protège !"

RAVENSWORTH (LORD).

A L'AIGLE.

ODE.

MONARQUE Olympien ! du mont, qui sur la cime,
 Fais mirer au soleil ton aile, Oiseau Sublime !
 Qui du haut de ton trône où règne le blafard
 Sur les bas-fonds du monde abaisse ton regard,

Ou, le bec aiguisé, les ailes étendues,
 Parcouris l'immensité, tes domaines, les nues,
 Des cieux majestueux géant
 Qui planes sur notre néant !
 Oh ! que l'homme paraît infime,
 Lorsque tourbillonnant dans l'air
 Avec le soudain de l'éclair
 Tu fonds sur lui dans son abîme,
 Comme jadis quand Jupiter,
 Eut recours à Toi ! . . Puissant aide ! . .
 Pour lui procurer Ganymède
 Dont il voulait doter l'éther.
 Du Simois loin du rivage,
 Tu l'emportas jusqu'à la cage
 Qui l'attendait au pic des cieux,
 Où plongé dans doux esclavage,
 Il dut, échanton malheureux,
 Verser à jamais leur breuvage
 Aux Dieux !

Tandis que son troupeau, de l'Ida sur la cime,
 Terrifié, beuglait au sort de la victime.

Toi qui de Macédoine à la plaine d'Issus
 Suivis du fils d'Ammon les guerriers invaincus,
 Oiseau de rapine et de gloire,
 Dont l'ombre gigantesque a surplombé l'histoire,
 Nul ne fut étonné quand planas au-dessus
 Du char mitré de Darius,
 Alors que de son attelage
 De feu,—dominant le carnage,
 Te héla le héros surpris,
 Te saluant comme un présage
 Par son père envoyé des célestes lambris.

Oiseau Seigneurial, oiseau des hautes sphères,
 De Rome tu guidas au lointain les bannières,
 Quand aux deux bouts de l'univers
 Elle étendit son joug bien au delà des mers.
 Des bords de la belle Garonne,
 Jusques à tes débris, ô sombre Babylone !
 On entendit ses cris victorieux
 Et l'on vit triompher son aigle glorieux !

Oiseau des noirs soucis ! oiseau porte-tempêtes,
 De nos jours un tyran ayant soif de conquêtes,
 Un Charlemagne de hasard,
 Emprunta les splendeurs de ton renom magique,
 Pour essayer se greffer sur l'antique.

Les Alpes et le Saint-Bernard
 Disent encor quel fut l'aimant de son regard.
 Son chemin sans pitié, les filles de l'Autriche
 En cadavres ont su certes qu'il était riche ;

Et le vainqueur du rouge Marengo
 De ses sanglants exploits a fatigué l'écho.
 En dépit des efforts des vaillants fils de Vienne,
 Avec quel calme froid le dur envahisseur
 S'asseoit dans la sanglante arène
 D'Austerlitz, d'Iéna le proclamant vainqueur !
 Avec quel beau mépris le superbe despote
 Entend-il supplier l'Impérial Ilote ! . . .

Mais son étoile a pâli tout à coup,
 Ce fier Napoléon est chassé comme un loup ;
 L'Aigle Gaulois sous le ciel Moscovite,
 L'aile brisée, a pris la fuite,
 Sur la route laissant épars
 Cadavres jalonnés autour des étendards,
 Des bords de la Newa jusqu'aux bords de la Seine
 Semant la discorde et la haine.
 Et le vainqueur, vaincu, grâce au ciel, à son tour,
 Gît dans la solitude—autour
 D'un désert d'eau salée
 Où son âme isolée
 Peut cuver maintenant ses crimes, ses remords,
 Jusqu'à ce que la terre ait engouffré son corps.

Aigle ! Oiseau triste et solitaire !
 L'aile alourdie, au-dessus de ton aire
 Peut-être veilles-tu sur le Grand Empereur,
 De l'Europe un jour le vainqueur,
 Et près de sa tombe immortelle
 Te tiens-tu là—dernière sentinelle !

BALLADE DES DEUX ROSES.

LA Rose Rouge et Blanche—emblème sanguinaire,
De deux grands ennemis fut l'étendard jadis,
Quand du plus noble sang de la vieille Angleterre
Pour Lancaster, pour York se gorgea Némésis.

Car dans leurs grands discords les deux Roses rivales
Mirent par leurs deux camps la nation en feu,
Brisant tous les liens dans leurs fureurs brutales,
Mère, enfant, frère, sœur, l'amour et son ciel bleu !

Quand les Percy, les Vere, et voire les Neville
Des castels aux combats se ruaient sans raison,
Et que le Roi d'hier de façon peu civile,
Vaincu, le lendemain était mis en prison.

La Rose Rouge et Blanche—ont mis sur la bruyère
De Towton ⁽¹⁾ leur grappin ; et là donnent leurs fleurs
D'une blanche pâleur, d'un rouge sanguinaire,
Souvenirs de carnage, et d'atroces fureurs :

Quand au soleil levant flottaient nobles bannières,
Que les casques d'acier brillaient d'éclat vermeil,
Que battaient tant de cœurs qui ne se doutaient guères
Qu'ils seraient froids avant le coucher du soleil :

(1) Lord Dacre et d'autres qui succombèrent gisent dans le cimetière voisin de Saxton, paroisse dans laquelle est situé le hameau de Towton ; mais la grande masse d'égorvés fut enterrée en monceaux dans le champ même. Comment, quand et par quelles mains les rosiers ont-ils été plantés, comment ont-ils poussé, ont-ils donné leurs fleurs ? Nul ne le sait. Le fait à constater c'est que sur le champ de bataille de Towton où sont enfouis les ossements de tant de braves, des roses blanches et rouges poussent en grande abondance. Ces roses sont de l'espèce de la petite rose blanche écossaise. Le propriétaire du champ a maintefois essayé de se débarrasser de cette végétation tenace par les moyens successifs de la cinération et du sarclage. Ces moyens sont restés impuissants. Les roses ont poussé et poussent toujours. Selon la tradition populaire ces roses ne peuvent souffrir d'être transplantées, et se refusent à pousser de nouveau sur tout autre sol que celui consacré par les restes de ces braves qui y succombèrent victimes d'une querelle nationale insensée. Qui voudrait s'inscrire contre une légende si touchante de beauté et de poésie ? *"Sè non è vero è ben trovato !"* Dirons-nous !

Quand le sol au matin blanc d'un linceuil de neige
Fut rayé, maculé d'un rouge cramoisi,
Symbolisant aux yeux les Roses, leur cortège,
Le soleil de la vie éclipsé sans merci.

Et voilà que depuis deux fois deux cents années,
De ses langes quand sort radieux le printemps,
Surgissent tout à coup, c'est là leurs destinées,
Les Roses—souvenirs des combats des vieux temps.

Et comme si c'était l'effet d'un sort magique,
Pas une de ces fleurs ne veut aller jamais
Fleurir et prélasser sa splendeur myrifique
Du funèbre Towton hors des sanglants marais.

Mais la vieille Angleterre a sur son front superbe
Maintenant une Rose—à l'abri des autans ;
Car de la Liberté l'Angleterre est le Verbe . . .
Est le Verbe Immortel dominateur des Temps !



READ (THOMAS BUCHANAN).

UNE NUIT D'OURAGAN.

D'en bas en haut
Par subresaut
Et par-dessus le toit, la tempête s'agite,
Elle mugit, va, court, se précipite
Et *crescendo*
Fait tout craquer jusqu'à l'écho.
Le chat, le chien dorment dans la cuisine,
Aucun pied ne se ment, pourtant à la sourdine
Vous entendez dans l'escalier
A chaque marche un pas tout singulier :
Il semble qu'on se heurte, il semble qu'on se rue
Jusqu'à la porte de la rue,
Avec un frôlement de soie et de satin
Pour gagner au plutôt le bal et le festin.

D'en bas en haut
Par subresaut
Et par-dessus le toit, la tempête s'augmente,
Prenant soudain une gamme ascendante ;

Faisant crier
La girouette et son cimier,
Sur le clocher de l'ancienne église,
Et puis elle s'en va secouant à sa guise
Et la cloche et puis le beffroi,
De tous côtés, partout semant l'effroi :
Elle heurte si bien, d'une façon si forte
Qu'on croit ouïr : " Madame est morte !"
Et que le fossoyeur éprouve un déconfort
En s'éveillant, rêvant qu'il sonne un glas de mort !

READE (J. E.)

LA PLUME ET LE POÈTE.

UN courlis sur la mer allant chercher passage
Pour adieu fit cadeau d'une plume au rivage ;
Un poète passant par là
Vit la plume, la prit, bref au vent la souffla.
Tout à coup dans sa main habile
Cette plume devint un instrument docile ;
La Muse s'en servit dans ses instincts divers
Pour émerveiller l'univers.

Et bien que les pensers sublimes du poète
Pussent longtemps rester comme ceux du prophète
Aux mortels inconnus, invisibles aux yeux,
Ainsi que les vapeurs voilant l'astre des cieux,
S'il fut vrai l'émoi du poète,
D'un noble sentiment s'il devint l'interprète,
Cette plume ne fut pas jetée au hasard,
Et son action fut de diviniser l'art !
Donc arrivons à cette vérité :
" Il ne vit sur terre un atome
Qui ne fournisse à l'homme une moralité."
La plume du courlis n'est-elle pas un psaume !

A MONSIEUR BALLEYDIER.

Membre de la Société Centrale d'Horticulture de France, sur son
Exposition de Plantes Marines.

OH ! ce n'est pas en vain que le don de la vie
Te fut accordé Balleydier !

Au grand banquet où le ciel nous convie,
Tu ne t'es pas assis comme ce loup-cervier
Qui rêve à table à l'argent qui lui donne
Des mets exquis, fleurons de sa couronne ;
Car l'homme fut créé pour un plus digne but,
Et la pensée est son noble attribut.

De la nature ordonné le Grand Prêtre,
Ton génie à nos yeux dévoile les secrets

Que tu surprends dans ses palais,
Ou la loupe à la main tu vas épier naître
Parfois les plus petits de ses nombreux sujets.

De l'Océan dans les grottes profondes,
Tu vas chercher parmi ces vieux débris des mondes
Les Algues, ces bijoux de ses flottants cheveux.

Au pic de ces monts orgueilleux
Tout mouillés des pleurs de l'aurore,
Tantôt tu t'en vas voir éclore

Ces germes inconnus qui n'ont pas leur pareil ;
Ou tantôt descendant dans des fonds sans soleil,
Tu vas trouver la fleur ignorée et modeste,

Et la mets en relief sous la voûte céleste,
Ou bien encor dans le puits du mineur
D'avant Adam tu vas cueillir la fleur.

De ces nobles travaux quelle est la récompense ?
Ce sentiment inné qu'on nomme Conscience,
Qui te dit qu'en offrant à nos yeux enchantés

Tant de merveilleuses Beautés,
Tu portes notre cœur à la reconnaissance,
Et sais bien mériter Toi que chante mes vers,
De tes concitoyens de ce vaste univers.

Promène-toi toujours silencieux poète,
De la Nature sois le sublime interprète,
Cherche dans l'océan, dans la mine, en tout lieu

Cher Balleydier . . . le Beau !—Le Beau c'est Dieu !



RICHARDSON (PAUL).

LE MENDIANT.

LA nuit d'hiver était humide et froide,
La pluie à torrents tombait roide,
Et le vent mugissant soufflait,
Comme le mendiant, las, dans la ville entraît.

Mourant de faim, épuisé de fatigue,
A ses maux pour mettre une digue,
Il s'en fut au premier réduit
Demander humblement un abri pour la nuit.

La pluie était, c'est sûr, épouvantable,
Mais elle était plus endurable
Que le refus implacable, inhumain
Qu'à sa requête fit brusquement . . . son prochain.

Il aperçut par la porte entr'ouverte
De bien joyeux visages, certe,
Il vit le chien auprès du feu,
Lui regagna l'orage . . . à la grâce de Dieu !

Deci, delà longtemps de par la ville
Il essaya trouver asile . . .
En vain . . . de musique un doux son
L'attira cependant de vers noble maison.

Narguant le vent, la pluie et la tempête,
Le riche donnait bal et fête
Dans ses salons délicieux,
Tandis que grelottait le pauvre malheureux.

Il vit passer nombre de silhouettes
Grandes, petites, joliettes,
Il entendit les sons joyeux
Conviant à danser maint et maint amoureux.

De jeunes cœurs, se disait le pauvre homme,
Sont là—qui sont heureux en somme,
Un seul d'entr'eux, à bon escient
Pourrait avoir pitié du sort du mendiant.

De cet espoir son cœur saisit la fiche,
Il est à la porte du riche,

Et se découvrant humblement
Il demande de pain un morceau seulement.

Ventres remplis, on le sait, n'ont d'oreille.
Le mendiant, ce n'est merveille,
Il fut chassé honteusement,
Et dans la rue encor jeté brutalement.

Et de nouveau de la folle tempête
Il fut l'hôte en courbant la tête,
Et la pluie au nez lui crachait,
Le vent le souffletait et le turlupinait.

Toujours, toujours continuait la fête,
Et toujours hurlait la tempête,
Lui ! restait là le malheureux
La musique amenait des larmes dans ses yeux.

C'est que jadis, dans sa verte jeunesse,
Il avait connu la richesse,
Et que souvent son cœur humain
Avait su compatir aux douleurs du prochain.

L'heure pourtant courait, filait joyeuse
Pour cette compagnie heureuse :
On se dit bonsoir à regret,
Pour aller s'endormir sur un lit de duvet.

Et du matin quand vint la nouvelle heure
Du riche éclairer la demeure,
On trouva gisant sur le seuil
Le pauvre mendiant de neige en un linceuil.

ROGERS (MISS ELEANOR).

L'ENTERREMENT.

LENTEMENT, lentement, lentement, lentement,
Les vivants quittent leur ouvrage,
Pour escorter dévotement
Les morts à leur dernier mouillage.

A leur dernier mouillage où tombent doucement
Et toujours fraîches les ondées,
Où le soleil également
Sur tous déverse ses bordées.

Lentement, lentement, lentement, lentement,
 Broyant les feuilles, le cortège
 En avant s'en va tristement,
 A travers la brume et la neige.

A travers le sentier où plus d'un monument,
 Plus d'une pierre tumulaire
 Suinte un pleur de sentiment
 Dans ce froid et blanc cimetière.

Lentement, lentement, lentement, lentement,
 Le glas du deuil tinte l'approche,
 Puis tout est dit dans un moment,
 Et muette s'éteint la cloche.

Quelques soupirs plaintifs, un long gémissement,
 Du deuil ont marqué le passage,
 Comme en été le firmament
 Se voile parfois d'un nuage.

— — — — —
RUMBALL (CHARLES).

LÉGENDE DU CHÂTEAU DE NOTTINGHAM.

C'ÉTAIT près de ce jour célèbre dans l'histoire
 Où Richmond à Bosworth remporta la victoire ;
 Les tours de Nottingham brillaient des rayons d'or
 D'un beau soleil couchant resplendissant encor ;
 Sur leur plus haut sommet la royale bannière
 Du roi Richard, flottait majestueuse et fière,
 Sur les bardés de fer qui du Trent écumeux
 Frangeaient des deux côtés le cours impétueux.

Le roi Richard était vêtu de blanche ermine,
 Un collier somptueux entourait sa poitrine,
 D'un regard attentif, sévère, mais joyeux
 De ses troupes il vit le défilé nombreux ;
 Piquiers, hallebardiers à la large encolure,
 Et tout ces chevaliers si beaux sous leur armure,
 Et ces archers anglais qui tiraient l'arc normand
 Avec tant de succès dans un engagement.

Le soleil en allant se coucher sous la nue
 Pour ce jour là du moins mit fin à la revue ;

Au milieu des drapeaux, au milieu des hourras
 De son couraier le roi Richard presse le pas,
 Partout de rang en rang retentit la trompette,
 Résonna le tambour, et bientôt en vedette
 De la plus haute tour de l'antique castel
 Par trois fois le héraut dans un ton solennel

Fit retentir ce cri : " Le roi Richard approche ! "
 Puis de Sainte Marie on entendit la cloche
 Saluer dans les airs d'un carillon joyeux
 L'approche de Richard, l'approche de ses preux ;
 Et comme ils descendaient de leurs hautes montures
 Les chevaliers, au bruit du choc de leurs armures,
 Et du piétinement de leurs fougueux coursiers,
 La musique entonna ses chants les plus guerriers.

Il y eut ce soir là de par la grande ville
 De Nottingham, galas, réveillons, et par mille,
 On porta des santés en l'honneur de Richard,
 On but à sa couronne, à son noble étendard ;
 Mais alors que la nuit d'un manteau triste et sombre
 Sur la ville assoupie eut jeté sa grande ombre,
 On eut pu distinguer courre à franc étrier
 Vers le royal castel un simple cavalier.

Au galop, au galop, au galop il arrive,
 Il atteint le fossé ; d'une main convulsive
 Il a sonné du cor, et soudain à ce bruit :
 " Qui vient," dit le veilleur, " troubler ainsi la nuit ? "
 " Vite, a-t-on répondu, vite que l'on abaisse
 Pour moi le pont-levis, et surtout qu'on s'empresse,
 Je suis Sire Gervis chevalier de Clifton
 Il me faut voir le roi de suite, vous dit-on ! "

Du castel ce soir là dans la splendide salle
 Le roi Richard avait une fête royale,
 Où les grands de sa cour, nobles et chevaliers,
 De Nottingham étaient mêlés aux écuyers :
 Des Damoiselles mais la gaité si verbeuse
 Comprimée à l'instant, devint silencieuse
 Lorsque Clifton soudain eut dit au roi Richard
 Que Richmond pour combattre arrivait sans retard.

"Aux armes ! mes amis ! vite aux armes ! aux armes !"
 S'est écrié Richard, "et vous tous point d'alarmes !
 (Et de ses yeux brillants jaillissait le courroux.)
 Richmond et ses soudards auront à faire à nous ;
 Nous en viendrons aux mains, une juste vengeance
 Dans leur sang lavera leur crime et leur offense :
 Assemblez nos soldats, qu'à l'appel du tambour
 Ils soient prêts à marcher demain au point du jour."

La fête est mise à fin,—et chacun se retire,
 Et l'appréhension remplace le sourire ;
 Richard est resté seul, et le front nébuleux
 Dans sa tourelle va se dérober aux yeux ;
 Cette tourelle sombre où dans ses humeurs noires
 Il s'en va méditer, ou cuver ses déboires.
 De ténébreux desseins là Richard s'est épris,
 Aussi l'appelle-t-on : "Tourelle des Soucis !"

Tumultueusement et tout chargé d'orages,
 Sur le ciel obscurci couraient d'épais nuages,
 Et la lune blafarde à travers ces vapeurs
 Avec effort montrait de timides lueurs ;
 Le roi Richard était assis là, sans pensée,
 L'air refrogné, grognon, et l'âme terrassée ;
 On eut pu lire alors aux rides de son front
 D'un éternel remords le stigmatte profond.

Tout à coup de la nuit dans l'orsille assoupie
 La cloche du castel de sa voix de harpie
 Glissa ce son : Une heure.—Un silence de deuil
 Régnait tout à l'entour. Le roi, dans son fauteuil,
 A part soi ruminait tout éveillé des songes,
 Arrangeant, dérangeant leurs fabuleux mensonges ;
 Ses yeux fixes semblaient dans un gouffre béant
 Par l'abîme attirés visager le néant.

Soudain un léger bruit de ces rêves le tire ;
 Il tressaille ! voyez,—à peine s'il respire !
 Que voit-il donc ? Il voit, ou plutôt il croit voir
 Dans la sombre tourelle où pour lui tout est noir,
 Un je ne sais trop quoi d'une forme indécise,
 Ayant couronne au front, couronne bien assise.

Quel est-il ce guerrier ?—Ce guerrier c'est Richmond
Tout revêtu de fer et dont l'œil le morfond.

Il tire son poignard et d'un seul bond s'élance
Sur le fantôme qui se rit de sa démenace ;
Il croit tuer du coup son mortel ennemi,
Il frappe . . . mais le vide immobile, endormi !
Le silence est resté muet quand de la paume
De sa main, il voulait souffleter le fantôme ;
Et son bras n'a heurté les mailles, ni le fer
De la cuirasse, mais rien, rien, rien, rien que l'air.

Lorsque Richard frappa le coup, le grand fantôme
D'un regard de mépris lui jetant l'épithète,
Lui commanda soudain d'un geste impérieux
De regarder la plaine en bas ;—lors à ses yeux
Fascinés, éblouis, il vit sous la muraille
Et l'une et l'autre armée en ordre de bataille,
Et chacun sur chacun déversait le trépas,
Et faisait d'un combat des milliers de combats.

Puis luttant corps à corps au milieu de la plaine
Il se vit lui Richard tout délirant de haine
Faisant face à Richmond, et reculant toujours
Plus Richmond le pressait du glaive et du discours ;
Puis il se vit tomber, et mordre la poussière
Aux pieds de son rival sublime de colère ;
Et trois fois de son glaive il sentit froid le dard,
Labourer sa poitrine à lui le roi Richard !

La vision passa comme passe un orage,
Et la lune sortit à nouveau du nuage ;
Nulle trace d'armée, et pas même un soldat
Ne restait ; tout était mutisme et calme plat.
Le roi Richard était assis là, sans pensée,
L'air refrogné, grognon et l'âme terrassée,
Mais on eut bien pu lire aux rides de son front
D'un éternel remords le stigmatte profond.



SCOTT (PATRICK).

TÉNÉBREES.

Nuit ! tout est nuit pour moi ! Le soleil cependant
Se montre, et sous son œil ardent

S'ouvre la fleur, s'éjouit la verdure,
Et devient plus serein le front de la nature.

Vers le ciel si brillant, si bleu
S'élance l'heureuse alouette . . .

Et pour moi tout est nuit ! . . Ah ! c'est notre milieu
Qui tient l'esprit en joie, ou bien qui le déjette !

Ce soleil sans éclat pour moi, ces belles fleurs
Qui pour moi voilent leurs odeurs,
Démontrent bien combien sous la souffrance
Mes pensers fatigués sont veufs de l'espérance.

Et quand je vois dans ma douleur
Le triste lieu qui la recèle,
La mort n'a plus pour moi ce sentiment d'horreur
Qui fait qu'à son aspect toujours on se rebelle.

Je regarde le ciel,—mais pour ma part le ciel
Certe avait destiné ce fiel ;

Je la regarde hélas aussi la terre
Puis-je y trouver solace à ma douleur amère ?

Mon œil sans s'arrêter sur toi
Mon gentil garçon te regarde,
Puis se détourne plein d'un indicible émoi,
En pensant au trésor que là haut Dieu nous garde.

Le ciel donne et retire,—oh ! si dans ma douleur
Je dis "Trop tôt !" —Pitié Seigneur !

Si méritais les coups de ta houlette
Pourquoi m'avoir fait don de femme si parfaite ?
De ma douce félicité

Si, longtemps eut duré le songe,
Le présent ne serait devant l'Eternité
L'enfance seulement de l'homme . . . quand j'y songe !

L'HOSPITALITÉ.

De la maigre Arabie à travers une plaine
 Dénudée et stérile, où l'on meurt à la peine
 Pour peu que l'on ait soif, l'eau sous ce ciel ouvert
 Du sol ne paraissant jamais à la surface,
 Si que les étrangers qui ne chassent de race
 Ont surnommé l'Arabie un désert,
 Passait, au temps jadis, interrogeant l'espace,
 Un voyageur de poussière couvert,
 A l'heure où le soleil à l'occident se masse.
 Le regard inquiet, il semblait vouloir fuir
 Ces voleurs éhontés qui par là, c'est la mode,
 Détroussent les passants, trouvant bien plus commode
 Prendre le bien d'autrui pour s'enrichir,
 Que de l'humanité suivre l'ennuyeux code.
 Soudain à son œil enchanté
 Faite de canevas s'offrit une cité,
 Du chemin vivement lors descendant la pente,
 Il souleva les plis de la première tente
 En quête d'hospitalité.

" Que vos jours soient filés d'or et de soie,
 Soyez le bien-venu !—C'est Dieu qui vous envoie !"
 Dit le Scheik dont étaient argentés les cheveux,
 Le regard plein de feu, le corps trapu, nerveux :
 " Bien que mon premier né, parti depuis l'aurore,
 Pour vendre une jument ici ne soit encore,
 Asseyez-vous, prenez part à notre repas."
 Le voyageur s'assit avec quelque embarras,
 Il était triste et mal à l'aise,
 Mais lorsque la faim crie, il faut bien qu'on l'apaise ;
 Il mangea donc du pain, du riz,
 Du lait de chameau, puis
 Des dattes et du beurre, et but, par parenthèse,
 Le seul vin du logis
 Conservé, ne vous en déplaise,
 De la nature au fond du puits.
 Le repas s'achevait à peine,
 Qu'un homme de façon soudaine

S'élança dans la tente avec des cris affreux :
" O malheureux vieillard ! ô plus malheureux père !
Ton fils assassiné gît non loin de ces lieux,"
Dit-il, " son assassin, la chose semble claire,
S'enfuit de ce côté, comme l'affirment ceux
Qui furent les témoins de l'acte sanguinaire."

Du mort chéri la vieille mère
Fit entendre un cri douloureux,
Un de ces cris partant de l'âme,
Qui semblent de la vie anéantir la flamme;
Pendant que le vieux Scheik immobile d'abord,
Sans but regardant dans l'espace
Comme s'il y cherchait la mort
Pour l'interroger face à face,
Secouait lentement son immense douleur,
Et visageait le voyageur.

Devant ce regard formidable
L'étranger se leva de table,
Tout tremblant, mais bientôt maîtrisant son émoi :
" Je suis l'homme," dit-il, " je suis l'homme, c'est moi,
Mais en légitime défense,
Qui l'ai tué ton fils,—pour la plus grave offense . . .
Sur le nom de ma mère, il avait cru ton fils
Pouvoir jeter l'opprobre et le mépris,
Et ton fils a vécu ; j'ai du venger ma mère.
Et maintenant ma vie—elle est à toi, son père !
Prends là, je ne la défends pas,
Dis-toi bien que mon cœur est gaine à coutelas.
Ne suis point une femmelette,
Frappe ! . . ta volonté soit faite ! "

La figure du Scheik était comme la mer
Par des vents contraires crispée,
D'un pas lourd, chancelant, la main préoccupée,
De son poignard en étreignant le fer,
Il s'avança vers lui, l'œil ému de colère,
Puis faiblement laissa tomber le bras,
Disant d'une voix rauque et fière :
" Ta vie elle est sacrée ici . . . n'en ai que faire . . .
Dans ce foyer par toi rendu bien triste, hélas !
Je ne la prendrai pas !

Car l'assassin du fils il a mangé du père
 Le pain hospitalier,
 Va-t-en ! va-t-en ! laisse-moi ma misère,
 Ne veux être ton meurtrier."

Et le pauvre vieillard en se voilant la face
 Dans ses sanglots disait : " Mon fils ! mon fils ! mon fils !
 Je t'ai perdu, mais j'ai sauvé d'une disgrâce
 En laissant cet homme inoccis,
 L'honneur de la maison, l'honneur de notre race,
 Et j'ai su respecter dans telle adversité
 Le saint devoir de l'hospitalité ! "

SCOTT (SIR WALTER).*

LE TEMPS.

"Pourquoi t'assieds-tu là près de ce vieux manoir
 Compagnon sévère et grisâtre ?
 Est-ce pour rappeler sa splendeur, son pouvoir,
 Ou bien pour évoquer la cendre de son être ? "

— " Ne me connais-tu pas, " dit d'un ton caverneux
 L'Interrogé, — " Moi qui sans cesse
 Ton jouet, tour à tour, par toi, vain orgueilleux !
 Fut désiré, honni, chassé dans ta rudesse ? "

" Devant mon souffle ardent, comme l'éclair aux cieux
 Passent et l'homme et ses merveilles,
 Des empires changeants s'élèvent glorieux,
 Tombent ou sont fondés, — c'est le fruit de mes veilles ! "

" Tandis que chaque grain s'infiltré au sablier,
 Rachète mes heures . . . abjure !
 Ta joie ou ta douleur, ne va pas l'oublier,
 Quand nous nous quitterons s'étendront sans mesure ! "

SELMA (ROBERT).

EN VOYANT UNE JEUNE PÉPINIÈRE.

ICI mon cœur ému réfléchit en flânant
 Avec plus d'un soupir, d'une pensée étrange,
 Qui, navrante, s'en vient m'assaillir maintenant
 Et de soucis sans nom me créer un mélange :

Ce plant tout neuf, à peine a-t-il surgi du sol,
 Qu'il contrefait déjà dans sa jeune existence
 Ce bois sombre où plus tard viendra le Rossignol—
 Quand je suis dans l'adolescence.

Sur ses rameaux touffus le chaud soleil luira,
 Ses taillis deviendront plus énormes, plus amples,
 Leur feuillage naîtra, verdira, tombera,
 Leurs branches se joindront comme voûtes de temples ;
 Sous leurs obscurs arceaux viendra le doux zéphir
 Se mirer dans les yeux si bleus de la pervenche,
 Les arbres l'un à l'autre ils auront su s'unir,
 Lorsque ma barbe sera blanche.

Sur ce plant devenu plus tard une forêt,
 Le chaud soleil luira, soufflera la tempête,
 A la feuille faisant danser le menuet,
 Et l'emportant au loin sans que rien ne l'arrête :
 L'oiseau plaçant son nid sous ses rameaux épais
 De ses gazouillements peuplera le bocage ;
 En fera son boudoir le crépuscule frais,
 Quand—pauvre Moi ! . . n'aurai plus d'âge !

IL Y A SEPT ANS.

QUE de splendeurs sans nom,—que de choses exquises,
 Arbres et fleurs, chansons, zéphirs, lune et soleil,
 Avaient l'art de charmer mes sens à leur éveil,
 Et les charment encor quoiqu' avec moins de prises . . .
 Il y a sept ans !

Comme aujourd'hui le ciel n'avait sombres nuages,
 Les champs étaient plus verts, les vents soufflaient moins fort,
 Et les fleurs avaient l'air d'éclorre sans effort,
 Les anges du bon Dieu les entourant d'hommages,
 Il y a sept ans !

Le jour ne devança jamais d'un cran ma joie ;
 C'est que ma joie était si bien rivée au jour,
 Qu'ils s'en allaient tous deux, je le dis sans détour,
 Bras dessus, bras dessous, à la folie en proie,
 Il y a sept ans !

C'était un vrai bonheur alors rien que de vivre,
 Dans la poitrine était placé plus qu'un cœur d'or,

Pour rendre du plaisir encor plus vif l'essor !
Comme un nid de colombe où d'amour on s'énivre . . .

Il y a sept ans !

L'air était bien plus doux que l'air que je respire
Aujourd'hui par ma foi ! Comme si chérubins
Du ciel étaient venus par delà les confins
Répandre à pleines mains, et l'Encens et la Myrrhe . . .

Il y a sept ans !

C'était drôle vraiment comme tant d'imbéciles
Pouvaient se lamenter contre cet univers
Qui contient tant de bien qui s'infiltré à travers
La vie, ainsi qu'aux bois glissaient sources agiles . . .

Il y a sept ans !

Pensers d'heureux hiers n'étaient que le prélude
De demain plus heureux, plus pleins de doux ébats,
Désespoir ou chagrin ou bien n'existaient pas,
Ou dormaient tout au moins dans leur embryon rude . . .

Il y a sept ans !

Ah ! dans cet âge d'or, ah ! je ne pensais guère
Que put sitôt vieillir jeune front plein d'orgueil,
Que la couche d'hymen devint sitôt linceul,
La goutte de rosée, aussitôt larme amère . . .

Il y a sept ans !

Du village le soir la cloche intermittente,
L'étoile se levant dans le silence aux cieux,
Me remplissaient d'émois sublimement heureux,
Je ne savais encor que l'âme se lamente . . .

Il y a sept ans !

Ainsi qu'un jeune enfant occupe sa journée
A jouer au soldat, ainsi, suis dans le vrai,
Je jouais au chagrin, passant du grave au gai,
Ainsi que carillons à la nouvelle année . . .

Il y a sept ans !

Immortel me tenais sur un calme rivage,
Derrière moi j'avais un passé radieux,
Devant moi s'étendait l'horizon fabuleux
D'un sublime bonheur sans ombre, sans nuage . . .

Il y a sept ans !

Pourtant ne veux trop loin pousser ma doléance,
Parce que durent peu les rayons d'un beau jour,

La nuit n'a-t-elle pas des perles pour atour,
Le sol des fleurs ? . . Et moi la douce souvenance . . .

D'il y a sept ans !

Même peut-être ! . . car le bonheur véritable
Est frère de douleur—que je possède au fond,
Quoique bien plus chagrin, un trésor plus profond,
Que de la vie alors quand j'entamais la fable . . .

Il y a sept ans !

Que rarement la vie est la verte espérance
Que nous nous formons d'elle—en rêvant d'avenir ;—
De fictifs lendemains que je n'ai pu saisir,
Tel était le bilan pour moi de l'existence . . .

Il y a sept ans !

SHAKESPEARE (WILLIAM).*

L'HIVER.

QUAND on voit des glaçons suspendus aux murailles,
Et que Dick le berger souffle en ses doigts transis,
Lorsque de la Nature ont lieu les funérailles,
Quand Tom rentre le bois au bûcher du logis,
Que dans le sceau le lait gelé se caille,
Et que le sang figé, va, vient, vaille que vaille,
Les yeux fixes, la nuit, lors chante le hibou :

"Hou ! hou ! hou ! hou !" . . .

C'est l'heure où chacun fait ripaille,

Aussi bien, notre cordon bleu,

La grosse Jeanne ôte le pot du feu.

Quand le vent furieux, souffle, siffle et tempête,
Que le sermon se perd sous le bruit des tousseurs,
Que l'oiseau tout pensif dans la neige s'arrête,
Lorsque de Marianne . . . ô prodige d'horreurs !

Le nez grossi de rougeur s'illumine,

Que l'écrévisse rit au fond de la terrine,

Les yeux fixes, la nuit, lors chante le hibou :

"Hou ! hou ! hou ! hou !" . . .

Tandis que dans notre cuisine,

Notre estimable cordon bleu,

La grosse Jeanne ôte le pot du feu.

SHEPHERD (RICHARD).

GEORGE STEPHENSON À DARLINGTON.

1823.

Sonnet sur le Tableau de A. Rankley, Mai, 1861.

SALUT à l'art vainqueur du Temps et de l'Espace,
 Qui vient réaliser en dépit des on dit,
 Les sublimes pensées d'un puissant Maître Esprit,
 Qui de ses longs travaux nous laissera la trace.
 Oh ! de la race humaine—oh ! salut au progrès,
 Qui deverse sur nous, de par tous ses grands hommes,
 Ses plus beaux résultats, sur tous tant que nous sommes,
 Qui savons savourer ses immenses bienfaits !
 Salut aux grands talents dont la verve féconde
 A, par de grands labeurs, ressuscitant le monde,
 Vivifié sans fin son indomptable esprit,
 Et de par leur instinct dirigeant l'industrie,
 A su renouveler l'amour de la patrie,
 En portant son renom par delà le zénith !

SKIPSEY (JOSEPH).

UN SORT HEUREUX.

EN BAS, oh ! bien en bas ! au profond de la nuit,
 Où ne luit pas le jour, mais où le charbon luit,
 Du soir au matin je m'escrime,
 Au fin fond de l'abîme :
 Et dans la mine ou bien dans l'atelier,
 Je bénis ma foi mon métier,
 Et remercie, en conscience,
 La Providence !

CHANT DE DÉPART DES FÉES.

Nos gentils réveillons sont finis,—donc bonsoir !
 Bonsoir ! bonsoir ! jusqu'au revoir !
 Que chacune de nous s'en aille en sa chambrette,
 Et puis enfonçons-nous dans un rêve d'été
 Aussi beau que celui par Shakespeare inventé !
 Et sus ! jouons à la cligne-musette,
 Jusqu'à ce que le jour à tous ait dit : " Bonsoir !
 Jusqu'au revoir ! "

Moi, dans la paquerette, établis mon boudoir,
 Son œil est si plaisant à voir !
 Je vais m'accoquiner, moi, dans la violette,
 Sa couleur est suave, et son parfum divin !
 La campanule à moi me sert de baldaquin,
 Et je m'y tiens, m'y dorlotte en cachette,
 Jusqu'à ce que le jour à tous ait dit : " Bonsoir
 Jusqu'au revoir ! "

Mais alors que le jour enfin fait place au soir,
 Ce sera plaisir à nous voir
 Secouer nos pavots, puis danser à la ronde
 Sur l'humide gazon, sous les astres nombreux,
 Devant la pâle lune et ses regards heureux,
 En tapinois alors que dort le monde,—
 Jusqu'à ce que le jour place ses éteignoirs
 Sur nos bougeoirs !

— — — — —

SMART (CHRISTOPHER).*

LE HOBEREAU ET LA MANDRAGORE.

FABLE. (1)

AU-DESSUS de la plaine illuminant les cieux,
 Déjà l'ardent soleil montait majestueux ;
 A la forêt la triste Philomèle
 Ne disait plus le lai de sa peine éternelle ;
 La fauvette chantait sa chanson au matin,
 Et comme à son réveil une nouvelle épouse,
 La Nature épandait son éclat purpurin
 Sur les confins de la pelouse ;
 De son joyeux coricoco
 Chanteclair saluait l'écho,
 Eveillant par ce bruit champêtre
 Le chien dormant d'un œil près de son maître.
 Azor, en aboyant a donné le signal,
 Et s'est levé Mons de Grosval,

(1) Si Dieu nous prête vie, nous publierons prochainement la traduction des Fables de Smart, fables fort originales à peu près inconnues à la génération actuelle, fables qu'on ne trouve nulle part, et qui méritent d'être préservées de l'oubli.

Le fusil sur l'épaule, et le cœur à la joie,
 De taillis en taillis il s'en va chercher proie.
 Cependant l'herbage à l'entour
 Est humide des pleurs du jour,
 Pleurs qui tombant des baguenaudes,
 Bientôt jonchent le sol de perles, d'émeraudes ;
 Ces fleurs ne devant rien à l'art,
 Qui tout simplement, sans culture,
 Naissent en liberté, comme à Colin-Maillard
 Sur le plancher de la Nature,
 Vers le ciel souriant jettent un doux regard ;
 Jusqu'au haut de l'azur l'alouette en goguette
 Va porter sa gente ariette,
 Mais tout l'éveil de ce bel idéal
 Est perdu pour Mons de Grosval,
 Aveugle, il ne voit rien, ce chasseur matinal.
 De l'amour forestier la voix mélodieuse
 Forme dans les bosquets une harmonie heureuse,
 Et du zéphir
 Le doux soupir
 Hors de son nid, tout gris de perle,
 Attire en sautillant le merle,
 Qui s'en vient humer la fraîcheur
 Et chanter son bonheur ;
 Mais à Mons de Grosval que fait cette merveille !
 Mons de Grosval n'a pas d'oreille,
 Et la musique pour des sourds
 C'est comme de l'esprit qu'on jette à des balourds !

 Tout à coup sur le sol laissant tomber sa vue
 Avec le regard creux, profond d'une statue,
 Une drôle de plante éveille chez Grosval
 Cette espèce d'instinct qui tient lieu de pensée
 Chez l'homme, alors qu'il n'est rien moins qu'un animal,
 Et qu'obtus il a la visée.
 Or, ce Grosval était très friand de nouveau,
 Il se baisse étonné, de la plante au niveau,
 Et voilà des yeux qu'il dévore
 La Mandragore.
 La Mandragore outrée, en fronçant le sourcil,
 Tança le Hobereau d'une verte manière,

Et laissant à son ire ouverte la barrière,
Ainsi sur ce chasseur fit feu de son fusil :

“ Membre orgueilleux de cette race errante
Qui va de lieux en lieux promener l'épouvante,
Et dont le grand exploit digne en tout d'un badaud
Est d'assassiner un levraut !

Garde-toi de tirer ici ton espingole ;
Au large ! . . va plus loin, porter ta gloriole.
Bien que ton œil sur moi s'abaisse avec dédain,
Je vaux mieux que toi, c'est certain.

Nature en te marquant au coin de la sottise
A pronostiqué ta bêtise.
Quels sont tes soins ici ? Conserver le gibier ! . .
Et dans quel but ? vilain avare !

Sinon de par tes mains le détruire en entier !
Car, entre nous, ta vie est une tare.
Pourquoi vis-tu ? Mon Dieu, c'est avéré,

Pour opprimer le pauvre, et flouer le curé,
Pour te vanter trop souvent dans l'orgie,
Et du vice en un mot être l'apologie.

Oui, voilà les hauts faits de ta virilité !
C'est curieux trouver, le dis en vérité,
Sur le sol varié de l'immense nature,
Une plante, l'Orchis (!) à l'homme d'aventure

Ressembler par plus d'un côté ;
Mais c'est honteux de voir de culbute en culbute
L'homme tomber si bas dans sa perversité,
Qu'à la plante il ressemble en mal la pauvre brute ! ”

SOUTHEY (ROBERT).*

LE FLEUVE.

Oh ! fleuve ! oh ! charmant fleuve ! oh ! charmant petit fleuve !
Tu miroites gaïement en faisant ton chemin,
Dansant sur les cailloux comme un malin gamin,
Qui joue insouciant, sans soin du lendemain,
Et sans que rien jamais l'émeuve !

(¹) La plante *Acerus Anthrophopfera*, orchis, appelée vulgairement
“ L'homme vert.”

Oh ! fleuve ! oh ! jeune fleuve ! oh ! capricieux fleuve !
 Qui te gonfles sans cesse, en suivant ton chemin,
 Et rapide et strident, écrasant tout enfin
 Et la rose et le roc, le cytise et l'airain
 Comme la jeunesse trop neuve !

Fleuve ! oh ! fleuve à bords pleins ! oh ! large et profond fleuve !
 Ainsi que le vieux Temps tranquille, et cependant
 Toujours en mouvement, toujours, toujours tendant
 Vers l'océan sans borne, y marchant tout ardent
 Comme l'homme cherchant l'épreuve !

Oh ! fleuve turbulent ! oh ! trop rapide fleuve !
 Tu t'en vas maintenant, tu t'en vas à l'écueil,
 Aussi vif, aussi prompt que le vif écureuil,
 Ainsi que l'homme aussi court après le cerceau
 En quête d'existence neuve !

“ Oh ! fleuve impétueux ! oh ! casse-cou de fleuve
 Tu t'en vas en courant, tu t'en vas à la mer,
 Un abîme insondé, dont le flot est amer,
 Et que l'on peut nommer la porte de l'enfer . . .
 Oh ! l'Espérance même est veuve !

LE CHEVALIER DE CHATELAIN

À

MADAME PAULINE DE * * *

En lui envoyant sa traduction du Poème de “ L'ESPRIT ” de
 Charles Swain.

Du charme de L'ESPRIT rien n'égale la grâce,
 C'est la beauté du cœur, beauté que rien n'efface,
 Ni le malheur, ni l'âge, ni le temps,
 Beauté toujours dans son printemps,
 Du vrai génie étincelle électrique,
 Son feu sacré se communique
 D'un pôle à l'autre ; il est plus d'un bon mot
 Qui sur l'aile du vent, qui sur l'aile du flot,
 Sans passeport aucun, s'en va faire la nique
 A l'abus qui grossit, et même à la critique ;
 Et va narguer les sots qui sous des noms divers
 Pullulent dans cet univers.

Cet ESPRIT vous l'avez, mais avec l'indulgence
 Qui le rend plus moral, en réhausse l'essence,
 Et fait que de chacun goûté,
 C'est un je ne sais quoi de la Divinité
 Qui vous captive et vous attire,
 Et soumet tout à son empire.

Vous possédez, Madame, cet ESPRIT
 Qui n'est pédant quoiqu'érudit,
 Et que vous inculquez sans vous donner de trêve
 A plus d'une charmante élève,
 Qui de Paris sortira quelque jour
 Pour prouver ce que peut un maternel amour,
 Et faire honneur à la manière
 Dont vous savez sur tous épandre la lumière.

A vous donc ce livre : " L'ESPRIT "
 Ecrit par Charles Swain, écrit sur du granit
 Bien plus dur que l'airain fabriqué par Horace,
 Et qui, dans ce monde où tout passe,
 Restera, je le crois, comme ces monuments
 Qui des siècles passés ont bravé les autans.

En vous adressant cet ouvrage
 Faible rayon d'un soleil sans nuage,
 Je veux vous créer un désir,
 Désir qu'on réalise est toujours un plaisir :
 C'est de lire " THE MIND " dans sa langue natale,
 Où l'éclair resplendit, où rayonne l'opale,
 Où glorieusement L'ESPRIT
 Monte jusqu'au zénith :
 Une traduction, sachez-le bien, Madame,
 N'est que le feu follet qui jaillit de la flamme,
 Et non le feu lui-même : et maintenant j'ai dit :
 La terre retourne à la terre
 Et la lumière à la lumière . . .
 A vous L'ESPRIT !

SWAIN (CHARLES).

L'ESPRIT. [FRAGMENT]. (1)

INTRODUCTION.

O VOIX du cœur humain ! sainte et divine voix !
 Noble enfant de l'amour, de la beauté parfois,
 De nouveau me prosterne à tes pieds, Poésie,
 De nouveau viens goûter ta céleste ambroisie ;
 Je te dédie à toi les couronnes de fleurs
 Que, sauvages, j'emprunte à la nature en pleurs ;
 Ce livre est un herbier où je les emprisonne,
 Afin que conservant à jamais leurs couleurs
 Elles lèguent mon nom à qui m'affectionne !

CHANT PREMIER.

Comme ébloui devant l'astre éclatant du jour
 L'œil aveuglé s'éteint,—je m'incline à mon tour
 Devant ta majesté, ton sublime mystère,
 Esprit Omnipotent, Immortelle Lumière !
 J'ai l'espoir cependant que l'Etre grand et fort
 Qui peut de sa clarté m'inonder sans effort,
 A la hauteur du thème élèvera mon âme,
 Qu'à ma langue inspirée il prêtera l'accord
 Qui des chants immortels éternise la flamme.

Pour chanter de l'Esprit l'éternelle beauté,
 Pour chanter sa puissance et sa divinité,
 Sa sublime grandeur, sa grâce, sa finesse,
 Sa simplicité noble, et sa délicatesse ;
 Pour chanter son triomphe, et dire ces succès
 Qu'il gagne à chaque instant dans les champs du progrès,
 Jusqu'à ce jour fixé de par l'Omnipotence,
 Où devant l'Eternel ayant enfin accès,
 Il viendra des vieux temps raconter l'existence.

Comme le scholiaste, oh ! nous ne cherchons pas
 A porter le scalpel sur la matière . . . hélas !

(1) Le Poème est en quatre chants, le défaut d'espace nous prive de le donner *in extenso*.

Mesurer l'Infini quand si courte est la vue
Serait tout simplement une lourde bévüe ;
Nous savons que l'Esprit du céleste flambeau
Tient son essence, mais soulever le rideau
Qui le cache à nos sens, est acte de folie,
Sur les choses d'en haut Dieu mit un lourd manteau
Que lune ni soleil, jamais rien ne déplie.

Mais si nous regardons la Nature en tout lieu,
De quel merveilleux monde il nous a doté Dieu !
Combien ne lui devons-nous pas reconnaissance
Pour les nombreux bienfaits de sa vaste puissance !
Sans les obstructions, noble investigateur
Le poète saura découvrir en son cœur
Force pour emporter vers plus lointain rivage
L'Esprit intelligent, cet éternel coureur
Après la vérité, de Dieu le témoignage.

Aimez la Poésie, au ciel elle a puisé !
De la sagesse c'est l'Esprit sublimisé,
Elle est faite pour l'homme et l'homme est fait pour elle,
De la nature c'est la brillante étincelle :
L'affection lui fait un trône dans son cœur,
La beauté sur sa lèvre y boit filtre enchanteur,
Sa voix parle, et voilà la pensée immortelle :
Aimez la Poésie, en elle est le bonheur,
C'est pour vous rendre heureux que Dieu la fit si belle !

Ne la négligez point, suivez ses pas toujours,
Elle vous fera voir ses cloîtres des vieux jours,
Ses œuvres que le Temps ne put jamais détruire ;
Des tableaux où le goût le plus divin respire,
Où parle le génie, où la couleur a voix :
Elle vous fera voir ces grands morts d'autrefois
Devenus immortels par ton art, ô Sculpture !
Aimez la Poésie,—ange et femme à la fois,
Elle épand ses bienfaits sur toute la nature !

Soutien de la vertu, de la Religion
Elle foule le sol, naît la dévotion !
C'est sur ses ailes que les hymnes du Dimanche
Montent jusqu'au Seigneur ! Ame candide et blanche

Elle vole sublime aux hautes régions
 De l'homme pour mater les vacillations ;
 Elle du fier Brutus agita la grande âme
 Quand tomba le Tarquin ;—et les oppressions
 Ont en elle un bourreau qui plus est un dictame !

Rayon du Dieu vivant, et du ciel émané,
 De la Divinité pouvoir déterminé,
 Esprit ! par quelque nom qu'on puisse te décrire,
 A vouloir te chanter ma jeune lyre aspire !
 Et parcelle et synptôme en toi rien n'est humain,
 De l'immortel auteur tu nous montres la main,
 Aux pieds du trône un jour où s'inclinent les anges
 Une gloire peut-être . . . ou las ! cruel destin !
 A pourrir condamné dans des douleurs étranges !

Ton empire s'étend sur l'Espace et le Temps !
 Les peuples, leurs trésors, tenants, aboutissants,
 Sont à toi ; chaque objet vaste, noble, ou sublime
 Soit dans l'ombre étendu, soit gisant sous l'abîme
 Est à toi seul ;—à toi ! pour toujours, à jamais !
 Des mondes le destin dans la guerre ou la paix,
 Il ne t'importe mie, et si trône ou monarque
 Sont renversés, que tombe ou cabane ou palais,
 Toi tu survis à tout en dépit de la Parque !

D'un patriote cœur la force et le flambeau
 Toi de la liberté tu soutiens le drapeau,
 Des civiques vertus en prenant la défense
 Des traîtres au pays tu flétris l'arrogance !
 Sur tes ailes soudain noble et majestueux
 Le poète s'élance, et va toucher les cieux ;
 Jaloux d'inscrire un jour aux fastes de son fle
 Un nom pur, à jamais entouré, glorieux
 De cette exergue : " Il fut un citoyen utile ! "

Si Rome avait perdu diadème et fleuron,
 Pour garder la splendeur du nom de Cicéron
 La parole devrait se dissoudre en fumée
 Avant que s'éteignît sa grande renommée :
 Et toi ville sacrée au sacré Parthénon,
 Au poète il est cher ton grand et noble nom,

Ce fut dans ton enceinte, ô magnifique Athènes !
Que Philippe tomba sous l'immense renom
Et sous l'or des discours du puissant Démosthènes.

L'esprit de Shéridan périra-t-il un jour ?
Et la voix de Chatham mourra-t-elle à son tour ?
Oh ! non : car du génie il est une parcelle
Qui plane sur l'oubli, lumineuse étincelle,
Et qui vient le sauver d'un trépas sans écho !
Oui tant qu'il restera dans l'âme un memento
De ses beaux sentiments qu'inspire la nature,
La vertu, le génie auront pour eux Clio,
Et du poète aussi la noble investiture !

Oh ! ma noble Patrie ! oh ! sol aimé des Dieux !
Mère des braves cœurs, des esprits généreux,
J'aime jusqu'aux cailloux qui paillètent ta plage,
Avec orgueil je vois tes vagues, ton rivage :
Quand au-dessus de moi mugiraient les autans,
Ainsi je saluerais l'ire des éléments :
"Frappe et sévis toujours, si sur le sol des braves
Tu peux trouver un cœur flatteur des vils tyrans ;
Devant Dieu nous plions ; ne sommes point esclaves !"

Cette poussière que nous foulons aujourd'hui
C'est la cendre des morts autrefois notre appui ;
De ces morts glorieux qui dans les temps antiques
Semèrent dans leur sang les libertés publiques :
Ils bravèrent la mort ces cœurs grands et loyaux
Et savez-vous pourquoi ? . . Pour les nobles drapeaux
De la vieille Angleterre, et non par égoïsme ;
De la guerre c'était pour effacer les maux,
C'était pour conquérir nos droits, notre civisme.

Oh ! ce sont tes couleurs qui ravissent, Esprit,
L'artiste, et qui le font s'élever au zénith !
Noble inspiration, toi, tu sais par l'étude
Dissiper ses ennuis, peupler sa solitude !
Oui, c'est au moment même où le silence dort,
Où les monts sur les monts s'entassent sans effort,
Que l'on peut évoquer ton sublime mystère,
Tout ce qui resplendit le Grand, le Beau, le Fort,
A nos sens éblouis révèle ta lumière.

Ce suprême pouvoir,—énergique, immortel,
 Il dota Michel-Ange—ange tombé du ciel ;
 Il imbut son esprit de ces teintes mystiques
 Du jugement dernier créations épiques ;
 Il lui donna ces goûts, ces grandes passions,
 Ces nobles sentiments, ces admirations,
 Qui vont chercher au ciel un rayon du ciel même,
 Enfin il lui donna ces aspirations
 Qui pour l'humanité sont le plus saint baptême !

Qui donc peut regarder l'œuvre d'un Raphaël
 Sans sentir ses penses s'élever vers le ciel ;
 Sans sentir s'élargir de son esprit la sphère,
 Sans le voir ébloui de splendide lumière ;
 Sans sentir tout son être imbibé de douceur,
 Sans sentir à nouveau vivifier son cœur
 D'une sainte clarté, majestueux symbole
 D'une morale pure—incrustée en couleur,
 Plus éloquente encor que ne l'est la parole ?

D'immortelles couleurs ! . . car le Temps destructeur
 Qui dessécha la main de leur divin auteur,
 Le Temps qui sans égard vous jette à la poussière
 Le Peintre et le Poète, et leur vie éphémère,
 Il ne fait qu'augmenter leur gloire et leur valeur.
 Oh ! ce sont là des dons qui rehaussent le cœur,
 Qui font le mieux vibrer les cordes de la lyre,
 Qui sont pour le chagrin baume consolateur,
 Qui font que l'Espérance a pour nous un sourire.

Bien que la Pauvreté comme un loup dévorant
 Rôde auteur du berceau du génie aspirant ;
 Les trônes en durée, en éclat, sont de neige,
 Tandis qu'à tout jamais vit et vivra Corrège.
 Où gisent-ils ces Grands au mérite fait d'or ?
 Dans un tombeau sculpté. Riche était leur trésor,
 Il n'a pu de l'oubli sauver leur gloriole ;
 Mais il est de ces morts qui revivent encor
 Quand ils ont l'univers pour dôme et pour coupole.

West, Lawrence, Reynolds, Wilson, Hogarth, Martin,
 Voilà de nobles noms pour orner ton écrin

O ma belle Patrie, ô ma vieille Angleterre !
Ce sont là des joyaux dont tu peux être fière !
Illustres citoyens de l'Immortalité,
Ils vivront éternels pour ta célébrité !
C'étaient de grands esprits, tous à large faconde,
Dont la devise était : " Universalité ! "
Ils légueront ton nom aux derniers jours du monde.

Ce n'est pas seulement la forme et la couleur,
Le charme de l'aspect, des lèvres la rougeur,
Ces beaux yeux dérobés à la voûte céleste,
Et le vif incarnat, et la pudeur du geste,
Ni ces grâces qui font plus belle la beauté ;
Mais c'est la ressemblance à l'objet portraité,
Qui sait rendre aux amours leur première espérance,
Qui sait rendre à l'hiver les grâces de l'été,
Au cœur triste ou fané les beaux jours de l'enfance !

Sans dépérissement arrachant à la mort
Les traits de nos aimés ; le doux sein—notre port
Dans nos afflictions au seuil de l'existence ;
Ces lèvres de baisers inondant notre enfance ;
Ce tout que nous avons perdu, quand le cercueil
Laisait notre âme froide, et sans un pleur notre ceil ;
Alors que nos foyers râlaient une prière ;—
Cœur !—tu devais trop tôt connaître ce grand deuil
Que renferme ici bas la tombe d'un bon père !

Qu'il soit donc à jamais sacré pour nous cet art
Qui nous rend nos aimés, leur bienveillant regard !
Quand mon œil d'un portrait caresse chaque touche,
Il me semble qu'il vit, et que sourit la bouche ;
Et je regarde comme un don venant du ciel,
Et qui n'a rien d'humain, ce don surnaturel,
Qui de nos chers défunts nous redit la figure ;
Qui vient nous parler d'eux, ainsi que l'arc-en-ciel
Vient nous parler d'espoir quand pleure la nature.

A travers les longs jours de mon deuil d'orphelin,
La lyre fut la seule à charmer mon chemin ;
Mettant ma nuit en fuite ainsi que fait l'aurore,
Elle me dit : Espère, Enfant, espère encore !

Et mon cœur abattu renaquit à l'espoir,
 Un charme tout nouveau calma mon désespoir,
 Je rêvai le bonheur, en rêvant l'harmonie,
 La nature en mon cœur éveilla son vouloir,
 Et me pris à chanter sa puissance infinie.

O de la Poésie Esprit de vérité
 Toi que trouva l'amour en cherchant la beauté ;
 Mobile d'espérance,—âme de la pensée,
 Des maux du genre humain sublime panacée,
 Des anges ont orné tes ailes de splendeur,
 Ils ont doté ta voix d'admirable grandeur,
 Ils t'ont enguirlandé d'offrandes immortelles,
 Ils ont mis devant toi des cieux la profondeur,
 Et puis à l'univers ont jeté tes dentelles.

Des merveilles du monde invisible témoin,
 La première, tu vis la mer lancée au loin ;
 Du sein de Jéhovah toi tu vis la lumière
 Jet brillant, envahir, transfigurer la terre ;
 Tu l'entendis le Verbe alors qu'il fit les cieux,
 Et qu'il créa d'un mot les astres lumineux
 Sur les âges futurs pour veiller sentinelles ;
 Tandis que le soleil surgissait radieux
 Et que des voix d'amour vers Dieu montaient si belles !

Car toi depuis la longue éternité des jours
 Fus un don ; une voix de lumière toujours ;
 Une présence, un fait dans la vue éternelle,
 Jusqu'au plus haut des cieux lançant ton étincelle ;
 Allant puiser au ciel ton immense pouvoir,
 Brandissant le tonnerre, et sans t'en émouvoir ;
 La main qui te forma peut seule en sa puissance
 Arrêter ton élan, arrêter ton vouloir,
 Et par sa volonté te réduire au silence.

De nos illustres morts en voyant les tombeaux
 Sous la garde du Temps sommeiller en repos,
 Qui n'a senti vibrer en soi la Poésie,
 Qui n'en a savouré la divine ambrosie ?
 Evoquez un Shakespeare, et restez sans émoi
 Soit aux chants d'Ariel, soit devant le convoi

D'Ophélie ; restez donc froid devant la Muse
Qui de plus de beautés nous dota Peuple-Roi,
Que ne fit de méfaits Denys de Syracuse !

Et Lui !—lui qui bâtit son temple dans le ciel,
Du trône du Très Haut lui qui fit son autel !—
Rêveuses à ses pieds scintillaient les étoiles,
Ange et séraphin le regardaient sans voiles,
Laisant tomber leurs chants du plus haut des parvis,
Lui le barde inspiré, chantre du Paradis !
Dont l'œil trop ébloui de sa propre lumière
Frappé de cécité, perdit son sens exquis,
Pour avoir vu l'éclair au séjour du tonnerre !

Il y eut du génie en cet homme puissant
Parcelle du Passé, portion du Présent,
Et l'Avenir verra de son immense gloire
Les splendides rayons planer sur sa mémoire ;
Aux plus vieux monuments son immortalité
Survivra grandiose, et la Postérité
Plus sur lui tomberont des ans, des ans sans nombre,
Goûtera son génie et sa sublimité,
Et rendra plus encore un culte à sa grande ombre !

De la tombe s'est-il éteint le sombre glas ?
Sont-ils taris les pleurs qu'enfanta son trépas ?
Du brave a-t-on déjà perdu la souvenance !
Les monts sont-ils muets ? L'océan en silence
Ne parle-t-il donc plus du Poète guerrier
Qui trouvait son plaisir pouvoir communier
Avec les éléments au milieu de leur rage,
Avec l'oiseau de mer au cri rauque et grossier,
Avec la douce brise ou la voix de l'orage ?

Oh ! oui la terre est triste et son deuil est profond,
Il nous le faut pleurer ce barde si fécond,
Dont l'esprit surhumain volcanisant la terre
Eparilla sa lave en torrents de colère ;
Et dont les passions, comme filles d'enfer,
Prenaient pour se nourrir le tonnerre et l'éclair,
Evoquaient des démons les spectres sacrilèges,
Se vautraient dans le crime, et montraient le cancer
Rongeant l'humanité par d'affreux sortilèges.

Superbe en son audace il régnait cet Esprit,
 Et fier de son empire il atteint au zénith !
 Son vers majestueux, immortel météore,
 Sur nos sens subjugués parmi nous trône encore ;
 Roi de par la pensée, il connut vos secrets
 Despotas de la terre ! et ses yeux indiscrets
 Percèrent de vos faits l'injuste tyrannie !
 Byron ne vit-il pas toujours comme à jamais !
 La poussière n'est plus, mais il vit le génie !

Ne les oubliez pas ! ne les oubliez pas !
 Les bardes inspirés par delà le trépas !
 De ces illustres morts conservez la mémoire,
 D'un peuple leur génie est la dot et la gloire !
 Car hélas ! qu'est la vie ? et qui pourrait songer
 Que l'ange de la mort, ce triste messager,
 Sur chaque nom fameux laisse tomber son ombre,
 Sur l'un jeune de jours qu'il voudrait prolonger,
 Sur l'autre de ses ans ne sachant plus le nombre ?

La voix du Printemps souffle ! où donc es-tu, dis-moi
 O Fille du génie, ô noble cœur, ô toi
 Dont l'esprit élevé, dont la voix fraîche et pure
 Sut puiser ses élans au sein de la nature ?
 De ton clairon d'argent éveillant le pays,
 Tu fis vibrer en lui des sentiments exquis,
 Tes chants du Patriote enflamment le courage,
 Ils feraient visager sans peur leurs ennemis
 A ces fiers montagnards dédaigneux d'un servage !

Tes chants sont faits, Hemans ! pour le cœur maternel,
 A la mère, aux enfants tu révéles le ciel.
 A toi, Hemans, à toi la page palpitante
 Qui d'immortalité fait rêver l'âme aimante !
 Temples, chasses, tombeaux,—de l'Inspiration
 Faisaient passer en toi la vive émotion,
 Partout où du bonheur avait fui l'espérance
 Tu te trouvais prêchant la consolation,
 Faisant monter vers Dieu le cœur et la souffrance.

L'Esprit suave et pur du poète, ô douceur !
 Vient avec le matin se blottir en mon cœur,

Y laisse son parfum puisé dans l'Elysée
 Et puis me quitte hélas ! le soir à la rosée !
 Une rose brisée, une luth silencieux
 Sont là sur le tombeau de ce chantre des cieus,
 Mais il est autre part une noble couronne
 Qui doit ceindre à jamais son beau front glorieux,
 La couronne immortelle . . . aux élus Dieu la donne !

Laisse Erinna toujours, oh ! laisse aller tes pleurs
 Vers la plage où les vents promènent leurs fureurs,
 Et que la vague endort de son roulis funèbre.
 Pleure dans son linceul cette femme célèbre
 Poète de l'amour, qui, moderne Sapho,
 De son nom immortel a fatigué l'écho ;
 De notre sol l'enfant et l'Improvisatrice,
 Oh ! pour elle Erinna *memento ! memento*
 Et comme aux temps jadis revêts-toi d'un cilice !

Par la foudre frappé—ce cœur il ne bat plus !
 Ce cœur si sympathique aux douleurs, aux vertus !
 Notre Landon, voyez ! la voilà dans sa bière,
 Loin de nous elle dort sur la plage étrangère ;
 La voix de l'Inspirée, elle est muette, hélas !
 Et pour les adoucir ces chagrins du trépas,
 Des chagrins du prochain elle consolatrice,
 Sans consolation elle est morte là bas,
 Morte et sans un seul pleur notre Improvisatrice !

Et toi qui la reçus dans la fleur du renom,
 Rends-nous la, notre Illustre—et sous son premier nom !
 Rends-nous la de nouveau—rends-nous la notre Morte,
 C'est une Nation qui veut qu'on les rapporte
 Ces cendres ;—tu la reçus opulente d'esprit,
 De par delà les mers rends-nous son dernier lit,
 L'Angleterre à grands cris reclame sa colombe,
 A nos regrets rends la, ton devoir le prescrit
 Que nous puissions au moins la pleurer sur sa tombe.

Nous pouvons en parler en toute liberté
 De nos morts, nouveaux nés à la postérité ;
 Près du jeune laurier, du myrte ou de la rose
 Ornements d'une tombe, il y a quelque chose !

Et pourtant je le dis, mon admiration
Irait à la recherche avec effusion
Des héritiers vivants de tes chants, Poésie !
Mais comment deviner ceux-là qui d'Amphion
Feront vibrer la lyre en mainte fantaisie ?

Imprimant au ruisseau qui rêveur erre oisif
A travers les glaïeuls, ou qui frôle un rescif,
Un charme qui captive ainsi qu'une harangue,
Qui fait qu'un clapotis parle mieux qu'une langue :
Revêtant les forêts, les montagnes, les fleurs
De cette Poésie accessible à nos cœurs !
Quand on est immortel à quoi sert une tombe !
Eux pour leurs monuments ont la nature en pleurs,
Tandis que le millier, obscur, dans la nuit tombe !

Tant qu'au cœur restera la sensibilité
Présent qu'au genre humain fit Dieu dans sa bonté,
Tu seras à jamais notre voix—Poésie !
Pour toujours périra la rose cramoisie,
L'alouette en silence ira frapper les airs,
L'amour et l'amitié cesseront leurs concerts,
Oui, toutes les beautés perdront leur harmonie,
Et quittant son foyer l'homme en des lieux divers
Ira traîner sa vie—avant ton agonie !

Du matin avez-vous épié le réveil
Quand il marche à tâtons éveiller le soleil ?
C'est rayon par rayon que s'enfante l'aurore,
Tant que bois et vallons, tours, monts, tout se colore.
Eh bien ! telle est l'aurore aussi de la raison,
Elle donne à l'Esprit un plus vaste horizon,
Puis lui verse à midi ses torrents de lumière,
Faisant de ses pensers naître la floraison,
Et les environnant de beauté singulière !

Dites, avez-vous vu la gloire de ce jour
Par un soudain orage éteint, alors qu'autour
Ils se couvrent les cieus de ces voiles funèbres
Où la nature en deuil se perd dans les ténèbres ?
Ainsi l'Esprit s'éteint quand la raison s'enfuit,
Sans un rayon, un seul pour éclairer sa nuit ;

Avec le jugement, meurt alors la mémoire,
La vérité se perd, tout espoir est détruit,
Et la pensée expire en un vague illusoire !

Et d'où vient, dites-moi ce trépas du cerveau,
Cette chaîne brisée,—avant que le tombeau
N'ait sur ses facultés mis le suprême ancrage ?
D'où vient de l'Intellect ce précoce naufrage ?
Hélas ! de tous les maux qui subjuguent l'Esprit,
Du vice, du démon cet éternel maudit !
Qui sur la vie épand comme un drap mortuaire
Ses appâts tentateurs pour en tirer profit,
Et pour empoisonner la source la plus claire.

Me souviens d'un *quidam* qui dès ses premiers ans
Comptait et par milliers ses nombreux partisans ;
Et c'était un hommage offert à son génie,
Car le Génie est Roi !—fou celui qui le nie !
C'était l'aimé de tous ; je ne sais quel respect
Auréole de gloire un sublime Intellect !
Devant sa Royauté le Monarque s'incline,
Il paraît—on s'émeut toujours à son aspect,
Météore de feu sa splendeur vous fascine !

Il aimait :—la jeunesse a pour lyre l'Amour ;
C'est pour elle et musique et culte tour à tour,
C'est d'un bonheur rêvé la belle et pure étoile,
C'est l'autel du désir, et du désir sans voile !
Beauté ! jeunesse ! amour ! qu'ils sont doux vos accents !
Les cœurs aimés par vous qu'ils sont grands et puissants !
Et vierge, et femme et mère—oh ! charmes de la vie !
O Fleurs qui du destin rendez les bords riant
Qui donc pourrait vous voir et sans un œil d'envie !

Et celle qu'il aimait—c'était en vérité
Une grâce, un bel ange, une Divinité ;
C'était chose charmante à voir que sa figure
Innocente, enjouée et si douce et si pure !
Ce n'est pas étonnant qu'elle eut gagné son cœur,
Affection, vertu, simplicité, douceur,
Oui, telle était sa dot ; aussi tout autour d'elle
Chantait de par l'amour la joie ; et cette fleur
Fraîche plus qu'une rose était une immortelle.

Par un beau clair de lune ils erraient bien souvent
Dans le vallon tranquille à leur bonheur rêvant ;
Et bénédiction d'un ange, le silence
Tombait sur le rocher, sur la baie, et sur l'anse,
Et sur ces beaux vaisseaux au port rentrant heureux ;
Eux, ils causaient tout bas, ou devisaient joyeux
Sur leur bonheur futur,—une mer de délices,
De beaux jours sans orage, et peut-être nombreux,
Dont ils goûtaient déjà d'avance les prémices.

Car, est-il ici bas, est-il plus grand bonheur
Que de voir notre amour partagé par un cœur !
De créer et de suivre à deux un joli rêve,
Adam de respirer l'haleine de son Eve ;
Et de mirer ses yeux dans le ciel de ses yeux ;
De regarder ces traits qui nous font amoureux,
Comme les traits chéris d'un phénix sur la terre,
Et d'admirer enfin ces longs et noirs cheveux
Comme ces beaux lys d'eau dont la vie est mystère.

Des mois, des mois encor, les amants sont époux :
Un antique manoir tout couronné de houx,
Des arbres grands et fiers comme des sentinelles
Semblent veiller autour des gothiques tourelles,
La rose et le cytise enlaçant leurs couleurs,
De leurs dons parfumés épandant les douceurs,
Des ruisseaux gazouillant leur plus gentil murmure,
Un parterre émaillé des plus suaves fleurs,
Telle est de leur domaine élégant la parure !

Un petit chérubin bénit leur jeune amour,
Charmanche fleur parmi les fleurs se faisant jour,
Avec des yeux—reflets de la voûte azurée,
Avec des cheveux fins d'une teinte cendrée,
De ces petites mains blanches de pureté,
Une bouche où riait un baiser arrêté ;
Le passant souriait à sa douce présence,
On ne pouvait le voir sans aimer sa beauté,
L'enfant était si beau . . . de si belle espérance !

Et de ce nid d'amour, de ce gai paradis
Orné tout fraîchement des dons les plus exquis,

Où de charmants attraites se trouvaient en présence,
La grâce sans orgueil, la beauté sans jactance,
Qui put donc obliger le père à s'en aller ?
Ne cherchons pas comment vinrent s'amonceler
Ombre par ombre, hélas ! et la nuit et l'orage,
Comment orgie et vin, vinrent le ravalier
Au point que le joueur délaissa le ménage.

Il est venu le jour de rétribution !
C'est le matin ; voilà qu'une aberration
Soudaine du cerveau frappe l'indigne père,
Alors qu'il revenait devers la pauvre mère ;
Des visions d'horreur, spectre, démon, lutin
S'enlacent tour à tour, lui barrant le chemin,
Et son enfant folâtre . . . et lui, dans sa démence
Se baisse sur l'enfant . . . se relève assassin !
Et le ciel impassible est témoin de l'offense !

De son délire il sort comme d'un cauchemar
Le père infortuné ; la mère entend trop tard
Le cri de son enfant, elle accourt, elle vole
Et le voit expirer,—de douleur elle est folle !
Le cerveau tout en feu, son enfant sur son cœur
Elle jette sur l'homme un regard de stupeur ;
Tandis que la raison se réveille éphémère
Au cœur du malheureux, flambeau morne et vengeur,
Puis s'éteint à jamais comme un coup de tonnerre.

Et le vide se fit depuis ce triste jour,
Et son identité fut perdue ; alentour
Du cadavre vivant surgit un affreux monde
De lourdes visions mobiles comme l'onde ;
La mémoire tomba dans le fond du chaos,
Son ombre s'endormit sous le poids de tels maux ;
Ces sublimes autels, du Poète la gloire,
Tombèrent en poussière ; et sans laisser d'échos
Tout l'homme disparut :—l'homme c'est la mémoire !

Pour la mère, il passa sans parfum le printemps,
L'été sans sa chaleur, l'hiver sans ses autans ;
D'errer à l'aventure elle prit l'habitude,
Sans un sentier pour guide,—ivre de solitude ;

Et souvent quand la lune éclairait l'horizon,
 Au milieu des frimas, en la dure saison,
 Elle traçait, hélas ! un berceau sur la neige,
 Les traits de son enfant ; puis alors sa raison
 S'enfuyait à l'aspect de ce saint sacrilège !

Fin du Premier Chant.

TATHAM (EMMA). *

POURQUOI MEURENT-ILS.

“ Les jeunes et les beaux pourquoi donc au cercueil
 Vont-ils en floraison, et le rayon dans l'œil ?
 Tous, frais et non fanés, tous débordant de sève,
 Quand l'espoir et l'amour pour eux ne sont un rêve ?
 Et pourquoi laisse-t-on végéter alourdi,
 Comme un chêne d'hiver de langueur engourdi,
 Le vieillard épuisé ? . . Quand des fleurs enfantines
 Qui semaient sous ses pas leurs couleurs purpurines
 Sont toutes mortes, las ! alors qu'il vit seul, lui !
 Pour lutter et languir traînant un long ennui ? ”
 — “ Ne murmures, mortel ! mais donne au contraire
 Les plus suaves lis que veut choisir Ton Père !
 Pourquoi, dis, voudrais-tu lui refuser toujours
 Tout ce qui s'embellit au feu des premiers jours ?
 Doit-il se contenter d'à de la fleur qui passe,
 Et ne s'orner jamais du bouton plein de grâce ?
 Non ! laissez-lui choisir comme il l'entend sa fleur,
 Laissez-lui se parer du lis en sa fraîcheur ! ”

TENNYSON (ALFRED).

SONNEZ CLOCHES, SONNEZ !

SONNEZ, balancez-vous, sonnez cloches, sonnez,
 Allez dire à l'étoile, à la nuit, au nuage,
 L'année elle est mourante, elle meurt de vieil âge,
 Pour son *de profundis*, bourdonnez, bourdonnez.

Exorcisez la vieille, elle s'en va, tant mieux !
 Mais en avant vos chants, pour fêter la nouvelle,

De vos gais carillons secouez l'escarcelle,
De leur naïve joie allez frapper les cieux !

Sus ! sus ! exorcisez à jamais le chagrin
Qui pour amis défunts s'empare de notre âme,
Entre pauvre, entre riche, exorcisez le blâme,
Sonnez l'avènement d'un monde plus humain.

Exorcisez le faux orgueil du rang, du sang,
Sus à la calommie, à la haine civique,
Sonnez l'avènement de la vertu publique,
Et de l'Amour du Bien, du Vrai, du Beau, du Franc !

Exorcisez aussi la gangrène du cœur,
La faim, la soif de l'or, hideuse maladie,
Exorcisez la guerre, ignoble tragédie ;
Sonnez l'avènement de la paix, du bonheur.

Sonnez l'avènement du Christ qui doit venir,
De l'homme au cœur plus grand, plus généreux, plus libre,
De ces bons sentiments dont nous sentons la fibre,
Exorcisez la nuit, car la nuit doit finir !



THOMAS (COLONEL G. P.)

ALORS ET MAINTENANT.

"Nous avons beau n'être plus les mêmes,—je ne puis oublier ce que
nous avons été."—*Nouvelle Héloïse*.

ENSEMBLE nous étions assis seuls tous les deux
Inclinés sur le même livre ;
Nos mains n'en faisaient qu'une et nos penses heureux
Semblaient s'écouter vivre ;—
Tout à l'entour tombait la grande ombre du soir
Du mont, de l'arbre, du nuage,
Toi tu lisais le conte,—et moi sans le savoir,
Moi . . . je te lisais page à page.
Et puis *Alors* ma main,—ma main de Jouvencel
Erra parmi ta chevelure,
Agité, frissonnant, moi je rêvais le ciel
Sous l'œil de la nature ;
Toi, sans émotion, tu ne te doutais pas
De ce bonheur que savais taire,

Et puis un long baiser bientôt tu me donnas
 Un baiser de sœur à son frère !
 Puis parlâmes tous deux de ce temps à venir
 Où les ans m'ayant fait un homme,
 J'aurais gagné pour toi (ça ne pouvait faillir !)
 Nom et fortune en somme :
 Nuls doutes ne venaient entraver nos accords,
 Eussions-nous lors jamais pu craindre
 Que de nous séparer, comme vivants et morts,
 Les ans eussent pu nous contraindre.
 Revenu de l'exil *Maintenant*, de nouveau
 Je suis sur le même rivage,
 Le soleil est brillant, le mont est toujours beau,
 L'arbre à peine a plus d'âge !
 Cette scène est la même aujourd'hui comme alors,
 Ah ! que n'es-tu là, ma chérie !
 De mon fidèle cœur quels seraient les transports
 Toi la Clara de ma féerie !
 Morte ! toi morte hélas ! et je suis tout seul moi !
 Et même je ne puis apprendre
 Pour y porter mes pas, pour errer près de toi,
 Où repose ta cendre ;—
 Mais tant que ton amour restera dans mon cœur,
 Je le lirai ce charmant livre ;
 Et ne l'échangerais contre un autre bonheur . . .
 Car ton amour seul me fait vivre !

THOMASON (G. T.)

L'AUTOMNE.

HYMNE DE LA MOISSON.

"Tes œuvres, ô Seigneur, célèbrent Tes louanges !"
 Toi le Bien Infini ! Toi qui remplis nos granges ;
 Et tous avec des cœurs joyeux,
 Devons de Ton amour bénir les dons heureux.
 De tous côtés, voyez l'épi doré se penche,
 Comme une mer d'amour sur nous son flot s'épanche,
 Pour corroborer notre foi,
 Et de notre égoïsme éteindre enfin l'émoi.

A Toi donc, ô Seigneur, l'universel hommage,
 Du palais de nos rois, au hameau du village,
 A Toi le merci de nos cœurs,
 Puisque Ton tendre soin prend pitié de nos pleurs.

Par les dons précieux que Tu nous fais, ô Père !
 Du pauvre nous pourrons adoucir la misère ;
 Elevons vers Toi notre cœur
 Pour Te remercier de Tes dons, ô Seigneur !

En répandant ainsi sur nos champs l'abondance,
 Le glaneur tout courbé cette année aura chance
 De remporter à sa maison

Maint épi de blé mûr—trop plein de la moisson.

Ainsi pour Tes bontés, et pour Ta bienveillance
 Monte vers Toi, Seigneur, notre reconnaissance !

Car avec les dons de Ta main
 Dans ses peines pourrons soulager le prochain ! "

* * * * *

La moisson est finie, et tout chargé de gerbes
 Sur la route le char vacille sous son poids,
 Les chevaux orgueilleux de leurs cloches superbes
 Traînent jusqu'au logis leurs énormes charrois.

Le fermier satisfait accueille dans la ferme
 Les joyeux moissonneurs, et leur fait fête à tous,
 Jusqu'à ce qu'un refrain rude, mais chanté ferme
 Mette fin à la fête au milieu des glouglous.

Pendant un temps encor les pauvres du village
 Dans les champs dénudés ramassent, brin à brin,
 Ainsi que les hébreux faisaient au premier âge,
 La gerbe quelquefois oubliée . . . à dessein.

La nature a changé pudiquement de robe,
 Les bois ont revêtu de chaudes teintes d'or,
 Du parterre la fleur sous elle se dérobe,
 Mais le porche est orné de blanc jasmin encor.

Au souffle caressant ô magnifique Automne !
 Qu'ils sont doux à mon cœur tes charmants souvenirs !
 Ces jeux sous le pommier où l'enfance moissonne
 Ces beaux fruits colorés comme sont ses désirs :

A A

Ces grappes de houblon que la main des fillettes
Soulagent tour à tour de leur poids parfumé ;
Ces branches, verts berceaux, d'où pleuvent les noisettes
Dans le tablier brun du gamin affamé :

Le festin de l'automne,—et sa splendide foire,
Et ces nains rabougris, et ces géants fameux,
Et ces tours si subtils qui, le fait est notoire,
Soutiraient tous nos dons pour l'appétit des yeux :

Pour cueillir les fruits mûrs de la branche épineuse,
Ces folâtres enfants courant tous les buissons,
Le rire échevelé de leur cohue heureuse
Des échos des forêts faisant vibrer les sons :

Le chant doux et plaintif du charmant rouge-gorge
Semblant pleurer la fin des splendeurs de l'été,
Ou la mort de Jeannette, ou bien du petit George ;
Pour l'ouïr les enfants suspendent leur gaîté.

Puis ce conte souvent narré sous la coudrette
De " ces pauvres enfants mourant au fond du bois ; "
De nos jours le gamin pour acquitter sa dette,
Est bon au rouge-gorge, et se plaît à sa voix.

Le vieillard est allé, de ses petiots esclave,
Vers les champs, c'est bien loin pour son pas souffreteux,
Mais pour les contenter—la fatigue il la brave,
Pour ses petits enfants il est si bon ce vieux !

Les hommes, ses pareils, sont les vrais philosophes,
De chaque heureux penser ils font un paradis,
Et bien que vêtus, eux, de grossières étoffes,
Leurs rêves éveillés sont d'or et de rubis.

Les forêts maintenant sont d'une teinte rose,
De la nature, c'est la parure du soir, *
Pour l'artiste tableau qui sera lettre close
Toujours, et qui toujours fera son désespoir :

C'est que la fin du jour à l'éclat de l'aurore
Unit une douceur triste ainsi qu'un adieu ;
Comme ce saint émoi qui du chrétien surdore
Le chemin de la mort qui le conduit vers Dieu.

Le semeur sur le sol légèrement friable
Au sein nu de la terre a confié son grain,
Attendant qu'en son temps la nature équitable
Féconde son travail et lui donne son pain.

Ainsi quand le chagrin inculque une pensée
En creusant son sillon dans un jeune cerveau,
Le temps qui le mûrit en fait la panacée
Qui de la vie éclaire ou ternit le flambeau.

Pour la mare stagnante inventant un passage,
Le creuseur de fossés en masse le rebord ;
Celui qui d'une haie élague le branchage,
L'émonde sans pitié des ciseaux sous l'effort.

Chaque pouvoir pour vivre à lutter s'aiguillonne,
La chaleur et le froid, le soleil, le brouillard,
L'hiver pousse au trépas du gracieux automne,
En lui volant son or cet horrible vieillard.

Le sol flasque et boueux arrête dans sa course
Des feuilles la dernière, et le martin-pêcheur
Fuit au loin pour ne pas se trouver sans ressource ;
A la terre s'unit le gland, s'unit la fleur.

La charrue inutile au hangar se repose,
On mène les brebis pâturer le navet ;
Sous l'éteule du grain la perdrix se tient close,
Tandis que le chasseur en guette le fumet.

Tous les vents tapageurs déchaînent leur furie,
La douce vie est morte, ou plutôt en sommeil ;
Où les pauvres enfants s'en vont-ils ? je vous prie,
Lorsqu'en hiver ont fui les choses à soleil.

Les feuilles gisent là, pâles, froides et tristes,
Du passé paraissant des restes oubliés ;
De nos aimés aussi nombreuses sont les listes,
De ceux qui dans la mort sont domiciliés.

De ces aimés perdus l'un était poitrinaire,
L'autre un enfant à peine, un autre était bien vieux,
D'autres ont naufragé sur la mer solitaire,
A l'heure de minuit, sans une étoile aux cieux.

Les feuilles gisant là leur mort nous la rappelle,
 Mais elles reviendront plus fraîches au printemps,
 Avec elles luira l'espérance nouvelle,
 Viendront amis nouveaux qu'emportera le Temps.

Car le Temps va toujours, il poursuit sa carrière
 Sans prendre garde aux pleurs que versent les mortels,
 Tournant toujours en haut son visage sévère,
 Pour regarder de Dieu les moteurs éternels !

— — — — —

TRENCH (THE VERY REV. R. C., DEAN OF
 WESTMINSTER.)

APRÈS LA BATAILLE.

Nous les avons atteint à la fin ces hauteurs,
 Baptisés par le feu, baptisés par la flamme ;
 Et nous avons éteint ces canons destructeurs
 Qui de terreur venaient soulever l'âme ;

Nous vîmes de bien près le feu de l'ennemi,
 Puis bientôt plus au loin, tout au loin sa fumée ;
 Et sa chaîne innombrable, et non pas à demi
 Toujours, toujours se brisait abîmée.

Mais un seul, noble orgueil d'un illustre foyer
 Pour qui mon cœur avait amitié plus qu'humaine,
 Qui de la mort gravit près de moi le sentier
 Je le cherchai,—ma recherche fut vaine.

Il avait été vu sur le banc du rempart
 Lorsque le premier rang envahit la colline,
 Quand le canon formait un énorme brouillard
 Qui déroba le ciel et la ravine.

Aidé d'un seul ami, bientôt sans grands efforts
 De cet affreux sentier tous deux nous descendîmes,
 Au milieu de deux rangs d'anglais noblement morts,
 Du grand combat holocaustes sublimes.

Le jour tombait, tombait ; mais oh ! trop tôt hélas !
 Nous trouvâmes l'objet de notre triste enquête,
 Nous le vîmes gisant calme dans le trépas,
 Comme naguère au fort de la tempête.

La poitrine fendue, ouverte,—un coup de feu
Avait tué l'enfant,—héros à son aurore,
Sur la terre couché, sa face était vers Dieu,
Vers l'ennemi, qu'il menaçait encore.

Comme il était tombé d'un coup sur le terrain,
Intact il gisait là,—sans la moindre souillure ;
Et d'un vil maraudeur la sacrilège main
N'avait souillé la noble créature.

Il conservait encor ces bijoux précieux
Pour son foyer lointain glorieuses reliques,
Qui rediront un jour à ses derniers neveux
De son trépas les grandeurs héroïques.

Je les gardai pour ceux qui là bas, tout là bas
Du terrible malheur n'avaient pas conscience ;
Et puis je lui fermai les yeux, et puis hélas !
Mis sur son front un baiser en silence.

Nous creusâmes alors à sa cendre un tombeau,
Où nos morts glorieux étaient en moins grand nombre,
Et dans ce lit étroit l'enfant hier si beau
Fut par nous mis . . . la paix soit à son ombre !

Pour l'homme d'âge mûr sujet de plus d'un pleur,
Que de voir tout à coup cette fleur de jeunesse
Dans le noir de la tombe engloutir sa fraîcheur
Que vingt étés coloraient de liesse !

Jeune soldat, c'était le fils d'un vieux soldat
Dont le soir honoré s'abrite en Angleterre,
Et le voilà qui meurt à son premier combat,
Et sur le sol de la terre étrangère !

Et ceux là que voyez pleurer sur un tombeau,
Devaient être pleurés, par ordre de nature ;
Tels étaient nos pensers près de ce jouvenceau,
En lui donnant ainsi la sépulture.

Une courte prière,—et quelques mots d'adieu,
Tel fut notre salut dans cet instant si grave :
Pleins de tristes pensers nous quittâmes le lieu
Où reposait ce jeune homme si brave.

Et je me rappelais avec un doux émoi
 Ces heures où naguère, au bas de la colline,
 Tous deux agenouillés, tous deux remplis de foi,
 Nous admirions Dieu ! ta bonté divine !

Et je supportais mieux la mort de mon ami,
 Et je reconnaissais un effet de la grâce
 Dans ce noble trépas qui l'avait endormi,
 Pour voir là haut le bon Dieu face à face !

— — — — —

TREPKA (MADAME BLANCHE SHAKE-
 SPEARE DE).

CHANT DES ANGES.

HEUREUX Esprits qui dépensez vos jours
 Parmi les plaines d'asphodèle,
 Comme une sainte kyrielle
 Vos chants exquis disent toujours, toujours :
 Pélerin ! Bon espoir ! Quelque soient sur la terre
 Tes souffrances et tes malheurs,
 Le ciel apportera solace à tes douleurs,
 Et ton chagrin ne sera qu'éphémère :
 Réjouis-toi ! Réjouis-toi !
 Et va placer ton souci, ton émoi,
 Où les Anges gardiens des hommes sur la terre,
 Pour eux à Dieu font leur prière.
 Car tu rencontreras sous les sacrés lambris,
 Depuis longtemps perdus, de bons, de chers amis,
 A la douleur ne seras plus en proie,
 Oh ! non ; mais désormais nageras dans la joie,
 Tous tes chagrins seront finis.
 Pélerin ! Bon espoir ! Quelque soient sur la terre
 Tes souffrances et tes malheurs,
 Le ciel apportera solace à tes douleurs,
 Et ton chagrin ne sera qu'éphémère :
 Réjouis-toi ! Réjouis-toi !
 Et va placer ton souci, ton émoi,
 Où les Anges gardiens des hommes sur la terre,
 Pour eux à Dieu font leur prière !

Les pleurs que versons sur les morts
Et qui souvent leur font envie,
Ils sont thésaurisés dans les puits de la vie,
Et c'est de ces puits sur les bords,
Que croît la divine asphodèle,
Fleur aussi pure qu'elle est belle,
Et qu'enlacent avec les lys
Les beaux Anges du Paradis.

Pélerin ! Bon espoir ! Quelque soient sur la terre
Tes souffrances et tes malheurs,
Le ciel apportera solace à tes douleurs,
Et ton chagrin ne sera qu'éphémère !
Réjouis-toi ! Réjouis-toi !
Et va placer ton souci, ton émoi,
Où les Anges gardiens des hommes sur la terre,
Pour eux à Dieu font leur prière !
De gloire la couronne enfin elle est à toi !

TRUMAN (JOSEPH).

LA JEUNE FILLE ET LE RUISSEAU.

UNE cruche à la main, une triste fillette
Réfléchissait auprès d'un gai petit ruisseau,
Qui s'en allait prenant la poudre d'escampette,
Et par le défilé laissait glisser son eau.

"Tu devrais être heureux, petiot," dit la fillette,
"Et te porter envie est ici bas mon lot,
Tu roules frétilant vers le fleuve en goguette,
Et le fleuve à la mer s'en va porter ton flot.

"Depuis le premier jour où ta source féconde
Au soleil miroita, dans ta virile ardeur,
Tu brûlas d'étancher ta soif de voir le monde,
Et c'est dans l'océan que se fond ton grand cœur.

"Pour entraver ta marche et souffler sur ta joie,
Mille obstacles, le sais, te barrent le chemin,
Le vent fougueux te fait souvent rebrousser voie,
En te crachant au nez comme un mauvais gamin ;

"Malgré tout par douceur ou par persévérance,
 Dans l'océan . . . ton but, tu parviens à t'asseoir,
 Accomplissant ainsi le vœu de l'existence,
 Ce qu'en vain nous cherchons . . . le succès du vouloir."

TUPPER (M. F.)

L'EXPOSITION INTERNATIONALE.

1862.

O LIVRE merveilleux de l'histoire du Monde
 Où dans chaque chapitre on lit le nom de Dieu !
 Où le mot Vérité brille en gerbes de feu
 D'un éclat tout puissant de verve sans seconde !
 Maintenant une fois encor mon œil s'inonde
 De tes Sublimités rivales du ciel bleu :
 Qui d'un si long regret m'entoure avant l'adieu
 Que dois dire aux Beautés dont ton parcours abonde :
 Qu'est-ce qui cependant a le plus de mon cœur
 Fait remuer la fibre, augmenté le bonheur,
 Parmi tous ces émois d'innombrables merveilles,
 Ces trésors, ces joyaux de cent peuples l'orgueil ?
 C'est des Peuples entr'eux le sympathique accueil,
 Allant parler aux cœurs aussi bien qu'aux oreilles !

VERE (AUBREY DE).

ADOLESCENTULÆ AMAVERUNT TE NIMIS.

"VIENS joli mois de Mai chéri des jeunes filles,
 L'air de minuit ne blesse plus ;
 Sous un souffle plus doux verdissent les charmillles,
 Et l'hiver s'est enfui confus.

"Souffle sur le jardin, du midi gente brise,
 Qui tiède nous descend du ciel ;
 A travers le vallon, de ta musique exquise
 Dis-nous tout bas le rituel.

"Mais partout où tu cours arrange ta musique
 Pour ne chanter qu'un nom toujours ;

Toi limpide ruisseau que ton plaisir unique
Soit de porter dans ton parcours

“ Ce nom, ce nom divin, sur tes eaux cristallines,
De le murmurer aux échos,
Au crépuscule, ainsi qu'aux clartés argentines
Qui la nuit perlent sur tes eaux.”

De suite le ruisseau dit le nom de Marie
Aux prés, aux vallons, aux forêts ;
La brise aux noirs sapins en fit chuchoterie,
Et puis elle mourut après.

CHAUCER.

DE LA cité laissant l'éclat et la fumée,
Il est doux—les oiseaux chantant encore en chœur,
De respirer le frais de la campagne aimée,
Et le parfum des champs qui vous va droit au cœur.

Tel il est le soulas qui pénètre en notre âme,
Quand laissant là les vers des poètes du jour,
Nous allons de Chaucer nous chauffer à la flamme,
Au printemps de ses chants tout imprégné d'amour.

La camaraderie est un monde éphémère,
Les vers produits par elle ont pour durée, un jour ;
C'est du bon sens caillé,—c'est de la joie amère,
C'est de l'orgueil qui bat, mais à faux, le tambour.

Son chant à lui c'était le festin de l'idée,
Moine et franc tenancier s'y prélassaient joyeux,
Sa table ronde avait la gaîté d'Asmodée,
Et Shakespeare et Spencer y trônaient jà tous deux.

Son Angleterre avait la bouche souriante,
L'existence à ses yeux rosée et couleur d'or
Avait le bout en train, la chaleur énivrante
Du chasseur, sur le cerf lorsqu'il donne du cor.

Edouard et ses tournois, aussi la cour de Blanche,
Leurs clairons et leurs luths revivent dans ses vers ;
Mais il aimait bien mieux écouter sous la branche
Du chêne de Woodstock, des oiseaux les concerts.

Le cloître et ses arceaux, des grands combats la scène,
 Dans l'hostel du Tabard les cris des bons bourgeois,
 L'ambassade pompeuse et les chants de syrène
 De Pétrarque, c'était pour lui la fleur des pois.

Quand le jeune bosquet reprend son vert feuillage,
 Que le ruisseau joyeux court promener ses chants,
 Que le mauvis pimpant requinque son plumage,
 Alors lisez Chaucer !—Chaucer ! . . c'est le printemps !

Par les longs et pesants soirs du mois de novembre
 Quand sous un ciel de plomb coulent les noirs ruisseaux,
 Quand des forêts le sol a pris sa couleur d'ambre,
 Et que le vent rageur met la feuille en lambeaux,

Lisez encor Chaucer ! . . Dans son gai vidrecome
 Où le lierre en relief frôle les Chevaliers,
 Les Faunes et les Saints, le Paganisme et Rome,
 Se cache le printemps et le chant des halliers.

(W A T T S (J . G .)

LA FEMME.

TEL que les fleurs sous un soleil d'été
 En beaux atours se montrent les coquettes,
 Pour charmer l'œil, et jeter la gaité
 Sur notre voie où manquent les paillettes ;
 Ainsi la femme,—ange de chaque jour,
 Révèle en nous par sa douce présence
 Tous les trésors de son divin amour,
 Modestement drapés dans le silence.

Epouse et mère elle sait nous charmer,
 Elle a pour tous une bonne parole,
 De nos enfants elle se fait aimer,
 De la maison elle est la chère idole :
 Rien ne résiste aux soins de son amour,
 Elle embellit tout par sa bienveillance,
 Son amitié ne se fane en un jour,
 Non—elle dure autant que l'existence.

Que si chez nous l'étiqne pauvreté
 Vient mettre en fuite en entrant l'abondance,

Elle est de fer contre l'adversité,
Et la subjugué à force de constance :
Sur ses aimés sachant veiller toujours,
Elle adoucit, console la souffrance,
Et puis enfin, ange de bon secours,
Les mène au ciel à travers l'espérance !

WESTWOOD (THOMAS).

LES VENTS.

AUJOURD'HUI, vive Dieu ! les vents sont en goguette !
Avec les monts, et leurs pics orageux
Ils jouent en grand le jeu de la cligne-musette,
Et leur jetant du sable dans les yeux,
Ils courbent les forêts sous leur talon fiévreux.
Ils se sont emparés du chêne hier superbe,
Dont le vieux tronc les brava tant de fois,
Puis ils vous l'ont jeté tout de son long sur l'herbe,
Déchiquetant ses bras, ses mains, ses doigts,
Et puis férocement riant comme des Rois !
Il fuient au loin, au loin ces enfants du ravage,
Renversant tout sous leur souffle fougueux,
Sur leurs ailes ils vont au séjour des orages
Du grand soleil annihiler les feux,
Et cabaler là haut à la porte des cieux.
" Oh ! oh ! " rit l'océan, dans sa gaîté sinistre,
" J'entends les vents, fêtons en le retour ;
Allons au devant d'eux, et pinçons en du sistre ;
Flots, mes amis, roulez votre tambour,
Allez en avant faire aux vents un doigt de cour !
" Embrassons-nous ! hurra ! " disent les vents, les vagues !
Lors aux vaisseaux malheur ! malheur ! malheur !
Les vagues et les vents détruisent les madragues,
L'homme est vexé, le thon de belle humeur,
Tandis que sur le tout la Mort plane en vainqueur.
Répandez contre nous les flots de votre rage
Vagues et vents, il est à vous ce jour !
Mais vain sera dans peu votre infernal tapage,

Et nous rirons de vous à notre tour,
 Alors que sans écho sera votre clamour.
 Et toi la Mort, et toi qui trône souveraine
 Pour le moment, sur ce monde hébété,
 Tu créveras bientôt de l'excès de la haine
 Que tu portais à notre humanité,
 Tu mourras sous la main du Verbe-Vérité!

LE RUISSEAU ET LE SYCOMORE.

"OMBRAGE-MOI!" dit le petit Ruisseau,
 "Ombrage-moi! noble et grand Sycomore,
 Sur mon sein haletant étends, étends encore
 De tes rameaux puissants le superbe manteau,
 Jusqu'à ce que du jour la chaleur importune
 Ait fait place à la brune.
 Pour un si bon service, arbre, mon bel ami,
 J'ai pour toi récompense prête,
 Devers moi viens, penche ta tête,
 Je vais te murmurer, et non pas à demi,
 Ce que cela sera : d'une chanson naïve
 Je la régalerai ton âme sensitive,
 Pendant toute la nuit ; ce chant te charmera
 Et gentiment te bercera,
 Si, qu'aux accents si doux de la douce élogie,
 Tu rêveras enchantements, magie,
 Et que pendant le temps de ce divin sommeil,
 Chaque feuille épuisée aux ardeurs du soleil,
 Croira sentir la douceur sans égale
 De l'aube matinale ;
 Et que pendant le temps de ce divin sommeil,
 (Ma chanson te promet toutes ces belles choses),
 Des lis, des nénufars, des clochettes, des roses,
 Montera devers toi le parfum sans pareil,
 Si tu veux m'entourer de ton ombre opportune
 Jusqu'à ce que du jour la chaleur importune
 Ait fait place à la brune."
 Le Sycomore alors étendit son manteau
 Au-dessus du petit ruisseau,
 Car l'orgueil n'a pas place au sein de la nature,
 Comme en ce monde où tout n'est que saillure,

Non . . . pas place du tout ;—sur l'immense hauteur
Du gigantesque mont croît la plus simple fleur,
Sans crainte aucune, au milieu des nuages,
Et le mont gigantesque environné d'orages,
Comme si c'était son enfant

Du tourbillon l'abrite et la défend.

L'orgueil dà ! regardez ! près du sublime chêne
Le frivole zéphir de sa plaisante haleine
Il agite en riant ce roi de nos forêts,
Lui ! ne se fâche pas ! de ses rameaux épais
Il sourit au zéphir, et dans son doux murmure
Lui rend chaque baiser parfois avec usure.
L'orgueil oui dà ! guettez le ruisseau dans son cours,
Vers l'océan roulant ses eaux toujours, toujours,
Faisant glouglou, glouglou, dans sa pure allégresse
Autour du beau lis d'eau qu'il coudoie et caresse,

Mais vous verrez un peu plus loin,

Si de l'examiner prenez le moindre soin,
Qu'avec autant d'amour près de la paquerette,
La plus humble des fleurs, il se glisse en cachette,
Tandis que celle-ci des murs de sa prison

De gazon,

Penche naïvement sa gentille figure
Pour voir ce qui tout bas, si doucement murmure.
L'orgueil ! . . sur l'homme seul fut jeté ce fléau,
Qui le poursuit encor par delà le tombeau !
Non l'orgueil n'a pas place au sein de la nature,
Comme en ce monde où tout n'est que souillure !

Le Sycomore donc, quoique majestueux,
Abrita le ruisseau du soleil, de ses feux,
Et dûment l'entoura de son ombre opportune,
Jusqu'à ce que du jour la chaleur importune
Eut fait place à la brune.

Et le petit ruisseau, si j'en crois les " on dit,"
De la forêt, du Petit Peuple Esprit,
Remplit si bien, mais si bien sa promesse,
Que lorsque le matin secouant sa paresse,
Chaque arbre s'éveilla tout pimpant de jeunesse,
Le Sycomore lui, le dernier, du sommeil,
Sortit, lorsque déjà haut trônait le soleil,

Si qu'un œil attentif, dans son cœur eut pu lire
 Un mécontentement qu'il n'eut pas voulu dire,
 A cette chute immense, à ce dur changement
 De ce monde féerique et de l'enchantement,
 Au monde prosaïque, au simple firmament :
 Même les érudits ès science feuilleuse,
 M'ont affirmé, sur leur honneur vraiment !
 Que le beau Sycomore en son âme fiévreuse
 Disait : " Oh chante-moi ta chanson de nouveau
 Petit Ruisseau, mon cher petit Ruisseau ! "



WILLIS (N. P.)

SUR UN TABLEAU REPRÉSENTANT UN ENFANT FATIGUÉ
DE JOUER.

FATIGUÉ de jouer ! fatigué de jouer !
 Qu'as-tu fait tout le jour ? dis, peux-tu l'avouer ?
 L'oiseau ne chante plus, l'abeille est dans sa ruche,
 Tout au haut du clocher jà le soleil se juche,
 La colombe a gagné son auvent protecteur
 Et la feuille a caché les nids sous sa noirceur,
 Voilà le jour fini, voilà le crépuscule,
 Qu'as-tu fait de ce jour, turbulent petit Jule ?
 Moi ! j'ai joué vraiment !—Mais qu'as-tu fait de plus
 Pour raconter ce soir à ta mère en surplus ?
 As-tu de ce matin su remplir les promesses,
 A ton cher camarade as-tu fait gentilleses ?
 As-tu plaint la misère ? exercé le pardon ?
 As-tu su du devoir, habile Automédon,
 Ecraser tes défauts ? A travers champ, colline
 Appris-tu quelque chose en cueillant l'aubépine ?
 Le soir d'un plus long jour il viendra cher enfant
 Qui te trouvera las . . . pas de jouer pourtant !
 Et lors tu chercheras comme l'enfant prodigue,
 Comme aujourd'hui tu fais, à bercer ta fatigue,
 Par avance escomptant le coucher du soleil,
 Désireux de jouir d'un tranquille sommeil.
 Bienheureux si ton front est pur et vierge encore
 De péchés qu'aujourd'hui ton jeune cœur ignore !

Bienheureux si ta bouche est apte à raconter
 L'histoire de ce jour sans en rien excepter.
 Si ta main s'est ouverte à l'honnête misère,
 Si ta pitié s'émut en soulageant un frère,
 Si tu sus pardonner une offense, une erreur,
 Et par la pénitence humilier ton cœur,
 Si t'ont parlé les voix de la sainte nature,
 Dans ton âme éveillant leur suave murmure,
 Si chaque créature a capté ton amour,
 Depuis le ver rampant jusqu'à l'oiseau du jour,
 Si jamais à voix basse une simple prière
 N'a fait en vain appel à ton cœur débonnaire,
 Alors, lorsque la nuit descendra lentement,
 Elle t'apportera divin soulagement,
 Et dans un doux émoi rêvant une prière,
 Tu te laisseras cheoir sur le sein de ta mère !



WILSON (GEORGE).

L'ANNEAU DE MARIAGE ATLANTIQUE.

" Le chemin est bien loin, au delà de la mer,
 Chère fille," a dit l'Angleterre :—
 " Mais nos deux grands pays ont appris à s'aimer,
 Les marier est nécessaire."
 " Le chemin est bien long au delà de la mer,
 C'est bien certain," dit l'Amérique :—
 " Mais tu fournis l'époux que ne puis qu'estimer,
 Je suis son épouse atlantique !"
 Quelqu'un s'oppose-t-il aux bans ? Quelqu'un peut-il
 Mettre un *veto* selon l'usage,
 A ce qu'ils soient ces deux, unis par un seul fil,
 Dans les liens du mariage ?
 Du monde alors voilà les peuples vertuchoux !
 De s'écrier comme un seul homme :
 " Allons Anglo-Saxons vite mariez-vous,
 Si voulez ou pouvez en somme !"
 " Qui vient parler d'hymen ? . . Nous défendons les bans,
 Nous !—Coups de vent de l'Atlantique,

Qui broyons les vaisseaux, et qui dans nos élans
Occisons l'homme à coups de trique.

"A bas la blague ! à bas vaillantissime Epoux !
Sois calme future Epousée !
Votre anneau nuptial de la mer en courroux
Ne traversera la rosée !"

"Taisez-vous, Vents brailards ! trêve à votre caquet !
Nous prendrons le moment propice,
Alors qu'en plein soleil tout est calme et muet,
Et que votre souffle est factice.

"D'un hémisphère à l'autre ils iront nos vaisseaux
Dans le temps doré se rejoindre ;
Le milieu de la mer verra nos apparaux
Et nos fidèles mains se joindre !"

Lors avec douce voix au timbre de cristal
A l'Océan parla la Terre :

"Donnerai la moitié de l'anneau nuptial,
L'autre moitié si la veux faire,"

Dit-elle ; "Ma moitié sera d'acier bruni,
De cuivre aussi,—toute une chaîne,
Très sombrement vêtue . . . un ruban infini
Comme un long serpent qui se traîne ;

"Cela ploie, est flexible est souple, obéissant,
C'est confectionné sans fraude,
Si, comme un diamant tu mets dans son croissant
Tes belles eaux,—vert d'émeraude :—

"Lors nous compléterons cet anneau nuptial
(En nous unissant bien ensemble),
Autour duquel viendra de chaque littoral
Le VERBE . . . Eh ! bien ! dis ! . . . que t'en semble ?"

"Terre ! je te sais Reine, et du vieux temps encor !
Suis aussi Roi ;—mainte Promise
M'épousa, c'est certain, avec maint anneau d'or
Dans la belle et noble Venise !

"Mais bien mieux qu'anneau d'or estimerai," dit-il,
"Ta chaîne et son sombre alliage ;
Et de ma plus belle eau je donne le béryl
En faveur de ce mariage."

reprit d'un ton moqueur
 Dame la Terre ! . .
 Et, j'en ai peur
 Paille . . . ma chère !

O brave Océan
 Tu, c'est mon vassal-lige ;
 Et, et ton beau talisman
 L'émiettera !—te dis-je !”

Les parmi les enfants des mortels
 Tendirent ces Trois—naguère :—
 “Viendrons,” dirent-ils, “les Vents—les Vents cruels,
 Mais nous nous fions à la Terre

Ainsi qu'à l'Océan. N'avons-nous pas du ciel
 Eteint la torche-matamore ?
 N'avons-nous pas jeté son foudre solennel
 Le long d'un fil d'archal encore ?

“ Nous avons étouffé son esprit turbulent,
 Et l'avons réduit au silence,
 Mais si nous lui laissons son pouvoir ambulant,
 C'est pour qu'avec obéissance,

“ Avant que la paupière ait pensé s'abaisser,
 Et presqu'avant toute parole,
 La Terre et l'Océan il ait pu les passer
 Pour babiller à l'autre pôle ! ”

Et puis dans Albion, pendant de bien longs jours,
 Ils forgèrent l'immense chaîne,
 S'étendant en longueur toujours, toujours, toujours
 Pour être tendue à grand' peine

A travers l'Océan. Dans deux nobles vaisseaux,
 Deux imposants vaisseaux de guerre,
 De cette chaîne énorme on roula les anneaux
 Comme des serpents en jachère.

Un des vaisseaux partit du pays de l'Epoux,
 L'autre du pays de l'Epouse,
 Et tous deux à la fois devers leur rendez-vous
 Des flots foulèrent la pelouse.

Ils fendirent ainsi l'Océan, triomphant,
Au rendez-vous tous deux fidèles,
Tout droit vers le milieu chacun d'eux s'avançant
Pour y laisser tomber ses ailes.

Puis arrivés au but,—ainsi que deux amants
Qui, gage de la foi jurée,
Gardent chacun moitié d'un anneau jusqu'au temps
Où, par une belle soirée,

Les deux moitiés enfin peuvent se réunir,
On a soudé, mais très solide,
Le chaînon qui devait les river, les unir
Avant de les donner au vide.

Et les chaînons soudain au-dessous du Soleil,
De l'Océan et des Etoiles,
On les a vu descendre, et, fixé l'appareil,
Chaque vaisseau tourna ses voiles

Vers le pays natal :—l'un fut vers l'Orient,
Et l'autre vers le point contraire ;
Et chacun déploya la chaîne à bon escient
Au profond du flot solitaire.

De navire en navire, et le long du parcours
Où gît la mort et le silence,
L'éclair sans voix s'en fut, puis revint à rebours
Télégraphant : " Tout bien commence ! "

En avant ! En avant ! et la nuit et le jour
Ils virent chaque crépuscule,
Il comptèrent le temps, et crurent sans retour
Terminé ce travail d'Hercule.

Mais de l'orage alors surgit le noir démon,
Forçant dans sa colère immense,
L'Océan son vassal à briser le chaînon,
Et le fustigeant d'importance.

" Prends-la ta chaîne, oh ! prends ton anneau nuptial,
Ce joujou que tu crois sublime,
La chaîne, les vaisseaux, et les gens au total,
Porte tout ça dans ton abîme. "

Par deux fois l'Océan quoique bien à regret,
Broya la précieuse chaîne,

Les deux vaisseaux deux fois virent sans nul effet
 Un labeur fait à si grand' peine.
 Mais ceux qui les montaient ces deux nobles vaisseaux
 Étaient les plus braves des braves ;
 C'était leur vœu : s'asseoir aux banquets nuptiaux,
 Ou des flots mourir sous les baves.
 Et la troisième fois, sans être épouvantés,
 Quand ils reprirent leur ouvrage,
 Celui qui seul soumet flots et vents révoltés
 Rendit impuissante leur rage.
 Et bien que le vent rude et quelquefois braillard
 Ne se tint coi que mal à l'aise,
 Et qu'il se trémoussa comme en un cauchemar
 Ridant le flot, par parenthèse,
 Cependant les vaisseaux voguèrent tous les deux
 Vers leur pays avec vitesse :
 " L'anneau ! nous l'apportons—allez chercher chez eux
 Les invités ! . . Sus ! . . allégresse !"
 Ils voguèrent la nuit, ils voguèrent le jour,
 L'Epoux et la future Epouse,
 Et l'anneau nuptial gage d'un double amour,
 Passa sous la verte pelouse.
 Et quand les deux vaisseaux revirent leurs chez eux,
 Le canon tonna sa fanfare,
 " Ces deux unis par Dieu," disaient ses coups nombreux,
 " Que nul homme ne les sépare !"
 Alors courut autour de l'anneau merveilleux
 Salutation précieuse :
 " Gloire à Dieu ! gloire à Dieu ! gloire au plus haut des cieux,
 Et que la terre soit heureuse !"
 Notre terre devrait maintenant sans déni
 Avoir un aspect bien moins triste,
 Puisque le Temps n'est plus,—N I, ni, c'est fini,
 Et que d'Océan plus n'existe !

WILSON (WILLIAM).

SONNETS À CHARLES DICKENS.

I.

DE LA terre altérée ainsi l'eau du bon Dieu
 Donne un calme à la soif;—ainsi fraîche rosée
 Donne la vie aux fleurs éteintes sous le feu
 D'un vif soleil d'été;—Telle, bien avisée,
 Ta plume a su donner, et donner en tout lieu
 Recrudescence au cœur :—un nouvel Elysée
 A l'esprit;—en un mot à l'âme reposée
 Un plaisir plus vivace, un plus sublime vœu !
 Poète, tes Dieux sont l'Amour et l'Espérance,
 Ton but le bien de tous ; ta divine éloquence
 Peut évoquer soudain la gaité, le chagrin,
 Aplanir les chemins du dernier des voyages,
 Chasser de notre ciel les plus sombres nuages,
 Ton cœur est donc celui du plus grand écrivain !

II.

L'ESPRIT le plus austère, ou l'âme la plus pure
 Ne peut se reprocher une de tes leçons ;
 Comme un burin ta plume a creusé la Nature,
 Tu clamas pour le pauvre une part des moissons ;
 Du faible et du chétif prêt à venger l'injure,
 Tu fis toujours pour eux briller tes écussons,
 Dans la lutte jamais ne vidant les arçons,
 De ton grand cœur ainsi nous donnant la mesure.
 Comme un vieux souvenir du passé, du bien dit,
 Vibre divin ton nom à l'oreille de l'esprit ;
 Ou comme du zéphir l'haleine-poésie
 Vient parler de printemps au pauvre citadin.
 Ton goût est si parfait, et ton tact est si fin,
 Que te lire Dickens, c'est boire l'ambroisie !

AIMERIONS-NOUS VIVRE À NOUVEAU ?

DANS une humeur calme et pensive,
Quand la réflexion sur nous agit active,
Que sur nous de la vie est léger le manteau,
Nous nous posons souvent cette question vaine :
"De nos jours si pouvions retrograder la chaîne
Aimerions-nous vivre à nouveau ?

Une réponse affirmative
De bien peu d'entre nous serait la perspective ;
Car cette vie, hélas ! est, depuis le berceau
Sujette à tant de maux, de malheurs, de tristesse,
De beaux espoirs déçus, et sans cesse et sans cesse,
Que peu voudraient vivre à nouveau !

Car plus notre âme est sensitive,
Où plus elle a d'émotions, où plus elle est craintive,
Bien que ne soit pas vain des bons cœurs le joyau,
Dans la vie il y a tant de luttes multiples,
Tant de pertes aussi, doubles, quelquefois triples,
Que peu voudraient vivre à nouveau !

De la jeunesse la foi vive
De l'été de nos ans s'éteint dans la lessive,
L'espoir qui nous sourit dans le printemps si beau,
Ne prend pas bien longtemps dans nos cœurs domicile,
Et si pour quelques uns le plaisir est facile,
Que peu voudraient vivre à nouveau !

Aussi dans cette alternative
A cette question, de manière évasive
Chacun de nous répond, un seul pour le troupeau :
"Si pouvions conserver l'amour, l'indépendance,
Garder autour de nous nos bons amis d'enfance.
Nous aimerions vivre à nouveau !"

L'ELECTRICITÉ.

NOUS savons aussi mal ce qu'un enfant aux bras
Peut penser quand il rit, ou qu'il fait des hélas !
Que ce que, dans un temps donné, cette puissance
De l'Electricité, juste à l'état d'enfance,

Pourra fournir un jour.—A dada sur l'éclair
 De l'orage en fureur, cela voyage en l'air,
 A la barbe des cieux, et malgré nous, nous pousse,
 Devers le merveilleux par une pente douce.
 Mais, tout en nous servant de l'Electricité,
 Savons-nous les secrets de son esprit fûté ?
 Savons-nous donc pourquoi sous son souffle qui passe
 Elle triomphe en plein du temps et de l'espace ?
 Ces miracles fameux des vieux temps d'autrefois,
 Ne sont, dit entre nous, que miracles bourgeois !
 Cette voix qui n'a pas le don de la parole
 Emporte des secrets sur son aile qui vole,
 Plus que n'en eut jamais un ministre d'Etat :
 Les peuples maintenant, c'est un beau résultat !
 Malgré vent et marée, au contact de sa flamme
 Echangent librement le baiser de leur âme !
 Sous les flots, sans sombrer, sans des chemins frayés,
 Et sans qu'il soit besoin d'avoir chars enrayés,
 Peuvent causer entre eux l'un et l'autre hémisphère,
 Et se communiquer les "on dit" de leur sphère.
 Le Matériel dit ce que nous croyons voir,
 Mais l'Immatériel—ne peut se concevoir !

WITHERS (J. R.)

FLEURS.

FLEURS, douces fleurs vous êtes mes amours,
 Et toutes je vous aime en vos charmants atours,
 Vous qui vivez des forêts sous l'ombrage,
 Ou qui vous prélassiez sous un ciel éclatant ;
 Qui sur le mur contre le temps luttant
 Sachant vous cramponner, tenez tête à l'orage :
 Fleurs, douces fleurs, vous êtes mes amours,
 Et toutes je vous aime en vos charmants atours !

Fleurs, douces fleurs, à vous voir je m'énivre,
 Et vous êtes pour moi prédicateur ou livre.
 La Primevère est de l'humilité
 L'exemple et la leçon ; la simple Violette
 D'un cœur constant me dit la pureté ;
 La source de l'espoir est dans la Paquerette,

Le souvenir dans le Myosotis,
Et dans la Rose pourpre amour fait son logis.

Fleurs, douces fleurs, il me plaît votre prône,
Quand de sages conseils vous demande l'aumône ;

Quand tristement dans le doute je suis
A mon cœur éclairé parle soudain le Lis :

" Si le bon Dieu m'a vêtu de ce style,"
Dit-il, " moi qui jamais ne travaille ni file,
C'est grand péché dans lui n'avoir pas foi,
Puisqu'il revêt si bien aussi chétif que moi ! "

Fleurs, douces fleurs, votre muet langage
Renferme bien souvent les préceptes du sage.

Je sais par vous que parfois le poison
Se cache en l'Aconit, aux Gants de Notre Dame ;

Que l'Asphodèle égoïste sans âme,
Meurt d'un orgueil rentré dans sa propre maison ;
Et la Tulipe . . . une fleur sans cervelle,
Me dit tout le danger de n'être rien que belle !

Fleurs, douces fleurs—existences d'un jour
Vous vivez pour mourir comme nous tour à tour ;

Vous diaprez la robe nuptiale,
Vous êtes les témoins de nos jours de bonheur,
Pour nous parler trouvez la clé du cœur,
Et vous embellissez notre urne sépulcrale :

Fleurs, douces fleurs, vous êtes mes amours,
Et toutes je vous aime en vos charmants atours !

WORDSWORTH (CHR. D.D.)

(*Chanoine de Westminster.*)

LE PREMIER AVENT.

HYMNE II.

VOYEZ ! Il vient Celui que, des deux hémisphères
Ont désiré de voir des Nations entières,

Dans l'espoir enchanteur
Qu'il serait leur Sauveur !

Chantez ! oh ! chantez avec joie :

" Béni soit-il Celui que le ciel nous envoie ! . . .

Et la Rédemption, le Salut et la Paix
De la nue ont tombé : Gloire à Dieu désormais ! ”

Voyez ! il vient Celui que Prophètes et Sages,
Patriarches et Rois, du plus lointain des âges
Ont désiré de voir,
C'était tout leur espoir !

Chantez ! oh ! chantez avec joie :
“ Béné soit-il Celui que le ciel nous envoie ! . . .
Et la Rédemption, le Salut et la Paix
De la nue ont tombé : Gloire à Dieu désormais ! ”

Voyez l'Agneau de Dieu sur cette terre immonde
Descendre—né de Dieu—pour racheter le monde,
Et du nouvel époux
Oyez les mots si doux :

“ Chantons, oh ! chantons avec joie :
“ Béné soit-il Celui que le ciel nous envoie ! . . .
Gloire au Père Eternel ! . . . Au Verbe-Vérité ! . . .
Au Saint Esprit ! Aux Trois—Une même Unité ! ”

LA TOUSSAINT.

HYMNE CVI.

Des saintes voix, oyez les sons harmonieux
Chantant Halleluia ! gloire au plus haut des cieux !
C'est l'essaim des élus revêtus de leur gloire,
Et portant en leurs mains palmes de la victoire.

Prophètes, Saints, Martyrs, Patriarches et Rois,
Apôtres, Confesseurs, Femmes aux saints émois,
Toutes et tous unis, du Créateur des Anges
Chantent à qui mieux mieux et sans fin les louanges.

Ils s'en viennent du monde—un abîme de maux,
Ou triturés, brûlés, ils ont été leurs os,
Mais Satan et la Mort du Christ par la puissance,
Ils ont été vaincus grâce à leur endurance.

Marchant avec Ta croix leur sublime étendard !
Du crime tout puissant ils ont bravé le dard,
Ils sont morts avec Toi,—mais ô gloire éternelle !
Par leur mort ils sont nés à la vie immortelle !

Maintenant à longs traits ils boivent le bonheur ;
 Ils goûtent à jamais la paix dans le Seigneur,
 De leurs maux ici bas la noble récompense
 Est voir la Trinité, source de Sapience.

Dieu—le seul engendré !—Lumière ! . . Emmanuel !
 Dans le giron duquel vit le Spirituel,
 Et les Saints réunis . . . Sur nous verse Ta grâce
 Pour adorer les Trois en Un.—Ainsi se fasse ! . . .

YOUNG (MISS ANNA M. N.)

L'ÉCOLE BUISSONNIÈRE DES VENTS.

CHANTANT, sanglotant, soupirant,
 Voyez partout les vents aux humeurs folichonnes,
 Aux échos aller en courant
 Raconter bien souvent des nouvelles bouffonnes ;
 Dans l'hiver et dans ses frimas,
 Au printemps, dans l'été, souvent même en automne,
 Ils sont grondeurs, hargneux—ou bien leur voix mignonne
 Murmure doucement tout bas.

De la force de leurs grands bras
 Du terrible océan faisant vibrer la lyre,
 Ou bien soupirant un hélas !
 Ou bien entrant soudain dans un affreux délire,
 Des flots secouant le fatras,
 Et du roi de la mer délaissant les cavernes,
 Ou bien de leur colère éteignant les lanternes,
 En chuchotant tout bas, tout bas :

Créant de nombreux altercas,
 Des saules, des bouleaux émoustillant les tresses,
 Ou bien glissant dans les lilas
 Encor chauds de soleil, les manger de caresses ;
 Puis soudain arrêtant leurs pas,
 Puis recourant fougueux sur l'aile de la brise
 Improviser parfois une musique exquise,
 Chantant tout bas, tout bas, tout bas :

Vous élançant dans plus d'un cas
Pour conter aux bosquets hardiment la fleurette,
Des fleurs vous grisant des appas,
Et de leur frais parfum faisant votre dinette,
Et puis après votre repas
Allant par monts par vaux, dans la nature entière,
Faire en enfants gâtés école buissonnière,
Vents ! voilà quels sont vos ébats !



APPENDICE.

BENNETT (GEORGE).

L'ABEILLE ET LE FRELON.

OH ! voici le printemps avec son doux sourire,
Sa fraîche voix d'amour, toute empreinte de myrrhe,
Son alouette au ciel montant, montant encor,
Et ses bijoux luisant sur le sol comme l'or ;

De fleur en fleur, d'arbre en arbre l'abeille
Partout fait son butin, que c'est une merveille !
Avec un bizz, bizz, bizz comme fait le fuseau

Du tisserand, comme une aile d'oiseau ;
Comme de tout effleurant l'orifice
Elle étudie à fond chaque et chaque calice !
Et nous nous étonnons quand elle plane en l'air
Quelle rentre à la ruche, et ce, comme un éclair !

Mais le terne frelon pendant tout le jour joue,
S'énivre insouciant, aux plaisirs de Capoue,
Ne faisant rien malgré ses vifs bourdonnements,
Sinon dormir, cuver tous ses débordements.

Ne travaillant jamais ; près de la ruche
Aux aguets le voilà qui, fainéant, se juche,
Pour lui point de souci ! nargue du travailleur !
Son nom n'est rien, —rien qu'une non valeur !

Ce nom "frelon," c'est note d'infamie !
C'est pour les gens actifs, —sorte d'épidémie !
L'homme inutile c'est —pis que pendre à nos yeux
Car nous détestons tous le frelon paresseux !

Vive l'abeille ! . . elle est pour nous tous un modèle !
Du travail assidu c'est la vive étincelle !
Et nous le savons tous, le travail c'est santé,
Quand il est poursuivi de bonne volonté.

Et c'est si vrai que la verte jeunesse
Est le fleuve riant d'où filtre l'allégresse,

Et que ces douces fleurs dont goûtons le parfum
 Pour nous bientôt n'auront plus sens aucun.
 Concluons donc que puisque la Paresse
 Engendre la douleur, ne l'ayons pour hôtesse :
 Que le hideux frelon par nous soit détesté,
 Et pour l'hiver sachons amasser dans l'été !



BENNOCH (FRANCIS).

ENSEMBLE.

ENSEMBLE nous avons fait joujou, ma chérie,
 Quand nous étions enfants tous deux,
 Au printemps, dans l'hiver, quand l'orage en furie
 Voilait le beau soleil des cieux,
 Chaque souci qui vint troubler notre existence
 Rendit bien plus fort notre amour,
 Cramponnés l'un à l'autre avions double puissance,
 Pour le chasser et sans retour.

Dans un âge plus mûr quand devant nous le monde
 Se prélassait dans ses splendeurs,
 Qu'en teintes d'arc-en-ciel les plaisirs à la ronde,
 Déployaient leurs vives couleurs,
 Parmi tout ce beau temps nous marchâmes à l'amble,
 Bravant des orages parfois,
 Et toujours et toujours fûmes heureux ensemble
 Malgré des amis discourtois.

Mais livrée, et gagnée enfin est la bataille,
 Et de l'ambition les feux
 Doucettelement le soir se fondent en grisaille
 Ainsi que le soleil aux cieux.
 Nous cependant cueillons toujours de l'espérance,
 Tandis que nos forces s'en vont,
 Contents si dans la mort nous dormons en silence
 Ensemble en un calme profond.



BREBETON (JOHN LE GAY).

VOYAGE AU PAYS DE L'IMAGINATION.

CHANT DU HASCHISCH.

LA brise souffle heureuse,
L'onde coule joyeuse
Avec des chants de Paradis :
Vers quels lieux faisons route ?
Nul ne le sait sans doute,
C'est le moindre de nos soucis !
Ramez donc, ramez frères,
Déjà dans les bruyères
Les sauvages oiseaux disent leurs chants exquis.

L'âme par trop craintive
Onc ne verra la rive
Où la Fée asseoit ses palais ;
Mais l'onde devient sombre,
Des forêts noire est l'ombre,
Et le vent aigu mugit frais ;
Ramez donc, ramez frères,
De splendides lumières
Sont éclairés là bas les bois et les guérets.

Que de senteurs charmantes
Ces fleurs éblouissantes
Nous envoient lorsque nous passons !
Tandis que les sirènes
De l'onde qui sont reines,
Nous régalent de leurs chansons !
Quelle métamorphose
Le ciel devient tout rose
Ramez frères, ramez sans retard avançons !



BURNS (REV. J. D.)

LES FUNÉRAILLES DE JACOB.

C'EST une solennelle et lente cavalcade
Qui de l'Egypte vient ; procession nomade
Immense, s'étendant en un si long cordon
Que sauf alors que meurt un Pharaon
Dans le pays jamais on n'en vit la parade . . .
Ce grandiose deuil épandait sans effort
Dans son parcours un silence de mort.

Ses jours avaient fini dans Goshen, cette terre
Superbe, qui du Nil s'étend jusqu'à l'équerre
Du grand golfe. Jacob en se sentant mourir,
Avait prescrit, ne pouvant pas souffrir
Que son corps reposât sur la terre étrangère,
Que dans la sépulture où dormaient ses ayeux
Il fut conduit, pour y reposer mieux.

Parmi les embaumeurs, donc, quand le plus habile
Dans sa bière eut placé le corps, plus rien qu'argile,
Et qu'il eut revêtu de leur dernier linceul,
Dans un onguent, toilette de cercueil,
Ses membres imbibés de nître indélébile,
De galbanum, de myrrhe et d'aspic-spicanard,
Les douze alors hâtèrent le départ.

Pendant deux mois et plus, de par l'Egypte entière
Comme Joseph pleurait, ce fut deuil et misère,
Et maintenant vers lui la cour de Pharaon,
Guerriers fameux, seigneurs de grand renom,
Principaux des Etats, et Princes de la terre,
Interprètes des Dieux, d'un aussi grand cercueil
Se hâtaient tous d'accompagner le deuil.

Par les bords verdoyants du Nil où droit se pose
L'Ibis, où le Lotus sur sa tige repose,
De cavaliers bistrés des groupes ambulants
Suivent leurs chefs vers Goshen à pas lents,
De différents pays leur troupe se compose,
Recrutée au hasard de pèlerins nombreux
De ces cités qui surplombaient sur eux.

Etaient là les Anciens à blanche chevelure,
Les Juges sceptre en mains,—campés sous la verdure ;
Leurs tentes dans la plaine offrait un beau coup d'œil.

Tout à l'entour nombre de chars de deuil
Se tenaient, harnachés de blanche ciselure.
Les rites accomplis, avec grave lenteur
Marche le deuil dans sa lourde splendeur.

Sa tristesse de plomb avait ne sais quel faste,
Des nombreux chars d'airain tant la suite était vaste ;
Le pas des fiers coursiers et monotone et lourd,

Le cri des chars produisaient un bruit sourd
De la procession accompagnement chaste.
Joseph eut pu l'avoir la musique du Roi,
Mais sans musique était mieux ce convoi !

De longs voiles de deuil ondoyaient sur la bière,
Et comme défilait la marche mortuaire
A travers les cités, leurs nombreux habitants
De leur douleur n'épargnaient les accents.
Pour Joseph leur sauveur s'élevait leur prière,
Sur sa tête appelant au jour d'adversité
Du Dieu du ciel l'ineffable bonté.

Ils passèrent ainsi bien des villes fameuses
Alors,—mais maintenant dormant silencieuses
Dans la nuit du néant ; ils foulèrent aussi
Bien du terrain alors inculte . . . dégrossi
Depuis, et devenu des cités populeuses,
Pelusium, Bubaste aujourd'hui le désert
Où le chacal hurle seul son concert.

A travers le désert qui se prolonge immense,
Maintenant épuisés, ils s'avancent vers l'anse,
Du lac serbonien dans les sables jeté :
Que d'ossements sous son flot redouté
Et parmi ses roseaux rediront l'endurance
De ces guerriers nombreux, trouvant un lourd tombeau
Dans les bas fonds sous le froid de son eau.

Pendant longtemps, longtemps, longtemps le marais traître
Devant eux s'étendant ne cessa de paraître,
Le sable sous leur pas, les humides vapeurs
Humectant l'air, enfantant des douleurs

Sans nom ;—mais nul d'entr'eux n'eut certe pu connaître
Les penses de Joseph,—jadis indéfendu
Dans ce désert par ces frères vendu.

Ce long chemin alors témoin de ses alarmes
Est encore aujourd'hui tout mouillé de ses larmes,
Son père aimant, Jacob, il croit le voir encor,
Quand dans la vie il allait prendre essor ;
Les monts de Chanaan lui rappellent les charmes
De ce toit paternel, alors qu'enfant rêveur,
Souvent le soir il hûmait le bonheur !

C'était un rêve hélas ! que cette souvenance !
Revint le sentiment plus vrai de l'existence,
La douleur et la mort, le vide, le désert,
L'ardent soleil sous un ciel découvert,
Et les sables brûlants égrénant leur semence ;
Un air épais, brumeux, dans sa lourde épaisseur
Créant au loin un mirage imposteur.

Mais lorsque du soleil la couleur irisée
Se perdait dans l'éther imprégné de rosée,
Lorsque le firmament voilé devenait bleu,
Que de l'étoile en haut brillait le feu,
Et que le soir rendait la brise plus osée,
Se sentant retrempés par ce temps de repos,
Nos voyageurs oubliaient tous leur maux.

Souvent à ce moment où règne le silence
Partout ; où tout est frais, frais comme une espérance,
Ils poursuivaient leur marche ; ayant dans la chaleur
Du jour, fait halte ; et la blanche lueur
De la lune gisait sur le lac à distance ;
L'étoile les guidait, et le feu d'un falot
Pendant la nuit, aussi guidait leur flot.

Les hordes d'Ismaël parcourant d'habitude
Des déserts de Paran la vaste solitude
Les guettèrent de loin, sans oser les traquer ;
C'est là pourtant que vinrent s'embusquer
Contre le genre humain et de façon fort rude,
Ces Arabes, seigneurs nés du libre désert,
Pour rançonner chacun à ciel ouvert.

Sans être inquiété, mais passa le cortège,
Jusqu'à ce que de loin comme un effet de neige
Se produisit ; laissant bientôt voir à leurs yeux
 Au pic d'un mont ces arbres plantureux
Dont, dans les jours d'été, la grande ombre protège ;
Puis enfin les chameaux flairèrent la fraîcheur
 Des puits profonds, de leur douce saveur.

Délicieux était après si long voyage
A l'œil du pèlerin ce premier paysage
Du ciel de Canaan à l'aspect enchanteur ;
 Bien douce était la brise et sa fraîcheur ;
Qu'ils étaient beaux les monts, la plaine et le bocage !
De chaque bois touffu que l'air était exquis
 Qui se glissait de taillis en taillis.

Et maintenant sortant des collines ombreuses
De ce pays élu sentinelles nombreuses,
Les voilâ traversant les plaines, les plateaux
 Qui de Jacob virent les grands troupeaux,
Le silence y régnait ; mais des clameurs honteuses
S'élevèrent le soir des cités d'alentour
 Où de Moloch était l'infâme cour.

Ils atteignent enfin la maison solitaire
Où demeurait Jacob ; son étape dernière
Avant que dans Hébron son corps soit transporté ;
 Et dans l'enceinte avec solennité
Se préparent à rendre à la terre la terre :
Alors pendant sept jours on entendit des pleurs,
 Et le Pays retentit de douleurs.

De la Tradition la vive souvenance
Narra pendant longtemps quelle fut l'importance
De cet immense deuil ;—où les Egyptiens
 Brillaient ainsi que les Assyriens ;
Des Princes le grand air et la magnificence,
La foule des pleureurs, la foule des coursiers
 Des chars, des gens, la foule des guerriers.

Les rites accomplis le deuil du Patriarche
Vers l'Orient toujours montant, reprit sa marche,

Jusqu'à ce qu'il gravit lentement le sommet
 Du dernier mont duquel on découvrait
 Les prochains murs d'Hébron, la voûte de son arche,
 D'Hébron où le cyprès se balance dans l'air,
 D'Hébron jadis à ce grand mort si cher !

Exilé loin des lieux où vécurent ses pères,
 A l'abri désormais des humaines misères,
 Là maintenant Jacob rêvant de vieux liens,
 Dans le seigneur repose avec les siens ;
 Il est venu de loin des plaines étrangères
 Pour dormir dans le fond de ce sombre caveau
 Où d'Esau déjà gît le tombeau.

Près de Lia ses fils ont déposé leur père,
 Bien loin de ses côtés Rachel qui lui fut chère,
 Là bas, vers Bethlehem dort du dernier sommeil.
 Oh ! si Lia par un soudain réveil
 Pouvait voir à ses pieds son Reuben en prière,
 Du haut de son repos sur ses fils à genoux
 Que son regard serait affable et doux !

Dors en paix, saint vieillard, car ta couche est bénie,
 La foi t'a fait passer en heureuse harmonie
 A travers un nouveau Jourdain,—au doux repos,
 Repos sans fin, pour prix de tes travaux :
 Ceux là peuvent dormir de la vie infinie
 Dont le dernier penser fut ce penser du cœur :
 " Je t'attendais,—vers toi je vais Seigneur ! "

De longs jours passeront avant que ton silence
 Machpelah ! soit troublé par la désespérance ;
 Sans en être empêchés s'étendront tes rameaux,
 Sous leur abri chanteront les oiseaux ;
 Lors, un aussi grand deuil dans sa magnificence
 Sombre, s'avancera vers tes caveaux sacrés
 Y déposer des restes adorés !

— — — — —

CAPERN (EDWARD).

LE VOYAGEUR ET L'IF.

" Au tronc rude et noueux, à la rugueuse écorce
 Arbre vénérable ! Dis-moi
 Sur ces tombeaux épars, oui, dis-moi qui te force
 Comme un moine à trôner en Roi ?

" Dis-moi quel fut l'émoi de l'âme douce et tendre
 Qui t'apporta faible arbrisseau,
 Près de ce petit tertre où doit être la cendre
 D'un ange du prochain hameau ?

" If ! dis, te tiens-tu là comme une sentinelle,
 Ou comme un triste *memento* ?
 De l'amour d'une mère en son jour jeune et belle,
 Ne serais-tu pas l'*ex-voto* ?

" Es-tu le souvenir de quelque pauvre fille
 Par son amant trahie un jour,
 Qui jeune t'apporta sa mortelle guenille,
 Pour avoir cru trop à l'amour ?

" Arbre patriarchal ! réponds à ma requête :
 Fus-tu placé dans ce terrain
 Pour nous symboliser l'affection honnête,
 Ou pleurer sur le genre humain ? "

Comme disais ces mots, un bruit sourd bien étrange
 Sembla surgir du tronc noueux,
 L'If agita sa feuille, et comme un soupir d'ange
 Sortit de son flanc caveux.

" Voyageur ! " gémit l'If, " je suis sur cette terre
 Pour veiller sur celui qui dort,
 J'enregistre les vœux de tout ce cimetière,
 Et je trône ici sur la mort.

" Que si tu veux savoir du passé les arcanes,
 Et quels en furent les acteurs,
 Et sonder ces secrets ignorés des profanes,
 Qui dorment dans des profondeurs :

" Ne va pas demander certe à la jeune fille,
Non plus qu'au jouvencel naïf,
Mais demande aux vieillards qui n'ont plus de famille
La vieille histoire du vieil If.

" En frôlant près de moi leurs habits des Dimanches
Pour aller au temple tout près,
Ils te diront qu'ils ont entendu sur mes branches,
Des fauvettes les virelais,

" Et ce, dès leur enfance. Ils te diront encore
Où dort, dans la paix du Seigneur,
La génération dont ils ont vu l'aurore
Se trémousser sous mon ampleur.

" Ils te diront encor, si fraîche est leur mémoire,
Quand furent plantés ces ormeaux
Par le vieux fossoyeur ; l'œuvre fut méritoire,
Ils ombragent bien ces tombeaux.

" Ils te diront encor de combien de batailles
Dans les jours de gloire on grava
Sur moi la date, à vif en creusent mes entrailles,
Et bien d'autres chroniques va !

" Le beau nom de Grenville ; et nombre de légendes
De corneilles et de hiboux,
De baroques lutins se battant dans les landes
Quand ils fêtent leurs guilledoux.

" Ils te diront peut-être aussi dans le silence
Quand de minuit sonne le glas,
Que près de moi le sol se soulève, et qu'on danse,
Que les os font leur branle-bas !

" Mais si veux t'informer auprès d'eux de mon âge,
' Oh ! ' te diront-ils, ' ce vieil If
Fut bien longtemps fameux pour son jeune feuillage,
Mais son âge . . . il est excessif ! '

" Approche Voyageur ! bien des éphémérides
Vois-tu se trouvent sur mon front,
La cervelle d'un noble elle est là sur mes rides
Près d'un vilain. Tout se confond !

Ces boutons de beauté dont la bonne Nature
M'embellit à chaque printemps,
Sont des brins de poussière argileuse, mais pure
Et raffinée avec le temps.

"Tous ces sons cavernaux qui te semblent étranges,
Des justes ce sont les Esprits,
Qui passés maintenant à l'heureux état d'anges
Se plaisent revoir leur logis.

"Approche Voyageur plus près, plus près encore,
Je suis ici dans ce saint lieu
Pour prêcher aux humains du couchant à l'aurore :
'Inclinez-vous tous devant Dieu !'

"Veiller sur ces dormeurs, c'est ici mon office ;
Sur les morts qui n'ont plus d'amis
Je pleure un *requiem* ; et pour cette milice
Je rêve un jour le Paradis !"

Soudain la voix de l'If s'éteignit comme une ombre,
Et s'éloigna le Voyageur,
Le ciel à l'horizon se formulait plus sombre,
Et rendait l'esprit plus rêveur,
Maintenant le voici de nouveau dans le monde,
Frôlant le gai, frôlant l'oisif ;
Mais forcé d'écouter souvent sotte faconde,
Le Voyageur pensait à l'If.

DENNIS (J.)

A UN ROSSIGNOL EN CAGE.

HÉLAS ! pauvre oiselet ! tu ne peux plus t'asseoir
Sur la branche nouvelle, et puis quand vient le soir
Charmer de tes accents ton amante, la Rose ;
Confiné dans ta cage, en ton humeur morose
En vain se fait pour toi le repos de la nuit,
En vain brille pour toi le flambeau de minuit ;
En vain le chant plaintif et tendre de la brise,
Semble évoquer ta voix—ta voix . . . musique exquise !

Hélas ! pauvre oiselet ! avec la liberté,
S'est envolé ton chant d'amour, de volupté !

Et moi, je fus pourtant un jour comme toi libre,
 Libre d'errer partout, et mon cœur encor vibre,
 A ce doux souvenir, car alors le chagrin,
 N'avait sur mon esprit posé sa lourde main ;
 Car alors jeune enfant, je dorais à ma guise,
 Un avenir plus doux que n'est ta voix exquise,
 Lorsque dans les forêts tu l'apprends aux échos,
 Parmi les arbres verts et leurs épais rameaux !

Doux oiseau, adieu ! Je ne puis plus t'entendre,
 Mais je garde de toi je ne sais quoi de tendre,
 Qui me touche et m'émeut, et de l'oreille au cœur,
 Me va doucement, et nourrit ma douleur ;
 Car frères par le cœur, et compagnons de chaîne,
 Tous les deux nous souffrons du sort qui nous enchaîne !

DESCHAMPS (EMILE).

(Poète Français.) (1)

CE QU'ON N'OUBLIE PAS.

“GRAND capitaine, eh ! bien ? te voilà vieux et seul,
 Car le vide se fait à l'entour des vieillesses ;
 Mais ton esprit, peuplé de tes jeunes prouesses,
 De drapeaux en drapeaux se distrait du linceul.
 L'espérance aux vieillards sourit . . dans leur mémoire ! . .
 Recommence avec nous ton cercle de combats,
 D'escadrons terrassés, de ramparts mis à bas ;
 Evoque les plus beaux de tes beaux jours de gloire.”

—“Je ne m'en souviens pas ; je me souviens d'un jour
 Où j'étais, pauvre enfant, dans mon lit, tout malade ;
 Ma grande sœur me vint chanter une ballade
 Si douce, que le mal s'adoucit à son tour.”

—“Grand politique, eh ! bien ? destitué par l'âge,
 Te voilà morne et sombre à ton foyer glacé ;
 Mais, des bords du cercueil contemplant le passé,
 Du poids de ton néant son fracas te soulage.
 Redis-nous ces congrès où, réglant tous les droits,
 Des antiques Etats tu changeais la fortune,

(1) Voir au commencement du volume les vers intitulés :

A mon ami Emile Deschamps.

Et ces luttes d'orage où, roi de la tribune,
Tu parlais de plus haut que tous les autres roia."

—" Je ne m'en souviens pas ; non, mais je me rappelle
Que je fus au collège, à douze ans, couronné ;
On appelait mon père un père fortuné,
Et ma mère pria longtemps dans la chapelle."

—" Mon grand poète, eh ! bien ? voilà que tes cheveux
Rares et blanchissants, pendent sur ton épaule,
Comme sur le roc nu le feuillage du saule,
Mais ton œil d'aigle encor nous lance tous ses feux.
C'est que les souvenirs sont le brasier dans l'âtre,
Qui, plus ardent, pétille au souffle des hivers ;
Comptons tous les lauriers moissonnés par tes vers,
Comptons tous les bravos de ton peuple idolâtre."

—" Je ne m'en souviens pas ; je me souviens qu'un soir,
Elle me regarda, vaguement inquiète . . .
Un ange, une déesse, un rêve de poète ! . .
Et je l'aimai ! . . Jamais nous ne pouvions nous voir !"

Ainsi, de tous les biens qui font le sort prospère,
Que nous reste-t-il au départ ?
La chanson d'une sœur, le sourire d'un père,
Le rapide aveu d'un regard.

THAT WHICH WE NEVER CAN FORGET.

From the French of Emile Deschamps.

TRANSLATED BY MADAME DE CHATELAIN.

" GREAT Captain, say ! tho' lonely now and old—
For loneliness of age is oft the doom !—
Does not your prowess past, by Fame enroll'd,
With victory's banners hide the yawning tomb ?
Hope still may gild the day-dreams of the hoary—
Come, fight your battles for us once again,
Tell us of ramparts taken—squadrons slain,
And call up all your scenes of youthful glory."

" They're all forgotten—but I mind me still
How in my boyhood's days, when I lay ill,
My sister came and sang a melody
Which seemed to chase all sickness far from me."

"Great Statesman, say! altho' now shelved by age,
 Yet on the pride of place when you reflect,
 Such stirring theme the pangs must sure assuage
 Of present solitude and e'en neglect.
 Rehearse each congress where 'midst fierce debating,
 You held the fate of empires in your hand—
 And by a word that flew from land to land,
 You were the king, to heads encrown'd dictating."

"They've vanished!—tho' I mind me to this day
 How once at school the prize I bore away.
 All said my sire was happy in his boy,
 And my dear mother shed sweet tears of joy!"

"Great Poet! now thy locks of snowy hair,—
 As well beseems the bard who sweeps the lyre—
 Like willow-leaves are quiv'ring in the air,
 Tho' still thine eagle eye is full of fire—
 Say, is not memory a brand that slumbers
 Till fanned to flames beneath a wintry sun?
 Come, let's count up the laurels thou hast won,
 And all the bravos heaped upon thy numbers!"

"They're all forgotten—but I mind me still
 How once a glance from *her* my heart would thrill!
 An angel she—a poet's dream of bliss!
 Tho' we might never speak—and never kiss!"

And thus of all the gifts which man beguile,
 Oh! what remains when death draws nigh?
 A sister's lullaby—a father's smile—
 The tale of love breathed by a sigh!

(From the Parthenon, 31st January, 1863.)

DRURY (MRS. ANNA H.)

RAMAH.

ON me dit, c'est un fait, que ne devrais pleurer
 Une perte depuis si longtemps éprouvée;
 Que les bienfaits de Dieu s'en viennent réparer
 Les dons qu'il nous retire après leur arrivée:
 Je ne saurais nier qu'il n'en soit pas ainsi,
 Et murmurer, le crains, risque d'être une offense.

Mais depuis si longtemps déjà j'ai le souci
Sans de la perte avoir la moindre équivalence !

Je reporte mes yeux sur mon joyeux garçon,
Et mon âme s'émeut, s'échauffe à son sourire ;
Mais cette place vide à donner le frisson
Elle reste toujours là comme un point de mire :
Je vois ce cher garçon, et mon cœur est touché,
Arpenter en courant et gazon et bruyère,
Mais ce petit peton qui n'a jamais marché,
Quand s'effacera-t-il de ma pensée amère ?

Le sort de chaque chose est de changer un jour,
La fleur et la beauté, la jeunesse et la grâce,
L'amour au bout d'un temps jà n'est plus de l'amour,
Et le cœur chaud d'abord, se refroidit, trépasse :
Le vieux feu du foyer éteint ses rayons d'or,
Les amis les plus chers un jour manquent de sève,
Mais dans mon souvenir n'a pu changer encor
Le visage si frais qui vient hanter mon rêve.

Il ne sourit jamais, et jamais ne dit mot,
Son œil calme s'arrête en plein sur mon visage,
Et flottent doucement autour du cher petiot
Boucles de cheveux blonds, son gentil appanage ;
Son tranquille regard n'a jamais les émois
De l'agitation, non plus de la souffrance,
Et cependant combien ai-je entendu de fois
Résonner de nouveau son cri de doléance.

Sur le monde endormi quand la nuit vient trôner,
Et qu'on n'entend partout que le bruit du silence,
Je sens ses petits doigts aux miens se cramponner,
Et puis son petit pied vers le mien qui s'avance :
Lors du souffle si bas du cher enfant qui dort
J'écoute en palpitant la plaintive élégie . . .
O vivant souvenir plus puissant que la mort,
Plus long à supporter . . . Que grande est ta magie !



DUFFERIN (LADY).

L'ADIEU DE TÉRENCE.

AINSI donc, Catheline, ainsi vous me laissez
Tout seul ici, vis-à-vis de moi-même,
Mais vos regrets, le sens, ils en disent assez,
Oh ! vous serez fidèle à qui vous aime.
L'Angleterre est, dit-on, une belle cité,
Pleine de gars fameux pour l'élégance,
Mais vous n'oublierez pas, de votre volonté,
La vieille Irlande, et le pauvre TERENCE.

Ces Anglais vous diront, ils sont tous enjôleurs,
(Vous les croirez peut-être, hélas, sincères !)
Que vous êtes charmante, et bien d'autres douceurs—
Défiez-vous de ces propos vulgaires.

Catheline, ma mie, en eux, oh ! n'ayez foi,
Mais dites leur : "J'ai là bas en Irlande
Un bon cœur qui se brise, et qui n'aime que moi,
Mes beaux messieurs, merci de votre offrande !"

Ne puis vous empêcher de partir ? c'est cruel !
Par Saint Patrick ! c'est bien ce dont j'enrage !
Car ne puis calculer, Catheline, mon ciel !
Quand reverrai votre si doux visage !
Et quand vous reviendrez, c'est encor désastreux,
Vous parlerez Anglais, vous, Catheline !
Tandis que moi, serai toujours à peu près gueux,
Et n'aurai pas refait mon origine.

Eh bien ! à quoi sert-il d'à de se tant presser ?
De bousculer mon cœur jusqu'au délire ?
Le chagrin m'abrutit, si que ne puis penser
Au moindre mot de ce que voulais dire.
Allons ! attendez donc, puis-je parler ainsi ?
Oh ! Catheline ! un bonheur sans mélange,
Voilà mes vœux pour vous : à moi seul le souci ! . . .
Que le bon Dieu veille sur toi, cher ange !



FLETCHER (J. W.)

A LA CENDRE LA CENDRE, À LA TERRE LA TERRE,
À LA POUSSIÈRE LA POUSSIÈRE.

A la cendre la cendre, à la terre la terre,
A la poussière la poussière !
Dernier et triste adieu du vivant au cercueil,
Adieu morne et glaçant, tout imprégné de deuil,
S'infiltrant monotone
Sous les parois du temple, ainsi qu'un vent d'automne.

A la cendre la cendre, à la terre la terre,
A la poussière, la poussière !
Approchez et voyez au lieu du long repos
De l'homme les débris à tout jamais enclos,
Et faites-leur l'aumône
De ce doux souvenir qui dans le cœur rayonne.

Le soleil de l'été, la brise printannière
Sur ce petit morceau de terre
Passeront sans laisser traces de leur parcours,
Les étoiles des nuits succéderont aux jours
Pour le veiller, et l'herbe
Périra sur ce tertre, ou grandira superbe.

Mais l'homme il a passé comme un souffle éphémère,
Seul il ne revient pas sur terre ;
L'inexorable mort sait garder son dépôt,
Et sur l'humanité prélever son impôt ;
Son infime poussière

A la cendre se mêle, et se mêle à la terre.

A la cendre la cendre, à la terre la terre,
A la poussière la poussière !
Oh ! c'est triste à penser que tout ce qu'ici fut,
De la mort doit un jour acquitter le tribut ;
Où la plus belle chose,
Le duvet de l'espoir, le bouton de la rose,
Le vassal opprimé,—le roi porte-couronne,
L'été, le printemps et l'automne,

De son grain de poussière
Que le soleil mûrit, que la mort met en terre.

Ne recule jamais devant sombres pensées

Les heures sont bien dépensées

A se nourrir l'esprit que l'homme doit périr ;

Car il meurt pour revivre, et s'éteint pour surgir

Plus noble et plus vivace

Devers les régions au-delà de l'espace.

Quoique le grain semé fut mondaine semence,

Corruptible dans son essence,

Les heureux rachetés, immortels, glorieux,

Avec Dieu seul là haut régneront dans les cieux,

Ainsi que des étoiles

Dans un beau ciel d'azur à l'œil s'offrant sans voiles.

Du juste le sentier c'est la noble lumière

Qui sur sa trace tout éclaire,

La mort l'unit enfin à ce monde nouveau

Dans lequel à ses yeux tout se révèle beau,

Où dans toute leur gloire

Les astres sont brillants comme dans la nuit noire.

Du juste le sentier ressemble à la comète

Près du soleil qui pirouette ,

De son orbe allongé chaque évolution

Amène plus encor sa révolution,

Tant qu'enfin en spirale

Elle se perd aux feux de la sphère centrale.

A la cendre la cendre, à la terre la terre,

A la poussière la poussière !

Dans ces mornes accents où pleure la douleur

L'homme trouve un émoi qui va droit à son cœur ;

La tombe ouvre sa bouche

Et l'homme de sa voix s'émeut et s'effarouche ;

De noires visions s'emparent de son être

A l'aspect de ce grand peut-être !

Puis cette fosse ouverte, et ce gouffre béant,

Cette terre jetée autour de ce néant,

Tout vient lui dire en somme

Le pouvoir de la mort, l'inanité de l'homme !

A la cendre la cendre, à la terre la terre,
 A la poussière la poussière !
 Cet adieu déchirant, de la mort cri moqueur
 Semble le dernier cri d'un imprudent nageur
 Qui s'enfonce et qui sombre,
 Et dont les flots épais ont bientôt couvert l'ombre.
 Le chrétien d'un ami déplore ainsi la perte,
 Et devant sa tombe entr'ouverte
 Triste, laisse échapper le trop plein de ses pleurs ;
 Mais planant sur la tombe objet de ses douleurs,
 La foi lui montre un ange
 Ayant quitté du ciel la céleste phalange :
 " Pourquoi pleurer ainsi ? . . pour de vaines alarmes !
 Pourquoi," dit-il, " verser ces larmes,
 Et fixer vos regards si constamment en bas
 Pour y chercher l'écrin qui ne s'y trouve pas ?
 Car la fleur immortelle
 Ne le savez-vous pas sur la tige mortelle
 " N'a pas durable sort ? Sur la terrestre tige
 Dieu permet que par un prodige
 Et fleurisse la fleur, et s'avance le fruit
 Jusqu'à maturité ; la main qui tout conduit
 Alors détruit la tige,
 Et tombe le fardeau ; mais non pour mourir, dis-je,
 " Comme une bulle d'air de couleur irisée
 Tout d'abord goutte de rosée
 Près d'un lac bien profond ayant eu son séjour
 Longtemps, le quitte enfin pour s'élancer au jour,
 Ainsi s'élance l'âme . . .
 En quittant son linceul s'en échappe la flamme ;
 " Sur des nuages d'or un instant balancée,
 Et dans sa forme condensée,
 Elle monte au Très Haut toute ceinte de feu,
 Et va très humblement s'incliner devant Dieu ;
 Puis dans son sein repose
 Heureuse de la mort qui la métamorphose ! "

Ne pleurez pas la mort ; la tombe a dans sa voie
 Le germe inédit de la joie ;

Le dur silex qui cache étincelle de feu,
Tous les espoirs déçus qui nous mènent à Dieu,
Et l'humaine misère
Qui va s'éteindre enfin au sein de Dieu le père !

HEDDERWICK (JAMES).

L'ATTENTE DU VAISSEAU.

SUR les cailloux tantôt il errait, et tantôt
Flânait sur la jetée, ou bien tantôt encore
Sur le cap le plus proche, il grimpait, et bientôt
Fouillait dans l'horizon du couchant à l'aurore,
Par le temps nébuleux comme par le temps clair,
Epiant la nature, analysant la mer,
Dévorant tout de l'œil, demandant à l'espace
Le vaisseau désiré dont il cherchait la trace.

Sitôt que naissait l'aube aux ailes d'Alcyon,
Planant sur la nature immobile et muette,
A travers l'océan pointait sa vision,
Son œil avait le dard perçant d'une mouette ;
Cependant que bercés par le flux mollement
Les bateaux des pêcheurs dormaient profondément,
Que sommeillaient aussi les maisons, les montagnes,
Que le silence oisieux régnait sur les campagnes.

Au milieu du babil des hommes, des gamins,
Du rire s'échappant de la lèvre des femmes,
Quand les travaux du jour du bruit de leurs engins
Ajoutait la musique au bruit strident des lames,
Son âme chevauchant sur l'horizon lointain
Là bas ! là bas ! là bas ! se frayait un chemin,
Des vaisseaux arrivant énumérant la troupe,
Et pour les visiter allant de poupe en poupe.

Parmi le gris du soir il plongeait le regard
Sur le ciel obscurci quand pointillait l'étoile, ●
Eclaircissant parfois le limpide brouillard
Qui jetait sur la mer un mystérieux voile ;
Car l'étoile pour lui c'était l'ange de Dieu
De sa douce lueur éclairant le ciel bleu ;

A l'œil grand et rougeâtre il bénissait le phare
Car c'était un ami qui de loin criait : 'Gare !'

Les vagues à ses pieds venaient lui murmurer
Des espoirs inconnus, de vives allégresses,
Et puis se reculaient pour le désénivrer
Par un nouveau délai de leurs riches promesses :
Les vents consolateurs avaient pour lui des voix
Lui disant les bonheurs des bons temps d'autrefois,
Et puis changeant de ton, modifiant leur gamme,
Dans leur fureur portaient le trouble dans son âme.

Un jour un prétendu sage déraisonnait
Du retard du vaisseau soi-disant sur la cause ;
"C'est drôle," disait-il, "moi j'ai guigné l'effet
Dès le commencement ; moi j'ai prédit la chose !"
Mais un de ces lurons de voyages nombreux
Revenu sauf, disait : " Dans un cas si douteux,
Lorsque depuis longtemps on attend un navire
Il faut être ma foi préparé pour le pire !"

Un garde-côte, un vieux, à l'œil vif et perçant,
Le télescope en main, ayant nombre de rides,
D'une voix pluvieuse, et d'un humide accent
Du vilain mois de mars vous rappelant les ides,
Secoua lentement son front plein de soucis,
Pour que chacun put voir sur ses traits obscurcis
Qu'il savait, tant énorme elle était sa science,
Qu'il n'était nulle porte ouverte à l'espérance.

Lors l'inconnu pensa tout en se détournant
Lentement, lentement, tout d'abord à sa femme,
Puis à ses cinq enfants, et son front s'inclinant
Il laissa ses pensers s'absorber dans son âme :
Cependant de son cœur se nourrissant, l'espoir
Pendant des mois entiers en beau lui fit tout voir,
Du ciel interprétant pour lui chaque présage,
Alors que solitaire il errait sur la plage.

" Regardez donc un peu—quel est ce malheureux ? "
Dit un de ces oisifs promenant sur la côte
Leur ennui maladif, leur ennui d'être heureux :
" En sa vie on dirait que quelqu'un lui fait faute ? "

Soudain de lui répondre un brave villageois :
 "Sa femme et cinq enfants, tous les six à la fois,
 Ont tous été perdus dans un récent naufrage,
 Lui croit qu'ils reviendront demain—et prend courage."

C'était un homme dà ! frais et plein de santé
 Alors que surgissait le printemps de l'année,
 Oh ! c'était un fier homme aussi durant l'été,
 Et de l'automne encore avant la bruinée :
 Mais depuis que l'hiver a de son blanc manteau
 Recouvert à la fois et l'arbre et l'arbrisseau,
 Lui s'assied sur la plage et dit en son délire :
 "Je l'attends ! . . et pourtant il ne vient le navire !"

Un bien triste matin—oh ! le plus noir de tous,
 Blanchi, mais seulement par l'écume des vagues,
 De la mer en fureur quand hurlait le courroux,
 Et qu'aux échos les vents jetaient leurs rumeurs vagues,
 Il ne vint pas à l'aube, il ne vint pas le soir,
 La lune en se levant ne put l'apercevoir . . .
 Et sur le lendemain quand se leva l'aurore,
 On ne le revit plus—chacun le pleure encore !

HOLT (DAVID).

SONNET

Sur le tombeau de Wordsworth au cimetière de Grasmere.
 Oh ! bien mieux qu'un tombeau splendidement sculpté,
 Oh ! bien plus convenable en sa basse structure
 Qu'un monument de marbre assis sous la voussure
 De l'aile d'une église, et par l'art enfanté,
 Est cet humble tombeau dont la simplicité
 Se revêt du brillant que donne la nature,
 Disant quel est celui qui dort sous sa verdure
 Dans ce champ de la mort sous l'œil de Dieu resté.
 Oh ! dans ce doux vallon gardé par ces montagnes,
 Qui furent si souvent ta joie et tes compagnes,
 Il est bien ton tombeau sublime ménestrel !
 Il est bien que tu sois bercé du frais murmure
 Du ruisseau qui mutin près de toi s'aventure ;
 Il est bien que ta cendre ait pour temple . . . le ciel !

A l'œil
Car c'est

Les
Des
Et
J

MITT (MARY).

ANTS DES MONTAGNES.

des monts, vous heureux habitants !
compagnons de l'oiseau, de l'abeille,
à longs traits, sans crainte des méchants—
libre, une joie à nulle autre pareille.
Allez, allez, vous pouvez avancer ;
point de foule pour vous, pour vous point de barrière,
broute le troupeau, là vous pouvez passer,
vous pouvez tous les jours vous griser de lumière.

L'air vif, les fleurs, les rayons du soleil,
Et les vieux arbres verts au solennel ombrage,
Et les heures du soir évoquant le sommeil,
Et les sombres vallons, et le gentil bocage ;

Les pics aigus, se perdant dans les cieux,
Près desquels nuit et jour s'arrête le tonnerre,
Et du ruisseau qui fuit les transports amoureux,
Chantant un lai d'amour aux nymphes de la terre,

Sont vos plaisirs ! Ah ! livrez donc vos cœurs
A leur douce magie, à leur douce puissance,
Car Dieu parle à la terre au moyen de ses fleurs,
Et dans chaque printemps il a mis l'espérance.

La douce voix de ses ruisseaux nombreux
Trouve tranquillement le chemin de votre âme,
Et ses pics éternels, ses rochers caverneux,
D'un magique clavier sont la puissante gamme.

Vous reposez par terre, entrelaçant
Des couronnes de fleurs, et chantant pleins de verve,
Et voilà que, ne sais quel esprit bienfaisant
Vous fait de nobles cœurs que jamais rien n'énervé,

D'où vient de là que les monts sourcilleux
Asile de l'orage, asile des tempêtes,
Ont les plus nobles fils. Vous eûtes pour ayeux
Petits ! de bien grands cœurs et de bien fortes têtes !

Dans vos déserts, empreints de majesté,
Le poète rêveur étudie, et s'inspire ;
A votre aspect tantôt des chants de liberté,
Tantôt des lais d'amour, font résonner sa lyre.

Joyeux enfants et des lacs et des monts,
Allez donc ! . . Car le ciel aussi bien que la terre—
Enfants !—ils sont à vous ! . . relevez donc vos fronts !
La joie est sur vos pas—la joie et la lumière !



JAMIESON (REV. DAVID T.)

SOUVENIRS DE JEUNESSE.

ENFANT de la source argentine,
Qui de la montagne voisine
Sort de ton berceau de roseaux
T'augmentant de petits ruisseaux,
Jusqu'à ce que toi-même en ta course légère
Te prélasses Beauté sur la nature entière.

* * * * *

Quand Flore en ses charmants cheveux
Commence à placer pour couronne
La primevère que lui donne
Le plus chaud de ses amoureux —
Le Printemps—qu'attendaient ses vœux ;
Cette fleur délicate et belle,
Que chez nous nulle damoiselle
Ne voulant la faire mourir,
N'irait de sa tige cueillir ;
Sachant bien que sous la rosée,
Cette fleur à l'allure aisée,
Malgré son air pimpant et beau,
S'affaîsserait dans le tombeau.
O douce fleur ! ta flétrissure
Est l'emblème de notre sort,
Mais sans péché, tu restes pure,
Et comme nous c'est chose sûre,
Tu n'as pas mérité la mort.

D D 2

Ou quand Flore en grande toilette,
 Sur son front cendré porte aigrette
 De beaux épis, de belles fleurs
 De tous rangs, de toutes splendeurs,
 Quelle est belle ! quelle déesse !
 Eut-on dit, jadis dans la Grèce ?
 Mais pour nous qui croyons en Dieu,
 Nous avons dit à Flore adieu :
 C'est Dieu que notre cœur adore,
 Et non plus la brillante Flore ;
 C'est lui qui nous donne les fleurs,
 Et qui donne aux fleurs leurs odeurs
 Pour récréer nos yeux sans cesse,
 Calmer aussi notre tristesse,
 Et raviver l'esprit glacé
 Par les souvenirs du passé.

JEWITT (LLEWELLYNN).

SUR UN VIEUX CASTEL EN RUINES.

TEL tu fus autrefois, tel je te vois encor
 O vieux castel maintenant en ruines ;—
 Je vois tes yeux ouverts sous de lourdes courtines,
 Et ton âtre au feu vif jetant des flammes d'or.
 Je vois tes vieux tenants belles Dames, Seigneurs,
 En beaux atours de brocart et de soie,
 Promener tout le jour la lumière et la joie
 Sous tes nobles arceaux,—ou bien errer rêveurs.
 J'entends leur rire encor, je les vois dans leurs jeux
 Très gravement tantôt se mettre en danse,
 Tantôt soulever l'arc ou jouer de la lance,
 Tout en buvant rasade à la gloire des preux !
 Je les vois te quitter pour voler aux combats,
 Tous ces vaillants—la fanfare au loin perce . . .
 C'en est fait ! les chevaux ont passé sous la herse,
 Et morne est le castel, éteints sont ses ébats.
 En reportant soudain mes regards vers le seuil,
 Je vois hélas ! jeune fille aux doux charmes,

Qui moult soupire, et dont les yeux sont pleins de larmes,
Tristement, tristement elle gémit son deuil.

Vieux castel ébréché ! maintenant je te vois
Sans nulle joie, et couché dans ta bière,
Le lierre qui t'enlace est ton dernier suaire . . .
Où sont les bruits joyeux t'entourant autrefois ?

Ils sont éteints, ainsi que tous ces nobles cœurs,
Au temps jadis, qui battaient de liesse !
Retiens-moi près de toi Ruine en ta tristesse,
Car tous deux nous plions sous le poids des malheurs.

Comme le tien mon cœur fut plein de vie un jour,
Dans mes regards on put lire la joie ;
Ils sont passés ces jours filés d'or et de soie . . .
Comme toi je m'égrène et m'éclipse à mon tour !

Sur toi j'entends gémir piteusement les vents,
Triste, hâler le hibou solitaire,
Et la chauve-souris en effrayant ton lierre,
Par ses cris réveiller d'autrefois les vivants.

Comme toi, vieux castel, gémit mon pauvre cœur,
Moi, mon hibou, vois-tu, c'est la mémoire !
Ruine émietlée, ombre de mon histoire . . .
Je suis deshérité plus que toi de grandeur !



KINGSLEY (REV. CHARLES).

LES TROIS PÊCHEURS.

VERS l'occident s'en allaient trois pêcheurs,
Vers l'occident quand le soleil s'incline,
Tous trois pensaient aux amours de leurs cœurs,
Et les enfants de loin leur faisaient mine ;
A l'homme le travail, à la femme les pleurs,
Car le gain n'est pas gros, nombreux sont les mangeurs,
Quoique du port la barre et frémissse et gémissse.

Pendant qu'au loin le soleil se couchait,
Au phare étaient trois femmes, dont l'office
Était tenir le fanal—toujours prêt ;
D'un ouragan toutes virent l'indice

Mais l'homme a le travail, et la femme les pleurs,
 Bien que creusent les vents des flots les profondeurs,
 Et que du port la barre et frémissse et gémissse.

Le lendemain sur ce sable lavé
 Trois corps gisaient quand s'en fut la marée,
 Trois pauvres cœurs gémissaient un ave
 Pour leurs maris victimes de Borée.
 Car l'homme a le travail, la femme le soupir ;
 Plutôt tout est fini, plutôt on va dormir,
 Nargue du port la barre et sa plainte acérée !

LOVER (SAMUEL).

LA NEIGE.

Un bon vieillard dit tristement :
 " Mais où donc est la neige
 Qui l'an dernier tomba si gravement ?
 Où donc est cette neige ? "
 Aussi vaine serait la tâche, je le crois,
 De nos plaisirs souvent demander " les Pourquoi " !
 Que demander nouvelles de la neige !

L'Espérance un enfant du ciel
 Aussi bien que la neige,
 Touchant le sol perd tout à coup son miel
 Aussi bien que la neige ;
 Pendant qu'elle miroite encor dans le rayon
 Soudain elle se fond comme une vision,
 Comme un fantôme—un mirage de neige !

C'est chose froide et c'est trompeur,
 Que Madame la neige ;
 Bien que, colombe, elle ait de la blancheur
 La virginale neige !
 Mais ce n'est que de l'eau,—mais ce n'est que glaçon,
 Et nos espoirs en pleurs tombent à l'unisson
 Tout aussi bien, c'est certain, que la neige !

V (A.)

À FARINE.

le bon vieux moulin !
 dans un songe,
 mont d'un beau soleil de juin
 éclat qui se prolonge.

es aigus descend en murmurant
 glou, glou glou comme un éclat de rire,
 on, mon ami, ce n'est petit courant
 Que le vieux moulin fait bruïre.

rsque tourne sa roue à ce bruit : tac, tic, tac,
 Le meunier tout joyeux chante ses amourettes,
 A voir la blanche écume on dirait un beau lac
 Montrant l'argent de ses facettes.

La bruyère des monts croît sur le vieux moulin,
 Sur son dos en jouant saute à pieds joints le lierre,
 L'hirondelle au printemps glisse son nid enfin
 Sous sa toiture hospitalière.

Gare au chien du moulin, le fidèle César
 Sent son bohémien d'une lieue à la ronde ;
 Mais doux comme un mouton, il vous léchera, car
 C'est un bon chien qui sait son monde.

Sur le bon vieux moulin il fut plus d'un cancan,
 Mais il est maintenant une honnête demeure,
 Autrefois on disait que le feu d'un volcan
 Y fumait, et presque à toute heure ;

A des noces d'un sou, jadis, au temps jadis,
 Ou bien quand d'un marmot on faisait le baptême,
 On buvait à cœur joie, et souvent baisers pris
 Étaient rendus, et le soir même,

On buvait tant alors, que le moulin valsait !
 De tous les instruments je connais la musique,
 Mais du bon vieux moulin, le chant bien mieux me plaît,
 Son tic tac à tous fait la nique.

Succès au vieux moulin ! puisse-t-il moudre encor
 Longtemps pour nos moutards sa farine nouvelle ;
 Béni soit le meunier dont la main au cœur d'or
 De la veuve emplit l'escarcelle !

MANNERS (LORD JOHN), M.P.

VALLOMBREUSE.

TROUBLE est l'œil qui ne voit jamais
 Un esprit dans les bois épais ;
 Insensible et dure est l'oreille
 Que l'eau ni le vent n'émerveille.
 Oh ! que telle oreille ou tels yeux
 Ne gravissent pas la colline
 Sanctuaire d'un merveilleux
 De la plus antique origine.
 Pour moi je l'avoue, une croix
 Sous l'ombre d'un pin gigantesque,
 De mon cœur éveille la voix ;
 Ne puis trouver rien de grotesque
 A ces faits presque surhumains
 D'hommes vivant loin des mondains,
 Dans le jeûne et dans la prière,
 Au milieu d'un bois solitaire.
 La grotte où ces saints ont dormi,
 Le rocher témoin de leurs veilles,
 Cela n'ément pas à demi
 Mon cœur, mes yeux et mes oreilles.
 Ris, ô Philosophe orgueilleux
 Qui prends ta raison pour boussole
 De la piété qui console . . .
 Mais laisse moi fixer mes yeux
 Sur la colline heureuse
 Des saints vallons de Vallombreuse.

Pelouses d'un vert opulent,
 De charmantes fleurs émaillées,
 Des oiseaux toujours roucoulant
 Sous les plus paisibles feuillées,

Tandis qu'en haut de noirs sapins
 Semblent veiller sur ces ravins,
 Tandis qu'en bas d'humbles chaumines
 S'ornent de grappes purpurines ;
 Des chapelles sur un vieux pic,
 Des grottes riches de légendes,
 Et des croix pieuses offrandes,
 Tout est le divin pronostic
 Que les vallons de Vallombreuse
 De leur ombre silencieuse
 Revêtent la religion
 De teintes de componction.
 Ici la douce paix de l'âme
 Sur chaque face se proclame,
 Dans ces lieux exempts de soucis,
 Dans ce délicieux parvis,
 Des êtres dégagés du monde
 Pour tous invoquant l'Eternel,
 Font descendre du haut du ciel
 De par leur piété profonde,
 Sur nous Peuples, Nobles et Rois,
 Et comme une manne de choix,
 La prière onctueuse
 Des saints vallons de Vallombreuse !



MANT (W. B.) ARCHDEACON OF DOWN.

HIER.

IL est parti. Vaine est la souvenance
 De moments éclipsés ;
 Ce bel hier est moins qu'une espérance,
 Ses parfums sont passés.
 Les maux d'hier notre fraîche mémoire
 Les thésaurise—et bien ! . .
 Pour demain seul sont nos rêves de gloire . . .
 Pour le jour présent . . . rien !
 Vaine espérance ! . . au loin se fond, se range
 Ce lendemain si cher :
 Vaine mémoire ! . . aucun regret ne change
 Un seul des maux d'hier.

Quelques moments et de peine et de joie
Doivent encor passer, c'est sûr,
Et nos demain, nos hier, et leur soie
Se fondront tous en un or pur !

MASSEY (GERALD).

AUJOURD'HUI ET DEMAIN.

De sublimes espoirs flamboyant comme étoiles
Se couchent dans le ciel où luit la liberté !
Et de sincères cœurs sous leurs suprêmes voiles
S'éclipsent au moment de leur utilité !
Cependant n'allons pas perdant toute énergie,
Nous laisser aller au chagrin ;
Aujourd'hui notre vie est toute à l'élégie,
Peut-être rirons-nous demain.

Tous nos oiseaux chanteurs, dorment dans le silence,
Nulle fleur maintenant ne se montre au soleil !
Sous la branche gelée et pourtant l'existence
Et se meut et s'agite avide de réveil,
Et de la liberté croît toujours la marée !

A quoi bon sécher de chagrin ?
Notre barque aujourd'hui victime de Borée,
Sera peut-être à flot demain.

A travers le brouillard et la nuit des années,
Le cri du peuple monte, il monte jusqu'au ciel ;
La terre boit le sang, les pleurs de nos journées,
Mais notre humble endurance aura son arc-en-ciel !
Le grand nombre un matin par son omnipotence
Broiera le petit dans sa main ;
Aujourd'hui c'est l'enfer et sa prépondérance,
Mais le Christ surgira demain.

Bien que sur le passé s'accroupisse notre âme,
Notre œil brille au penser d'un riant avenir !
Ce penser aux cieux même il va puiser sa flamme
Voilà ce qu'en nos cœurs il nous fait définir :
Sol de la liberté sur toi roule le monde,
Il devient mûr sur ton chemin :

Aujourd'hui nous portons notre croix, on nous fronde,
Peut-être aurons sceptre demain.

O Jeunesse ! aspirez avec notre énergie
Vers ce monde meilleur, objet de nos soupirs !
Car ne l'oubliez pas, c'est notre nostalgie
Qui vient ouvrir la porte à nos nombreux désirs !
Et bien que notre élan soit amoindri par l'âge,
Que soyons brisés en chemin,
Aujourd'hui nous semons le grain d'or dans l'orage,
Et la moisson viendra demain.

A l'instar des héros construire notre vie,
Etre comme le glaive inhérent au fourreau,
Tout prêts à dégainer, si Dieu nous y convie,
Chevaliers du travail voilà notre drapeau !
Et travail, et triomphe ont tous deux même père,
La joie a manteau de chagrin ;
Aujourd'hui le martyr est la cause première
De la victoire de demain !



MILNES (MONCKTON), M.P.

LA RENOMMÉE DU COIN DU FEU.

Pourquoi la tombe a-t-elle un si morne silence ?
Pourquoi si morne est-il donc le tombeau ?
Et d'où vient ce secret de la méconnaissance
De ceux sur qui la mort a baissé le rideau ?
Pourquoi leurs noms sont-ils sur nos lèvres si rares,
Et pourquoi les dire à mi-voix,
Comme si ces doux noms étaient pour nos Dieux Lares
Entachés d'infamie et de honte à la fois ?
Oh ! si la mort était une désespérance,
Le lourd sommeil d'une nuit sans réveil,
A nos cœurs si la foi n'eut donné l'espérance
De se revoir un jour sous un nouveau soleil,—
Il nous faudrait pleurer sur cette longue absence
D'être si dignes de regrets !
Il nous faudrait gémir sur cette souvenance
Des jours passés près d'eux et perdus à jamais !

Non la mort ne saurait le bannir de notre âme
 Le tendre amour en deux êtres complet,
 Si quand l'un d'eux mourut, sa douce et pure flamme
 En cette vie à deux, également brûlait,
 Ce n'est point aux vivants que s'adresse le blâme,
 Je dois en faire ici l'aveu,
 L'homme n'estime pas assez, je le proclame,
 Le bon renom qu'on peut gagner au coin du feu.

Oh ! qu'il y en a peu qui, devenant poussière,
 Ne laissent las ! quelque cause après eux
 Pour bénir le tombeau qui baisse sa barrière
 Avec tant de bonté sur leurs jours ténébreux !
 Oh ! qu'il y en a peu qui quittent cette terre,
 En laissant d'eux émoi si doux,
 Que toujours nous arrive au cœur cette prière :
 " Dieu ! pourquoi ne sont-ils plus encore avec nous ! "

Oh ! qu'il y en a peu, dans le lointain des âges,
 Alors qu'autour de l'arbre de Noël
 Joyeux convives font assaut de badinages
 Au milieu des chansons, du vin, de l'hydromel,
 Dont vibre en tous les cœurs si bien la souvenance
 Qu'une voix parle d'eux ainsi :
 " Nos amis d'autrefois, nos chers amis d'enfance,
 Pour fêter ce grand jour, que ne sont-ils ici ? "

Oh ! qu'il y en a peu qui lorsque la tristesse
 Ou que le doute envahit notre cœur,
 Que la froide raison et chancelle et s'affaïsse,
 Et que la volonté n'est plus rien que douleur,
 Dont on puisse évoquer au besoin la sagesse
 Pour guider nos pas incertains,
 Dans le sentier du bien, qu'eux ils suivaient sans cesse,
 Alors que de ce monde ils étaient citoyens !

Oh ! oui dans ces moments d'un imposant silence
 Où notre cœur veut sonder le pourquoi
 Des mystères profonds de l'humaine existence,
 Lorsque sur lui le mal ne peut s'imposer roi,
 De nos morts jadis chers le souvenir céleste,
 Le penser qu'ils ont dû souffrir

Pour combattre, pour vaincre et conquérir,—nous reste
Pour nous reconforter et pour nous affermir !

Donc les rois, les héros, les savants, les poètes,
Eux dont la vie a pour but—le devoir,
Des lois et des états les dignes interprètes
De se rendre immortels n'ont pas seuls le pouvoir :
Le nom le plus obscur peut vivre dans l'histoire
De la famille,—ainsi qu'un Dieu ;
Il peut à tout jamais implanter sa mémoire
Dans de vivants autels,—à l'humble coin de feu.



MOULTRIE (REV. JOHN).

T' OUBLIER.

“T'oublier dà !” si la nuit, si le jour
Rêver de toi, de toi mon seul amour,
Si ce culte profond dont l'âme d'un poète
Peut entourer le cœur dont il fit la conquête,
Si ma prière au ciel montant pour toi toujours,
Si mes mille pensers les enlaçant tes jours,
Si ce que l'avenir peut rêver d'espérance
Je le résume moi dans ta chère existence,
Si me font défaut ces trésors . . .
Tu seras oubliée . . . alors !

“T'oublier dà !” mais fais que l'alouette
Des plus doux chants ne soit plus l'interprète ;
Fais que la mer oublie et la lune et ses cours,
Fais que la fleur oublie au milieu des longs jours
De boire la rosée,—et que toi-même oublie
Ta patrie et ses monts, teints de mélancolie,
Ces visages amis à ton œil familiers,
Et tous ces souvenirs que retiens par milliers ;
Si de cela perds souvenance,
Lors de t'oublier j'aurai chance.

Si tu le veux garde longtemps encor
Cœur inému, des pensers sans essor,
Dieu ne permette pas que ta jeune allégresse
S'obscurcisse par moi d'un voile de tristesse ;

Mais alors que ce cœur que je cherche à gagner
 Il n'est pas encor mien, ah ! daigne m'épargner ;
 Ne me commande pas d'oublier mon servage,
 Si ma foi conservée, et mon sincère hommage
 En ton cœur, ne portent l'émoi,
 Oublie alors, — n'oublierai moi.

RANDS (W. B.)

LE REVERS D'UNE VIEILLE IDÉE.

Le monde entier ne tient compte de ma douleur ;
 Ce mort que j'aimais tant, son départ ne le peine
 Aucunement ; pas plus que ne parle à son cœur
 Le feuille qui d'un arbre en automne s'égrène.

L'heure succède à l'heure, ainsi qu'au jour la nuit,
 Des étoiles aux cieux reparaît la cohorte,
 Les flots coulent toujours, la fleur au soleil luit
 Comme si nulle fleur, hélas ! ne m'était morte !

La vie universelle elle vibre toujours,
 A l'aspect de mes pleurs son pouls ne bat moins vite,
 Que sont-ils les milliers que fauche en son parcours
 A chaque instant la mort ? . . Mon Dieu ! moins qu'une mite !

Cependant tout là haut au bel azur des cieux
 Comme dans ce bas-fond qu'on appelle le monde,
 On croirait qu'il existe un pouvoir généreux
 Sympathique toujours à la douleur profonde.

Oh ! reprends ce penser faible, trop faible cœur !
 Aux sphères de là haut qu'importent tes alarmes ?
 Vois la terre insensible au choc de ta douleur
 Un instant n'a perdu le moindre de ses charmes !

Mais parce que l'amour a les yeux grands ouverts
 Sur ce monde ici bas qu'il gouverne invisible,
 Ne se peut-il donc pas que de cet univers
 Le pilote suivant son dessein inflexible

Sympathise à nos maux ? L'Auguste Volonté
 De son regard immense embrasse toutes choses ;

Et ces sévères lois dans leur affinité
 Sont nos biens les meilleurs, nos espoirs les plus roses.
 Sphères qui promenez au ciel bleu vos splendeurs,
 Vous impassibles ans qui filez votre trame,
 Ne veux pas croire que vous narguiez mes douleurs . . .
 Non . . . Vous me le rendrez le pleuré de mon âme !



SMITH-MARRIOTT (REV. W.)

CHARLES EDOUARD À GLENFINNAN.

IL regarda le lac, et n'y vit nul vaisseau,
 Il regarda la terre, et n'y vit nul drapeau,
 Quand l'écho fit vibrer au loin dans la campagne
 Le cri de Caméron de montagne à montagne ;
 Lors de vrais cœurs—le clan—neuf cent neuf—et fameux !
 Sélancèrent des monts comme torrents fougueux,
 Et sus ! Tullibardine éleva la bannière.
 Quel dais majestueux pour la tribu guerrière !

Il regarda le lac et n'y vit nul vaisseau,
 Il regarda la terre et n'y vit nul drapeau,
 Quand l'écho fit vibrer soudain dans la campagne
 Le cri de Caméron de montagne à montagne.

A l'appel vont venir bientôt l'orgueil au front,
 Les vaillants habitans de la plaine et du mont,
 Qui veut gagner le cœur de celle qu'il adore
 Doit s'agraffer le plaid et ceindre le claymore.
 Avec vous ô Keppoch, Glengarry, Lochiel,
 On pourrait comme Ajax escalader le ciel ;
 Macdonald soutiendra le grand Prince qu'il aime,
 Ou de son épitaphe écrira le poème.

Il regarda le lac et n'y vit nul vaisseau,
 Il regarda la terre et ne vit nul drapeau,
 Quand l'écho fit vibrer soudain dans la campagne
 Le cri de Caméron de montagne à montagne.

Non pas épargné certe—échappé par bonheur,
 Des fils de M^c Ian s'il nous reste un grand cœur,
 Qu'autour du vieux Lion d'Ecosse il se rallie,
 Et le sanglant Glencoe aussi qu'il ne l'oublie !

Nul Grahame à l'appel ne tardera venir
 Qui de ses fiers ayeux garde le souvenir,
 Qui sait de quel côté, dans cette noble cause,
 Il se fut rallié le grand Marquis . . . Montrose !

Il regarda le lac et n'y vit nul vaisseau,
 Il regarda la terre et ne vit nul drapeau,
 Quand l'écho fit vibrer soudain dans la campagne
 Le cri de Caméron de montagne à montagne.

Strickland démontrera comme un Baron Anglais
 Peut laisser confisquer ses biens—sa foi jamais !
 Et ceux-là qui suivront diront un jour : Nous sommes
 Descendants d'un Strickland, de Moidart l'un des hommes !
 Et de Radclyffe aussi l'indompté taureau noir
 Contre ses ennemis veut donner du boutoir,
 Puisse se déployer sans courber sa bannière,
 Et, *tandem triumphans*, flotter à la lumière !

Il regarda le lac et n'y vit nul vaisseau,
 Il regarda la terre et ne vit nul drapeau,
 Quand l'écho fit vibrer soudain dans la campagne
 Le cri de Caméron de montagne à montagne.

SWIFT (DR.)*

UN SERMON DU DOCTEUR SWIFT.

"21. Et dit: Je suis sorti nud du ventre de ma mère, et j'y retournerai nud. Le Seigneur m'avait *tout* donné, le Seigneur m'a *tout* ôté, et il n'est arrivé que ce qui lui a plu, que le nom du Seigneur soit béni.

Eccles. ii, 14. (Livre de Job.)

Je diviserai mon sermon en trois points: l'entrée dans la vie, le progrès à travers la vie, et la sortie de la vie, et si je prêchais toute la journée, je ne pourrais pas vous en dire plus que ne contient cette vérité.

EN sortant du néant, l'homme entre dans la vie,
 Il y marche à tâtons, en sent l'inanité;
 Peu de plaisirs, de gain, voilà qui l'y convie,
 Enfin vient la sortie, il meurt . . . ô vanité !

VAUGHAN (1640)*

BOIS DE CHARPENTE.

Tu fleurissais jadis certe, et bien des printemps,
 Bien des matins brillants tout perlés de rosée
 Ont passé sur ta tête; et mort depuis longtemps
 Maint oiseau sous ton toit fêta son épousée.

Et de nouveaux bosquets poussent leurs verts rameaux,
 Vers le vieux ciel qui, lui, toujours et toujours dure,
 Chaque nouveau printemps chantent nouveaux oiseaux,
 Tandis que l'humble fleur émaille la verdure.

W—— (W. K.)

FLEURS FANÉES.

Non je n'ai pas le cœur de les couper
 Ces pauvres fleurs couvertes de poussière,
 Que le printemps nourrit de sa douce lumière,
 Pour que l'été se plût à les développer.

Et cependant je sais qu'elles sont mortes
 A ne pouvoir en réchapper;
 Mais elles resteront les faibles et les fortes,
 Car je ne veux pas les couper.

Non je n'ai pas le cœur de les couper
 Ces pauvres fleurs; pendant la canicule
 Elles ont d'un sourire embelli ma cellule,
 Alors que dans la ville il me fallait camper.

Leur doux regard a consolé mon âme,
 Si que comme enfant châtié
 J'accomplis mon labeur sans encourir de blâme,
 Et sans le laisser à moitié.

Non je n'ai pas le cœur de les couper!
 Elles étaient mon orgueil et ma joie,
 Et lorsqu'au sombre ennui parfois j'étais en proie
 Leur parfum énumrant venait le dissiper.

De leur odeur embaumant ma chambrette,
Du bas en haut de l'escalier
Du plancher au plafond, toute ma maisonnette
N'était qu'un riant espalier.

Non je n'ai pas le cœur de les couper
Ces pauvres fleurs,—ah ! sans doute la neige
Qui du pesant hiver est toujours le cortège,
De son manteau de plomb peut venir les draper :
Mais malgré tout—qu'elles restent pauvrettes
Jusqu'à ce que le doux printemps
De leurs graines en terre éparpillant les miettes
Les ravivent avec le temps !



WORSLEY (PHILIP STANHOPE).

LA CHARGE DES SIX CENTS.

Sus ! en avant, chargeons ! sus ! chargeons, en avant !
Et pas un de boudier ! . . plus vite que le vent
Fougueux, ils sont partis ! de la mort au devant !
Sévères étaient leurs visages,
Et la terre trembla sous leurs galops sauvages.
Ils fondent ainsi qu'un torrent
Sur l'ennemi . . . le pénétrant,
Glaive en main et le déchirant,
Comme la mer inévitables,
Comme l'ouragan implacables !

Au fort de la tourmente ils se sont enclavés
Sous le canon tonnant, sous les sabres levés
Qui retombent pesants de leur sang abreuvés,
Comme le marteau sur l'enclume,
Et le sol se rougit d'une abondante écume.
Ils étaient six cents cavaliers
Magnifiques—héros-guerriers
Montés sur de vaillants coursiers . . .
Un éclair . . . et pour jamais tombe
Cette glorieuse hécatombe !



STANCES.

Ne dis jamais que le bien périlite,
Que la vertu déserte sans combat ;
Et ne va pas en nouvel Héraclite
Piteusement pleurer sur l'homme ingrat.

Que si parfois quelqu' oisieux égoïste
Récolte l'or et les publics honneurs,
Que de cela ton grand cœur ne s'attriste,
Avec courage active tes labours.

Celui qui prend pour tâche de sa vie,
Mondaine gloire au prestige imposteur,
Pour un éclair qui n'a pas de survie
De l'âme perd la sublime grandeur.

Ne tiens donc pas pour honte ou pour dommage
Si le public n'acclame pas ton nom,
Sauve les tiens de par ton fier courage,
Un autre eut-il ta gloire et ton renom.

Dans le pays si ta noble prouesse
Ne t'a produit le prix de ta valeur,
Songe combien martyrs de toute espèce
Ayant fait bien . . . meurent dans le malheur !

Adonc pourvu que ton peuple ramasse
Riche moisson . . . qu'importe le seneur !
Ton action sur lui répand la grâce . . .
Est-il pour toi plus beau guerdon d'honneur !



TABLE DES MATIÈRES.

						PAGE
LISTE DES SOUSCRIPTEURS	...	...	...	...	...	v
A MON AMI EMILE DESCHAMPS	...	...	...	...	...	ix
PREFACE—UN CONTE PAR MADAME DE CHATELAIN	...	...	...	...	...	xi

RAYONS ET REFLETS.

AINSWORTH (W. H.)—				
Les Trois Orgies (<i>The Three Orgies</i>)	...	...	...	1
Le Corbeau viveur de Charogne (<i>The Carrion Crow</i>)	...	...	...	3
AIRD (THOMAS)—				
A une Hirondelle (<i>To a Swallow</i>)	...	...	...	4
ALLINGHAM (WILLIAM)—				
Le Creuset (<i>The Crucible</i>)	...	...	...	5
ANDERSON (REV. JOHN)—				
L'Esprit d'Amour (<i>The Spirit of Love</i>)	...	...	...	7
Le Fauteuil Vide (<i>The Vacant Chair</i>)	...	...	...	9
La Perce-Neige (<i>The Snow-Drop</i>)	...	...	...	10
ANDERSON (WILLIAM)—				
A une Fleur Sauvage (<i>To a Wild Flower</i>)	...	...	...	11
ANONYMES—				
Fleurs (<i>Flowers</i>)	...	...	...	12
Où donc es-tu Maman? (<i>Mother dear, where art thou?</i>)	...	...	...	13
La Rose et le Lis (<i>The Rose and the Lily</i>)	...	...	...	14
Les Fées (<i>The Fairies</i>)	...	...	...	15
L'Arbre du Paradis (<i>Paradise Tree</i>)	...	...	...	17
Le Corbeau et l'Alouette (<i>The Rook and the Lark</i>)	...	...	...	19
Trop Tard (<i>Too Late</i>)	...	...	...	20
Le petit Enfant est Mort (<i>The little Babe is Dead</i>)	...	...	...	20
L'Air—le Feu—l'Eau (<i>Air—Fire—Water</i>)	...	...	...	22
La Venue du Printemps (<i>The Coming of Spring</i>)	...	...	...	22
Une Fin (<i>An End</i>)	...	...	...	24
La Mouche et l'Araignée (<i>The Fly and the Spider</i>)	...	...	...	25

ANONYMES—	PAGE
Le Tisserand qui ne chôme mie (<i>The Ceaseless Weaver</i>) ...	25
Le Songe d'une Grande Dame (<i>The Lady's Dream</i>) ...	26
L'Echo et le Silence (<i>Echo and Silence</i>)	28
Chant du Temps d'Elisabeth (<i>Song of Queen Elizabeth's Times</i>)	29
Les Deux Villages (<i>The Two Villages</i>)	30
Sauf quand le Soleil Luit (<i>A Lesson in itself Sublime</i>) ...	31
Poussière (<i>Dust</i>)	32
Bouquet poétique de Fleurs Sauvages (<i>Poetical Bouquet of Wild Flowers</i>)	33
A un Enfant qui s'éveille en souriant (<i>To an Infant smiling as it awakes</i>)	35
Rendons Grâces à Dieu (<i>Let us give Thanks</i>)'	36
La Jeune Fille Folle (<i>The Distracted Maid</i>)	37
Les Saisons de l'Amour (<i>Love's Seasons</i>)	38
Feuilles d'Automne (<i>Autumn Leaves</i>)	39
Ma Main, mon Cœur pour un tel Homme (<i>He's my Brother</i>)	41
Un Contraste (<i>A Contrast</i>)	42
Le Chant du Pompier (<i>Song of the Fireman</i>)	44
Quelque Chose cloche quelque Part (<i>Something wrong Somewhere</i>)	48
La Communion du Curé avec ses Paroissiens (<i>Ye Parsonne, hys Communion with hys Paryshe</i>)	49
L'Enfant et les Fleurs (<i>The Child and the Flowers</i>) ...	51
Je Soupire après le Printemps (<i>I Yearn for the Spring</i>) ...	52
Le Jour de Mort de Körner (<i>The Death Day of Körner</i>) ...	54
Le Dernier Souhait (<i>The Last Wish</i>)	55
La Dinette sur l'Herbe (<i>The Five Children</i>)	56
ANTHONY (J. P.)—	
Sur une ancienne Locomotive (<i>On an old Railway Engine</i>)	57
APPENDICE—Ce qu'on n'oublie pas, par Emile Deschamps ...	390
ARNOLD (MISS M. E.)—	
Chœur des Esprits (<i>Chorus of Spirits</i>)	58
BALLANTINE (JAMES)—	
Les Châteaux en l'Air (<i>Castles in the Air</i>)	59
BANKS (G. LINNÆUS)—	
Vaillant Effort n'est jamais fait en vain (<i>No good effort's wholly lost</i>)	60
BARBAULD (MRS.) ^a —	
A la Vie (<i>To Life</i>)	62
BARBOUR (JOHN) ^a —	
L'Indépendance (<i>Freedom</i>)	62

	PAGE
BARKER (JOHN)—	
Solitude (<i>Solitude</i>)	63
BARNES (REV. WILLIAM)—	
L'Enfance (<i>Childhood</i>)	63
Douce Musique sur la Brise (<i>Sweet Music in the Wind</i>) ...	64
BARTHOLOMEW (MRS. V.)—	
Mes Châteaux en l'Air (<i>Castle Building</i>)	65
Roses Trémières (<i>Hollyhocks</i>)	66
BARTON (BERNARD)—	
Aux Vents (<i>To the Winds</i>)	66
BAYLY (CHARLES)—	
A un Papillon de Nuit (<i>To a Moth</i>)	68
BAYLY (THOMAS HAYNES)*—	
Le premier Cheveu gris (<i>The first Grey Hair</i>)	68
BRASLEY (T. N.)—	
Le Vin (<i>Wine</i>)	70
BEATTIE (DR. JAMES)*—	
L'Hermite (<i>The Hermit</i>)	70
BENNETT (GEORGE)—	
L'Abeille et le Frelon (<i>The Bee and the Drone</i>)	379
BENNETT (MARY)—	
La Petite Pauvresse du Dimanche (<i>The Ragged Girl's Sunday</i>)	72
BENNOCH (FRANCIS)—	
Ensemble (<i>Together</i>)... ..	880
BIGG (J. STANTAN)—	
La Petite Jeanne (<i>Little Jane</i>)	73
BLACKMAN (JOHN)—	
La Musique du Cœur (<i>The Music of the Heart</i>)	74
BLOOMFIELD (ROBERT)*—	
La Veuve à son Sablier (<i>The Widow to her Hour-Glass</i>) ...	75
BODE (REV. J. E.)—	
Les Cloches du Village (<i>Village Bells</i>)	76
BOWRING (SIR JOHN)—	
Le Germe du Bien (<i>Undeveloped Good</i>)	77
BRADDON (MISS M. E.)—	
L'Attente (<i>Waiting</i>)	78
BRERETON (JOHN LE GAY)—	
Voyage au Pays de l'Imagination (<i>A Song of Haschich</i>) ...	381
BROWNE (FRANCES)—	
Les Ruisseaux (<i>Streams</i>)	79

BROWNING (MRS. ELIZABETH BARRETT)*—	PAGE
La Mère qui Pleure son Enfant aveugle (<i>The Mourning Mother</i>)	81
La Sagesse mal Appliquée (<i>Wisdom Misapplied</i>)	84
BRYANT (W. C.)—	
La Vision du Chasseur (<i>The Hunter's Vision</i>)	84
BURNS (REV. J. D.)—	
Les Funérailles de Jacob (<i>The Burial of Jacob</i>)	382
BURNS (ROBERT)*—	
A une Paquerette (<i>To a Mountain Daisy</i>)	86
Jeune Femme et Vieux Mari (<i>What can a Young Lassie</i>)...	88
BURRINGTON (E. H.)—	
L'Hiver (<i>Winter</i>)	88
BYRON (—)*—	
Phœbé... ..	89
BYRON (LORD)*—	
Inscription sur le Tombeau d'un Chien (<i>Inscription on the Monument of a Dog</i>)	91
Adieu (<i>Farewell</i>)	91
CAMPBELL (THOMAS)*—	
Hohenlinden	92
CAPEREN (EDWARD)—	
Le Voyageur et l'If (<i>The Traveller and the Yew</i>)	387
CAREW (THOMAS)*—	
Chanson (<i>Song</i>)	93
CARPENTER (J. E.)—	
L'Enfant et les Gouttes de Rosée (<i>The Child and the Dew Drops</i>)	94
CECIL (HENRY)—	
Un Soupir en Automne (<i>A Sigh in Autumn</i>)	94
CHATELAIN (MADAME CLARA DE)—	
Ta Voix (<i>Thy Voice</i>)... ..	95
That which we never can forget	391
CHATELAIN (LE CHEVALIER DE)—	
A mon ami Emile Deschamps (voir au commencement du volume)	ix
A Madame Pauline de * * *	334
CHATTERTON (THOMAS)*—	
La Résignation (<i>Resignation</i>)	96
CLARK (REV. F. F.)—	
Octobre, 1856... ..	97

	PAGE
COLERIDGE (SAMUEL TAYLOR)*—	
<i>Geneviève (Love)</i>	97
COOK (MISS ELIZA)—	
<i>La Charité du Cœur (The Heart's Charity)</i>	100
CORBET (RICHARD)*—	
<i>A son Fils Vincent (To his Son Vincent)</i>	103
CORNWALL (BARRY)—	
<i>Le Grand Nivelleur (The Leveller)</i>	104
<i>Le Hibou (The Owl)</i>	105
COUPER (JAMES)—	
<i>La Musique (Music)</i>	106
COWPER (WILLIAM)*—	
<i>La Rose (The Rose)</i>	109
CRASHAW (RICHARD)*—	
<i>Épithaphe (Epitaph)</i>	109
DAVIS (FRANCIS)—	
<i>Un Coup d'Œil en Arrière (A Few Years Ago)</i>	110
DENHAM (SIR JOHN)*—	
<i>Sur la Tamise (On the Thames)</i>	111
DENNIS (J.)—	
<i>A un Rossignol en Cage (To a Caged Nightingale)</i>	389
DESCHAMPS (EMILE), POÈTE FRANÇAIS—	
<i>Ce qu'on n'oublie pas</i>	390
DORELL (SIDNEY)—	
<i>Fragment du Poème de Balder (Scène II)</i>	112
DORAN (DR.)—	
<i>Chant parmi les Fleurs (Song amongst the Flowers)</i>	113
DOWNING (MRS.)—	
<i>Chant des Ruisseaux (Song of the Streams)</i>	117
DEURY (MRS. ANNA H.)—	
<i>Ramah...</i>	392
DRYDEN (JOHN)*—	
<i>Venez, si vous l'Osez! (Come, if you Dars !)</i>	118
DUFFERIN (LADY)—	
<i>L'Adieu de Térance (Terence's Farewell)</i>	394
ELLIOT (EBENEZER)*—	
<i>La Prière du Poète (A Poet's Prayer)</i>	118
ELLIOT (SIR GILBERT)*—	
<i>L'Ambition ne Guérit pas de l'Amour (Ambition is no Cure of Love)</i>	119

	PAGE
ELLIOT (MRS. LUCINDA)*—	
Le Don de l'Enfant (<i>The Child's Gift</i>)	120
ELRINGTON (S. N.)—	
Les Leçons de la Vie (<i>Life's Lessons</i>)	121
ELTON (SIR ARTHUR HALLAM, BART.)—	
Le Mystère de la Vie (<i>The Mystery of Life</i>)	123
EMERSON (RALPH WALDO)—	
Chaque Chose à sa Place (<i>Each in All</i>)	127
FELLOWS (MRS. F. P.)—	
L'Hôte non Invité (<i>The Unbidden Guest</i>)	128
FERROL (L'AUTEUR DE PAUL)—	
Vers Ecrits pour un Ami (<i>Lines Written for a Friend</i>) ...	129
FITZBALL (EDWARD)—	
La Fée et les Fleurs (<i>The Fairy and the Flowers</i>) ...	130
FLATMAN (THOMAS)*—	
Une Pensée de Mort (<i>A Thought of Death</i>)... ..	132
FLETCHER (J. W.)—	
A la Cendre la Cendre! (<i>Ashes to Ashes</i>)	395
GANNON (NICOLAS J.)—	
Chant d'Eva (<i>Song of Eva</i>)	132
Le Frêne de la Montagne (<i>The Mountain Ash</i>)	133
GARNETT (RICHARD)—	
Le Message des Fleurs (<i>The Message of Flowers</i>)	134
GIDLEY (REV. LEWIS)—	
Espérance et Mémoire (<i>Hope and Memory</i>)... ..	135
GILFILLAN (ROBERT)—	
Hymne au Soleil Couchant (<i>Hymn to the Setting Sun</i>) ...	135
GOLDSMITH (OLIVER)*—	
Le Village Abandonné (<i>The Deserted Village</i>)	136
GOULD (H. F.)—	
Le Culte près du Rosier (<i>Worship by the Rose Tree</i>) ...	147
GRAY (THOMAS)*—	
Ode sur la Mort d'une Chatte (<i>On the Death of a Favourite Cat</i>)	148
GRAZEBROOK (HENRY)—	
Réflexions près du Mont Rydal (<i>Reflections at Rydal Mount</i>)	149
GRIFFIN (GERALD)*—	
Le bon Vieux Temps (<i>Old Times</i>)	150
HEDDERWICK (JAMES)—	
L'Attente du Vaisseau (<i>Waiting for the Ship</i>)	399
HEMANS (MRS. FELICIA)*—	
Les Tombeaux d'une Famille (<i>The Graves of a Household</i>)	152

HERRICK (ROBERT)*—	PAGE
Cueille la Rose (<i>Gather the Rose</i>)	153
A l'Alouette (<i>To the Lark</i>)	153
HOLMES (OLIVER WENDELL)—	
A une Feuille de Papier Blanc (<i>To a Blank Sheet of Paper</i>)	154
HOLT (DAVID)—	
Sonnet sur le Tombeau de Wordsworth (<i>At the Grave of Wordsworth</i>)	401
HOOD (THOMAS)*—	
Je me Rappelle (<i>I Remember</i>)	155
HORNE (R. H.)—	
Un Noble Cœur (<i>The Noble Heart</i>)	156
HOWITT (MARY)—	
Les Enfants des Montagnes (<i>Mountain Children</i>)	402
HUNT (LEIGH)—	
A Stothard	205
JAMIESON (REV. DAVID T.)—	
Souvenirs de Jeunesse (<i>Scenes of Youth Revisited</i>)	403
JEWITT (LLEWELLYNN)—	
Sur un Vieux Castel en Ruines (<i>On the Old Ruin</i>)	404
JONES (ERNEST)—	
La Prière du Poète au Vent du Soir (<i>The Poet's Prayer</i>)	205
JONES (SIR WILLIAM)*—	
Ode Turque. Au Printemps	206
KEBLE (PROFESSOR)—	
Le Matin (<i>Morning</i>)	209
Le Soir (<i>Evening</i>)	210
La Conspiration des Poudres (<i>Gunpowder Treason</i>)	212
KENT (CHARLES W.)—	
La Mort, sa Gloire et sa Beauté (<i>Death, its Glory and its Beauty</i>)	214
Pope à Twickenham (<i>Pope at Twickenham</i>)	216
KILCRÉ (L'AUTEUR DES MOINES DE)—	
Les voilà mes Souhaits (<i>My Wishes</i>)	218
La veille de Noël d'un Exilé (<i>An Exile's Christmas Carol</i>)	219
Méditations sur la Montagne (<i>Mountain Musings</i>)	220
KINGSLEY (REV. CHARLES)—	
Les Trois Pêcheurs (<i>The Three Fishers</i>)	405
KNOX (WILLIAM)*—	
Demain (<i>To-Morrow</i>)	222
Le Temps (<i>Time</i>)	223

KÖRNER (THEODOR), POÈTE ALLEMAND*—	PAGE
Le Chant de l'Epée (<i>Schwertlied</i>)	223
LANDON (LETITIA ELIZABETH), [L. E. L.]*—	
La Lune (<i>The Moon</i>)... ..	226
LANGFORD (J. A.)—	
Hier et Aujourd'hui (<i>Bride and Widow</i>)	227
La Lampe de la Vie (<i>The Lamp of Life</i>)	228
Chanson d'Amour (<i>My Heart is like a Fountain</i>)	230
LEEKY (JOHN)—	
Comparaisons (<i>Similes</i>)	230
LEMON (MARK)—	
A Joseph Paxton (<i>To Joseph Paxton</i>)	231
LENO (J. B.)—	
Les Voyageurs (<i>The Travellers</i>)	232
Le Chant de la Bêche (<i>Song of the Spade</i>)	233
En Présence du Tombeau de Hood (<i>On Seeing Hood's Grave</i>)	234
LOCKYER (STEWART)—	
Lady Berthe et ses Trois Amoureux (<i>Lady Kate and her Three Lovers</i>)	234
LOGAN (JOHN)*—	
Au Coucou (<i>The Cuckoo</i>)	239
LONGFELLOW (H. W.)—	
Excelsior	240
La Ville Assiégée (<i>The Beleaguered City</i>)	242
L'Acre de Dieu (<i>God's Acre</i>)... ..	243
Le Beffroi de Bruges (<i>The Belfry of Bruges</i>)	244
Le Carillon (<i>Carillon</i>)	245
Le Vidrecome du Roi Witlaf (<i>King Witlaf's Drinking Horn</i>)	248
La Vieille Horloge de l'Escalier (<i>The Old Clock on the Stairs</i>)	249
LOVER (SAMUEL)—	
La Neige (<i>The Snow</i>)... ..	406
LOWELL (JAMES RUSSELL)—	
Les Syrènes (<i>The Sirens</i>)	251
MCCARTHY (DENIS FLORENCE)—	
Oh! si j'avais les Ailes d'un Oiseau! (<i>Oh! had I the Wings of a Bird</i>)	254
Le Coin du Feu (<i>The Fire-Side</i>)	255
Mon Mois de Mai (<i>Sweet May</i>)	256
MCCREARY (JOHN)*—	
Inscription pour le Sablier de mes Filles (<i>Inscription for my Daughters' Hour Glass</i>)	257

TABLE DES MATIÈRES.

429

McDIARMID (JOHN) —	PAGE
Première Impression produite par la Vue d'une Etoile sur un Enfant (<i>A Child's First Impression of a Star</i>)... ..	258
MACKAY (CHARLES) —	
Différences (<i>Differences</i>)	259
MACKAY (FRANCIS A.) [FITZHUGH] —	
Echos du Pays des Bienheureux (<i>Echoes for the Better Lands</i>)	261
Au Vent du Matin (<i>To the Morning Wind</i>)	263
MACLAGAN (A.) —	
Le Vieux Moulin à Farine (<i>The Auld Meal Mill</i>)... ..	407
MANNERS (LORD JOHN), M.P. —	
Vallombreuse (<i>Vallombrosa</i>)... ..	408
MANT (W. B.) ARCHDEACON OF DOWN —	
Hier (<i>Yesterday</i>)	409
MARSTON (WESTLAND) —	
La Vieille Tour (<i>The Old Tower</i>)	264
MASSEY (GERALD) —	
Aujourd'hui et Demain (<i>To-Day and To-Morrow</i>)	410
MATSON (REV. W. E.) —	
Les Heureux Jours de l'Enfance (<i>Childhood's Happy Days</i>)	265
MAUNSELL (REV. G. E.) —	
Un Homme aux Hommes (<i>Let not my Child be a Girl</i>)	266
Chant du Banquet Egyptien (<i>Egyptian Feast Song</i>)	269
MICHELL (NICHOLAS)	
Le Pasteur de Campagne (<i>The Country Clergyman</i>)	271
MILNES (MONCKTON), M.P. —	
La Renommée du Coin du Feu (<i>Domestic Fame</i>)	411
MILTON (JOHN)* —	
Sur le Matin du Mois de Mai (<i>Song on May Morning</i>)	273
MITCHELL (MRS. F. J.)	
Feuilles Mortes (<i>Dead Leaves</i>)	273
MOGRIDGE (E. C.) —	
Arrête la Neige Maman (<i>Stop the Snow</i>)	274
MOIR (D. M.) [DELTA]* —	
Le Souhait du Poète (<i>The Bard's Wish</i>)	275
MONTGOMERY (REV. ROBERT)* —	
La Poésie des Fleurs (<i>The Poetry of Flowers</i>)	276
MOORE (GEORGE) —	
Simplees Pensées sur notre Sort Commun (<i>Common Thoughts on the Common Lot</i>)	277

MOORE (THOMAS)*—	PAGE
La Légende de Puck (<i>The Legend of Puck, the Fairy</i>) ...	277
MORSE (REV. E.)—	
Scènes sur le Lac Neagh (<i>Scenery and Legend of Lough Neagh</i>) ...	278
MOTHERWELL (W.)*—	
La Charge d'Ouglou (<i>Ouglou's Onslaught</i>) ...	286
MOULTRIE (REV. JOHN)—	
T'Oublier! (<i>Forget Thee!</i>) ...	413
NAIEN (LADY)—	
Bonsoir! A vous Joie et Bonheur! (<i>Gude Nicht and Joy be wi'ye</i>) ...	289
NEWBIGGING (THOMAS)—	
Le Vieux Mendiant (<i>The Auld Beggarmen</i>)...	290
OLIPHANT (SIR OSCAR)—	
La Mort (<i>Death</i>) ...	291
OSGOOD (MRS.)*—	
L'Enfant Gâté de la Fantaisie (<i>The Spoilt Pupil of Fancy</i>)	291
O'SULLIVAN (TIMOTHY DANIEL)—	
Au-Delà des Mers (<i>Sailing Away</i>) ...	294
La Prière du Pêcheur (<i>The Fisherman's Prayer</i>) ...	296
PARDON (G. F.)—	
Demain (<i>To-Morrow</i>) ...	297
PARIS-DYCK (MRS.)—	
Les Commandements de l'Angelus (<i>The Teaching of the Belle</i>) ...	297
PARK (ANDREW)—	
Ma Fleur (<i>My Flower</i>) ...	299
PARKES (MISS BESSIE RAYNER)—	
Le Dernier Asile (<i>The Last Home</i>) ...	300
PATMORE (COVENTRY)—	
Géraldine ...	301
PERCY (THOMAS)*—	
Oh! Nanine veux-tu, dis! venir avec moi? (<i>Oh! Nanney, wilt thou gang with me?</i>) ...	302
PHILLIPSON (MRS. C. G.)—	
L'Etoile qui File (<i>The Shooting Star</i>) ...	303
Un Chant d'Oiseau (<i>A beautiful Bird sat on a Tree</i>) ...	304

	PAGE
POPE (ALEXANDER)*—	
Sur la Solitude (<i>On Solitude</i>)	305
Le Chrétien Mourant à son Ame (<i>The Dying Christian to his Soul</i>)	306
POPE (REV. W. LANGLEY)—	
Le Rocher des Sorcières (<i>The Witches' Rock</i>)	306
PROCTER (MISS A. A.)—	
Un Chevalier Errant (<i>A Knight Errant</i>)	308
La Vie et la Mort (<i>Life and Death</i>)... ..	310
RANDS (W. B.)—	
Le Revers d'une Vieille Idée (<i>The other Side of an Old Idea</i>)	414
RAVENSWORTH (LORD)—	
A l'Aigle (<i>To the Eagle</i>)	310
Ballade des Deux Roses (<i>Ballad of the Two Roses</i>) ...	313
READ (THOMAS BUCHANAN)—	
Une Nuit d'Ouragan (<i>A Windy Night</i>)	314
READE (J. E.)—	
La Plume et le Poète (<i>Pen and Poet</i>)	315
A Monsieur Balleydier (<i>To a Botanist</i>)	316
RICHARDSON (PAUL)—	
Le Mendiant (<i>The Beggar</i>)	317
ROGERS (MISS ELEANOR)—	
L'Enterrement (<i>The Funeral</i>)	318
RUMBALL (CHARLES)—	
Légende du Château de Nottingham (<i>A Legend of Nottingham Castle</i>)	319
SCOTT (PATRICK)—	
Ténèbres (<i>Darkness</i>)... ..	323
L'Hospitalité (<i>Hospitality</i>)	324
SCOTT (SIR WALTER)*—	
Le Temps (<i>Time</i>)	326
SELMA (ROBERT)—	
En Voyant une Jeune Pépinière (<i>On Viewing a Young Plantation</i>)	326
Il y a Sept Ans (<i>Seven Years Ago</i>)... ..	327
SHAKESPEARE (WILLIAM)*—	
L'Hiver (<i>Winter</i>)	329
SHEPHERD (RICHARD)—	
George Stephenson à Darlington	330

	PAGE
SKIPSEY (JOSEPH)—	
Un Sort Heureux (<i>A Golden Lot</i>)	330
Chant de Départ des Fées (<i>The Fairies' Parting Song</i>) ...	330
SMART (CHRISTOPHER)*—	
Le Hobereau et la Mandragore (<i>The Country Squire and the Mandrake</i>)	331
SMITH-MARRIOTT (REV. W.)—	
Charles Edouard à Glenfinnan	415
SOUTHEY (ROBERT)*—	
Le Fleuve (<i>The River</i>)	333
SWAIN (CHARLES)—	
L'Esprit (<i>The Mind</i>)... ..	336
SWIFT (DR.)*—	
Un Sermon du Docteur Swift (<i>Sermon</i>)	416
TATHAM (MISS EMMA)*—	
Pourquoi Meurent-ils? (<i>Why do they Die?</i>)	350
TENNYSON (ALFRED)—	
Sonnez Cloches, Sonnez! (<i>Ring out, Wild Bells</i>)	350
THOMAS (COLONEL G. P.)—	
Alors et Maintenant (<i>Then and Now</i>)	351
THOMASON (G. T.)—	
L'Automne (<i>Autumn</i>)	352
TRENCH (THE VERY REV. R. C. DEAN OF WESTMINSTER)—	
Après la Bataille (<i>After the Battle</i>)... ..	356
TREPKA (MADAME BLANCHE SHAKESPEARE DE)—	
Chant des Anges (<i>Song of the Angels</i>)	358
TRUMAN (JOSEPH)—	
La Jeune Fille et le Ruissseau (<i>The Maiden and the Streamlet</i>)	359
TUPPER (M. F.)—	
L'Exposition Internationale (<i>The International Exhibition</i>)... ..	360
VAUGHAN (1640)*—	
Bois de Charpente (<i>Timber</i>)... ..	417
VERE (AUERBY DE)—	
Adolescentes Amaverunt Te Nimis	360
Chaucer	361
W— (W. K.)—	
Fleurs Fanées (<i>Scorched Flowers</i>)	417
WATTS (J. G.)—	
La Femme (<i>Woman</i>)... ..	362

TABLE DES MATIÈRES.

433

WESTWOOD (THOMAS)—	PAGE
Les Vents (<i>The Winds</i>)	363
Le Ruisseau et le Sycomore (<i>The Brook and the Sycamore</i>)...	364
WILLIS (N. P.)—	
Sur un Tableau représentant un Enfant fatigué de Jouer (<i>On the Picture of a Child tired of Play</i>)	366
WILSON (GEORGE)—	
L'Anneau de Mariage Atlantique (<i>The Atlantic Wedding-Ring</i>)	367
WILSON (WILLIAM)—	
Sonnets à Charles Dickens	372
Aimerions-vous Vivre à Nouveau? (<i>Would you like to live over again?</i>)	373
L'Electricité (<i>Electricity</i>)	373
WITHERS (J. R.)—	
Fleurs (<i>Flowers</i>)	374
WORDSWORTH (CHR. D.D.)—	
Le Premier Avent (<i>The First Advent</i>)	375
La Toussaint (<i>All Saints' Day</i>)	376
WORSLEY (PHILIP STANHOPE)—	
La Charge des Six Cents (<i>The Charge</i>)	418
Stances (<i>Never say that Good is Waning</i>)	419
YOUNG (MISS ANNA M. N.)—	
L'Ecole Buissonnière des Vents (<i>Wandering of the Winds</i>)	377
OUVRAGES DU CHEVALIER DU CHATELAIN	435

FIN.

LONDRES :

IMPRIMERIE DE J. DAVY ET FILS, 187, LONG ACRE.

OUVRAGES DU CHEVALIER DE CHATELAIN,

RÉCEMMENT PUBLIÉS.

Just out, 3 vols., in 8vo. price 10s. 6d. Second Edition.

BEAUTÉS DE LA POÉSIE ANGLAISE.

Par le CHEVALIER DE CHATELAIN,

Traducteur de Chaucer et de Gay.

"We have had so frequently to call attention to the mastery which the Chevalier de Chatelain has acquired over our language, as proved by his admirable translation of Chaucer, &c., that we can only express our hope that he is an exception to the law which denies honour to a prophet in his own country; and that the Chevalier's translation of the numerous gems of English poetry collected in these volumes will make the names and genius of many of our best poets familiar to our literary brethren on the other side of the Channel."—*Notes and Queries*, p. 400, Nov. 15, 1862.

"Le Chevalier de Chatelain has fulfilled the conditions requisite for a good translation. His selection from the best British poets are very judicious, marking the different style of the various poets between themselves and of the different periods in which they wrote; as specimens of English poetry better could not have been chosen. In very many instances he has succeeded in giving not only an accurate translation, but a very fair imitation of the original, as, for instance, in 'The Passions' of Collins, Dryden's 'Alexander's Feast,' and Southey's 'Cataract of Lodore.' In the last especially, he makes a remarkable display of the richness of his vocabulary, which is something wonderful, pouring out a torrent of words, arranged and selected so as to give an idea of the roaring and the rushing of waters. The style of the Chevalier is easy and elegant, sometimes too elliptical, and where it is so, the meaning is not caught at first sight, as it is throughout the rest of the translation; however, these difficulties occur but seldom, and presently yield to fixed attention. The translations are all good, yet, as a matter of course, some are rendered more excellently than others, but amongst the very best we hesitate not to enumerate the following: Addison's 'Hymn on Creation;' Pope's 'Universal Prayer;' Hogg's 'Skylark;' Hood's 'Song of the Shirt;' Tennyson's 'Mariana in the Moated Grange;' Felicia Hemans's 'The Child's First Grief;' and Southey's 'Mary, the Maid of the Inn.'"—*The Bath and Cheltenham Gazette*, February 4th, 1863.

"... Often as the Chevalier de Chatelain has afforded the English and French public before now evidence of his facile capacity as a national translator from English into French, he has never before now given such unmistakable proof of its scope as in this singularly varied collection."—*The Sun*, May 6th, 1863.

London: ROLANDI, 28, Berners Street, Oxford Street, W.

L'HOTELLERIE DES SEPT PÉCHÉS CAPITAUX.

Par le CHEVALIER DE CHATELAIN.

BASIL MONTAGU PICKERING, 196, Piccadilly, W. Prix 1s.

"Court et bon. L'Auteur aurait pu mettre cette devise au frontispice de son ouvrage. C'est là une petite histoire, un conte du vieux temps raconté avec un grand charme de détails, et un vrai bonheur d'expressions. De plus, l'histoire a un but; ce qui est à considérer dans ce siècle où l'on écrit si souvent sans but. C'est un coup de balai dans les écuries d'Augias. A dire vrai, M. de Chatelain a fort passablement manié le balai. L'impression de l'ouvrage est curieuse, et mériterait l'attention des bibliophiles. Il semble que M. de Chatelain ait trouvé, dans un coin, quelque vieille presse d'un siècle passé et qu'il lui ait confié le soin de transcrire une histoire des vieux temps dans les caractères de jadis."—*Uylenspiegel de Bruxelles*, 23 Novembre, 1862.

"It is decidedly a very clever performance."—*The Globe*, 22 Sept. 1862.

M A C B E T H :

TRAGÉDIE EN 5 ACTES, DE SHAKESPEARE,

TRADUITE EN VERS FRANÇAIS,

PAR LE CHEVALIER DE CHATELAIN.

WILLIAM ALLEN, 4, Brydges Street, Covent Garden, W.C. Prix 1s.

"It is a noble and heroic enterprise, in its way, this daring foray of an accomplished Frenchman beyond the borderland of English poetry—in that awful realm of tragedy, in which the genius of Shakespeare moves with a power as sublime as that of Æschylus, and as pathetic as that of Sophocles. 'Macbeth' is, perhaps, the most potent test that could be applied to the capacity of any French scholar as a translator of the dramas of Shakespeare. It is as a test in that way—the *experimentum crucis*—what that early problem of Euclid, so dreaded by the dunce, is to the aspiring student in mathematics. Once past *that* Rubicon in safety, and the region of conquest spreads forth comparatively smooth and fair before the adventurous translator. Upon the manner in which the Chevalier de Chatelain has traversed this perilous pass we may very reasonably offer him what we hereby freely do venture to offer him, our earnest and cordial felicitations. It is another and a very grateful peace-offering between the two allied nations—another means of amicably bridging across the channel, and bringing the two races closer and more intimately together in their sympathies. The work undertaken here in these five marvellous acts of the Shakesperian tragedy of 'Macbeth' is such, that we commend the artist-labourer to persevere in the same grand direction in which he is already so far advanced—not to rest contented with the dignity of being translator of 'Macbeth,' but daringly to aspire to the greater

glory yet of being the translator of Shakespeare. More than one French version of England's, the world's greatest Dramatist, has of course already appeared. Yet may we assert with tolerable confidence that the way is still open to the Chevalier de Chatelain; for not one of his predecessors in this particular has achieved a success that need cause *him* any anxiety in assuming to himself the rank of a rival and competitor."—*The Sun*, 4 June, 1862.

"Seldom, if ever, has the art of translation reached a higher point, been accomplished with more elegance and fidelity, or more happily succeeded in preserving the interest and merits of the original, than in the hands of the Chevalier de Chatelain. We have had, at various times, the pleasure of drawing attention to several of the productions of this charming writer. Amongst others, his translation of Chaucer's 'Canterbury Tales' (which should be possessed by every admirer of the great poet), and also that of the 'Monks of Kilcrea,' a less pretentious effort, but in our opinion incomparably the most exquisite of his translations, in which the nobleness, the grace, and the pathos of the French rendering more than equals the beauty of the very charming original. In the work before us, however, the Chevalier de Chatelain has undertaken a more difficult task.

"Macbeth is, he says, 'la seule Tragédie de Shakespeare entièrement jouable devant un public Français.' Two reasons, he adds, have led him to attempt its translation. First, to render the representation of it possible on the French Stage. Secondly, to render it accessible to Frenchmen who cannot read English. M. de Chatelain has succeeded in both his purposes. He has produced a translation, which must make Macbeth not only possible, but appreciable on the French Stage, and which, if adopted, will go far to popularise our great dramatist in France. The same may be said of it, as introducing this noble tragedy to those of his countrymen who do not know English. For those who *do* know English, it is perhaps impossible for any French translation of Shakespeare to be thoroughly satisfactory. The translation is not from the old editions, but from Mr. T. H. Lacy's, the translator being desirous of giving the play as it was performed at the Princess's under Mr. Charles Kean. It is written in the Chevalier's own peculiar style, a style so different from the ordinary modern 'Parisian' French, and for some reason so peculiarly charming to the English reader. M. de Chatelain's French is terser, stronger, and richer than that of other modern French writers. It is classical in brevity, and at the same time he does not scruple to avail himself of obsolete words, or to coin new expressions. We fully enter into his own defence of himself on this head.

'Bien fou,' says he with charming indignation, 'serait l'auteur qui s'imposerait la tâche ingrate de n'employer que les seuls mots qui se trouvent au Dictionnaire de l'Académie.'

"We sincerely wish to M. de Chatelain all the popularity which he so richly deserves at the hands of Englishmen."—*The Era*, 22 June, 1862.

"In rendering 'Macbeth' into French, the translator has had to contend with difficulties of no ordinary magnitude. For one thing, blank verse is unknown to French poetic art, and hence the Chevalier has been under the necessity of turning our great poet's glorious iambs into rhyme. For another thing it never could be possible to convey the strength of some of Shakespeare's marvellous expressions into another tongue, inasmuch as that strength often depends upon the

peculiarities of our English idiom. But in spite of every difficulty, M. de Chatelain has succeeded beyond all expectation, his work is a triumph of translation, and if (as it is to be hoped he will), he gives himself to the task of translating the entire works of Shakespeare, we venture to predict, and we think we may do so with safety, that, as in the present instance, he will far outstrip every competitor.

"Of course it would be unfair in a translation to look for all the nerve and force of the original; and here we find ourselves at issue with some of M. de Chatelain's critics, who have expected him to perform an impossibility, and have taken no pains to conceal their chagrin and disappointment. It is sufficient for us, that the Chevalier has done what few translators could have done at all, and we doubt if any so well as he; that he has encountered great difficulties and conquered them; that there is not one weak line in his book; and that he has succeeded in preserving some of Shakespeare's most recondite meanings, and making them palpable to a French reader.

"We trust the work may meet in France with that popularity which it so richly deserves, and be the means of adding fresh laurels to the brow of this highly-gifted and distinguished man. CIVIS."—*The Poetic Magazine*, September, 1862.

POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT:

PERLES D'ORIENT.

Apologues et Légendes tirés des Poètes Orientaux Anciens et Modernes.

EPIS ET BLUETS.

RONCES ET CHARDONS.

Choix de Poésies Originales—la plupart Inédites.

HAMLET.

Tragédie en 5 actes de Shakespeare, traduite en vers Français.

BEAUTÉS DE LA POÉSIE ALLEMANDE.

CHRONIQUES ET LÉGENDES DU MOYEN ÂGE.

